

2/1990

*Cahiers
d'études
hongroises*

*Centre Interuniversitaire
d'Études Hongroises
Université de PARIS III*

*Institut Hongrois
de Paris*

CAHIERS D'ETUDES HONGROISES

Revue publiée par le Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises et l'Institut Hongrois de Paris

DIRECTION: Pál Berényi / Jean Perrot

CONSEIL SCIENTIFIQUE: József Herman, Béla Köpeczi, Jean-Luc Moreau, Violette Rey, Xavier Richet, János Szávai

REDACTION: *Rédacteur en chef*, Miklós Magyar. *Comité de rédaction*: Bertrand Boiron, Károly Ginter, Paul Gradwohl, Judit Karafiáth, Pál Pataki, Monique Raynaud, Tamás Szende, Henri Toulouze.

Adresse de la rédaction: Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises,
1 rue Censier, 75005 Paris. Tél. 45 87 41 83

2/1990

NHK Könyvtár
10k. sz.

CAHIERS D'ETUDES HONGROISES

**Centre Interuniversitaire
d'Etudes Hongroises**

**Institut Hongrois
de Paris**

Numéro d'ISSN: 1149-6525

Készült a Budapesti Közgazdaságtudományi Egyetem
sokszorosító üzemében, 500 példányban, 21,6 (A/5) ív terjedelemben
Felelős vezető: Jász József nyomdavezető
90/357

**ACTES DU COLLOQUE
SUR LES RELATIONS
CULTURELLES
FRANCO-HONGROISES
DES ANNEES 1920 A NOS
JOURS**

**ORGANISE A L'OCCASION DU 60^e
ANNIVERSAIRE
DE L'INSTITUT HONGROIS DE PARIS**

du 2 au 4 février 1989

Avant-Propos

En présentant le premier numéro des Cahiers d'Etudes Hongroises et en définissant le contenu normal de cette publication, nous laissons ouverte l'éventualité de numéros spéciaux qui contiendraient les actes des colloques que les deux institutions fondatrices auraient l'occasion d'organiser en collaboration. Le deuxième numéro des *Cahiers* illustre déjà cette fonction occasionnelle, dans une circonstance qui la justifie tout particulièrement : il est consacré aux actes du colloque qui s'est tenu à Paris en février 1989 et qui avait pour objet les relations culturelles franco-hongroises des années 1920 à nos jours. Ce colloque a été organisé sous la double égide de l'Institut Hongrois de Paris, dont le soixantième anniversaire se trouvait ainsi célébré de façon très adéquate, et du Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises, qui depuis sa fondation en décembre 1985 a pris l'habitude d'organiser un colloque chaque année à l'occasion de la session de son Conseil d'orientation scientifique.

Il a paru difficile et peu utile de chercher à regrouper selon un ordre méthodique les textes des communications, qui ne se laissaient guère distribuer entre un petit nombre de thèmes distincts. C'est pourquoi ce volume d'actes présente les contributions dans l'ordre même où elles se sont succédé au cours du colloque.

Pál Berényi
directeur de
l'Institut Hongrois
de Paris

Jean Perrot
directeur du
Centre
Interuniversitaire
d'Etudes
Hongroises

Liste des participants au colloque

ARADI Nóra, directeur de l'Institut d'Histoire de l'Art de l'Académie des Sciences de Hongrie

BAAL Georges, directeur de recherche au CNRS

BEHAR Henri, professeur à l'Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III

BERÉNYI Pál, directeur de l'Institut Hongrois de Paris

COVRIG Ana Maria, chercheur

DIENER Georges, professeur au collège Mirail à Toulouse

GALLIGAN-CSERÉPFALVI Kate, professeur à l'Université de Peace, Caroline du Nord (Etats-Unis d'Amérique)

GRADVOHL Paul, professeur agrégé d'histoire, lycée Gaston Bachelard

HAZAI György, membre correspondant de l'Académie Hongroise des Sciences, directeur de la Maison d'Édition de l'Académie

HERMAN József, membre de l'Académie Hongroise des Sciences, directeur de l'Institut de linguistique de l'Académie

KASSAI Georges, directeur de recherche au CNRS

KÖPECZI Béla, membre de l'Académie Hongroise des Sciences, professeur à l'Université Loránd Eötvös de Budapest

LACZKÓ Miklós, conseiller scientifique de l'Institut d'Histoire de l'Académie Hongroise des Sciences

MAGYAR Miklós, professeur associé à l'Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III, directeur adjoint du CIEH

NAGY Géza, ancien directeur de la Chaire de français de l'Université de Szeged

NAGY Péter, membre de l'Académie Hongroise des Sciences, professeur à l'Université Loránd Eötvös de Budapest

NYÉKI Mária, conservateur de bibliothèque, chargée de la Section musicale de la bibliothèque du Centre Pompidou

PERROT Jean, directeur d'études à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (IV^e section), directeur du CIEH

RICHET Xavier, maître de conférences à l'Université de Paris II

ROMSICS Ignác, directeur adjoint de l'Institut d'Etudes Hongroises, Bibliothèque Nationale Széchényi, Budapest

SCHKOLNYK-GLANGEAUD Claude, chercheur

SÚPEK Ottó, professeur à l'Université Loránd Eötvös de Budapest, directeur de la Chaire de français

SZÁVAI János, professeur à l'Université Loránd Eötvös de Budapest, directeur de la Chaire de littérature mondiale et comparée

Table des matières

Béla Köpeczi : Culture française, culture hongroise au XX ^e siècle	1
János Szávai : Le temps des francs-tireurs (Rapports littéraires franco-hongrois entre 1920 et 1940)	7
József Herman : Sándor Eckhardt grammairien	15
Ottó Süpek : Un lieu de rencontre privilégié: le Collège Eötvös	21
Claude Schkolnyk-Glangeaud : Les échanges culturels dans les milieux sympathisants communistes hongrois en France de 1936 à 1946	27
Paul Gradvohl : 1947/1949: le "tournant" vécu par deux partis communistes	35
Jean Perrot : Antoine Meillet et la langue hongroise	57
Piroska Sebe-Madácsy : Kosztolányi et sa controverse avec Antoine Meillet	63
Xavier Richet : La pensée économique hongroise et sa diffusion dans les universités françaises	71
Miklós Magyar : L'absurde et le grotesque chez Samuel Beckett et István Örkény	81
Nóra Aradi : Initiatives de l'Ecole de Paris - Interprétations hongroises	91
Mária Nyéki : Kodály et la France	97
Péter Nagy : Árpád Horváth et le théâtre français	107
Kate Galligan-Cserépfalvi : Nagyvilág (1946-1948)	113
Georges Baal et Henri Béhar : La correspondance entre les activistes hongrois et Tzara - 1920-1932	117

Georges Kassai : Attila József et la France	135
Ana Maria Covrig : Le rôle de la revue Periszkóp	141
Géza Nagy : L'image de la révolution française dans la Hongrie officielle du millénaire	147
György Hazai : Le rôle du livre scientifique dans les relations culturelles franco-hongroises	155
Georges Diener : Histoire des relations culturelles franco-hongroises	163
Ignác Romsics : Les relations culturelles franco-hongroises et l'Institut Hongrois de Paris entre les deux guerres mondiales	179
Pál Berényi : Les relations culturelles franco-hongroises après 1945 et l'Institut Hongrois de Paris	191
Béla Köpeczi : Allocution de clôture	199
Résumés en hongrois/Magyar nyelvű összefoglalók	202
Chronique	
Institut Hongrois de Paris - 1989	213
Colloque européen des centres de hungarologie	215
Table des matières en hongrois/Tartalom	217

Culture française, culture hongroise au XX^e siècle

Pendant longtemps les circonstances politiques ou économiques n'ont pas favorisé les relations culturelles entre la France et la Hongrie, ce qui n'a pas empêché qu'elles jouent un rôle important dans l'histoire de la littérature et des arts hongrois. Dans cette brève intervention, je chercherai à examiner les raisons pour lesquelles écrivains et artistes hongrois se sont intéressés à la France et surtout à la France intellectuelle. En même temps je me propose de parler des obstacles qui ont empêché et empêchent encore aujourd'hui les Français de découvrir en grand nombre la Hongrie et la culture hongroise.

L'intérêt pour la culture française en Hongrie est - on le sait - ancien, mais il s'est manifesté vigoureusement au début du XX^e siècle chez une minorité d'intellectuels qui ont été attirés par les mouvements politiques, philosophiques ou artistiques parisiens. Il suffit de penser à Endre Ady, qui de 1904 à 1911 a séjourné plusieurs fois à Paris et y a découvert le radicalisme anticlérical ou le socialisme jaurésien, mais aussi la prose d'Anatole France, considérée comme porte-parole des idées nouvelles, et surtout la poésie, celle d'un Baudelaire et d'un Verlaine, qui a signifié pour lui la véritable modernité. Peintres ou sculpteurs se sont joints au groupe de littérateurs qui s'est formé autour d'Ady, tout en faisant la connaissance des nouveaux courants, du post-impressionnisme jusqu'à la première avant-garde.

Cependant il serait faux de prétendre que seuls ces intellectuels radicaux ou même révolutionnaires se soient intéressés à la culture française. Les manifestations du nationalisme et de l'irrationalisme français ont trouvé également des adeptes hongrois. Certains se sont tournés vers le renouveau catholique et la philosophie néothomiste, d'autres, en tant que représentants des sciences sociales et humaines, se sont inspirés des idées de Taine, de Durkheim ou de Bergson. Ces dernières orientations se manifesteront surtout après la première guerre mondiale, période qui ne favorise pas en Hongrie les mouvements et la pensée de gauche.

Parallèlement avec ces orientations intellectuelles, on peut remarquer la persistance de deux tendances qu'on peut appeler traditionnelles. Dans les milieux aristocratiques on avait coutume d'apprendre le français comme la langue de la diplomatie ou de la communication internationale ou simplement par snobisme. Le grand public s'est intéressé aux produits de la culture de consommation de l'époque, qui servait la distraction et qui répandait le mythe de la légèreté, de l'immoralité ou, dans le meilleur des cas, de l'esprit des Français.

Après 1920, l'opinion publique hongroise, et non pas seulement la Hongrie officielle, a considéré que la France était responsable des injustices inscrites dans le traité de Trianon et cette réaction s'est reflétée aussi dans le développement des relations culturelles. A la fin des années 20, le gouvernement hongrois a

essayé de changer d'attitude et avec la fondation du Centre d'études hongroises les contacts officiels se sont développés, mais d'une façon assez unilatérale. Dans cette période, les intellectuels hongrois de gauche, qui reprochaient à la France la politique hostile ou indifférente qu'elle avait eue à l'égard de la Hongrie démocratique et révolutionnaire, n'ont pas cessé de s'intéresser aux grandes valeurs de la littérature ancienne et moderne, aux innovations dans le domaine artistique et aux discussions politiques et philosophiques. Grâce surtout aux traductions de Marcell Benedek, Romain Rolland était considéré comme un phare des intellectuels humanistes et pacifistes. Albert Gyergyai, par ses essais et ses traductions, a fait connaître les nouveautés du roman français, de Marcel Proust à Gide ou à Malraux. Attila József et Gyula Illyés ont découvert le surréalisme et les orientations politiques du mouvement ouvrier, et ils s'en sont inspirés dans leurs activités. Les représentants des tendances conservatrices ou positivistes cherchaient à mettre en relief l'esprit universel de la culture française et sa contribution à la connaissance du monde moderne. Il suffit de mentionner ici le cas d'Alexandre Eckhardt, qui en 1937 a publié un livre, dont la version française de 1942 a pour titre *Le génie français*, et où il a tenté d'examiner les caractéristiques de l'identité nationale sur la base de la littérature et les raisons que pouvaient avoir les intellectuels hongrois de s'intéresser à la France et à sa culture. Il y écrit : *La nostalgie parisienne des poètes, écrivains et artistes montre ce que le Hongrois devra toujours chercher dans la culture française. En dépit de la politique qui l'en éloigne de temps à autre, il a un intérêt immense à y venir retremper son âme, car la culture française conserve, encore aujourd'hui, un principe souverain d'universalité : en donnant à l'élément intellectuel le primat sur la vie confuse des sentiments et des instincts, elle élève la culture nationale à la forme la plus humaine.*

Vers les années 30, le renforcement de l'orientation pro-française des intellectuels et même d'une partie des milieux officiels s'explique avant tout par les menaces de l'impérialisme allemand et du fascisme. Cette tendance se manifeste pendant la deuxième guerre mondiale d'une façon éclatante et inattendue, malgré l'alliance de la Hongrie officielle avec l'Allemagne et l'Italie fasciste. En 1942, Illyés publie une anthologie représentative de la littérature française comme signe de solidarité et de gratitude envers le peuple français "dans les moments difficiles de son sort" - dit la préface. De plus, les prisonniers de guerre français, évadés des camps d'Allemagne, trouvent refuge et accueil amical en Hongrie.

Ces manifestations de sympathie auraient pu servir de point de départ à un rapprochement sentimental des deux pays. Après 1945, pendant quelques années, les échanges de boursiers, de professeurs et de chercheurs ont permis aux intellectuels hongrois de découvrir la littérature de la Résistance, les grands courants d'idées de l'existentialisme au marxisme, les nouvelles orientations dans les arts. En même temps, quelques jeunes Français ont pu visiter la Hongrie et prendre de l'intérêt pour la langue, pour la littérature, pour l'histoire hongroise. Malheureusement la guerre froide n'a pas favorisé le développement de ces relations, bien que l'Institut Français de Budapest, fondé en 1947, et l'Institut

Hongrois de Paris aient pu poursuivre une activité restreinte. En Hongrie, cette période est caractérisée, au point de vue de la culture française, par la diffusion de la littérature classique et révolutionnaire.

A partir des années soixante, et surtout après la signature en 1966 d'un accord culturel et d'un accord de coopération scientifique et technique, la situation a changé et les cadres d'une coopération large et systématique ont été mis en place. A l'heure actuelle la culture française est présente en Hongrie dans tous les domaines et non seulement dans les arts. On peut se féliciter du renforcement des relations scientifiques et techniques, bien qu'elles se développent avec une certaine lenteur, lenteur qui s'explique surtout par la faiblesse de la coopération économique. Ces dernières années la concurrence accrue des autres langues et cultures étrangères a attiré l'attention sur la nécessité d'améliorer l'information, d'intensifier des échanges et d'élargir l'enseignement du français. L'institution de lycées bilingues, l'augmentation des contingents d'étudiants admis dans les universités comme futurs enseignants de français ou la fondation de l'association Hongrie-France sont autant de preuves de cette prise de conscience. De nouvelles méthodes et de nouveaux moyens doivent être recherchés pour faire face aux exigences de la situation nouvelle et assurer à la culture française en Hongrie la position qui lui revient.

Je voudrais maintenant examiner l'autre face du diptyque. En ce qui concerne l'intérêt des Français pour la Hongrie dans la période d'entre les deux guerres, je ne pourrais que répéter ce que le regretté Aurélien Sauvageot nous en a dit dans sa *Découverte de la Hongrie*, parue en 1937 et dans son ouvrage posthume, *Souvenirs de ma vie hongroise*. Ce sont des témoignages importants de l'éminent linguiste dont nous avons regretté la perte et à qui nous tenons à rendre hommage à l'occasion de ce colloque. Ses livres nous montrent que non seulement la France officielle, mais même la France intellectuelle s'est peu intéressée à notre pays et à sa culture. Il s'agissait dans le meilleur des cas d'indifférence, mais souvent d'hostilité; les raisons de cette hostilité sont multiples, liées non pas uniquement à la politique étrangère de la France mais aussi au caractère du régime hongrois d'alors. Ce régime, que Sauvageot qualifie d'oligarchique et d'archaïque, n'a pu gagner que très peu de sympathies en France, surtout dans les milieux de droite. Il faut cependant reconnaître que même les écrivains hongrois qui n'étaient pas des adeptes de ce régime, n'arrivaient pas à susciter l'intérêt pour la cause hongroise chez leurs collègues français avec qui ils avaient noué des liens amicaux. Quand en 1957, dans ses *Variations françaises*, Illyés analysa l'écho des traductions de la littérature hongroise en France, il dut constater que les ouvrages d'un Babits, d'un Móricz, d'un Kosztolányi ou d'un Karinthy "ont représenté tout juste quelques pièces d'or tombées sur le comptoir du monde, certes; quelques oreilles se sont dressées tant qu'elles sonnèrent sur le métal, mais jamais la grande percée ne s'est opérée". Sauvageot lui-même a rappelé plusieurs fois le cri désespéré de Karinthy : "Cette indifférence ! C'est pire que tout, que le mépris ou le dédain ou même la désapprobation."

Qu'est-ce qui s'est passé après 1945 ? Le public mélomane français a découvert la musique et pas seulement celle de Liszt, mais surtout l'oeuvre de Béla Bartók et de Zoltán Kodály, découverte essentielle pour la compréhension de la culture et de l'identité hongroises. A partir des années soixante, le cinéma hongrois a trouvé des spectateurs enthousiastes parmi les jeunes intellectuels et il les a introduits dans la réalité hongroise, complexe et contradictoire. Les événements de 1956 et les changements économiques, politiques et culturels ont éveillé l'intérêt des politologues, des économistes ou des sociologues pour la Hongrie. Cet intérêt s'est adressé et s'adresse naturellement non seulement au pays et à sa culture, mais aussi aux problèmes de la société de l'Europe Centrale et Orientale en général. Les questions relatives au développement de cette région ont aussi préoccupé certains historiens français, ce qui a mené à une coopération fructueuse avec les historiens hongrois. Nous pouvons dire autant en ce qui concerne la littérature comparée.

Là où la langue est le principal véhicule de la connaissance, les obstacles ne pouvaient guère être surmontés, même si dans les années soixante et surtout depuis 1983, date, à partir de laquelle le gouvernement français s'est décidé à apporter une aide financière à la publication des traductions, un nombre toujours croissant d'ouvrages hongrois ont pu paraître en français. Grâce aux efforts d'une équipe prestigieuse de poètes français et de traducteurs et rédacteurs hongrois, dont le regretté Ladislav Gara, des anthologies et des recueils de poèmes ont été publiés. A cette époque on avait l'impression que la poésie hongroise cette "contrée belle, riche, grande âme" comme disait Guillevic dans le recueil *Mes poètes hongrois* pouvait éveiller l'intérêt du grand public. Les ouvrages en prose d'un Krúdy, d'un Déry, d'un Illyés, d'un Örkény ou d'une Magda Szabó - pour ne mentionner que quelques représentants majeurs de ce genre - ont également illustré les efforts entrepris en commun pour une meilleure connaissance de la littérature hongroise. Cependant dans la plupart des cas il s'agissait de publications de faible diffusion, qui ont obtenu un succès d'estime auprès d'un cercle restreint d'intellectuels.

A mon avis, un des obstacles à la diffusion des informations et des valeurs culturelles est le manque relatif et l'insuffisance qualitative des intermédiaires, informateurs, chercheurs, enseignants et traducteurs. C'est ce qui nous a poussé à lancer avec nos collègues français une nouvelle conception des études hongroises, études qui devraient englober non seulement la langue et la littérature, mais aussi l'histoire et les sciences économiques, sociologiques et autres, élargissement pour lesquels, dans le domaine de l'enseignement et de la recherche, nous avons cherché des cadres institutionnels adéquats. Les efforts communs ont mené à la fondation du Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises à l'Université de Paris III, Centre établi, en 1985, sur la base d'un accord entre les Ministères français et hongrois de l'éducation. Nous espérons que le travail d'orientation et de coordination du Centre permettra une amélioration de la formation dont bénéficieront ceux qui auront pour tâche de construire un pont entre les deux nations.

Toutefois leur savoir ne pourra agir efficacement dans le sens souhaité que si au moins deux conditions de caractère plus général se trouvent remplies. L'une de ces conditions tient à la nécessité d'une coopération économique plus étroite entre la France et la Hongrie. La nouvelle politique d'ouverture du gouvernement français vers les pays de l'Europe Centrale et Orientale nous laisse espérer que dans un proche avenir les domaines, les méthodes et les formes nouvelles de cette coopération feront l'objet d'études et que l'économie hongroise, qui est en train de se renouveler, pourra offrir de nouvelles possibilités d'échanges.

Une autre condition, qui n'est pas moins importante, et qui est en partie d'ordre subjectif ou si l'on veut culturel regarde l'évolution du monde et particulièrement celle de l'Europe. Au début de l'année passée un symposium international a été organisé à Paris sur l'identité culturelle européenne et les communications ont paru en un volume intitulé *L'Europe sans rivages*. Une des conclusions qui s'en dégage est l'affirmation de la "grande Europe", de l'unité culturelle de l'Europe ancienne et moderne et la nécessité d'une meilleure connaissance réciproque de l'Est et de l'Ouest. J'espère que la redécouverte de cette vérité pourra favoriser l'ouverture vers l'Est de la vie culturelle et scientifique française et améliorer en particulier la réception de la culture hongroise.

Je pense qu'il n'est pas inutile de souligner que la connaissance et l'assimilation des cultures étrangères ainsi que les comparaisons qui en découlent ouvrent la voie à une prise de conscience réaliste des identités nationales et de l'identité européenne. Dans ce cadre la rencontre franco-hongroise recevra une dimension nouvelle qu'il faudrait rendre consciente du moins pour les intellectuels.

Le temps des francs-tireurs

(Rapports littéraires franco-hongrois entre 1920 et 1940)

Si nous étudions selon les dates de publication, la bibliographie des oeuvres hongroises traduites et publiées en français, il nous apparaît bien vite qu'il y a une certaine périodicité selon le nombre des textes parus. Nous sommes loin, bien sûr, de l'époque où le nom du Comte Nicolas Bethlen¹ sonnait assez bien en France pour qu'on puisse publier, suivant la mode du siècle, ses fausses mémoires. Mais il y a quand même de très bonnes périodes, j'entends du point de vue de la Hongrie. La première, c'est l'après 1849, avec de nombreuses traductions de Petőfi, de Jókai, de Miklós Jósika, de József Eötvös et d'autres. La deuxième bonne période est due au compromis austro-hongrois et aux rapports personnels qui se nouent entre écrivains et artistes dans les décennies 1870 et 1880 ; Jókai et Mikszáth sont les grands bénéficiaires de l'amitié franco-hongroise. On continue, malgré le changement de climat, sur cette lancée à peu près jusqu'en 1910, Katona et Arany seront alors adaptés en français.

Suit, malgré l'embellie de 1930, une longue période creuse ; ce n'est qu'après 1956 que les éditeurs français commencent à s'intéresser de nouveau à la littérature hongroise. Mais cet âge d'or ne dure guère plus d'une dizaine d'années, et il faut attendre jusqu'en 1983 pour qu'on puisse constater un vrai regain d'intérêt envers les auteurs hongrois.

Il est évident que la densité des publications dépend surtout de deux facteurs, d'une part de la conjoncture, d'autre part de la présence (ou de l'absence) d'hommes de lettres qui puissent servir d'introducteurs, d'intermédiaires, d'adaptateurs. Les périodes mentionnées sont liées chaque fois à des événements historiques, d'abord à la révolution de 1848-49, puis à la naissance du dualisme ; plus près de nous au soulèvement national de 1956, puis au rapprochement franco-hongrois intervenu au début des années 1980.

Considérée de ce point de vue, la période d'entre-deux-guerres est peu favorable à la présence hongroise en France. En 1920 on touche le fond dans l'histoire millénaire des rapports franco-hongrois : l'image de la Hongrie n'a jamais été, ni avant, ni après, aussi mauvaise qu'à ce moment-là. Ce qu'on constate de la part des Français, c'est soit l'ignorance presque complète (il suffit de se reporter aux mémoires de ceux qui arrivent en Hongrie dans les années 1920, Jean Mistler, Aurélien Sauvageot et François Gachot²), soit une hostilité déclarée empreinte à la fois de mépris et de haine.

Je ne citerai que trois moments déterminants dans le cours des événements. En 1915, Maurice Paléologue, ambassadeur français à Saint-Petersbourg pense encore à une paix séparée avec la Monarchie, mais ce projet est rejeté très énergiquement par Sazonov, ministre russe des affaires étrangères³. Quatre ans

plus tard, le 12 janvier 1919, quand comence la conférence de paix de Versailles, la Hongrie est déjà dans une position très affaiblie. C'est Philippe Berthelot, secrétaire général au Quai d'Orsay, qui mène le jeu, et impose les frontières que nous connaissons⁴. L'été 1919, avec le traité de Saint-Germain, les jeux sont déjà faits. Lloyd George a beau s'apercevoir, lors des discussions de 1920, de l'injustice flagrante du tracé des frontières, il n'y peut plus rien, les Anglais et les Italiens, quoiqu'ils soient en majorité, s'inclinent devant la volonté de la France.

En mars 1920, Berthelot est remplacé par Maurice Paléologue. Le nouveau secrétaire général veut changer de politique, et créer un bloc politique et économique englobant la Pologne, la Roumanie et la Hongrie. Il reçoit même un émissaire hongrois, et en Hongrie on espère, bien naïvement, un traité de paix plus avantageux pour le pays. Paléologue, évidemment, ne peut défaire ce qui a déjà été fait, et, par ailleurs, il est durement attaqué par le lobby tchèque et yougoslave. Le 14 août 1920 la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie signent un traité de défense, traité éminemment anti-hongrois ; quant à Paléologue, il est chassé de son poste dès octobre 1920, à peine six mois après avoir pris ses fonctions. La ligne politique conseillée en particulier par Eduard Bénéš triomphe sur tous les tableaux.

Mais quelle est l'explication de cette politique, fatale non seulement aux intérêts hongrois, mais aussi à la longue, aux intérêts français ? Comment Berthelot a-t-il pu déclarer au cours de la réunion du 3 mars, pour contrecarrer le ministre anglais, qu'il n'y avait ni de dynastie, ni même de nation hongroise, et que les nobles hongrois étaient tous d'origine autrichienne ? Comment a-t-il pu dire que les Hongrois étaient des ennemis perfides et éternels, avant, pendant et après la guerre ?⁵

Il y a eu des exceptions, comme Paléologue ou le général Graziani, chef de la mission militaire à Budapest fin 1918 début 1919, et l'amiral Fatou, membre français de la Commission du Danube, mais la grande majorité des hauts fonctionnaires français est restée résolument anti-hongroise. Pourquoi ? On n'a pas encore suffisamment étudié les documents de l'époque pour expliquer comment l'opinion publique, plutôt hungarophile encore à la fin du siècle (Selon I.Sôtér le point culminant de cette hungarophilie se situe entre 1877 et 1887.) est devenue plutôt hungarophobe dans les années 1910, ni comment les décideurs (pour employer un mot moderne) sont arrivés à imposer une paix créant en 1920 la plus grande minorité de l'Europe.

Je tâcherai quand même d'y répondre avec un exemple concret qui pourrait être, selon mon hypothèse, un exemple typique. Je citerai le cas de Louis Eisenmann dont le portrait, pas très flatteur d'ailleurs, apparaît dans le récent livre d'Aurélien Sauvageot. Sauvageot, à qui Antoine Meillet proposait dès 1917 de se préparer à occuper plus tard la chaire de langues finno-ougriennes à créer dans le cadre de l'Ecole des langues orientales vivantes, rencontre plusieurs fois sur son chemin le professeur Eisenmann qui fait tout son possible pour couper court à la carrière du jeune linguiste. Selon Sauvageot, la cause en est soit la jalousie, soit le ressentiment d'Eisenmann. Il serait jaloux de l'intrus, d'autre part il est en conflit ouvert avec le gouvernement hongrois auquel il réclame des

appointements pour les années de guerre. Un jour on élucidera peut-être ces allégations. Ce qui est plus important, à mon sens, c'est la position d'Eisenmann (qui apparaît dans le monde universitaire comme le spécialiste de l'Europe Centrale) ou plus exactement le changement de sa position entre 1904 et 1922.⁶

En 1904 Louis Eisenmann, publie un grand ouvrage de 609 pages, intitulé *Le compromis austro-hongrois de 1867, étude sur le dualisme*. Ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé d'histoire et de géographie, docteur en droit, Eisenmann s'y montre en fin connaisseur du pays et de son histoire. Il déclare à la fin de son livre que pour la bibliothèque hongroise c'est Henrik Marczali qui l'a aidé. Le chapitre qui nous intéresse plus spécialement, c'est celui sur la politique des minorités des gouvernements hongrois de l'époque. Selon la thèse d'Eisenmann, la loi des nationalités de 1868, mise en forme par Deák, était une bonne loi, mais la pratique politique ne l'a pas beaucoup suivi, d'où une magyarisation forcée des minorités. Il voit la Hongrie comme "un pays où les Magyars sont la moitié seulement de la population", mais qui "est pour ainsi dire entièrement magyar". "Les nationalités presque entièrement privées d'élite, n'ont pour force que leur nombre, elles sont parquées dans les classes inférieures". Il ajoute que, parmi les nationalités, ce sont les Roumains qui résistent le mieux, et que les Juifs, en opposition avec les nationalités, s'assimilent volontiers, car "chez aucune nation de l'Europe orientale ils n'ont trouvé un accueil aussi large et ouvert que chez les Magyars."⁷

Ce texte condamne donc assez nettement, quoique souvent d'une façon implicite, la politique des gouvernements hongrois, mais il reste néanmoins objectif et préconise, sans le dire explicitement, une solution de compromis. En 1916 Eisenmann parle déjà tout autrement. Devenu entre temps professeur à la faculté des lettres de Paris, il "proclamait très haut que le droit des Slaves à s'affirmer sortirait de la guerre. (...) Il rappelait qu'aux heures décisives toujours s'était manifestée la solidarité slave... contre le danger magyar" (A.Dumaine)⁸. L'automne 1921, les élèves et les anciens élèves de l'Ecole Libre des Sciences Politiques organisent une série de conférences sur la Rhénanie. Un an plus tard le thème choisi est "l'Europe centrale" ; parmi les conférenciers il y a des députés, des ambassadeurs, des hauts fonctionnaires, et même le célèbre général Weygand.

Le ton est donné par Louis Eisenmann qui déclare que "la guerre ... avait été la guerre pour l'Europe centrale... dans la tournure qu'ont pris les événements" et ajoute que "la petite Entente... reproduit, dans ce qui est nécessaire et essentiel, tout ce qu'il y avait dans l'Autriche-Hongrie de bon et de légitime."⁹ La pensée qui sous-tend et sa conférence et celles des autres est la condamnation sans appel de l'impérialisme germanique dont la continuité ne s'est jamais démentie depuis 1526 (l'élection de Ferdinand I^{er}). Eisenmann qui connaît pourtant très bien, comme nous l'avons vu, l'histoire hongroise, assimile les Hongrois à cet impérialisme qu'il faut abattre par tous les moyens. L'ambassadeur Dumaine ajoute que "les populations... expient présentement les fautes de leurs gouvernants."¹⁰

Tous ces décideurs sont extrêmement contents du cours des événements, ils sont ravis par les nouveaux régimes des pays de la petite Entente, et personne, sauf un ancien député¹¹, ne s'aperçoit que le traité de Versailles est une violation flagrante du fondement idéologique de la République, c'est-à-dire la Déclaration des Droits de l'Homme.

Les Hongrois assimilés au pire ennemi de la France et de la démocratie, voici un des axiomes de la politique française des années 1920. Et ceci peut expliquer, au moins en partie, la myopie du jeune Mistler qui, envoyé à Budapest en 1920, aurait pu devenir, si les circonstances avaient été différentes, un extraordinaire intermédiaire entre la Hongrie et la France. Mais Mistler n'a rien vu ni rien entendu (il ignore Bartók tout aussi bien que la littérature hongroise), et sa maîtresse à Budapest est même une Roumaine ! Un des seuls liens qui ne soient pas rompus, c'est le traité entre l'Ecole Normale Supérieure et le Collège Eötvös: nous lui devons l'arrivée, en 1923, d'Aurélien Sauvageot.

Au début des années 1920, la situation est donc la suivante: hostilité des officiels français, ressentiment de la Hongrie officielle. Mais en même temps "l'autre Hongrie"¹², pour citer le joli mot de Gyula Illyés, la Hongrie culturelle, reste très attachée à la culture française. M. Babits, A. Tóth et L. Szabó travaillent à la traduction de Baudelaire (le volume paraît en 1923), et le jeune Albert Gyergyai, rentré de captivité, est admis par le puissant directeur de la revue *Nyugat* dans le cercle très fermé des auteurs de la revue, rien que pour écrire sur la littérature française et on pourrait citer maints autres exemples. De l'autre côté, à Paris, le jeune Illyés est bien reçu par les auteurs d'avant-garde, et d'autres étudiants, comme László Gara, s'intègrent assez facilement à la vie parisienne.

Côté hongrois, le nouveau ministre de l'Education, Kúnó Klebelsberg, nommé en 1922, fait également de gros efforts pour briser l'isolement culturel de son pays. Il reçoit dès 1924 des professeurs français: on voit alors arriver François Gachot qui ne quittera Budapest que vingt-cinq ans plus tard. Klebelsberg fait voter une loi sur l'établissement de bourses d'études et d'instituts hongrois à l'étranger. Il a une initiative qui est beaucoup moins connue: en 1927 il envoie à Paris un de ses collaborateurs, le conseiller Zoltán Magyary (qui fut directeur, jusqu'en 1930, du département de sciences politiques) avec la proposition de faire établir en Sorbonne une chaire de hongrois qui serait financée pour moitié par la partie hongroise.

Il faut peut-être ajouter que Klebelsberg, juriste, a fait ses études dans les années 1890, à Budapest, à Berlin et à Paris (où il a fréquenté la Sorbonne et le Collège de France) et que Magyary, juriste lui aussi, a étudié également un an à Paris. Flanqué de Sauvageot, car il n'était pas très sûr de son français, Magyary n'a pu faire aboutir son projet. Le Ministère, déclarant que l'Université était autonome, le renvoyait vers elle, tandis que la Sorbonne désignait une commission, sous la présidence de Baldensperger. C'est l'opposition des partisans de la Petite Entente qui a fait échouer le projet.

Revenons maintenant aux rapports littéraires proprement dits. Si on constate vers 1925-26, malgré l'affaire des faux francs, un certain dégel sur le plan

politique, la situation n'est pourtant toujours pas propice à une percée, attendue et désirée par beaucoup de monde. Entre 1910 (l'année où on publie en français J.Katona, K.Mikszáth, F.Herczeg etc.) et 1930, la littérature hongroise est pratiquement absente de l'édition et de la vie littéraire française. Pourtant il y aurait eu une excellente occasion d'y apparaître, je pense aux courants modernistes et surtout au surréalisme. Il est assez caractéristique qu'une des premières traductions françaises d'Ady ait paru en 1922 dans les *Cinq continents*, *Anthologie mondiale de la poésie contemporaine* publiée par Yvan Goll (donc un des signataires du *Manifeste* du surréalisme de 1924). Puis il y eut Illyés et ses amitiés françaises (on sait que Crevel lui rendit visite en Hongrie dans les années 30), il y eut également Kassák qui n'a pas hésité à publier des auteurs français dans ses revues, pendant la guerre, et qui avait été en rapport avec certains surréalistes. Mais finalement tout cela n'a rien donné. Est-ce que Gyula Illyés a vraiment publié des poèmes dans certaines petites revues d'avant-garde des années 1920, comme disent ses biographes ? Je n'ai jamais réussi à élucider ce mystère. Quant à Kassák, son voyage parisien de mai 1926 a eu beaucoup moins de succès que ceux des années 1960. C'est que tous ces auteurs hongrois sont obnubilés par les problèmes propres à leur région (la région centre-européenne) qui sont forcément différents de ceux des pays occidentaux c'est pourquoi ils rentrent tous, à la fin des années 1920, en Hongrie.

La carte de l'avant-garde n'ayant pas été utilisée, il reste donc la méthode classique, l'introduction en France d'oeuvres de qualité. De ce point de vue nous assistons en 1930 et 1931 à un petit miracle; après l'excellente anthologie de 1927 László Gara publie en 1930 et 1931, en compagnie de Marcel Largeaud, un roman de Móricz, un autre de Karinthy, et un troisième de Márai, tandis qu'Aurélien Sauvageot traduit et préface le *Fils de Virgile Timar* de Mihály Babits. Dans un article de 1930 (paru dans la revue *Nyugat*) László Gara essaie d'expliquer sa stratégie. Les Tchèques, les Italiens, les Allemands, dit-il, font de gros efforts pour être présents sur le marché littéraire, mais du côté hongrois, malheureusement, il n'y a aucune publicité. Et il ajoute : "Il serait illusoire de vouloir conquérir le grand public. Mais nous pourrions nous contenter de l'estime des élites, ce qui est à la fois plus et moins que Paris."¹³

Dans cette perspective les choix de Gara et celui de Sauvageot sont excellents. Pourtant l'écho des ouvrages parus devait être bien faible. Très peu de temps après, en 1933, le romancier Géza Laczkó donne ce titre éloquent à un article envoyé de France : "Pourquoi Paris ne veut-il pas de la littérature hongroise ?"¹⁴

La série de publications de 1930-31 n'est qu'un feu d'artifice. Gara et Sauvageot ne réapparaîtront qu'après la guerre. Il y a, bien sûr, encore quelques publications dans les années trente: des nouvelles traductions de Madách (par G.Vautier), de *Jean le Preux* de Petőfi et du *Toldi* d'Arany (par G.-P. Dhas). Il y a aussi le phénomène du best-seller, représenté par Yolande Földes et François Körmendi. Pendant les années de la guerre on assistera de nouveau, paradoxalement, à la parution de livres de qualité, je pense à *Ceux des pusztas* d'Illyés chez Gallimard (traduit par P. Régnier, et préfacé par Sauvageot) et aux

deux romans de Kosztolányi chez Sorlot. Il me semble que seul le livre de Gyula Illyés ait eu un tout petit écho.

Il faut à présent que je m'arrête et essaie de résumer mon propos. Les rapports littéraires franco-hongrois sont, tout le monde en convient, à sens unique. Peut-on les rendre plus complets ? Il ne convient pas d'en débattre ici. Je voudrais simplement souligner que l'introduction, même modeste et destinée aux seules élites, de la littérature hongroise en France, n'est possible que sous certaines conditions. Ces conditions (on peut mentionner, pêle-mêle, l'image de la Hongrie, les rapports politiques, les rapports universitaires, les rapports économiques, la formation de traducteurs, l'aide publicitaire etc.) ne sont pas favorables. Ainsi, malgré la fondation d'un Institut hongrois et la création d'une chaire finno-ougrienne, malgré les immenses efforts de quelques francs-tireurs, les résultats devaient être forcément ce qu'ils étaient.

NOTES

- 1 Il s'agit des Mémoires du comte Nicolas Bethlen, publiés à Paris en 1743. Les chercheurs ont pu établir plus tard que ce texte n'était qu'un livre de fausses mémoires, écrites par Dominique Révérand.
- 2 Jean Mistler, *Un jeune homme qui rôde*. Paris, 1984; Aurélien Sauvageot, *Souvenirs de ma vie hongroise*, Budapest, 1988; et François Gachot, in *Irodalomtörténet*, 1971/1 et 1971/4.
- 3 Voir M. Paléologue, *La Russie des Tsars*, Paris, 1922-23.
- 4 La documentation concernant ces faits est contenue dans l'excellente étude de Mária Ormos *Padovától Trianonig* (De Padoue à Trianon), Budapest, 1982, pp. 368-412.
- 5 *Ibid.*, pp. 378-379.
- 6 Sauvageot, op. cit.
- 7 Louis Eisenmann, *Le compromis austro-hongrois de 1867. Etude sur le dualisme*, Paris, 1904, p. 568 et suiv.
- 8 *Les problèmes de l'Europe centrale. Conférences d'A. Dumaine, de L. Eisenmann, d'E. Fournol, du général Weygand etc.*, Paris, 1923
- 9 *Ibid.*, p. 28.
- 10 *Ibid.*, p. 33.
- 11 Il s'agit d'Etienne Fournol.
- 12 *A másik Magyarország*, poème d'Illyés écrit en 1937.
- 13 L. Gara, "Magyar irodalom Franciaországban", in *Nyugat* 1930/I. pp. 810-812.
- 14 G. Laczkó, "Miért nem kell Párizsnak a magyar irodalom", in *Nyugat*. 1933/I. pp. 299-302.

OUVRAGES CONSULTÉS

Mária Ormos, *Padovától Trianonig*, Budapest, 1983.

Postface de M. Ormos à l'édition hongroise de *La Russie des Tsars* de M. Paléologue, Budapest, 1982.

István Sótér, *Francia-magyar művelődési kapcsolatok*. Budapest, 1941.

Sándor Eckhardt, "A magyarság külföldi arcképe", in *Mi a magyar*, Budapest, 1942.

Aurélien Sauvageot, *Souvenirs de ma vie hongroise*, Budapest, 1988.

Jean Mistler, *Un jeune homme qui rôde*, Paris, 1984.

Alexandre Eckhardt, grammairien

Dans le cadre d'une série de conférences consacrées aux relations franco-hongroises dans le vaste domaine des activités culturelles, aux cours de ce XX^e siècle déjà si long et qui, heureusement peut-être, bientôt s'achève, il est sans doute de notre devoir d'historiens et de mémorialistes d'évoquer les figures de ceux qui, grâce à leur enseignement, à leurs recherches, à leur exemple vivant ont formé, suscité, directement ou indirectement inspiré les porteurs et les artisans de ces relations culturelles, si continues et si actives malgré tous les avatars de l'histoire. Nous savons tous - et plusieurs d'entre nous, nous le savons d'expérience - que parmi ces acteurs-clés des relations culturelles entre nos deux pays, Alexandre Eckhardt a occupé, pendant de longues et difficiles dizaines d'années, une des premières places.

Pourtant, si j'ai tenu à rappeler ici, dans ce bref exposé, un des aspects de l'activité d'Alexandre Eckhardt, ce n'était pas uniquement, ce n'était surtout pas pour que son nom fût ici évoqué une nouvelle fois, d'autant plus qu'il s'agit en somme d'un aspect qui, dans son oeuvre multiple, peut paraître tout à fait secondaire et que, d'ailleurs, l'année prochaine, l'année 1990, qui sera celle du centenaire de sa naissance, nous fournira - et je souhaite fermement qu'elle nous fournisse - l'occasion d'une plus digne et plus pleine commémoration.

J'ai choisi ce sujet en premier lieu parce que l'oeuvre de grammairien d'Eckhardt, constituant aussi, comme j'essaierai de le montrer, une sorte de face cachée de l'histoire de la linguistique en Hongrie, permet d'éclairer, je crois, certains aspects particuliers, dans un certain sens paradigmatiques, riches en enseignements, de la texture complexe des relations et des interactions culturelles - dans l'acception la plus large de ce mot - entre la Hongrie et la France, et j'estime que l'épisode, car il s'agit bien d'une sorte d'épisode - mérite d'être médité.

Le regretté István Sőtér, dans un interview posthume paru il y a quelques semaines dans une revue littéraire hongroise, en parlant de sa jeunesse et de ses maîtres, a affirmé que, pour l'essentiel et malgré le choix de ses sujets de recherche préférés, Eckhardt était surtout linguiste. C'est là une vue de littéraire, pour qui la rigueur un peu sèche d'Eckhardt philologue, son attachement au texte, à la graphie, au menu détail, l'habitude qu'il avait de se référer aux particularités linguistiques de l'époque à laquelle le texte appartenait, - pour qui tout cela constituait donc une attitude de linguiste, respectable mais peu attrayant. En réalité, comme en témoignent aussi ses travaux de jeunesse, Eckhardt n'était linguiste que d'occasion, presque par nécessité - véritablement et constamment, son intérêt s'orientait vers l'histoire littéraire, celle du XVI^e siècle en particulier, vers l'histoire des mentalités et les contacts de tout ordre entre la Hongrie et la France - et si, en raison d'une formation universitaire solide, il possédait de

bonnes connaissances en linguistique historique et même en dialectologie française, c'était pour lui une sorte d'à-côté.

Dans ces conditions, la parution, en 1929, de la plume d'Eckhardt, d'une grammaire descriptive du français moderne /*Új francia leíró nyelvtan*/ pouvait paraître inattendue et correspondre, tout au plus, aux préoccupations du professeur d'université consciencieux qui, responsable, dans sa chaire, de l'enseignement de la langue et de la linguistique françaises tout comme de celui de l'histoire littéraire, entendait doter ses étudiants d'un manuel approprié.

Rien que la dédicace du livre /"Gombocz Zoltánnak a tisztelő barát és hálás tanítvány"/ indique pourtant clairement que l'ambition de l'auteur allait plus loin, qu'il entendait faire oeuvre de linguiste, oeuvre originale même, digne de l'attention d'un ami, d'un professeur qui était à la fois le maître à penser et le grand novateur inconnu de la linguistique hongroise de l'époque.

Nous savons par ailleurs qu'Eckhardt, tout littéraire qu'il était, se tenait au courant des évolutions les plus récentes de la linguistique et qu'il était même plus informé, à certains égards, que plus d'un linguiste magyarisant de l'époque. Un indice parmi d'autres: dès 1924, dans un compte rendu du volume d'hommage dédié en Allemagne au romaniste Ph.-A. Becher - qui avait longtemps travaillé en Hongrie - Eckhardt s'élève contre l'"idealistische Neuphilologie" de Karl Vossler, dont l'influence - comme c'était d'ailleurs à attendre dans l'Allemagne de 1922 - apparaît à chaque page des articles du volume; or il est à remarquer que ce n'est pas au nom du comparatisme néogrammairien traditionnel qu'Eckhardt tourne l'arme de son ironie contre les idées à la fois séduisantes et brumeuses de Vossler, mais au nom d'une linguistique nouvelle, fondée sur des concepts théoriques nets, et notamment sur la distinction entre la description et l'histoire des langues et, ce faisant, il prononce un nom qui, sauf pour Gombocz, était un nom nouveau dans la Hongrie de l'époque, celui de Ferdinand de Saussure / et incidemment, celui de Ch. Bally/.

Ceci dit, on n'est plus surpris de voir que la petite grammaire descriptive de 1929 / car une grammaire du français contemporain qui comporte à peine 220 pages aérées de petit in-8° est une petite grammaire / est un livre fondé sur certaines idées-forces de la doctrine saussurienne, que c'est essentiellement une grammaire saussurienne dans la mesure où c'était possible en 1929, époque à laquelle certaines implications plus profondes de la pensée du Genevois n'étaient pas encore pleinement dégagées.

Saussurienne, la grammaire l'était d'abord par la rigueur - presque une rigueur de néophyte - avec laquelle toute diachronie, toute référence à l'histoire en était écartée. Aujourd'hui, après plus d'un demi-siècle de structuralisme et plus de trente ans de grammaire générative, c'est pour nous une chose naturelle, triviale même, et nous trouvons normal qu'un grammairien s'excuse presque si, dans une grammaire descriptive, il s'aventure dans une explication qui fasse référence au passé. En 1929, c'était chose inouïe, et pas seulement en Hongrie ; même en faisant abstraction du ton volontiers cassant qui était propre à Eckhardt, on comprend la combativité avec laquelle il se voit obligé de déclarer dans sa préface: "...elvi szempont a történeti nyelvtan szempontjainak teljes kikapcsolása.

A történeti szemlélet teljesen ellenkezik a leíró nyelvtan fogalmával, mely csupán az egyidejű és a beszélő lelkében potentialiter tényleg meglévő és működő nyelvjelenségeket tanulmányozza. A legtöbb szerző nem tud és nem is akar a történeti szemlélettől elvonatkoztatni". Toujours est-il qu'à cet égard la grammaire d'Eckhardt n'est pas, pour nous, un livre surprenant, car il est conforme à des habitudes que nous avons acquises depuis ; et il faut constamment se remémorer sa date de parution pour nous rendre compte que ce livre qui se cantonne soigneusement dans son époque, ne donne essentiellement que des exemples plus ou moins contemporains, même des exemples de la presse quotidienne et des exemples fabriqués, qui omet les références obligatoires au passé même classique, était dans son temps un livre neuf et en somme fort courageux.

Il y a cependant un autre principe - celui-là aussi, essentiellement saussurien - dont l'application conséquente est, de nos jours même, digne d'intérêt et d'attention. Eckhardt l'énonce en ces termes: "ilyen /elv/ az alaktanban a beszélt nyelv és az írott szókép közötti különbség figyelembe vétele. A francia nyelvtanok ugyanis elsősorban ortográfiai nyelvtanok, az általuk megállapított jelenségek nagyrésze nem a nyelv, hanem a helyesírás körébe tartozik". En apparence, ce principe n'est qu'une simple extension du premier: l'orthographe française étant essentiellement historique, il convenait d'en faire abstraction pour se cantonner effectivement dans la synchronie rigoureuse. Le principe remonte, cependant, à Saussure (*Cours de linguistique générale*, 45). L'objet linguistique n'est pas défini par la combinaison du mot écrit et du mot parlé - ce dernier constitue à lui seul cet objet; *ibid.* 52 "les grammairiens s'acharnent à attirer l'attention sur la forme écrite". Eckhardt va très loin dans l'application de ce principe. Son livre contient, en fait, deux chapitres distincts concentrés essentiellement sur la morphologie. Le premier /chapitre III/ intitulé "Alaktan" et le deuxième /chapitre IV/ "Helyesírás". Dans son Alaktan, il se tient avec rigueur à la forme prononcée: il constate par exemple que, dans la plupart des cas, les noms et les adjectifs n'ont pas de forme spécifique pour le pluriel, sauf certaines positions syntaxiques spéciales où le signe du pluriel est un -z- final; il considère que les articles, de leur côté, ont une déclinaison complexe, avec des formes qui distinguent en partie les genres; il donne une vue neuve de la conjugaison, en reléguant à l'arrière plan les terminaisons uniquement orthographiques - et ainsi de suite. Tout le reste - les détails de la formation orthographique du féminin ou du pluriel, le système des terminaisons non prononcées du verbe etc. - est décrit dans son *Helyesírás*. Evidemment, c'est un premier essai - même de son propre point de vue l'auteur laisse passer des inconséquences - mais, en somme, nous avons là une approche qu'en France même les grammairiens dits structuralistes n'adopteront que des années, des dizaines d'années plus tard.

Comme c'était normal - étant donné aussi l'absence d'une théorie syntaxique proprement dite et surtout explicite dans le *Cours* de Saussure, - Eckhardt suit dans sa syntaxe un autre modèle, celui de Gombocz, ou plutôt des principes que celui-ci venait d'exposer quelques mois plus tôt dans le volume XXV /1928/ de la revue *Magyar Nyelv*. Pour Gombocz, la syntaxe est une "syntagmatique" qui embrasse tous les éléments de la description engageant le rapport - quel qu'il soit

- entre plusieurs mots. En outre, Gombocz exige que la description du sens soit appliquée avec conséquence dans la syntaxe, la description du sens des formes s'appliquant avant tout aux phénomènes qui relèvent, pour nous, de la phonétique syntaxique et de la phonétique des faits suprasegmentaux. Eckhardt, interprétant ces principes pour les besoins de sa cause, donne une syntaxe relativement très détaillée, avec une description souvent très fine des fonctions des formes appartenant à diverses catégories grammaticales, une énumération fort logique des divers types de proposition, une distinction conséquente - à l'encontre de la plupart des grammaires françaises dites traditionnelles - entre fonctions syntaxiques et ce qu'il est convenu d'appeler "parties du discours" /szófaj/. Mais l'innovation peut-être la plus importante est le chapitre détaillé consacré à la phonétique syntaxique, inégal certes dans ces détails, mais contenant des éléments dont la perspicacité dépasse de loin les analyses courantes à l'époque.

Notons enfin que, si Eckhardt s'abstient de toute considération des couches diachroniques, il consacre une attention soutenue, presque systématique, à ce que l'on pourrait appeler la sociologie linguistique ; avec une terminologie sociologique et stylistique qui, pour nous, est évidemment un peu poussiéreuse, il distingue néanmoins avec finesse les particularités propres aux diverses couches sociologiques de l'usage, jusques et y compris, par exemple, les affectations de vulgarisme de la part de personnes par ailleurs cultivées.

Si je faisais un compte rendu du livre - ce que je ne fais naturellement pas - je serais obligé de noter de nombreuses imperfections - le tout semble avoir été écrit un peu à la hâte, l'auteur n'est pas toujours conséquent avec ses propres principes, il y a quelques affirmations un peu douteuses, des lacunes et des inégalités - et surtout, le livre n'est pas fait pour être un livre d'études, un manuel, il est à la fois trop schématique pour le lecteur studieux et trop difficile, trop abstrait pour le débutant. Mais tout ceci, aux yeux de l'historien de nos disciplines, est secondaire: ce qui est certain, c'est que nous avons là en main la grammaire qui, à son époque, devait être en Hongrie, comme en France et partout ailleurs, la grammaire la plus moderne de conception, la plus moderne d'esprit parmi celles consacrées au français /pour ne pas parler du hongrois, qui, jusqu'à ce jour, ne possède pas de description linguistique comparable à cet opuscule d'Eckhardt/.

Dans un compte rendu paru presque immédiatement après la parution du livre, en 1929 même, Géza Bárczi ne s'y est pas trompé: il a consacré au livre quelques pages presque enthousiastes, en affichant des convictions saussuriennes absolues /qu'il reniera d'ailleurs par la suite/ et en exprimant le souhait que le livre fût publié aussi rapidement que possible en langue étrangère - ce qui jamais, bien entendu, n'a été fait.

Le reste est épilogue. Après 1945 - comme il a repris ses travaux de lexicographie que je ne souhaite pas aborder en ce moment - Eckhardt a écrit d'autres grammaires. Après un livre collectif publié sous sa direction en 1952, auquel ont collaboré plusieurs de ses élèves dont certains présents dans cette salle, il a écrit et publié en 1965 une *Mai francia nyelvtan*, qui a connu depuis plusieurs éditions. Ce sont des livres complets, forts utiles en tant que manuels,

riches en exemples, s'adaptant bien à la doctrine des grands manuels pratiques comme celui de Grévisse, tout en étant, en somme, plus clairs et dans un certain sens plus intelligents - mais, pour l'essentiel, pour les principes, pour la linguistique proprement dite, Eckhardt a fait machine arrière, ou plutôt, semble-t-il, ne s'intéressait plus à ses propres enthousiasmes de jeunesse.

J'ai dit, en introduisant cet exposé, que cet aperçu de l'activité de grammairien d'Alexandre Eckhardt est riche en enseignements, malgré l'apparence modeste et le caractère bien oublié du détail des événements.

Au premier abord, l'enseignement qui se dégage est plutôt mélancolique. Voilà un livre neuf, éclairant, intelligent, novateur, consacré au français par un érudit hongrois et ce livre, comme par fatalité, reste complètement inaperçu en France parce qu'il est écrit en hongrois, et demeure pratiquement sans impact dans son propre pays parce qu'il est consacré au français. On peut imaginer divers scénarios qui se seraient produits dans un cas contraire - traduit en français, publié en France, le livre aurait sans doute fait un peu scandale, certains auraient protesté contre la barbarie du procédé, d'autres auraient monté en épingle maintes petites bévues de ce paysan du Danube - mais il y en aurait eu certains, sans doute, qui se seraient rendu compte qu'ils avait en main un grand livre, un livre important. De toute manière, cela ne s'est pas produit.

Il y a un autre enseignement qui, ici, dans le cadre de ce colloque, ne nous touche pas de près, mais qu'il serait intéressant de creuser: on se rend compte que la lignée des novateurs, des linguistes imbus de théories modernes pour l'époque, n'était pas aussi faible, après 1920, en Hongrie, qu'on ne l'avait cru, cette lignée ne se limitait pas au seul Gombocz, ni même, quelques années plus tard et après la mort de Gombocz, au grand solitaire qu'était Gyula Laziczus. Et il serait intéressant - et sans doute un peu attristant - de chercher à savoir pourquoi et comment certains, comme Eckhardt ou Bárczi, ont petit à petit abandonné la barque de la linguistique moderne.

Il y a, cependant, et justement du point de vue des rapports culturels et scientifiques entre la France et la Hongrie, des aspects qui, pour l'avenir du moins et pour ce qui est des potentialités incluses dans ces relations, renferment des enseignements plus encourageants. L'exploit d'Alexandre Eckhardt démontre, s'il en était besoin, une fois de plus, que, dans les relations culturelles entre la France et la Hongrie, il ne s'agit pas simplement de réception, de connaissance de l'autre, d'assimilation intelligente d'une culture étrangère. Tout cela existe, et n'est pas négligeable. Il y a cependant, également, création, contribution active et intelligente à la culture de l'autre, à la connaissance que l'autre peut avoir de lui-même : les Français, en prenant connaissance de la langue et de la culture de la Hongrie, peuvent eux-mêmes enrichir cette culture, contribuer à la compréhension, à la situer parmi les biens culturels et spirituels de l'humanité entière - et d'un autre côté, comme Eckhardt l'a démontré sans peut-être y penser, un Hongrois, en analysant et étudiant ce que la France possède et ce qu'elle a créé, peut de son côté enrichir ces créations, faire progresser et approfondir leur analyse et contribuer par là à une oeuvre commune. Le

professeur Alexandre Eckhardt, longtemps après sa mort, a donc encore des choses à nous apprendre.

Un lieu de rencontre privilégié: le Collège Eötvös

Dans le contexte millénaire des rapports franco-hongrois, l'histoire bientôt centenaire de ce *collegium magistrorum et scholarium* qu'était le Collège Eötvös de Budapest, s'avère être un texte métaphorique exemplaire pour la bonne raison que son filigrane a été inspiré par l'esprit de l'Ecole Normale Supérieure de Paris.

Aussi les témoignages des relations amicales et solides entre l'Ecole et le Collège présentent-ils ce dernier comme une institution pédagogique exceptionnelle où le mérite individuel tenait tête aux privilèges féodaux, où la recherche de l'identité hongroise se dressait contre l'influence germanisante, où l'on tendait, avec grand intérêt à absorber la culture universelle pour s'assurer "un beau destin magyar" - comme le dirait le poète Endre Ady.

Ces mêmes témoignages, c'est-à-dire les documents officiels, comme les lettres échangées par les directeurs, mais aussi et surtout les oeuvres littéraires: romans, nouvelles, essais, fragments de mémoires ainsi que les discours commémoratifs¹ prononcés au fil des ans, laissent apparaître la motivation historique profonde de la coopération entre les deux Ecoles.

L'un des plus précieux de ces documents: les *Souvenirs...* d'Aurélien Sauvageot² ancien normalien ayant enseigné au Collège personnifiant ainsi la coopération, présente ainsi cette motivation:

Je découvrais que les Hongrois ne se sentaient pas en sûreté dans cette Europe qui leur était hostile ou, au mieux, les ignorait totalement. Ils étaient demeurés des intrus depuis qu'ils avaient franchi le Col de Verecke en 896. Certes, ils avaient réussi à se maintenir pendant plus de mille ans contre vents et marées dans les terres qu'ils avaient conquises, ce qu'aucun de leurs prédécesseurs n'avait pu faire, mais ils restaient un corps étranger perdu parmi les Allemands, les Slaves et les Roumains qui les entouraient. Il fallait comprendre leur détresse mais admirer leur courage. Ils s'étaient battus héroïquement contre les Tatars, contre les Mongols, contre les Ottomans, contre les Allemands aussi, et, tout récemment contre une meute de peuples venus à la curée. Pourtant ils avaient payé chèrement leur présence dans cette Europe centrale en amortissant les chocs venus de l'Est comme ceux venus des Balkans. C'était leur sang qui avait été versé pour préserver l'Occident de nouveaux assauts qui auraient eu des conséquences pires que celles des incursions des Huns ou autres barbares de même provenance. Il avait fallu passer sur le corps de la Hongrie pour parvenir sous les murs de Vienne. Mais rien de tout cela n'avait pu compter. Personne ne leur en savait gré. On les haïssait. Il leur fallait vivre sur eux-mêmes, et se nourrir de leur propre substance finno-

ougrienne. On pouvait, on devait comprendre cette détresse. Il me parut qu'il y avait de la grandeur dans ce destin hongrois.

La seule issue de cette pénible situation arriérée par rapport aux pays occidentaux, c'était, selon la majorité des têtes pensantes, et, toujours selon le professeur Sauvageot: "... de faire partie de la civilisation occidentale et de suivre son rythme de progrès."

Voilà le programme national concis qui permet de saisir pourquoi au moment où la littérature et les beaux-arts s'étaient sciemment occidentalisés dès la fin du siècle passé en vue de sortir la Hongrie de son isolement et de son arriération; au moment où le développement de l'industrie et du commerce avait créé une nouvelle classe sociale, celle de la bourgeoisie qui devait secouer la noblesse administrant le royaume; au moment, enfin, où le souci primordial et l'ambition générale des hommes de progrès étaient de parvenir au même niveau intellectuel et technique que les grandes nations occidentales, le ministre de la Religion et de l'Education nationale Ágoston Trefort dressait, peut-être sous l'injonction du baron Loránd Eötvös, en 1875, un projet visant à améliorer la formation des futurs professeurs, et désignait comme modèle l'Ecole Normale Supérieure de Paris.³

Ce que le ministre Trefort a trouvé important dans le fonctionnement de l'Ecole, et susceptible d'être adapté aux conditions du pays, c'était, surtout, la dialectique captivante de la discipline et de la liberté, dialectique qui pouvait et devait aboutir au développement dynamique de l'individu intellectuel.

Douze ans plus tard en 1897, Loránd Eötvös, célèbre professeur de physique de l'Université de Budapest élargit et, d'emblée, approfondit cet objectif pédagogique dans une lettre ouverte qu'il adresse au même ministre.⁴

Pour le professeur Eötvös, l'individu intellectuel, représenté, à un premier niveau, par l'enseignant formateur, à un second niveau par de futurs intellectuels, est celui qui se consacre au service de la patrie par l'accomplissement passionné de ses devoirs; afin d'y parvenir, il doit développer l'autonomie de sa faculté de penser par une étude qualitative qui s'effectue, cependant, sous la conduite sévère mais protectrice et directive de son supérieur. Et, la vision unie de la nature et de l'esprit, la recherche des valeurs universelles, la disposition permanente à la critique, l'absence de soucis matériels, le bien-être du corps et de l'âme s'y rattachent comme autant de vertus obligatoires.

Cette conception de grande envergure se traduit en actes en 1895, date de la fondation du Collège qui reçoit le nom de József Eötvös père du fondateur et ancien ministre de l'Education nationale. Une lettre adressée en 1933 au directeur de l'Ecole par celui du Collège, Zoltán Gombocz, en est comme la preuve: "Ce que le Collège a toujours exigé de ses élèves, c'est le travail et la sincérité, en leur garantissant le mieux possible le libre développement de leur individualité. Quant à moi, j'ai toujours tâché d'établir entre mes élèves et moi un rapport ni officiel ni froid mais plutôt amical et humain et je ne suis pas mécontent des résultats obtenus."⁵

Il va sans dire que l'esprit de l'Ecole est constamment présent dans la vie du Collège. Le premier directeur et ancien normalien Géza Bartoniek en parle dans

la lettre qu'il adresse, en 1911, au recteur de l'Université de Paris: "Nous gardons les yeux fixés sur l'Institut de la rue d'Ulm afin d'en emprunter les principes structuraux ... et, d'emblée, d'introduire au collège la culture française aussi largement que possible."⁶

Le moment historique est celui où Endre Ady s'arrête- et je cite- tout haletant à la gare de l'Est pour s'abriter dans cette forêt sauvage de la multitude qu'est Paris. Et Ady chante aussi pour Zoltán Kodály et Dezső Szabó, deux célébrités de la culture hongroise appartenant à la première génération de collégiens. Il n'est donc pas erroné de constater avec László Bóka que le Collège remplit le même rôle dans la vie scientifique de la Hongrie que la revue *Nyugat* /Occident/ dans la vie littéraire.

La Hongrie néobaroque "où le moindre petit parchemin, même apocryphe, tenait lieu de laisser-passer dans presque toutes les circonstances de la vie", à en croire, cette fois encore, Aurélien Sauvageot,⁷ ne tolère qu'avec méfiance la mentalité classiciste, c'est-à-dire cartésienne qui préside à l'activité intellectuelle des collégiens. C'est ce qui explique que le Collège, à la différence de l'Ecole,⁸ ne devient pépinière d'hommes politiques qu'avec la dernière génération de ses élèves; génération dont les représentants les plus ouverts aux problèmes sociaux vont embrasser la cause de la Hongrie d'après 1945.

Néanmoins, le Collège excelle à fournir des figures de proue à l'enseignement supérieur et secondaire, tout comme, éventuellement, à d'autres domaines de la vie intellectuelle; leur défilé imaginaire évoque non seulement la floraison des différentes disciplines scientifiques, mais aussi l'aspiration à faire avancer la culture citadine dans le sens de l'humanisme universel à l'encontre du provincialisme hongrois: les linguistes Zoltán Gombocz, Dezső Paizs, Géza Bárczi, le finno-ougrisant Miklós Zsirai, les romanisants Sándor Eckhardt, Lajos Tamás, László Gáldi; le slavisant István Kniezsa; le turcologue Gyula Németh; le byzantiniste Gyula Moravcsik; le mongolisant Lajos Szigeti; l'historien Gyula Szekfű; l'ethnologue István Tálasi; le philosophe László Mátrai; les littéraires János Horváth, Albert Gyergyai, István Sötér; le physicien Győző Zemplén; le botaniste Rezső Só; le juriste Ferenc Eckhart; le directeur de lycée István Ráb... Ils défilent, tous, dans les Champs Elysées de la culture magyare comme autant d'exemplaires légendaires pour les vivants.

En nous penchant sur leur héritage spirituel nous nous apercevons que le vecteur principal de leur performance était la bibliothèque du Collège avec son système de libre-consultation, et avec ses bouquins s'offrant au promeneur silencieux comme les fruits de l'arbre de la connaissance. Mais, au dire d'István Sötér, cet Eden des livres n'était pas gardé par des anges armés d'une épée; on y prenait l'ouvrage souhaité car sur les longs rayons les livres étaient à la portée de tous.⁹

Et la reliure en cuir des oeuvres françaises acquises dans la première période du Collège, comparée au simple entoilage des oeuvres allemandes, témoigne de la francophilie du directeur Bartoniek. Et si l'on n'ignore pas que Géza Bartoniek ainsi que ses successeurs tenaient fermement à ce que les échanges de professeurs et d'étudiants fussent réguliers entre les deux Ecoles; si l'on apprend que l'étude

du français était obligatoire pour tous les élèves jusqu'à la première guerre mondiale; si l'on sait que, jusque dans les années trente, la majorité des collégiens choisissait le français comme spécialité; si l'on considère, enfin, que la compétence en matière de civilisation française se manifestait dans le Collège, comme la référence par excellence de l'élégance spirituelle, on voit que les pages de l'histoire du Collège Eötvös étaient des pages d'amour pour la culture française.

Malheureusement, la première guerre mondiale et surtout le Traité impérialiste de Trianon, avec tout ce que l'une et l'autre comportent d'hostilités objectives ou subjectives assombrissent d'iniquité ces pages d'amour; les lecteurs français sont rappelés et les boursiers hongrois sont internés en France. Le roman d'Aladár Kuncz, ce triste *Noirmoutier /A feketé kolostor/* clamera le déchirement d'âme d'un collégien francophile jeté dans les conditions inhumaines d'un camp d'internement français. Et lorsque le professeur Sauvageot aura "à scruter, peu après son arrivée dans le Collège en 1923, les motifs de la réserve sentimentale à l'égard de la France même chez les plus francophiles, Zoltán Gombocz lui donnera l'explication suivante: "... Votre pays n'est pas aimé chez nous ces temps-ci. On rejette sur lui la responsabilité du Traité de Trianon."¹⁰ Et Sauvageot de conclure: "Ce que je percevais, c'était que le pays était en pleine réaction nationaliste."¹¹

Cette réaction des privilégiés à la révolution bourgeoise de 1918 ainsi qu'à la Commune de 1919 et au Traité de Trianon de 1920, plonge la Hongrie officielle, partant ses institutions pédagogiques, dans un chauvinisme d'esprit féodal et contre-révolutionnaire; si bien que même à la Faculté des Lettres de Budapest les recherches visent - nolens volens et presque exclusivement - des sujets hungarocentriques. Qui plus est, l'opinion officieuse prend l'étude du français au Collège pour un crime, comme l'atteste une des lettres de Géza Bartoniék.¹²

Pourtant, le Collège demeure une île de fidélité à ses buts primordiaux; il reste un refuge de l'esprit critique; il continue d'être le foyer d'une pédagogie démocratique. C'est ce qui fait comprendre que la majeure partie de ses membres se refuse à adhérer à l'idéologie fasciste et guerrière à l'orée des années quarante. Si l'on en croit le roman d'István Sötér intitulé *Passe nuages /Fellegjárás/* l'atmosphère politique au Collège se caractérise, à la même époque, plutôt par une espèce de défaillance camouflée d'orgueil scientifique; défaillance due, sans doute, à cette tendance officielle qui voulait dépolitiser les collégiens après la découverte, en 1932, d'une cellule communiste dans le Collège.

En effet, le régime politique contre-révolutionnaire ne savait que trop que la communauté des collégiens avait toujours reflété la composition nationale du pays; il s'y trouvait des étudiants allemands, slovaques, roumains, serbes et croates, avec un bon nombre d'étrangers venus d'un peu partout: de Turquie, de Grèce, de Bulgarie, d'Europe occidentale, d'Europe du Nord, d'Asie, de Chine, d'Amérique; il fallait donc compter avec la force idéologique du Collège.

Dans cette deuxième période de l'histoire du Collège Eötvös, le rapport franco-hongrois se voit protégé par trois personnages de marque: le directeur Gombocz et les professeurs Sauvageot et Gyergyai. L'orientation française

décisive du premier, l'ambition d'honnête homme de représenter la France démocratique du second, et l'admiration pour la littérature française du troisième garantissent que la coopération de l'Ecole et du Collège redevient normale; Zoltán Gombocz réorganise le système d'échange des étudiants et des lecteurs, de même que celui d'acquisition de publications françaises par la bibliothèque; Aurélien Sauvageot introduit au Collège une pratique nouvelle qui consiste à établir les programmes et les méthodes d'enseignement de concert avec ses élèves; Albert Gyergyai, lui, enseigne l'amour de la littérature française avec une finesse d'esprit qui transforme les vers et les passages des oeuvres analysées en notes musicales ou bien en concepts historico-philosophiques.

Toutefois, après la deuxième guerre mondiale, la vie au Collège n'a plus qu'une existence végétative, parce que les nouvelles conditions et exigences politiques contredisent, par définition, son idéologie libérale foncièrement individualiste, tout comme sa pédagogie d'élite. La nouvelle vision du monde est dorénavant représentée par les collèges populaires qu'on organise par centaines afin de former des intellectuels issus du peuple pour la Hongrie collectiviste. Ceux qui, cependant, voudraient sauvegarder les valeurs du Collège Eötvös, tel Béla Köpeczi¹³, argumentent en faveur de sa réorganisation dans un sens plus démocratique. Mais les discussions que relate le curieux roman d'un ancien d'Eötvös Collegium, Imre Szász: *La rue Ménesi*¹⁴, sonnent le glas du Collège; en 1950, on supprime le Collège Eötvös, comme on a supprimé, un an plus tôt les collèges populaires.

La conception politique dogmatique qui, de par sa nature petite bourgeoise féodale, engendre un souverain mépris pour le travail intellectuel créateur, écrase sans merci ces foyers pédagogiques où, pourtant, on aurait pu éduquer les portedrapeau de l'avenir socialiste.

Le Collège Eötvös se transforme, d'un jour à l'autre, en foyer d'étudiants, en une sorte de gîte ne permettant ni un travail de qualité, ni des initiatives collectives. Il faut lire le récit du poète István Ágh¹⁵ pour avoir une idée de cette dégradation.

La résurrection de l'établissement s'amorcera en 1956, avec la nomination du troisième grand directeur: Gábor Tóth, professeur de pédagogie qui, à la tête des tuteurs successifs, et avec l'aide des anciens collégiens, rétablira, progressivement et au prix d'un combat héroïque contre les opposants, les traditions positives de l'ancien Collège, y compris la coopération avec l'Ecole Normale Supérieure. Le résultat en est une fresque de jeunes érudits; on y voit le romanisant Imre Szabics ancien normalien, le sumérologue Géza Komoróczy, l'historien Iván Bertényi, le latiniste János Bollók, le russiste István Meszerics, le linguiste Ferenc Pusztai (à présent, vice-ministre de la Culture); l'helléniste Kálmán Szabó, l'historien d'art Miklós Szabó. Ils sont là pour témoigner que grâce aux efforts modernistes de Gábor Tóth, le Collège est en train de redevenir, sous la direction de son successeur: István Szfjártó, un phénomène intellectuel brillant, un lieu de rencontre privilégié, bref: le Collège Eötvös.

NOTES

- 1 Cf. Gábor Tóth, *Az Eötvös József Kollégium történetének bibliográfiája és levéltári anyaga* /Bibliographie et documents d'archives de l'histoire du Collège József Eötvös/, Budapest, 1987, ELTE kiadás (Eötvös füzetek, Új folyam VI.), pp.3-48.
- 2 Aurélien Sauvageot, *Souvenirs de ma vie hongroise*, Budapest, 1987, Corvina, pp. 31-32; p.43.
- 3 Cf. Tibor Nemes, *A Kollégium és az Ecole Normale Supérieure kapcsolata*, /Le rapport entre le Collège et l'Ecole Normale Supérieure, 1895-1947/, manuscrit, p.3.
- 4 Loránd Eötvös, *Néhány szó az egyetemi tanítás kérdéséhez* /Quelques mots sur la question de l'enseignement universitaire/, Budapest, 1985, Magvető (Gondolkodó magyarok), pp.9-31.
- 5 Cité d'après Gábor Tóth, "Gombocz Zoltán és az Eötvös Kollégium" /Zoltán Gombocz et le Collège Eötvös/ in *Eötvös Kollégiumi Emlékkönyv*, Budapest, 1980, ELTE (Eötvös Füzetek, Új folyam, IV) p.84.
- 6 Cité d'après Tibor Nemes, *ibid.*, p.1.
- 7 *Ibid.*, p.115.
- 8 Cf. Sőtér István, *Két iskola* /Deux Ecoles/, Budapest, 1986, Szépirodalmi kiadó, pp.220-221.
- 9 *Ibid.*, p.225.
- 10 A.Sauvageot, *ibid.*, p.19.
- 11 *Ibid.* p.25.
- 12 Cf. Tibor Nemes, *ibid.*, p.13.
- 13 Köpeczi Béla, "Szakkollégiumok" /Collèges spéciaux/, in *Valóság*, novembre 1946, pp. 63-65.
- 14 Imre Szász, *Ménesi út* /La rue Ménesi/, Budapest, 1985.
- 15 Ágh István, "Föl-le a Ménesi úton" /Passer et repasser rue Ménesi/ *Magyar Nemzet*, 21 janvier 1989, p.11.

Les échanges culturels dans les milieux sympathisants communistes hongrois en France de 1936 à 1946

Les intellectuels et les artistes venus en France dans les années trente sont, pour la plupart, des éléments de gauche. Comme le souligne un témoin, à cette époque, "quelqu'un qui était quelque chose en Hongrie ne pouvait être que de gauche". Certains sont venus pour des raisons économiques, d'autres, les Juifs, à cause du nombreux *clausus*. Mais la majorité a fui le régime Horthy, et a choisi la France pour sa tradition d'accueil, sa renommée artistique ainsi que pour des raisons de stratégie politique. Avec l'intensification de la répression des communistes, les artistes et intellectuels proches du parti s'exilent dans les grands centres culturels de l'Europe, Vienne, Berlin, Weimar, Prague, Brno, Paris. L'histoire du PCF joue un rôle dans le choix des villes d'adoption ; après Vienne, longtemps refuge de Béla Kun, Prague devient, en 1936, le lieu de repli du comité central hongrois autour de Zoltán Szántó, quand Moscou décide la dissolution du parti en Hongrie. Beaucoup de jeunes militants choisissent d'aller poursuivre leurs études dans les universités ou académies tchèques pour se rapprocher de la tête du parti. Après Prague, l'un des foyers importants du communisme hongrois est Paris. Depuis la création de la MOI (Main d'Oeuvre Immigrée) en 1924 par la CGTU, et son organisation par groupe de langues au sein de chaque immigration, il y a un groupe de langue hongroise et ses organisations de masse inhérentes, sportives ou culturelles. De 1935 à 1937 le responsable du groupe hongrois est Imre Tarr. La communauté hongroise s'agrandit avec la montée du nazisme. Les intellectuels hongrois dans l'orbite du Bauhaus se réfugient à Paris, en 1933, en même temps que les Allemands. La guerre d'Espagne fait de la capitale le point de rassemblement des volontaires hongrois des Brigades Internationales. Les événements de Munich précipitent le départ de ceux qui résidaient encore en Tchécoslovaquie. La direction du groupe de langue hongroise se reforme alors à Paris, autour de Lajos Papp qui succède à Szántó. Les émigrés communistes ou sympathisants, s'intègrent aux structures existantes, la MOI, le Comité du 1^{er} Septembre, ou même des cellules françaises, et mettent leur talent au service des organisations de masse hongroises, tout en s'insérant dans le milieu professionnel français. Le PCF, suivant l'exemple de Moscou organise l'éducation des masses par la culture, et a compris l'intérêt d'utiliser le dévouement et l'enthousiasme de ces intellectuels au sein de leur propre immigration ainsi qu'en milieu ouvrier français. Dès 1926, Maïakovski va de ville en ville lire des vers aux ouvriers. La France elle-même a connu très tôt ce mouvement des intellectuels vers le peuple, les Universités populaires datent de 1899. Dans les années trente, deux idées convergent : propagande par la culture et front populaire. Le comité Amsterdam-Pleyel, l'Association des Ecrivains et Artistes Révolutionnaires (AEAR), la Fédération du théâtre Ouvrier Français, la Cité Nouvelle de Chatenay-Malabry voient le jour à la même époque. Le tissu relationnel créé par ces organisations est propice aux échanges. A Chatenay-Malabry, français et émigrés cohabitent

dans un souci de dialogue culturel. Les livres sont mis en commun, on fait venir des conférenciers et des artistes. Chacun peut s'exprimer sur le tableau noir. Et László Elkan, le futur photographe Lucien Hervé¹ vit sous le même toit que le poète arménien Manouchian. Le théâtre ouvrier est le carrefour où se rencontrent toutes les nationalités. Alexandre Trauner², qui a quitté l'académie des Beaux-Arts de Budapest après l'assassinat du peintre Frédérique Goldman, fait connaissance à Paris des frères Prévert et du groupe Octobre ; par eux, il devient le décorateur des films de Marcel Carné³ et René Clair. La danseuse et chorégraphe Anna Pór³ se lie avec le polonais Yachec⁴ sculpteur et décorateur de théâtre issu du Bauhaus et Piscator, le metteur en scène, ami de Walter Gropius. Elle fait danser les jeunes Filles de France de Danielle Casanova ou les enfants des banlieues sur des musiques de Bartók. Tandis que Paul Arma fait chanter les ouvriers de Billancourt et tourner les couples sur l'air de la *Polka des muffles*⁵ dans les faubourgs. Quelques hongrois parmi tant d'autres... Mais reprenons par le début le cheminement des artistes et des intellectuels hongrois au fil des événements. A la veille du front populaire, en juin 1935, Imre Tarr et les responsables du groupe de langue se réunissent à Billancourt pour organiser le "Front Culturel"⁶. La ligne prévoit de faire de la propagande dans les milieux communistes, socialistes, antifascistes par le biais de manifestations culturelles, soirées théâtrales, chorales, articles dans les revues, etc ... avec les Français et tous les émigrés. Moscou demande d'envoyer des matériaux aux groupes de toute l'Europe pensant que c'est depuis Paris que doivent être organisées et diffusées ces activités. Le groupe hongrois prévoit d'augmenter à soixante membres son personnel pour atteindre ces objectifs, et débute son travail au sein de l'émigration par des cours sur la renaissance et des excursions au Louvre. Peu à peu sont créés les chœurs parlés et chantés dans les usines sur le modèle du théâtre populaire soviétique de Neyerhold et les expériences allemandes, réunissant ouvriers et employés. Il s'agit d'atteindre les petits bourgeois par la littérature et la musique, tout en privilégiant les masses. De nombreux intellectuels et artistes s'offrent pour participer à ce grand mouvement d'union. Les grèves sont l'occasion de spectacles sur les lieux de travail. La femme d'Imre Tarr, la danseuse Klára Preiser, danse au milieu des mécaniciens de l'usine d'aviation Bréguet, dans le 13^e arrondissement.⁷ C'est une professionnelle formée à Vienne, qui connaît les scènes de toutes les capitales d'Europe. Elle fait connaissance avec Anna Pór à cette époque, et avec d'autres, elles dansent pour le Secours Rouge, pour les Espagnols⁸ dans les comités hongrois d'arrondissements, à Bonneuil et dans toutes les fêtes des autres immigrations. Dès son arrivée en France, Anna Pór se mêle au monde du spectacle d'avant-garde parisien. Elle suit tout d'abord les cours d'art dramatique de Suzanne Delor, à l'Odéon, mais les trouvant trop classiques elle s'inscrit chez Charles Dullin, au théâtre de l'Atelier où elle suit aussi les cours de Jean-Louis Barrault. Ses camarades sont Madeleine Robinson, Jacques Dufilho; Alain Cuny vient répéter dans son petit studio. Sa formation de danseuse, elle l'a faite à Budapest sous les directives de Boriska Fai, puis, en 1933, elle suit des cours d'été donnés par la soeur d'Isadora Duncan à Schossklessheim, près de Salzbourg, et par son

collaborateur Max Merz⁹. Cette école fonctionnait aussi en alternance à Paris, rue de Seine, dirigée par le frère de la danseuse, à New York et en Allemagne. Les écoles de danse de gauche s'inspirent toutes alors de la danseuse américaine qui avait libéré la danse de ses carcans comme le socialisme devait briser les chaînes du prolétariat. Le théâtre ouvrier va utiliser cette forme de danse dépouillée de ses artifices et faire participer toutes les disciplines artistiques en étroite collaboration¹⁰. Dans les banlieues certains théâtres acquièrent la renommée, l'*Etoile de Montrouge*, l'*Etoile de Montreuil*, la *Phalange Bellevilloise*, etc. Le groupe *Les Blouses Bleues* de Bobigny est souvent cité dans la rubrique des spectacles de l'*Humanité*¹¹. Yachec y monte des pièces dans lesquelles jouent beaucoup de Hongrois. La notoriété grandissant, ils se produisent à Paris dans l'un des théâtres Pigalle. A l'affiche, les Hongrois Georges Lőrinc, qui deviendra plus tard directeur de la danse à l'Opéra de Budapest, la pianiste Rose Dobos, le chorégraphe Ludolf Child, les danseuses Anna Pór et Klára Preiser, soit le tiers de la petite troupe composée d'éléments de toutes nationalités¹². Par la suite, la plupart d'entre eux se produisent devant des centaines de spectateurs à l'occasion de la fête nationale, dans la grande fresque de Romain Rolland, *14 juillet* à Garches, en 1936¹³, et l'année suivante, à la fête de l'*Humanité* dans une oeuvre écrite par Vaillant-Couturier, *Drapeaux de la liberté*; composée de choeurs et de ballets costumés mis en scène par Yachec, avec la participation de six cents participants français et immigrés, amateurs et professionnels¹⁴. Parallèlement dans le milieu étudiant, les jeunes intellectuels hongrois multiplient les relations entre Français et étrangers. A partir de 1935, Péter Mód¹⁵, étudiant de lettres à la Sorbonne, et militant au sein du Comité du 1^{er} septembre dans le quartier Saint Paul, organise des activités politiques et culturelles au sein de l'Association de l'U.F.E., de l'Association des Etudiants Hongrois, puis du Comité des Hongrois pour l'Espagne. Enfin, il est à l'origine de la création de l'Association des Etudiants Danubiens avec lesquels il anime des réunions de discussions à thèmes, et en 1937 un grand colloque sur *La répartition des terres en Hongrie*, avec la collaboration d'Imre Tarr et les données agronomiques d'Imre Nagy, spécialiste à Moscou. Avec le groupe de danses folkloriques des étudiants danubiens, il monte des représentations dont une au festival de Reims. Dans le groupe des danseurs hongrois, aux côtés de Mód figurent sa femme Irène Stettinger, Anna Pór et son mari l'ingénieur Pickler, Klára Preiser qui les formait¹⁶, se retrouveront tous, pendant la guerre, dans les rangs de la Résistance. Après Mód, c'est un social-démocrate, János Gergely, compositeur et musicologue, qui s'occupera de l'association des Etudiants.

Pendant ce temps-là, dans les maisons de la culture ou les galeries, des peintres et des sculpteurs hongrois exposent à côté des artistes français solidaires des républicains espagnols, ils participent aux actions de soutien. On peut voir à la galerie Jeanne Bucher-Myrbor, les oeuvres des plus prestigieux partager les murs avec les dessins des enfants d'Espagne, et Chagall, Braque, Giacometti, Kandinsky, Dufy, Léger, Matisse, Man Ray, Max Ernst, Miro, Picasso et d'autres côtoient Czóbel, Grossova, Kolos-Váry, Prinner, Bertalan Pór, Szenes, Brassai, Capa, etc...¹⁷. A la veille de la guerre, le sculpteur Hajdú fait sa première

exposition grâce à son ami Szenes et sa femme Vieira Da Silva, chez la même Jeanne Bucher, amie des artistes hongrois de Paris¹⁸. Pour les écrivains hongrois, le voyage initiatique était aussi une tradition ancienne: Ady, Kassák, Illyés, Attila József, Aladár Tamás¹⁹ avaient donné l'exemple. A la veille de la guerre, le rôle de ce dernier dans les échanges culturels est important. En 1924, le jeune poète communiste réfugié en Roumanie est envoyé pour la première fois en France pour un an. Il admire Apollinaire et écrit des poèmes d'avant-garde. A Paris, il rencontre Tzara à qui il a été recommandé par deux amis roumains communs, le peintre Marcel Janco et le poète Jon Vinea. Il fait ensuite la connaissance d'Eluard, Cocteau, Marcel Sauvage, Ivan et Claire Goll, Cendrars, Soupault. De retour en Hongrie, il fonde la revue *100 %*. Envoyé de nouveau en France par le parti, à l'occasion de l'Exposition de 1937, il retrouve les surréalistes ainsi que de nombreux artistes hongrois, Szenes, Hajdú, Tihanyi et des intellectuels, Bölöni, l'ami d'Ady et du comte Károlyi, ainsi que Gereblyés, László Palotás, Löffler, Földes et quelques autres. Ils créent ensemble un mouvement regroupant des artistes et des écrivains hongrois dans l'esprit de l'AEAR. En février 1938, naît l'Association des Artistes et Ecrivains hongrois. Son action est soutenue par la revue *Úzenet* (message) à partir de mars 1939 et pour six numéros, publiée en France par le PCH, mais diffusée aussi clandestinement en Hongrie.

Le 15 juin 1938, Bölöni fonde parallèlement l'Association des Amis de la France pour prendre le relais du Comité du 1^{er} Septembre auprès de la communauté hongroise, organise un grand meeting pour le 150^e anniversaire de la Révolution Française, avec une conférence de Gereblyés et prépare une anthologie de la poésie française de trois cent vingt pages qui aurait dû paraître en septembre 1939²⁰. L'Association des Artistes et Ecrivains se réunit toutes les semaines dans les petites salles de la Mutualité en séances publiques avec des intellectuels français: Sauvage, Tzara, Soupault sont souvent là. Elle présente aussi des pièces de théâtre du répertoire classique, du Molière par exemple, devant un public nombreux. Le 27 janvier 1939, elle donne une grande soirée pour le vingtième anniversaire de la mort d'Ady annoncée par une affiche du peintre Bertalan Pór. L'assistance est importante, cinq à six cents spectateurs, de nombreuses personnalités dont le régisseur du film Alexandre Korda et le Comte Károlyi venu spécialement de Londres²¹. La revue *Úzenet* multiplie les articles visant à faire connaître la littérature française; Ferenc Földes écrit sur Nizan, Pál Löffler sur Giono, Lajos Daner sur Valéry, György Faludy sur Villon, Sándor Kemerli (pseud. de Mme Bölöni) sur Anatole France, etc. Ils sont trop nombreux pour les citer tous. Le dernier numéro date d'août 1939, la guerre interrompt son bel élan. Pour de nombreux hommes, c'est la mobilisation dans les rangs de l'armée française. La mise hors la loi du PC disperse les militants civils dans la clandestinité. La réorganisation des structures démantelées ne commencera qu'en septembre 1940 à la suite d'une réunion des cadres du PCH et des responsables du groupe de langue hongroise de la MOI, dans la forêt de Saint Cloud. La MOI sous la direction du juif polonais Gronowski, lui même en contact avec la direction du PCF, organise un début de lutte au sein des différentes émigrations

fortes de leur expérience de la clandestinité et de la guerre d'Espagne. Les immigrés seront les premiers combattants des groupes armés du PCF²². Je ne referai pas ici l'histoire des Hongrois dans la Résistance, c'est un vaste projet auquel André Lazar et Anna Pécsi ont déjà apporté leur contribution. Simplement, je soulignerai le rôle spécifique des intellectuels et des artistes.

A partir de 1941, quand les premiers combats des groupes armés de la MOI commencent, il faut mettre sur pied un réseau de renseignements et d'information. Les médecins, Farkas, Koenig, Falus, Mura sont chargés, outre les soins à donner aux combattants blessés, de travailler dans des groupes de reconnaissance. Des intellectuels, grâce à leur connaissance des langues et de l'écriture, sont responsables de répercuter les nouvelles qu'ils captent en permanence sur les ondes étrangères et qu'ils traduisent en hongrois et en français, aux organes de presse clandestins. D'autres s'occupent de rédiger les articles et les tracts. La qualité du travail des Hongrois est telle qu'ils fournissent l'information non seulement de la presse des immigrés mais aussi de celle de tout le PCF²³. Les artistes sont chargés des faux papiers, des affiches, des couvertures des journaux Bertalan Pór, Beöthy, József Strémi, Ervin Marton, Zoltán Vali dessinent des tracts²⁴. Ils emploient généralement le procédé de gravure sur linoléum. En 1943, le PCH regroupe toutes les forces dont il dispose dans l'immigration en créant le *Mouvement pour l'Indépendance de la Hongrie*; à partir de juillet 1943, il édite un journal, le *Magyar Szemle*. Pour collecter des fonds, il demande à deux artistes, Strémi et Marton de dessiner des timbres à l'effigie de Petőfi qui sont ensuite vendus dans la communauté par des démarcheurs à domicile. En décembre 1943, les femmes hongroises publient à leur tour un journal de résistance *Harcos Nő* (Combattante) dont la couverture est illustrée. Strémi et plus tard Grossova y participent régulièrement. Certains intellectuels parlant parfaitement l'allemand sont chargés du travail de démoralisation de l'occupant, dans le groupe T.A. (Travail Anti-allemand) dirigé par Artur London. Il s'agit souvent de jeunes femmes "A la fin 1943, écrit André Lazar²⁵, le Mouvement de l'Indépendance Hongroise s'est élargi, en recevant l'adhésion du groupement des intellectuels hongrois". Le nouveau mouvement ouvre ses portes à des intellectuels sociaux démocrates appartenant à d'autres réseaux de résistance. A sa direction on trouve des ouvriers, des artisans et des intellectuels de tous les horizons, des communistes: Vágási, Csizmadia, Holové, Dobossy, le compositeur socialiste Gergely, l'écrivain socialiste Marsovszky, le poète Gereblyés, le sculpteur Beöthy, et le représentant des chrétiens de gauche Gyurkity²⁶. Le mouvement publie une revue, *Phénix*, en français. Elle ne présentera que deux numéros. Le premier consacré à rappeler l'existence d'une autre Hongrie que celle de Horthy, le deuxième insistant sur "la nécessité d'une étroite collaboration entre les peuples du bassin danubien." Le rôle de cette publication est de contribuer au succès final de la résistance tout en préparant l'après-guerre.²⁷ A la libération, le Mouvement pour l'Indépendance forme un comité d'organisation de la Milice Patriotique, avec un journal, *Recrutement*, pour se joindre en masse aux derniers combats de libération des villes. Le Comité des Intellectuels Hongrois de Paris proclame de son côté le même désir, et "souhaite

la conclusion d'un accord culturel entre les deux états ... la fondation d'un institut français à Budapest ... (et) d'une chaire de langue et de littérature hongroise dans une des facultés de France, l'envoi régulier de professeurs et de conférenciers français en Hongrie; la fondation d'associations artistiques, littéraires et scientifiques franco-hongroises²⁸. Les combattants de la Milice libèrent et investissent la Maison de la Hongrie, square Vergennes. C'est alors la renaissance de toutes les formes d'activités culturelles. Le Mouvement pour l'Indépendance édite dès 1945 la brochure *Szabadság* (Liberté) dans laquelle figure des poèmes sur la Résistance traduits par des Hongrois. Les auteurs sont français, bulgares, polonais, yougoslaves. Parmi les Hongrois, Gereblyés, Dobossy, Marshall, Murányi-Kovács, Németh, les Français, Charles Vildrac, Eluard, Aragon, Queneau, Pierre Seghers²⁹. Le MIH organise encore des expositions de peinture à la Maison hongroise ou dans de multiples galeries. En mai 1945, sur le thème *Pour la Victoire et pour la Liberté* la Galerie des Beaux-Arts, au faubourg Saint-Honoré présente des oeuvres de peintres, de sculpteurs et de photographes hongrois réputés, Csáky, Brassai, Czöbel, Beöthy, Duna, Erdélyi, Farkas, Gertler, Grossova, Hajdú, Józsa, Kiss, Kolos-Váry etc... La peinture de Deák-Ebner, de Munkácsy, dont le très célèbre *Christ sur la croix* et de Rippl-Rónai³⁰. Les spectacles de théâtre et de danse sont aussi à l'honneur. Bölönyi, le nouveau président de la Maison Hongroise demande à A. Pór d'organiser un groupe folklorique avec le compositeur János Gergely, élève de Kodály.

Ils montent une pièce de Kertész, accompagnée de chants et de danses: *La soirée des fileuses*, puis un spectacle folklorique qui sillonnera la France pendant de nombreuses années avec un égal succès³¹. La province ne manque pas non plus d'initiative: à Lyon, le peintre Tibor Gertler, avec ses anciens compagnons hongrois des FTP, fonde, en 1945, l'Association France-Hongrie³², qui depuis cette date perpétue cette volonté d'amitié et de liens culturels entre les deux peuples. Les bases pour de nouveaux échanges sont jetées.

NOTES

- 1 Entretien avec Lucien Hervé à Paris, décembre 1988.
- 2 Entretien avec Alexandre Trauner à Paris, novembre 1988.
- 3 Entretien avec Anna Pór à Budapest, décembre 1987 et octobre 1988.
- 4 Entretien avec Yachec (Jean Weinfeld), Paris, novembre 1988.
- 5 Entretien avec A. Pór, et article, *l'Humanité*, le 1^{er} mars 1935.
- 6 Bp, PII, 677-f-7/3-ö-e, du 16/6/1935 au 13/13/1937. Trad. Sándor Vadász.
- 7 Entretien avec Klára Preiser à Budapest, octobre 1988.
- 8 Györkei, Jenő, *Spanyol Földön a Szabadságért*, Zrínyi Katonai Kiadó, BP, 1963, p.66. Trad. Andréa Désics.
- 9 Pór, Anna, *Táncművészet*, 1977/6, p.28.
- 10 Léon Moussillac, *l'Humanité*, 23/8/1936.

- 11 *L'Humanité*, 12/4/1935 et 24/5/1935.
- 12 Documents N^{OS} 1-2, fonds privé Yachec; et MSZMP., KB., 677/f.7/i.ö.e., Budapest
- 13 *L'Humanité*, 16/7/1936.
- 14 *L'Humanité*, 7/9/1937, entretien avec A. Pór et Yachec.
- 15 Série d'entretiens avec Péter Mód en novembre 1986 et décembre 1987.
- 16 Entretien avec A. Pór et documents photo fonds privé A. Pór.
- 17 Documents N^{OS} 3-4-5, fonds privé E.Grossova.
- 18 Dossier Hajdú, Bibliothèque du Musée d'Art Moderne, Paris.
- 19 Entretien avec Aladár Tamás à Budapest, octobre 1988.
- 20 Entretien avec Anna Pécsi, historienne de la résistance et ancienne résistante elle-même dans le groupe MOI "Liberté". Budapest, décembre 1987 et octobre 1988.
- 21 Entretien avec A. Tamás.
- 22 Claude Schkolnyk, *La MOI, de la fin 1938 à la fin 1941*, mémoire de maîtrise, Paris 7, 1983.
- 23 Entretien avec P.Mód.
- 24 Entretien avec A. Pécsi.
- 25 André Lazar, *Hongrois dans la Résistance*, Paris, Ed. Bateau ivre, p.24.
- 26 Entretien avec Jean Gergely, Paris, novembre 1988.
- 27 Cf. André Lazar, p.25-26, et BDIC, Nanterre, *Phénix* n°2, Q Pièce 233, Rés.
- 28 Cf. André Lazar, p.78.
- 29 Entretien avec A. Pécsi.
- 30 Documents N^{OS} 6-7, fonds Grossova.
- 31 Entretien avec J.Gergely.
- 32 Entretien avec Tibor Gertler à Paris, janvier 1989.

"FIEVRE DU TEMPS" est un essai de traduction théâtrale des événements actuels par la danse et le mouvement rythmé.
 "FIEVRE DU TEMPS" est une coupe à travers notre temps inquiet et agité.
 "FIEVRE DU TEMPS" est un témoignage de l'actualité comme l'est le reportage dans la presse, et les "Actualités" au cinéma.
 "FIEVRE DU TEMPS" comprend dans une suite logique et voutée les fragments suivants :

PREMIERE PARTIE

Le Marche du Temps
 Sports
 Jeux de massacre
 Loterie Nationale
 Bouris
 Uinas

DEUXIEME PARTIE

Un sous-marin
 Le "Camille"
 Feire
 Soldats inconnus

LA REPETITION GENERALE DE LA

"FIEVRE DU TEMPS"

Formule inédite des actualités mises en scène

Chorégraphie Julia MARCUS
 Costumes, décors et masques Ludolf CHILD
 Musique Waller René FUERST
 Scénario et mise en scène Fernando Lopes GRAÇA
 Jean Yachec VINOT

Art piano : Rose DOBOS et J. HOLODENKO.
 Costumes exécutés par Ilsa HOEG.
 Masques et décors par Alex BLONDER..

DOCUMENT N°1

LA COMPAGNIE DES BALLETS INTERNATIONAUX

à l'honneur

de vous inviter...

M.
 THEATRE PIGALLE
 10, rue Pigalle, Paris (9)
 SAMEDI 28 MAI 1938
 A 15 HEURES

AVEC LE CONCOURS DE MM.

Julia MARCUS	Danseuses
Iermila MENTZLOVA	
Annette POOR	
Marianne STEVEN	
Claire TARR	
Rella VIESNER	
Valentin ANDREIEFF	
Yvon DEJOUR	
Ludolf CHILD	
Ruddy GREGOIRE	
Georges LORINC	
Robert MORIN	
Georges ROLIN-TALINE	
Alex VINCENT	
Gaston CLAMAMUS	Danseurs
	Speaker

GRANDE SOIREE ARTISTIQUE

ORGANISÉE PAR "LES AMIS DE MONDE"

Samedi 2^e Juin, à 20 h. 30
dans la Salle du "Petit Journal"
21, Rue Cadet (Métro: Cadet)

AU PROGRAMME

"LES SOVIETS, AYANT-GARDE DU MONDE"

Oratorio révolutionnaire pour speakers.

chœurs parlés, chorales et orchestre

Paroles françaises: FRITZ HOFF Paroles hongroises: L. F. KERTÉSZ

Musique: PAUL ARMA 80 Exécutants

(PREMIERE REPRESENTATION A PARIS)

"QUI VEUT LA GUERRE"

Grande revue politique de YACHEK

Musique: PAUL ARMA

Exécutée par "Les Blouses Bleues de Bobigny" de la F.T.O.F.

(PREMIERE REPRESENTATION A PARIS)

PRIX D'ENTRÉE: 5 FRANCS

La Galerie J. Bucher-Myrbor
exposera du 9 au 16 Juillet

des dons qui ont été offerts
et seront vendus au profit des
Enfants Espagnols. Veuillez
nous honorer de votre visite.

Peintures et sculptures,
gravures, livres, photographies,
images et reproductions, dessins
d'enfants espagnols etc.

Voir au dos les noms des
généreux donateurs

9^{ter} Bd. du Montparnasse

H. Arp
 Borel Bruno
 Brignoni
 Baichant
 t. Braque
 Buckland
 Cagall
 Couand
 Czobek
 R. Dufy
 Dominguez
 Estève
 J. Ferrier
 Freundlich
 Giacometti
 Leon Gikha
 E. Grossara
 T. Gross
 Haydn
 Haticia
 Herold

Kamenitz
 Kertin
 Heller
 Husband
 Hecht
 Hayter
 Handinstry
 Koles-vain
 Laurens
 Lurcat
 Léger
 A. Lhôte
 Lapingue
 J. Lipchitz
 Lowenstein
 H. Matisse
 Marcoussis
 Magnelli
 Man. Fung
 Max Ernst
 Wilson

Allio
 Mead.
 H. More
 Negri
 Picasso
 Prinner
 Power
 Por *Färden*
 Peterdi
 Tagava
 Renandin
 Rieser
 Raiksmann
 Schiess
 Szotel
 Surrage
 Szenes
 Vires
 Whillamry
 Vargas
 Vicira

Y. Tanguy
 Y. Trevelyan
 U. Trevelyan
 Torres-Garcia
 Ubac
 Wahl
 | Livres de :
 P. Courthouon
 P. Gnégnou
 P. Valery
 Etuand
 Dessins d'enfants
 Espagnols
 Photos de :
 Brossai
 Capa
 Gerda Taro
 Muller
 Rieser
 Saritrey
 Blumenfeld

DOCUMENT N°6

EXPOSITION
DES
ARTISTES HONGROIS
D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

PEINTURES — SCULPTURES — PHOTOGRAPHIES

ORGANISÉE PAR LE
MOUVEMENT POUR L'INDÉPENDANCE HONGROISE

DU 4 AU 12 MAI 1945
GALERIE BEAUX-ARTS

140, RUE DU FAUB. SAINT-HONORE, PARIS-8

"Pour la Victoire et pour la Liberté"

COMITÉ D'HONNEUR :

MM.

Albert BAYET.

Pierre COT.

Comte KAROLYI.

Unité hongroise « PETOFI ».

Louis SAILLANT.

Pierre VILLON.

COMITÉ D'HONNEUR DE L'EXPOSITION

MM.

Henri MATISSE

Georges DUHAMEL

Paul VALERY

Pablo PICASSO

MM.

Georges BOLONI, Raymond COGNIAT, LE CORBUSIER, Philippo ERLANGER, Michel FLORISOON, Marcel GROMAIRE, Augusto HERBIN, Francis JOURDAIN, Jacques de LAPRADÉ, Henri LAURENS, André LHOTE, Pierre VAGO, Jacques VILLON.

COMITÉ D'ORGANISATION

Mme V. LIGETI. MM. Etienne BEOTHY, Albert BERTALAN, Geza DUNA, Ervin P. PATKO, Bertalan POR.

1947/1949: le "tournant" vécu par deux partis communistes

Entre le mois de septembre 1947 et le début de 1949 la situation politique hongroise est caractérisée par deux éléments clefs:

- le pouvoir effectif est entre les mains du parti communiste, alors que le pays vient de recouvrer sa souveraineté détenue du 20 janvier 1945 au 14 septembre 1947 par la Commission de Contrôle Alliée (C.C.A.)¹;

- le parti communiste hongrois, puis le parti des travailleurs hongrois, tout en gérant cette hégémonie politique, ne sait clairement définir ses objectifs (sauf à long terme et de façon assez vague).²

La portée de ces deux faits est l'enjeu de débats. Dans l'histoire "officielle", de même que dans l'historiographie élaborée par les milieux de l'émigration politique, on a négligé le plus souvent le phénomène juridique majeur qu'est l'absence de souveraineté avant septembre 1947.³ C'est sous responsabilité soviétique que ce qui est souvent vu comme un des sommets de la démocratie en Hongrie a vu le jour. Or le sort de la démocratie est ce qui donne son sens à la notion de tournant. Pour ceux qui voient dans l'arrivée des soldats de l'Armée Rouge le signe de l'irréversibilité d'un cours prédéterminé de l'histoire, les vaticinations sur le tournant sont la preuve que l'illusion, fruit d'une manipulation soviétique, fonctionne toujours. Les autres débattent pour établir quand et comment le modèle stalinien s'est imposé.

Le "tournant" est ainsi un concept flou, quand il est employé pour rendre compte de l'évolution politique de la Hongrie. Ceux qui le situent après 1945 sont partagés. Les uns cherchent l'heure où l'"histoire" s'est arrêtée, où le "stalinisme" s'est établi. Les autres tentent de saisir la phase de transition entre la fin de la démocratie parlementaire "ouverte" et la "stalinisation" dont il faut souligner le caractère "évolutif". Car, malgré la présence soviétique et la C.C.A. jusqu'en septembre 1947, le pouvoir du parti restait incertain dans ses fondements (élections d'août) et ses objectifs. Ensuite, le parti communiste maîtrisa tous les postes décisifs et les modes d'intervention des Soviétiques ne relevèrent plus du provisoire - ni du domaine public. Mais la double incertitude du départ dura encore. Même si les fondements du pouvoir, sa légitimation, devinrent plus nettement perceptibles, ses objectifs ne se clarifièrent que lentement. Les élections à liste unique du 15 mai 1949 et le procès Rajk sont l'aboutissement de ce processus. C'est pourquoi nous tenterons d'analyser les étapes qui menèrent à la soviétisation.

Pendant ce temps, en France, la logique de l'évolution politique est inverse, et ne suit pas le même rythme. Dès la fin 1946, les tensions en Indochine annonçaient la rupture au sein d'une gauche que les débats constitutionnels avaient déjà profondément divisée. Le PCF n'est plus au gouvernement à partir de mai 1947. Les choix sociaux, qui aboutissent aux grèves de l'automne 1947, ne

laissent plus de doute sur le caractère de l'affrontement politique, tant national que mondial. Le parti communiste limite son action à l'agitation, le choix de la subversion n'est pas fait. Il se replie sur la classe ouvrière et tente de gérer le "camp" de la paix en isolant ses partisans de toute contagion capitaliste. C'est la grande époque de la "culture communiste", ce qui explique le rôle de porte-parole attribué à certains créateurs et intellectuels. L'année 1948 n'apporte de ce point de vue rien de décisif.

La "rupture", tant le renoncement à revenir au gouvernement que la constitution d'un camp retranché communiste dans le pays, avec ses implications politiques et sociales, est donc rapide, dure, et marque dès le début une tendance au raidissement des positions. De plus dans cette perspective l'URSS passe du statut de partenaire étatique, au moins pour le parti communiste force de gouvernement, au statut de pays mythique du pouvoir prolétarien. Les communistes français entrent ainsi en guerre froide sans état d'âme, voire avec soulagement, car enfin tout est clair.⁴

Dans ce cadre la culture politique des communistes français est très vite intégrée à la logique des blocs et surtout elle est marquée par le rejet de l'idée même de compromis, par la volonté de créer l'affrontement symbolique sur le terrain idéologique où les "victoires" sont possibles. En Hongrie, au contraire, les années 1947 et 1948 connaissent un développement plus "incertain".

D'un côté nous verrons comment les relations culturelles officielles avec la France ont été encouragées par le pouvoir hongrois jusqu'en 1948, et de l'autre nous étudierons l'évolution des relations entre partis communistes et la publicité donnée à la réflexion du Parti communiste français en Hongrie. Notons immédiatement qu'en Hongrie les relations culturelles avec la France ont bénéficié d'avantages non négligeables, et que les représentants du gouvernement français semblaient saisir l'importance de cet enjeu et la nature de l'évolution en cours à Budapest. C'est du moins ce que confirment les documents des archives diplomatiques.⁵

UNE LENTE EVOLUTION

- le temps de la prise du pouvoir, celui de la gestion des affaires

Jusqu'à la fin 1948 le ministère hongrois des Affaires étrangères et celui de l'Instruction publique sont accessibles et ouverts aux fonctionnaires français de l'ambassade.⁶ Ainsi, on peut citer un passage de la dépêche n° 315 de l'ambassadeur Gauquié, du 26 août 1948.⁷ Après avoir remarqué que de nombreux Français sont de passage en Hongrie il note:

Le gouvernement hongrois ouvre très largement ses frontières et tire tout le profit possible de l'impression que ce pays peut produire sur des voyageurs venant des pays voisins, Tchécoslovaquie, Roumanie surtout Yougoslavie et même Autriche. Le correspondant du "Monde" à Belgrade écrivait récemment que, pour l'étranger arrivant en Yougoslavie, deux impressions dominaient, celle de la terreur et celle de la misère. Ce n'est pas le cas pour Budapest, bien au contraire.

Non que la misère et la peur en soient absentes, certes. Mais ce qui frappe tout d'abord, c'est l'animation de la ville, ses marchés croulant de victuailles, sa population en général bien habillée, la rapidité de la reconstruction. Derrière il y a la vie chère, les salaires bas, du chômage, une inquiétude très généralisée de la population, le désespoir chez certains éléments. Mais ce serait une erreur de croire que tout cela n'est que façade ou camouflage. Il y a des résultats évidents, incontestables, et que le voyageur est d'autant moins porté à contester qu'il ne s'y attend pas.

Et le diplomate de préciser que le pouvoir est "fort habile" et qu'il s'agit d'un "Etat réclame" "parmi les satellites". En continuant:

La Hongrie a une chance que ses voisins ne paraissent pas avoir au même degré: elle a à sa tête un homme de gouvernement. Par la pureté de sa doctrine, par son attachement à Moscou, il ne le cède à aucun autre. Mais il n'exécute pas seulement. Il gouverne. La population, si hostile qu'elle soit, le sent. C'est pourquoi le prestige de Monsieur Rákosi, même parmi ses ennemis, grandit incontestablement.

En décembre 1948 M. Gauquié estime que si le changement radical est envisagé, il n'est pas encore mené à son terme.⁸ Ainsi il saisit bien le sens des discours du début 1949, où Révai et Rákosi soulignent que le pays est entré dans une période nouvelle, et que le modèle soviétique doit être repris intégralement.⁹

Les changements politiques hongrois étaient finement perçus par la diplomatie française. Mais le rôle de la diplomatie en tant qu'instrument des relations internationales a été partiellement limité pendant la guerre froide.

- la diplomatie traditionnelle et la "diplomatie populaire"

Dans le cadre traditionnel des relations diplomatiques, la représentation nationale à l'étranger est assurée par un chargé d'affaires, une légation ou une ambassade représentant un gouvernement. Mais avec la guerre froide tout cela est remis en cause. On ne retourne toutefois pas aux pratiques du Komintern (réseaux illégaux et clandestins en vue de préparer la révolution mondiale, etc.) Mais une diplomatie populaire est mise en place.

Dans les archives du parti communiste hongrois un document du secrétariat daté du 27 février 1948 et adressé au secrétariat du PCF précise l'organisation des fêtes du centenaire de mars 1848: "Les gouvernements des pays amis se feront représenter par des délégations (Russie soviétique, Yougoslavie, Roumanie, Bulgarie, etc.). Pour d'autres pays, où nous n'avons pas pu pour des raisons bien compréhensibles inviter les gouvernements, nous avons fait envoyer des invitations de façon que les représentants des masses populaires puissent apporter leur témoignages personnels."¹⁰

Ce qui signifie qu'en parallèle les Hongrois vont maintenir des relations diplomatique correctes avec le gouvernement français, et des relations directes avec les "masses populaires" de France, c'est-à-dire le Parti communiste français, qui se traduiront notamment par diverses manifestations publiques.

Ainsi l'accueil réservé à Eluard en Hongrie, à la fin de 1948, est-il significatif. Outre ses propos très durs pour le gouvernement français, on retiendra ce qu'a dit Lukács le 12 novembre: "On ne peut pas aimer le peuple de France si l'on ne combat pas ceux qui l'oppriment." Eluard étant au moins autant le communiste reçu par Rákosi que le poète, "des mineurs et des combattants de la liberté", comme le précisait d'ailleurs le philosophe hongrois.¹¹

Ce ne sont que des exemples d'une pratique qui se retrouve en partie dans l'histoire de l'association France-Hongrie à ses débuts. Créée à l'initiative de communistes hongrois ayant fait la résistance en France, elle est au début un organe de relations culturelles visant à soutenir le cours nouveau en Hongrie. Très vite les Hongrois en sont sans doute venus à la financer partiellement. Ce qui montre le double visage de la diplomatie populaire. D'un côté on affiche ses contacts, de l'autre les relations sont établies dans le secret profond des appareils communistes, obsédés, non sans raison, par les menaces d'espionnage.¹²

Cette forme de diplomatie parallèle, "populaire", n'était toutefois pas satisfaisante pour les dirigeants hongrois. Ils en saisissaient bien les limites.

La diplomatie traditionnelle reste très active. Il suffit de noter que Rákosi en juillet et août 1947¹³ proteste encore de son amitié pour la France, et qu'en octobre 1948 les relations culturelles sont fort bonnes.¹⁴ On peut également reprendre la discussion entre MM. Gauquié et Rákosi du 15 janvier 1948, au cours de laquelle ce dernier montre tout l'intérêt qu'il porte aux relations bilatérales, malgré les réticences soviétiques.¹⁵

La vie de l'Institut Français et la vigueur de l'enseignement du Français en Hongrie jusqu'en fin 1948 au moins, témoignent de l'habileté mais aussi de la volonté politique de garder une ouverture culturelle vers l'ouest. Les sections francophones (dans les établissements scolaires), très diminuées, existaient encore au début de 1949, mais disparurent au printemps, semble-t-il.

Toutefois cette activité diplomatique et culturelle française fut peu à peu limitée. Et après les entraves perçues dès l'automne 1948, en 1949, le fond du gouffre semblait être atteint.

- l'affaire Rajk: la France "impliquée"¹⁶

Dès le début de l'année 1949 la diplomatie française perçoit le vacillement de la position de László Rajk, et sa chute ne la surprend pas. Mais les suites sont plus significatives pour notre sujet. A l'occasion du procès, la France est mise en cause en la personne de François Gachot. Né en 1901, ce germaniste est détaché par le gouvernement français à Budapest depuis 1924. Avant la seconde guerre mondiale il donnait des cours de français et diffusait la culture artistique française avec une efficacité certaine, car il enseignait à l'Ecole des Beaux-Arts et à la Faculté d'Economie. Pendant la "drôle de guerre" il participa à l'action de la légation française. Et après le départ des Allemands, il fit jouer toutes les relations qu'il avait tissées avec les milieux de gauche alors qu'ils étaient en position difficile. De plus il était le représentant officiel de la culture française et secrétaire général de la Société franco-hongroise, dont il était un des artisans les

plus en vue. L'efficacité politique de l'action culturelle française a déjà été soulignée. Même Rákosi, nous l'avons vu, a longtemps tenu à la maintenir. Le tournant brusque opéré en 1948-1949 exigeait donc une action particulière contre l'action culturelle de la France, ce qui explique sans doute le choix de Gachot comme victime expiatoire.¹⁷

Le volume bleu intitulé en hongrois "László Rajk et ses complices devant le tribunal populaire" présente les documents du procès.¹⁸ Ce recueil officiel permet de constater que la France est accusée de deux côtés. Rajk lui-même est sensé être lié au Deuxième Bureau depuis la guerre,¹⁹ ses premiers contacts avec la police française n'ayant servi qu'à le faire travailler pour les services horthystes.²⁰ Après la guerre, les Français voient leur rôle réduit à celui de porte-micro des Américains. Le deuxième volet français de l'affaire Rajk touche Pál Justus. Comme pour Rajk, l'accent est mis sur les aspects "trotskysto-titistes" des crimes. Mais l'intellectuel reconnu qu'est Justus, est, lui, accusé de faire des rapports sur la situation politique à Gachot. Cette accusation n'est même pas citée dans l'intervention finale du ministère publique. Pourtant elle semble plus lourde de conséquence. Il en ressort que toute conversation particulière avec des représentants officiels de la culture française relevait de l'espionnage.²¹

La méthode et la cible montrent comment, pendant la guerre froide, les contacts officiels furent réduits. A partir de cette constatation on peut voir que la diplomatie parallèle, déjà évoquée avec l'exemple de la tournée d'Eluard, visait à combler le vide ainsi créé.

DES RELATIONS FORT COMPLEXES ENTRE COMMUNISTES

Le coeur de ces relations non officielles, ce sont bien sûr les liens entre partis communistes, au pouvoir ou non, qui se veulent les représentants de leurs peuples respectifs. On a longtemps cru au monolithisme du mouvement communiste. L'alignement sur les positions moscovites aurait éteint l'identité nationale des partis. Sous Staline les tensions entre communistes des divers pays auraient été impossibles. Ainsi les frictions ne seraient apparues qu'après son décès, car la direction soviétique laissa alors les divers partis plus libres de leurs orientations. Cette idée est toutefois remise en cause par l'étude des archives que viennent d'ouvrir les Hongrois de l'Institut d'histoire du parti. Nous ne citerons ici que quelques unes des informations qu'elles contiennent.²²

- l'après-guerre (Duclos contre Révai)

C'est la première affaire qui donne des indications sur le fonctionnement des relations entre les deux partis. Elle date de l'automne 1945. A cette époque les communistes hongrois sont encore présents en France, où ils ont souvent été résistants. Ils sont toujours organisés au sein du parti communiste français. Ce qui pose un problème de compétence.²³ Qui doit les diriger ? La direction du PCF se montre très soucieuse de ses prérogatives.

A la mi-août Péter Mód (qui peu après quitta la direction du groupe hongrois à Paris pour revenir à Budapest) donna à Jacques Duclos la traduction française d'un texte de Révai, dirigeant du parti frère, intitulé "Pourquoi le parti

communiste hongrois lutte-t-il pour la Hongrie indépendante, libre et démocratique ?". La brochure hongroise était diffusée comme cahier de propagande en Hongrie. Quelques jours plus tard, Jacques Duclos passa le texte à Etienne Fajon (chargé de l'éducation au PCF) et fit remarquer qu'il s'opposait à la distinction faite entre démocratie bourgeoise et démocratie populaire (qu'il fallait gommer au profit de la démocratie, dans un sens plus vague), et à la mise en valeur du rôle des capitaines (commissaires) de police communistes.

La section éducation (Fajon et Parinot) ajouta à ces remarques des critiques plus détaillées : l'opuscule était trop défensif, sans fondement économique, ne soulignait, comme différence entre 1918 et 1945 que le changement de contexte international et pas le renforcement des partis communistes partout à travers le monde. Ces premières remarques caractérisent bien le point de vue français. Mais ce catéchisme ne prend pas en compte l'histoire hongroise. Le parti communiste hongrois n'était pas si faible en 1919, et surtout la République des Conseils a vraiment perdu son combat à cause de la faiblesse de l'Armée Rouge, à laquelle il manquait moins de trois cents kilomètres pour aider les frères hongrois. Mais les appréciations qui suivent vont plus loin.

Les Français rejettent l'opposition entre le défaitisme de Lénine et l'attitude du parti hongrois entre 1943 et 1945, car il en ressortirait que Lénine était non pas contre le tsarisme mais contre le peuple russe. Les Hongrois insistent sur le fait que le parti communiste ne s'est pas résigné à la défaite, comme les Russes en 1917, pour faire la révolution. Au contraire ils ont mené une lutte nationale pour transformer la défaite en victoire du côté des Alliés. Donc une tactique opposée à celle de Lénine qui assumait la défaite, partant du principe que la guerre était impérialiste. En Hongrie, cette façon de voir la première guerre mondiale ne faisait pas problème. En France, le PCF ne tenait pas à relancer la polémique sur la révolution russe fomentée par les Allemands. Pour justifier son refus de mentionner le problème il passe au stade théorique, en faussant le débat. D'où l'idée de Lénine trahissant son peuple, pure invention "dialectique" parisienne.

Ainsi le passage sur la défense de la nation par le parti hongrois se retournerait contre Lénine. Et il en va de même pour une série de critiques qui indiquent que les Français trouvent le texte hongrois dangereux pour la bonne cause, et ce malgré lui. Ici on frise l'insulte à l'auteur. D'autant que l'accusation implicite de maladresse se précise en termes politiques. Révai serait-il un social-démocrate ? Un passage du texte portant sur l'interaction entre le sommet et la base dans la prise du pouvoir par la classe ouvrière le prouverait ! En effet, en avançant que le sommet peut accélérer le mouvement vers le socialisme, Révai se situerait sur une position non orthodoxe. En disant que le parti communiste pourrait utiliser ses positions au gouvernement à des fins partisans, la brochure nuirait, de plus, aux bonnes relations entre partis dans le front national français.

La direction du parti français est donc opposée à l'édition et à la diffusion du cahier aux communistes hongrois en France. Elle souhaite que tout soit réécrit. C'est dire que les relations entre les deux partis ne partent pas sur de bonnes bases en 1945. D'autant que l'accusation la plus dangereuse portait sur le rôle de l'URSS. Révai indiquait qu'elle était venue chasser les Allemands, et qu'elle

n'intervenait pas dans les affaires intérieures hongroises car elle était alliée à la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. Là, les Français insistent sur le fait que l'URSS respecte le principe de la non intervention -sauf en cas de danger pour elle- précisent-ils ! La portée de cette remise en place du cadre de l'intervention soviétique est claire. Les Hongrois font face à une situation de conflit entre puissances sur leur sol, et ils y sont habitués. Les Français refusent de comprendre. On retrouve les critiques sur la comparaison avec 1918. Pour le PCF, chaque nation est souveraine, à l'image de la France. Cette vérité est incontestable. Or aux yeux des Hongrois, et d'autres nations, cette certitude relève d'un sentiment de grande puissance, complètement accepté par le Parti communiste français. C'est pourquoi l'incompréhension a pu durer.

Au-delà de ces considérations insistant sur le poids de la "conscience nationale communiste", on peut noter que les Français, dès 1945, ont adopté le verrouillage "soviétique" en matière de vie du parti. Les Hongrois se voient en effet reprocher la critique publique des exactions de permanents du parti. On trouve bien ici le réflexe du parti qui se sent cerné et, par là, justifie le silence sur toute affaire "interne" utilisable par l'ennemi. Et il est à remarquer que pour le PCF ce réflexe est vu comme de la lucidité politique, comme preuve de la validité de ses vues face à la souplesse hongroise.

Dans les documents des années 1946-1948, les Hongrois apparaissent comme demandeurs. Ce n'est qu'à l'occasion du procès Mindszenty que les Français montrent un intérêt réel pour une coopération, dans le domaine de la propagande anti-religieuse, avec le parti frère. Cependant les pièces consultées ne sont pas exhaustives et on peut y distinguer d'autres dimensions de ces relations entre partis.²⁴

Dans le rapport de Péter Mód, que nous venons de citer à propos de la lutte contre l'Eglise catholique, un autre passage retient l'attention. Le représentant du parti communiste hongrois note en passant qu'il faut tenir compte "des méthodes de travail latines des Français". Et rapporte que les connaissances du PCF sur la Hongrie restent limitées. Tant dans l'organisation et la gestion de la documentation, que dans la gestion et la formation des cadres du secteur politique extérieure, le PCF est brocardé sur le ton de l'évidence. Ainsi les Hongrois ne s'en laissent pas compter. Et cela se voit sur un autre terrain.

La situation des communistes hongrois en France après la libération est en effet une des sources de la distance hongroise face au parti frère. En 1944-1945 les communistes étrangers en France sont gérés de trois façons différentes par le PCF.²⁵ Dans un premier cas il y a les partis qui ont des relations directes, sans passer par le parti français, avec leurs membres résidents en France (Espagnols, qui disposent d'un statut d'"extraterritorialité" avec le PCF par autorisation spéciale, Allemands et Autrichiens, mais ils sont peu organisés en France). Dans la seconde catégorie les nationaux sont membres du PCF mais disposent en son sein d'un groupe national qui a des "relations organiques" avec le parti d'origine (Yougoslaves, Tchécoslovaques, Bulgares, Roumains,...). Ce type de structure permettait selon György Angyal, auteur du rapport cité, de mieux diriger les organisations de masses nationales en France, ainsi que les actions de solidarité et

le flux du retour des cadres communistes. Or les Hongrois entrent dans un troisième groupe, dont la position était mal déterminée. Ils ne sont pas organiquement liés, comme groupe national, au parti hongrois. C'est Rákosi en personne qui a demandé le retour des "dix-douze cadres de plus grande valeur". L'improvisation règne, ce qui préoccupe le responsable hongrois. D'une part cela ne facilite pas les rapports avec l'action de reconstruction nationale en Hongrie, comme nous avons pu le constater plus haut avec le refus du texte de Révai. Et enfin cela met la Hongrie en position difficile face à ses voisins.²⁶

- les problèmes de la paix

C'est sur ce point que la comparaison avec les "voisins" prend tout son sens. Les communistes français auraient en effet pu tenter de se faire une idée de la situation en Europe centrale, d'autant plus que les divers partis communistes avaient des positions divergentes en matière de frontières et de droit des minorités. Les Tchèques étaient violemment anti-hongrois, et ont même obtenu des terres hongroises au nom de la sécurité nationale, les Yougoslaves étaient fédéralistes et farouchement attachés à Trieste malgré l'opposition de l'URSS, les Roumains acceptaient de donner un rôle aux Hongrois de Transylvanie, mais refusaient de discuter des frontières.

De telles dissonances étaient particulièrement sensibles dans le pays qui accueillait la conférence de paix de 1946. Pourtant les Français n'ont rien fait en faveur des Hongrois. Et on peut se demander si le statut de la Hongrie par rapport à l'URSS après la guerre n'est pas la clef des relations limitées entre les deux partis. Dès septembre 1945 un rapport hongrois indique qu'on ne peut compter sur le PCF sur la question des frontières et des minorités. Le silence du parti français est associé aux activités de l'émigration de droite sur ces thèmes.²⁷

Cet aspect des relations bilatérales franco-magyares démontre l'étendue du lien entre le PCF et l'URSS. Dès 1945 il a renoncé à toute une facette de la politique extérieure de la puissance française.

Pour autant il ne faut pas conclure que les relations entre les deux partis communistes sont particulièrement mauvaises. Les deux dirigeants s'appellent par leur prénom. Les échanges à tous niveaux sont continus. Tout simplement le poids des contraintes imposées par les Soviétiques, même quand elles sont implicites, est énorme. A cela il faut ajouter le côté particulièrement obsessionnel de la "vigilance" française, et le refus de mener une réelle réflexion en politique étrangère. Les conséquences de l'évolution que semble révéler l'interview de Maurice Thorez au Times (choix d'une voix française au socialisme) sont nulles en matière d'insertion internationale.²⁸ Le PCF est bloqué par son mode de définition de l'identité nationale, ses déficiences (volontaires ?) dans le choix et la formation des cadres spécialisés en politique extérieure, et sa conception des rapports entre partis communistes, directement liée à son fonctionnement et à la priorité soviétique. Il ne peut mener une politique extérieure autonome au-delà de la défense de la grandeur française, c'est-à-dire de l'anti-américanisme. En tout cas l'Est de l'Europe ne se prêtait pas à une offensive réelle. Les intérêts spécifiques des peuples danubiens, entre autres, passaient derrière les impératifs

de la lutte de classes internationale. Les évoquer n'aurait pu que servir la "réaction".

- *Társadalmi Szemle* et la France

La conséquence essentielle pour le thème qui nous occupe ici est que la Hongrie bénéficiait d'une attention très partielle. Par contre, du côté des communistes hongrois, l'ouverture était plus importante. La question des relations entre cultures politiques se pose de façon plus nette à travers *Társadalmi Szemle* (*Revue Sociale*), la revue théorique mensuelle que le parti lance en 1946. Il y a un effort d'utilisation des expériences et du potentiel théorique français.

Il porte sur deux points distincts, la culture et la politique. La revue tente de rendre compte de la renaissance de la culture progressiste française. C'est à l'évidence un contrepoids à l'influence soviétique, et cela rejoint les ouvertures diplomatiques que nous avons décelées dans le domaine culturel. Sans entrer dans le détail des comptes rendus de lecture, on peut citer, comme exemple du message de la culture française véhiculée par la *Revue Sociale*, l'article de Irén Mód, dans la quatrième livraison de 1946, sur "L'Encyclopédie de la renaissance française".²⁹

L'auteur est une des plumes de référence sur la France dans les organes communistes, et sa présentation insiste sur l'essentiel. D'abord l'entrée massive des intellectuels dans le parti communiste français à la libération, à cause de la résistance, mais aussi par désir de reconstruire le pays. Puis l'union entre les sciences, l'art et le peuple, qui doit être aidé dans son émancipation. D'une part les arts ne peuvent s'éloigner du peuple, d'autre part ils ont une valeur intrinsèque, mais les critères permettant de la distinguer restent dans l'ombre. Seule la présence de grands intellectuels garantit le sérieux de l'affirmation, mais c'est une donnée de poids.

Sur ces bases l'Encyclopédie se fixe une tâche élevée, que l'on peut ainsi résumer, couvert par l'autorité de Paul Langevin invoqué plus haut dans l'article : le lecteur manuel doit devenir intellectuel pour faire avancer la pratique par la science. Le travailleur doit comprendre la place de son travail dans l'usine, dans l'économie. Ainsi il ne sert plus machinalement les forces de la nature, mais devient un acteur conscient du grand travail créateur de redressement économique. Et l'intellectuel sert par ce travail de vulgarisation la collectivité, c'est-à-dire la reconstruction.

L'Encyclopédie "est à même de mettre au service de la culture française l'ensemble des forces créatrices de la nation" est-il dit. On voit bien l'attraction qu'exerce sur les communistes hongrois le prestige des activités culturelles du parti communiste français, et la culture française en général, car bien évidemment, l'oeuvre de référence, bien sûr dépassée, est l'Encyclopédie de Diderot et D'Alembert.

Cette utilisation des acquis du Parti communiste français dans le domaine culturel correspond au sentiment de retard et de petitesse que pouvait avoir les communistes hongrois, tant à cause de leur histoire politique, que de leur conscience de petite nation, y compris au plan culturel (surtout en comparaison

avec la France). Notons que jusqu'à l'été 1948 la revue a publié des notes de lecture sur des livres d'auteurs non communistes. Mais à partir de ce moment on ne trouve que peu de Français et tous communistes. Le tournant se fait sentir à peu près au même moment que dans les relations culturelles officielles, voire un peu plus tôt.³⁰

Les sujets politiques connaissent un sort différent. Les informations sont en général relativement optimistes, et nombreuses. Dans le numéro 6-7 de 1948 Irén Róna insiste sur la bonne tenue du PCF que même le Figaro reconnaît.³¹ Mais c'est la dernière fois que le parti frère apparaît sous cet angle. Après un long silence on trouve, dans le numéro de mai 1949, en page de couverture, en tête des articles de fond, le discours d'ouverture de Joliot-Curie au Congrès de la paix. Auparavant la revue avait souvent présenté les travaux des organes et des intellectuels du PCF. Les socialistes étaient également suivis avec attention. La droite est presque toujours située dans un cadre international. Pour le lecteur hongrois la transposition était donc facile. Même si celle-ci peut sembler trompeuse, ou si l'information apparaît bien limitée, la présence de ces articles rendaient la France "proche".

La politique est sujette à des comparaisons plus directes que la culture. Le bien et le mal y sont nettement discernés. La rupture vient de ce que les communistes ont perdu espoir de tirer à eux la vie politique française. Car dès le début la France était située en termes géopolitiques, mais la priorité était donnée à la force du mouvement populaire, communiste. Ensuite la réalité française a disparu, si ce n'est pour illustrer le conflit entre les "camps".

L'expérience du PCF ne pouvait plus être utilisée par le parti frère hongrois. La coupure est totale. En Hongrie c'est le début de la cristallisation stalinienne. En France le parti communiste a perdu toute chance de revenir au gouvernement, et tout programme transitoire réel. Comment pourrait-on faire, alors, des articles sur les plans de reconstruction portant aussi sur le plan Monnet, comme dans le premier numéro de 1947 ?³² Ce refus d'utiliser les mêmes catégories d'analyse est bien un des éléments de la guerre froide. En deux ans le gouffre est apparu puis s'est creusé, élargi, jusqu'à devenir infranchissable.

Cette brève analyse des rapports entre partis communistes et entre pays montre le poids de la France en tant que nation porteuse d'une culture mondiale. Mais la façon dont le Parti communiste français intègre la dimension nationale n'est pas moins frappante. On perçoit ici ce que d'autres chercheurs ont commencé à traiter.³³

Les relations entre PCF et parti communiste hongrois ont déjà été difficiles entre les deux guerres, et Péter Mód, dont on a vu le rôle dans les contacts entre partis, en avait été le témoin. Ces divergences ne seraient que points de détail si la question du statut des étrangers en France, des modalités de leur intégration, tant dans la nation que dans le parti communiste, n'était aussi ardue. Là encore nous retrouvons un PCF porteur de valeurs nationales qui ne sont peut-être pas "évidentes" pour des communistes d'Europe centrale. En effet on peut dire, en accord avec Stéphane Courtois, Denis Peschanski et Adam Rayski, que, pour le

parti français, l'intégration des étrangers (notamment après 1945) ne pose aucun problème, suite à leur participation à la Résistance; en revanche elle est subordonnée à l'oubli de leur "différence". Avec les gaullistes les communistes travaillaient à reconstituer l'image d'une France unie et uniforme, du moins en tant que nation(alité).

On perçoit donc, du côté des communistes français, combien le phénomène éminemment culturel qu'est le vécu national a joué un rôle décisif dans les relations avec le Parti communiste hongrois. L'effort fait pour assimiler la culture hongroise reste superficiel. Il y a surpolitisation. Même la "projection de puissance" culturelle, par le biais de personnalités comme Eluard, Langevin, ou Joliot-Curie, est marquée par l'aura politique. Le caractère étriqué de cette vision du monde ne peut se comprendre qu'en référence à l'immense espérance que portaient les projets de nature politique après la défaite du fascisme en Europe. Et le PCF n'était pas seul concerné. De même l'unanimité nationale française se retrouve-t-elle chez les autres partis. Le patriotisme de parti du PCF rappelle d'ailleurs son ancrage français. Comme le soldat français pendant le premier conflit mondial, le militant n'a jamais douté de la victoire. La justesse de la cause entraîne la certitude de la victoire. Cette logique si efficace en France ne se retrouve pas partout, de même que l'unanimité nationale ou partisane. Toujours entre 1914 et 1919, même des combattants reconnus, comme les Hongrois, ne sont pas parvenus à une telle unanimité nationale, la défaite a correspondu à l'éclatement interne du pays.

La seconde guerre mondiale semble moins marquer la conscience nationale française. Le sentiment de représenter des valeurs universelles (1789) se retrouve au moins en 1918 et en 1945, mais après des années d'occupation la France est à la fois heureuse et meurtrie. La force de l'impact de ces expériences est énorme, sur le PCF aussi. L'imbrication entre l'expérience nationale et les acquis culturels du mouvement communiste rend difficile l'analyse comparée. Le militantisme communiste ne repose pas sur un socle identique. Selon les pays on distingue la diversité du fonctionnement d'une même "ligne" internationale.

Paradoxalement, on voit que le prosoviétisme profond des communistes français renforce l'identité nationale de l'organisation. Les relations entre partis se trouvent ainsi singulièrement limitées à des échanges de vues, dans le respect de formes très diplomatiques. Chacun restant maître chez soi, et soucieux d'éviter les ingérences, privilèges réservés sans doute aux Soviétiques. La diplomatie populaire semble être un moyen, pour le PCF, d'accéder à certains privilèges réservés d'ordinaire aux Etats. Elle légitime ses choix de société et sa direction.

Du côté hongrois, les conclusions sont différentes. La duplicité de la direction semble évidente jusqu'en 1948. L'établissement d'un régime soviétique ne s'impose, comme voie d'avenir, que très lentement à Rákosi qui garde des portes ouvertes à l'Ouest. On pourrait en écrire autant de son admiration pour Tito, qu'il savait ne pas être une marionnette de Staline, ou des tentatives d'union douanière avec la Roumanie, éléments qui prouvent qu'il a eu, un temps,³⁶ conscience de la nécessité d'éviter la soviétisation intégrale. En réduisant le rôle de la diplomatie traditionnelle, il savait que la diplomatie populaire lui serait de peu de secours.

Par principe, elle excluait toute spécificité hongroise. Politicien pragmatique et attaché au pouvoir, il a oublié les éphémères ouvertures de 1947-1948.

Pourtant la récente prise de position du parti communiste hongrois sur ces quarante dernières années risque, par la lucidité rétrospective dont elle témoigne, d'oublier les hésitations de 1947-1948.³⁷ Sans réécrire l'histoire on peut noter que l'ambassadeur français, Gauquié, insistait sur les conséquences néfastes de la politique américaine, qui poussait les communistes hongrois dans leurs retranchements et bloquait la situation intérieure du pays.³⁸

La mutation culturelle du Parti communiste hongrois semble plus lente que celle du PCF. Il met plus de temps à couper les ponts avec le monde non communiste. Gauquié l'a perçu. C'est un élément de plus pour saisir l'importance de l'affaire yougoslave, qui elle, a fait basculer le parti hongrois.³⁹ On peut d'ailleurs se demander si la lenteur du choix hongrois ne vient pas des expériences douloureuses de l'entre-deux-guerres, et du sentiment de succès éprouvé à l'issue des trois années qui suivirent la libération. Sentiment opposé à l'expérience de défaite vécue par le PCF. De même, alors que le tournant confirme le PCF dans son attitude, il aboutit pour les Hongrois à la négation d'une bonne partie de leur activité depuis la libération. L'ambassadeur français envoie le 17 avril 1949 une dépêche qui tranche par l'ampleur des vues brassées. Il dit que Rákosi est dorénavant le modèle de dirigeant communiste et que l'étoile de Dimitrov se ternit, que la Hongrie a fait de grands progrès en trois ans, puis il développe trois thèmes clefs. Sur la nature des Hongrois d'abord; il écrit qu'ils "ne sont plus des balkaniques... Ils ont le goût du travail et plus encore celui de la tranquillité. Ils habitent une terre heureuse et une longue expérience leur a enseigné la nécessité du respect de l'autorité et les avantages de la passivité dans la résistance."⁴⁰

Cette caractérisation est faite à un moment où le diplomate présente une sorte de bilan. Elle répond au besoin de définir tous les paramètres de l'évolution. Et en passant à la psychologie collective le ministre français vise également les communistes. Simplement il précise, dans le cas du parti communiste, un point essentiel: le grand nombre d'intellectuels juifs en son sein. Affranchissement ou volonté de revanche, il ne sait. Mais il y voit un grave problème politique. Le nouveau cours, paradoxalement, fragilise la direction. Ce qui rejoint le troisième et dernier thème, la purge annoncée dans le parti et l'Etat. Elle touchera beaucoup de gens, "et parmi eux peut-être des personnages fort considérables". Il ne croit pas à des "schismatiques", mais plutôt à des "carriéristes". C'est l'image d'une Hongrie qui a renoncé à son histoire, y compris pour les communistes, qui ressort de cette dépêche. Pourtant les positions sont fermement occupées. Et la période qui suit a été marquée par l'enfermement national.

Au total, le tournant de la guerre froide a contribué à accentuer l'identité nationale des partis communistes, mais pas sur le plan politique. Ce sont les références culturelles (implicites ou explicite), les comportements collectifs qui ont continué à porter le poids de cette identité nationale. Elle était à la fois niée par une stratégie qui se disait mondiale et soulignée par les discours "historique" et "économique", fort autarciques. Ce phénomène identitaire est d'autant plus fort

que le mouvement communiste international ne revient pas sur le tournant de 1935. C'est alors qu'on décréta que la révolution se ferait pays par pays, et que chaque parti se devait de reprendre les traditions progressistes nationales, que les élites capitalistes ne pouvaient manquer de trahir. Ainsi s'explique en partie les divergences d'évolution entre les partis communistes après la mort de Staline. La ligne nationale de 1935 et le nationalisme comportemental de la guerre froide ont créé les conditions d'une maturation nationaliste. Le PCF ou le parti communiste roumain choisirent une voie, le parti hongrois tatonna dans une autre direction. Partout le nationalisme se renforça. Mais la faiblesse des relations diplomatiques avec les pays non communistes, et la pauvreté de la diplomatie parallèle, "populaire", isolaient au départ l'expérience hongroise.

ANNEXE: LISTES DES ARTICLES NON CITES de Társadalmi Szemle ayant trait à la France:

Politique et communisme:

1946/2 (février), pages 118-125, rubrique "Mouvement ouvrier international", Mód Péter, "A Francia Kommunista Párt egységdokumentuma". Sur les efforts sur PCF pour fusionner avec la SFIO.

1946/5, rubrique "politique mondiale", Mód Péter, "Bilan de la démocratie française", pages 372-380.

1946/5, rubrique "mouvement ouvrier international", Róna Irén, "Le développement du mouvement ouvrier européen après la seconde guerre mondiale", page 381-385. Le PCF est mentionné à une place de choix dans la lutte contre les séquelles du fascisme et dans le combat pour la reconstruction (bataille du charbon).

1946/5, rubrique "revue", pas de signature, "La conférence de Paris", page 460. Sur la conférence sur les traités de paix.

1946/5, rubrique "revue", Fenyő Béla, "Krónika", (référendum en France)

1946/7, rubrique "revue", Baló László, "Les élections italiennes et françaises", pages 535-537. Sur les résultats qui montrent que des décennies de fascisme ont été inefficaces, que l'unité des forces ouvrières est décisive, et que l'influence des prêts américains est à suivre avec attention.

1946/10, Premier article (hors rubrique comme les suivants), Marcel Cachin, "Discours du camarade Marcel Cachin au III^e congrès du parti communiste hongrois", pages 689-692.

1946/10, rubrique "revue", Róna Irén, "Le congrès du parti socialiste français", pages 760-764. Sur le renforcement de la droite socialiste.

1946/12, début hors rubrique, Berei Andor, "Deux tendances dans la politique internationale", (allusions à la France)

1947/1, début hors rubrique, Paul Langevin, "Progression, divertissement et culture", pages 55-58, (article tiré de *La pensée*). Extraits de la présentation de M(ód ?) P(éter ?):

"P.L., un des plus grand physicien de notre temps, le dirigeant reconnu des savants marxistes en France, est décédé le 19 décembre 1946, à l'âge de 74 ans."...

"Une des caractéristiques de son travail scientifique était qu'à côté de ses recherches sur de grandes questions théoriques (ses travaux sont particulièrement importants dans les domaines de l'(attraction) magnétique et de la radio-activité) il s'est toujours efforcé de rester en rapport avec la vie pratique. De nombreuses inventions et découvertes ayant une portée pratique sont à porter à son crédit (il a entre autres inventé l'outil qui permet aux sous-marins de faire des recherches sous la mer). Le deuxième trait marquant de son caractère, est que comme tout vraiment grand savant et grand humaniste, il a mis ses capacités en même temps au service de la science et de la progression humaine, de la libération des opprimés. Sur le plan théorique cela l'a conduit de la pensée rationnaliste au matérialisme dialectique, cependant que sur le plan pratique cela l'a mené à la classe ouvrière."(prof au Collège de France, fondateur de *La pensée*, fondateur et organisateur des universités ouvrières "où des milliers de prolétaires français ont appris à connaître et à respecter de façon marxiste les sciences et les arts."...

Après la guerre, avec Joliot-Curie, l'autre grand savant prix Nobel, il entra au parti communiste pour, comme il l'a dit, "prendre la place de son beau-fils et utiliser l'arme que les nazis lui avaient ôtée des mains".

A sa mort la science française, le PCF, et les travailleurs du monde entier le pleurent.

L'article suit, après cette page et quart de présentation.

1947/2, rubrique "könyvismertetés", Mód Péter et Mód Irén, "La littérature marxiste française contemporaine", pages 148-154, (sur Garaudy, Le communisme et la morale; Cachin, Sciences et religion; Maublanc, Le marxisme et la liberté, Esquisse d'une morale républicaine)

1947/4, début hors rubrique, O. Kuusinen, "Tentatives pour placer les peuples d'Europe sous tutelle", pages 241-254, (allusions à la France)

1947/6, début hors rubrique, Edvard Kardelj, "L'évolution de la situation internationale après la seconde guerre mondiale", pages 409-422, (allusions à la France)

1947/7-8, -début hors rubrique, Paul Langevin, "Pensée et action", pages 508-519, (notes en bas de page par le traducteur et pp.518-519 présentation de Mód Péter.) (L'article apparaît sur la couverture)

1947/7-8, rubrique "revue internationale", Mód Péter, "Le XI^e congrès du parti communiste français", pages 574-578, (premier article de la rubrique avant celui consacré à la lutte du pc italien)

1947/7-8, rubrique "revue internationale", Victor Leduc, "Le fascisme en Grèce", pages 584-587, (tiré de Démocratie nouvelle)

1947/7-8, rubrique "könyvismertetések", Mód Irén, "Maurice Thorez: A francia fölemelkedés politikája", pages 601-603, (Une politique de grandeur française, Edition sociales, 1945)

1947/9-10, début hors rubrique, Laurent Casanova, "Le communisme, la pensée, et l'art", pages 650-658 (Avant-propos de 9 lignes de la rédaction qui insiste sur le haut niveau de l'intervention au congrès de Strasbourg du rédacteur

en chef de *La pensée*, et sur la nécessité pour les intellectuels du MKP de la travailler en profondeur)

(Dans ce numéro les articles qui sont repris en couverture sont dans l'ordre: Géza Losonczy, "Des élections à la formation du gouvernement", Márton Horváth, "La social-démocratie de droite", A.A. Zsdanov, "Intervention au cours du débat philosophique qui a eu lieu en URSS", L. Casanova..., György Ányos, "L'Amérique contre l'Europe", György Pálóczi-Horváth, "L'arrière-plan économique-politique de la crise anglaise", György Lukács, "La représentation du monde capitaliste - dans le miroir réformiste")

1947/11, rubrique "revue internationale", Varga Jenő, "Le vrai visage de De Gaulle", pages 810-813, (article paru en russe dans *Economie mondiale et politique mondiale*, sur le livre de De Kerillis paru sous le même titre, très critique pour De Gaulle, mais pro-américain)

(L'article de Ányos György, "L'Amérique contre l'Europe", se termine dans ce numéro)

1947/12, rubrique "revue internationale", Róna Irén, "La France en crise", pages 871-876, (analyse de la crise sociale et politique...)

1949/3-4, rubrique "könyvismertetés", Nádor György, "G. Politzer, Eléments fondamentaux de la philosophie", pages 289-290,

1949/3-4, rubrique "könyvismertetés", Nádor György, "Aragon, L'homme communiste", pages 290-292

Littérature:

1947/3, rubrique "livres reçus", Malraux: Két nemzedék, Anonymus, 1946, et Malraux: Királyok útja, Révai, 1947

1947/6, rubrique "irodalmi tájékoztató", Sz. J., "André Malraux: Két nemzedék", page 472

1947/7-8, rubrique "irodalmi tájékoztató", R.K., "Honoré de Balzac: Háború után", Szikra, 1947, page 614

1947/11, rubrique "irodalmi tájékoztató", r.-gy., "Guy de Maupassant: A vallomás", Szikra regény tára, 1947. (Recueil de nouvelles, trad. Lányi Vilmos; Maupassant héritier de Flaubert qui dépasse le maître car le naturalisme est complété par un réalisme artistique)

1947/12, M.G., rubrique "irodalmi tájékoztató", Boóc Imre, "Francia ég alatt", Szikra regény tára, 1947. (Jeune hongrois FTPF à Grenoble, récit vécu)

1947/12, M.G., rubrique "irodalmi tájékoztató", M.V., "Pierre Courtade, Franciák és németek", Budapest, Parnassus, 1947. (Roman, supériorité morale des résistants sur les collaborateurs.)

1948/1, ré., rubrique "irodalmi tájékoztató", "Illyés Gyula: Franciaországi változások", Nyugat kiadás, 1947

NOTES

- 1 Voir texte de l'Armistice du 20 janvier 1945 et les développements sur la Commission de Contrôle Alliée dans Mihály Fülöp, "The Berlin (Potsdam) Conference and European Peace" in *Külpolitika*, numéro spécial "Hungary and the World", 1985, Budapest. Voir également sur le premier point Mihály Korom, *Magyarország ideiglenes nemzeti kormánya és a fegyverszünet (1944-1945)*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1981, pp. 494-507 et sur le retour à la souveraineté hongroise Sándor Balogh, *Magyarország Külpolitikája 1945-1950*, seconde édition révisée et augmentée, Budapest, Kossuth, 1988, p. 268 et note 1076. Le 15 septembre 1947 le traité de paix entre en vigueur.
- 2 Le parti communiste hongrois a souvent changé de nom. (Nous précisons les initiales hongroises le cas échéant.) Créé autour du 24 novembre 1918, sous le nom de Parti des communistes de Hongrie (KMP), il fusionne avec le Parti social-démocrate de Hongrie le 21 mars 1919 au sein du Parti socialiste de Hongrie qui devient lors de son unique congrès en juin le Parti socialiste communiste des ouvriers de Hongrie. Avec la chute de la République des Conseils, en août 1919, il reprend son nom et sa spécificité, mais avant tout il se reconstitue en exil. C'est pour permettre aux communistes de mener une activité légale en Hongrie que le KMP lance, en 1925, le Parti ouvrier socialiste de Hongrie (MSZMP) qui disparaît en 1928. Début juillet 1943, la direction KMP en Hongrie décide, pour tromper un temps la police, ou pour saluer la dissolution de l'Internationale communiste, de changer de nom, il devient le Parti de la paix (Békepart). Début octobre 1944 l'appellation KMP réapparaît parfois mais le parti se dénomme tout simplement Parti communiste (KP), et un peu plus tard, Parti communiste hongrois (MKP).
Le 12 juin 1948, lors de la fusion avec le parti social-démocrate, le nouveau parti prend le nom de Parti des travailleurs hongrois (MDP). Ce n'est qu'en plein milieu des "événements" de 1956 que l'actuel Parti socialiste ouvrier hongrois est lancé, et on peut noter que l'intervention soviétique n'a pas entraîné un retour à l'ancien parti.
- 3 Les ouvrages de MM. Balogh et Korom cités plus haut ne font pas d'analyse détaillée de cette absence de souveraineté. Le premier, dans *A magyar népi demokrácia története 1944-1962*, (Budapest, Kossuth, 1978) se contentait d'écrire "...le point n° 17 /de l'accord d'armistice/ faisait espérer un rétablissement pratique progressif de la souveraineté hongroise..." en évoquant le retour sous administration hongroise des zones de l'arrière et "Le point n° 18 annonçait la mise en place de la C.C.A., destinée à contrôler les conditions de l'armistice...". Ce qui montre qu'en utilisant le mot souveraineté dans un sens très particulier, puis en oubliant d'expliquer la signification du "contrôle" exercé par la C.C.A., en 1978, M. Balogh prenait le parti de retracer l'histoire hongroise après 1945 sans prendre en compte comme facteur endogène l'intervention / la passivité soviétique. Notons que l'auteur évoque au coup par coup grand nombre de pressions soviétiques dans ses divers ouvrages.
Dans de nombreux livres de mémoire et d'analyse d'émigrés l'intervention soviétique est au contraire mise en avant systématiquement, mais le statut juridique de celle-ci leur est secondaire. C'est l'occupant qui est vilipendé. Au contraire, la méthode est différente dans *De Béla Kun à János Kádár. Soixante-dix ans de communisme hongrois*, (Paris/Genève, Presse de la FNSP/Institut Universitaire de Hautes Etudes Internationales, 1987) écrit par Miklós Molnár. L'historien rappelle les travaux de Bruno Arcidiacono (*Le "Précédent italien" et les origines de la guerre froide. Les Alliés et l'occupation de l'Italie, 1943-1944*, Bruxelles, Bruylant, 1984) qui montrent comment la souveraineté des pays vaincus est suspendue au profit de la puissance occupante, qui use à sa guise de l'instrument qu'est la C.C.A., et souligne le rôle spécifique de la C.C.A. en Hongrie dans ce cadre juridique et international (p.160).
Par ailleurs l'ouvrage de M. Molnár est la meilleure synthèse en français sur l'histoire du Parti communiste hongrois.
- 4 Voir les Archives américaines (National Archives) utilisées par Annie Ruiz-Lacroix, par exemple, pour étudier le pendant "impérialiste" ou "démocratique" de l'attitude communiste. Dès 1947 la volonté de rupture est nette aussi outre-Atlantique.
- 5 Voir en particulier aux Archives du Ministère des Affaires Etrangères de Paris (MAE) dans la série Z-Europe-1944/juin 1949, le dossier Hongrie-17, les dépêches et télégrammes du ministre plénipotentiaire (ambassadeur) à Budapest Gauquié pour la période 1948/1949.
- 6 Voir MAE Z-Hongrie-1944/1949, dossiers 29 "Culture" et 24 "Relations bilatérales".
- 7 MAE Z-Hongrie-1944/1949 dossier 17, folios 212-213.
- 8 MAE Z-Hongrie-1944/1949 dossier 17, folios 242-244, télégramme n° 702 du 23 décembre 1948, de M. Gauquié: "L'événement (Dobi nommé Président du Conseil peu après la fuite du ministre des finances, le petit-proprétaire Miklós Nyárádi PG) prouve donc que les dirigeants hongrois eux-mêmes, estiment que la situation n'est pas encore assez mûre pour les grands changements, depuis longtemps envisagés, non seulement dans la composition du gouvernement, mais dans la situation de l'appareil gouvernemental et dans la Constitution. Le régime de la Hongrie appartiendra donc pour un temps encore au type de la démocratie

populaire, état de transition avant la formation de l'Etat socialiste. Mais la maturation est rapide et les étapes transitoires sont maintenant franchies à une vitesse accélérée..."

Le diplomate précise alors les manifestations de cette évolution. Ainsi pour ce qui est du capital étranger, "on en est à l'extrême limite où le principe même d'une compensation est encore admis." L'"Etat prolétarien s'organise"... ce qui se voit dans le domaine des relations culturelles. "Croisade contre l'Occident...", c'est à l'Est que la science, l'art, la littérature sont venus chercher leurs représentations et leurs modèles...ses maîtres actuels (de la Hongrie, PG) se montrent volontiers plus russes que les Russes, comme leurs prédécesseurs se sont montrés plus allemands que les Allemands."

- 9 MAE Z-Hongrie-1944/1949 dossier 17, folio 249, dépêche n° 25 de M. Gauquié du 19 janvier 1949; il y reprend l'article de Rákosi dans *Szabad Nép* où le premier dirigeant hongrois annonce que depuis trois mois la Hongrie s'est intégrée au "système des démocraties populaires". Il note la proximité du propos avec ceux de Dimitrov à Sofia et de Bierut à Varsovie. En fait, la direction hongroise se décide à effacer définitivement les traces du "retard" qui lui avait valu d'être tancée à la première réunion du Bureau d'Information, fin septembre 1947.
MAE Z-Hongrie-1944/1949 dossier 17, folio 287-288, dépêche n° 149 de M. Gauquié du 17 avril 1949; le discours de Révai qui annonce que la démocratie populaire équivaut à la dictature du prolétariat est dûment souligné. Le même jour le ministre français envoie une autre dépêche, plus longue, sorte de bilan sur la Hongrie, que nous citerons plus bas (n°173, folios 289-291).
- 10 Párttörténeti Intézet, Archivum (PIA), fonds 274, groupe 10, dossier 84, folio 43, (274/10/84 Fol. 43). Cette source confirme ce qui disait tout à fait ouvertement un article de *Társadalmi Szemle* (1946/12, rubrique "revue", Kerékgyártó Elemér, "La réorganisation de nos relations culturelles extérieures", pages 918-925). L'auteur part des remarques de Rákosi et Gerő au III^e Congrès du Parti communiste hongrois (29 septembre-1er octobre 1946, Budapest). Il se fixe pour modèle la relève diplomatique de la jeune Union Soviétique et les relations tissées par organisations "démocratiques" de la jeunesse. C'est l'application d'une ligne qui vise la rupture avec le passé, et qui aboutit à rejeter tout ce qui n'est pas communiste. On voit que les dirigeants ne sont pas aussi radicaux en pratique.
- 11 MAE Z-Hongrie-1944/1949 dossier 29, folios 225-226, dépêche de Monsieur Lemaire n°436 du 18 novembre 1948.
- 12 Les documents de France-Hongrie étaient entre les mains de Louise Mamiac et André Wurmser, qui y furent très actifs. Sur les débuts nous pensons qu'il y a très peu d'informations, mais l'accès à ces fonds n'ayant pas été possible, nous n'en savons pas plus.
Dans les archives diplomatiques françaises on trouve plusieurs mentions de l'association. Nous citons ici les pièces qui indiquent l'avis officiel sur l'association:
- MAE Z-Hongrie-1944/1949 dossier 24, (relations bilatérales) folio 46. Lettre de la direction d'Europe du 27 janvier 1946, à la suite de la demande faite par l'Association France-Hongrie à M. Gachot de tenir une conférence à Paris sur la Hongrie nouvelle à la Sorbonne: "La Direction d'Europe, sans émettre un avis défavorable à la proposition qui a été faite à Monsieur Gachot, considère comme prématurée une manifestation officielle franco-hongroise, à un moment où les relations diplomatiques viennent seulement d'être reprises entre les deux pays, et où les problèmes posés par les divergences d'opinions dans la colonie hongroise risquent de donner à la conférence de Monsieur Gachot une orientation politique susceptible d'interprétation plus ou moins fâcheuse pour le maintien des bonnes relations entre la France et la Hongrie..."
- MAE Z-Hongrie-1944/1949 dossier 24, folios 64 et 65. Lettre de Marcel Reboursset, docteur en droit, avocat à la Cour (Metz), président de l'Union nationale des officiers de réserve, qui "a fait l'objet d'une sollicitation de participation à la création de "France-Hongrie" dont le siège est à Paris"... et qui demande si "l'action de ce comité" se développe dans "les lignes du gouvernement français", en date du 12 octobre 1946. Et lettre de réponse datée du 24 octobre 1946:
"J'ai l'honneur de vous faire savoir que les conditions dans lesquelles l'Association "France-Hongrie" s'est constituée récemment permettent difficilement de se prononcer sur l'avenir de celle-ci. Il semble toutefois que, sous le couvert d'une propagande franco-hongroise, cette association poursuive un but politique bien déterminé.
Dans ces conditions j'estime qu'il n'y a aucune urgence à ce que vous participiez au Comité "France-Hongrie"."
Cette lettre, qui émane des services des Affaires étrangères, est définitive. Parmi les autres pièces disponibles dans ces archives il y a les premiers statuts et diverses lettres.
Dans les archives du parti à Budapest on note quelques pièces fort intéressantes. Nous ne citerons que la lettre de István Brauer (secrétaire général) et Bertalan Pór (président) du Mouvement pour l'Indépendance Hongrois (MFM, en hongrois) à Pál Auer, ambassadeur hongrois en poste à Paris, en date du 7 octobre 1946. (Párttörténeti Intézet, Archivum, 274 fund, 10.csomó/87 örző egység, folio 93).
"Notre mouvement a organisé l'association France-Hongrie, qui bien que composée exclusivement de citoyens français, comme elle n'a aucun moyen financier, vit avec les fonds que lui a donné, tenant compte de ses options, le Mouvement pour l'Indépendance Hongrois."

- Or les auteurs expliquent que la source est tarie et que c'est à l'ambassade de prendre le relai. Toutefois, comme il ne serait pas souhaitable que l'Association reçoive des fonds d'un organisme d'Etat (Ambassade), le mouvement se propose de servir d'intermédiaire.
- Pour en finir, rappels que la presse de l'époque apporte des précisions sur la création de l'association. Dans le numéro du 9 décembre 1945 de *Magyar Szemle*, page trois, on peut lire un compte rendu de la soirée Bartók, retransmise à la radio, organisée sous l'égide de l'Association. Cette revue éditée par le MFM à Paris donne de nombreux autres renseignements.
- 13 MAE Z-Hongrie-1944/1949 dossier 24, folios 98, 124, 140 et surtout 111-112, télégrammes n° 467 à 471 du 15 juillet 1947 de M. Gauquié où il reprend sa rencontre avec Rákosi où celui ne avoir tenu des propos infamant pour la France à Prague le 25 juin. Il y aurait dit que la France se serait vendue pour quelques millions de dollars. Donc il s'engage si nécessaire à faire un démenti à l'AFP (ce qui fut fait) et précise qu'il voulait dire que "la Hongrie n'est pas prête à prendre le risque que les Etats-Unis s'assurent des avantages contre un prêt... risque que courent la France et l'Italie".
 - 14 MAE Z-Hongrie-1944/1949 dossier 24, folios 200, télégramme n° 576 de M. Gauquié du 1er octobre 1948: "si nous avons à définir notre position il serait (équitable) de tenir compte du fait que le gouvernement hongrois s'est efforcé d'observer dans ses rapports avec la France une attitude relativement correcte par exemple dans la question des dommages de guerre, celle des restitutions des dommages de guerre, celle des restitutions où nous avons obtenu ici beaucoup plus que dans les autres pays intéressés."
"De plus les Français (sont) bien accueillis à Budapest, et (en ce qui concerne) les questions culturelles, l'attitude hongroise a été -jusqu'ici- pour le moins satisfaisante".
 - 15 MAE Z-Hongrie-1944/1949 dossier 29, folios 183-186, télégramme n° 28 du 15 janvier 1948, de M. Gauquié où il raconte sa rencontre avec Rákosi. Le dirigeant communiste explique alors qu'on ne peut envoyer un ministre hongrois à Paris pour signer l'accord culturel car les Soviétiques n'accepteraient pas un tel signe de désolidarisation. Mais sur le fond le leader communiste insista sur l'effort hongrois en direction de la France qui selon lui n'était peut-être pas apprécié à sa juste valeur à Paris. Enfin on remarquera que Gauquié en évoquant les émigrés actifs politiquement ne leur donne pas le beau rôle en signalant qu'ils compliquent plutôt qu'autre chose l'action de ceux qui restent.
 - 16 Rajk est ministre de l'intérieur du 20 juin 1946 au 5 mars 1948, puis il reçoit le portefeuille des Affaires Etrangères qu'il abandonne officiellement le 11 juin 1949. Une note du SDFCE (MAE Z-Hongrie-1944/1949, dossier 17, folio 259) datée du 21 février 1949 signale des discussions au sein du parti communistes hongrois où Rajk, Kossa et Apró, appuyés par les représentants des syndicats et du Grand Budapest, aussi communistes que les autres mais opposés à l'obéissance servile à Moscou, auraient fait front face à Rákosi. Gauquié, trois jours plus tard, reprend le même thème (MAE Z-Hongrie-1944/1949, dossier 17, folios 265-266, dépêche numéro 83).
 - 17 Le curriculum de François Gachot (MAE Hongrie-1944/1949, dossier 29, folio n° 17, fin 1945) accompagne une longue lettre de M. Gauquié (MAE Hongrie-1944/1949, dossier 29, folios numéro 14-15, lettre du 24 septembre 1945) sur les mérites de son ancien collaborateur au Comité de Gaulle, qui représentait la France en Hongrie après la libération. Le diplomate souligne le succès de la Société franco-hongroise et insiste sur la dimension politique de l'homme de culture: "Il a su créer, avant la période actuelle, de puissantes amitiés auprès des personnages aujourd'hui dans les places dirigeantes.../ce qui explique /... l'accord unanime que nous rencontrons..."
 - 18 *Rajk László és társai a népbíróság előtt*, Budapest, (1949 ?), Szikra, 271 p. Les audiences se sont tenues du 16 au 22 septembre 1949, le verdict annoncé le 24. Ce livre édité par le parti au pouvoir est un modèle du genre. C'est une construction qui se veut parfaite, à l'image du procès.
 - 19 Rajk explique (page 29) comment il a été arrêté en France en 1931, puis rapidement libéré contre la promesse de travailler pour la police politique hongroise. Plus tard, entre 1939 et 1941 il est enfermé dans les camps français destinés aux Républicains espagnols. C'est alors que le Deuxième Bureau prend contact avec lui, car il est trotskiste, et qu'il est connu que les trotskistes travaillent partout avec la police, explique-t-il en substance (pages 33-35).
 - 20 Pages 41 et 42. Le texte respire le mépris réservé à ces seconds couteaux.
 - 21 Page 212 le témoignage de madame László Fleischer est éloquent: "Pendant toute la période où j'ai été la secrétaire de Justus il était en contact avec Gachot. Gachot venait souvent le voir dans son bureau et ils avaient alors de longues conversations. Systématiquement entre quatre yeux. Mais il arrivait parfois que je sois également présente lors de ces conversations car ils parlaient en français et moi, je n'en comprenais pas un mot. Alors j'ai remarqué que Gachot prenait des notes sur la conversation. Quelques fois, après le départ de Gachot, Justus m'a dit de ne rien dire à personne sur ces conversations, car elles devaient rester strictement secrètes. Je sais aussi qu'ils se sont parfois parlés au téléphone et qu'ils se sont rencontrés à l'extérieur. Je sais qu'il y a eu au moins une ou deux rencontres de

ce type." L'accusation et le juge ne demandèrent même pas de précisions. Or il n'y a rien dans ce témoignage, au-delà du simple contact.

- 22 Les listes des fonds, des dossiers, ou des pièces, si elles existent, ne sont pas disponibles. Les responsables des archives choisissent pour le chercheur les documents qui semblent intéressants. A partir des références on peut tenter de voir ce qui manque, mais c'est difficile car le système de numérotation des pièces n'est pas évident. D'autre part on ne sait pas ce qui est perdu, détruit, ou simplement fermé pour des raisons diverses (mise en cause individuelles, ou d'institutions étrangères,...). Dans l'état actuel des choses nous remarquons simplement que la réglementation élaborée par le Bureau Politique du Parti socialiste ouvrier hongrois est plus libérale (en décembre 1988) que ces dernières années, et que, dans le cas présent les archivistes ont fait preuve d'une grande rapidité, et n'ont pas éliminé certains documents "délicats".
- 23 Voir Párttörténeti Intézet, Archivum, 274 fund, 10.csomó/84 őrző egység, folio 8 /recto-verso/ "Rapport sur le message de la direction du parti communiste français", pour la direction du MKP, daté du 26 octobre 1945, en hongrois).
- 24 Voir Párttörténeti Intézet, Archivum, 274 fund, 10.csomó/84 őrző egység, folio 37, lettre de Péter Mód à Andor Berei (double) du 14 février 1948 /Ici erreur d'un an. Mindszenty est arrêté le 23 décembre 1948 et le 8 février 1949 il est condamné à la réclusion à perpétuité./ Péter Mód rend compte de sa discussion avec Duclos. Le secrétariat du PCF venait de terminer la réunion où s'est décidée l'attaque contre le Vatican. La politique de droite et les appels impérialistes à la guerre sont les deux cibles. Or le deuxième point est d'abord illustré grâce à l'affaire Mindszenty.
- 25 Voir Párttörténeti Intézet, Archivum, 274 fund, 10.csomó/85 őrző egység, folio 34-35, György Angyal, "La situation des membres hongrois du parti communiste français", sans date. Le rapport précise qu'il y a environ 4000 communistes étrangers dont 400 Hongrois. Pendant la guerre il y avait des groupes de langue. Puis les étrangers ont intégrés les cellules du PCF, mais les organisations de masses (syndicats, clubs culturels,...) nationales sont obligatoires comme l'appartenance au syndicat de l'entreprise où ils travaillent pour les membres du parti. Enfin il y a pour assurer le contact entre groupes nationaux et direction du PCF un responsable national.
- 26 Il s'agit bien sûr seulement du PCF. La diplomatie française, elle, a tenté dès 1945, d'arrondir les angles en faveur des Hongrois. Mais elle n'était pas en position d'imposer ses vues. (Voir Le document du 6 septembre 1945 de la Direction d'Europe du Ministère des Affaires étrangères français sur les frontières, qui souhaite une modification en faveur de la Hongrie à l'est de Debrecen, dans le Grande Plaine, et un échange de population. MAE Z-Roumanie-1944/1949, dossier 24. Cité par Mihály Fülöp, "The Council of Foreign Ministers and the Hungarian Peace Treaty of 1947", in *Külpolitika*, numéro spécial "Hungary in the International Environment", 1985.) Les Français continuerons à chercher une solution, mais toujours sans illusion, et en tenant compte du rang de priorité très bas qu'ils donnaient à cette affaire.
- 27 Voir Párttörténeti Intézet, Archivum, 274 fund, 10.csomó/85 őrző egység, folio 43, recto-verso. Paris 23 juillet 1945, Budapest 13 septembre 1945, en hongrois, "La direction du groupe de langue hongrois du parti communiste français".
- 28 En date du 18 novembre 1946. Le secrétaire général du parti communiste français y disait : "Les progrès de la démocratie à travers le monde, en dépit de rares exceptions qui confirment la règle, permettent d'envisager pour la marche au socialisme, d'autres chemins que celui suivi par les communistes russes. De toute façon le chemin est nécessairement différent pour chaque pays." Et il précisait que la "démocratie nouvelle et populaire" maintiendrait la démocratie parlementaire, les nationalisations étant un moyen de démocratiser l'économie grâce au poids des partis ouvriers dans l'Etat. Toutefois, après un flottement, le dirigeant du PCF ramène la démocratie nouvelle à une forme de dictature du prolétariat. Les historiens communistes français montrent bien cette évolution dans *Le PCF, étapes et problèmes 1920-1972* (Paris, Messidor/Editions Sociales, 1981, p. 268-271, contribution de Jean-Paul Scot). Même sur le plan théorique, les communistes hongrois seront plus long à se déterminer.
- 29 *Társadalmi Szemle*, 1946/4, rubrique "kultúrpolitika", Irén Mód, "A francia Megújodás Enciklopédiája", pages 307-310.
- 30 Dans le *Társadalmi Szemle* de juin-juillet 1948 on trouve des revues d'ouvrages d'Albert Camus et André Maurois. Mais il est vrai qu'il faut remonter à 1947 pour trouver des compte-rendus d'oeuvres littéraires françaises.
- Pour avoir une idée des articles de la revue qui ont un rapport avec la France, voir l'Annexe en fin d'article.
- 31 *Társadalmi Szemle*, 1948/6-7, rubrique "Szemle", Irén Róna, "La lutte de la classe ouvrière dans un monde coupé en deux". Elle insiste également sur les échecs de Force Ouvrière, et sur le fait que la politique extérieure de l'URSS et des démocraties populaire aide les forces démocratiques des pays capitalistes.

- 32 Társadalmi Szemle, 1947/1, rubrique "revue", Pál Sándor, "Les plans de reconstruction d'Etat à l'étranger", pages 59-65. (Dans l'ordre: Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Bulgarie, Pologne, France). Le plan français est présenté à la fin sur une page environ. "Et enfin nous allons brièvement parler du plan français, le plan Monnet, qui dans son programme sur quatre ans, décrit la réorganisation de l'industrie et de l'agriculture françaises, en ruine (actuellement). Le plan touche avant tout les six branches essentielles de l'industrie française..." On insiste sur les pressions américaines et la faiblesse de la démocratie française. Mais le plan est quand même cité comme exemple de tentative de reconstruction. Il est à souligner que les différences entre les plans des démocraties populaires sont bien mises en évidence, ce qui ne se fera plus les années suivantes.
- 33 *Le sang de l'étranger. Les immigrés de la M.O.I. dans la résistance*, Paris, Fayard, 1989. On y trouvera de nombreuses références aux époux Mód, et aux communistes hongrois. De plus l'ouvrage suit avec attention les prises de positions du PCF face à l'immigration entre les deux guerres et rappelle que Maurice Thorez n'hésita pas à reprendre le slogan "la France aux Français", ce qui, malgré les nuances apportées, pouvait mettre en difficulté les communistes étrangers.
- Au delà de ces aspects factuels le livre pose bien le problème de l'image nationale sous-jacente qu'avait le PCF. Mais comme cela n'était pas son thème essentiel, il ne traite pas certains des effets de l'idéologie "nationale" du Parti communiste français.
- Sur Péter Mód, rappelons qu'il a été arrêté en 1949 et que ce n'est qu'après 1956 qu'il pu faire une carrière diplomatique qu'il termina à Paris en tant qu'ambassadeur entre 1968 et 1974.
- Enfin, la question de l'utilisation des archives de la MOI dans les procès hongrois est posée. Elles ont été transmises aux Soviétiques par le PCF.
- 34 Voir Jean-Jacques Becker (avec la collaboration d'Annette Becker), *La France en guerre (1914-1918). La grande mutation*, (Bruxelles, Editions Complexe, 1988). Les pages 40 à 43 portent sur le thème du moral des soldats vu au travers de leur correspondance privées, dont les traces ont été gardées par la censure militaire. Un bibliographie est fournie en note. Du côté français jamais il n'y eut de refus massif du combat, ou de moment où l'Allemand n'aurait pas été considéré comme l'ennemi. Cette certitude, cette union dans le devoir accompli, ont profondément démarqué l'histoire de la France en guerre de celle d'autres belligérants.
- 35 Voir les divers travaux du colonel Nouzilles qui a, entre autre, étudié le comportement militaire des Hongrois en 1918-1919. Notons que la "bonne" cause (nationale) a été défendue en 1919 par le gouvernement de Béla Kun, ce qui ne manqua pas de troubler le consensus. Plus généralement, les espoirs de victoire nationale dans le consensus politique n'ont pas réellement existé en Hongrie au XXème siècle.
- 36 Voir, Mihály Fülöp, "Staline a-t-il approuvé l'union douanière hungaro-roumaine ?", *Magyar Nemzet*, 22 octobre 1988 (en hongrois)
- 37 Társadalmi Szemle dans un numéro spécial paru fin mars 1989 a présenté les résultats des travaux de la commission chargée par la conférence nationale de mai 1988 (marquée par le départ de Kádár, remplacé à la tête du Parti socialiste ouvrier hongrois par Károly Grósz) de réviser les dogmes en cours sur l'histoire de la Hongrie et du parti des quatre dernières décennies.
- Le passage qui nous concerne le plus directement est cité ici intégralement, d'après la traduction proposée par le Bureau hongrois de presse et de documentation intitulé: *PRISE DE POSITION DE LA SOUS-COMMISSION HISTORIQUE DU COMITE CENTRAL DU PSOH SUR L'HISTOIRE DES QUATRE DERNIERES DECENNIES* (Texte abrégé)*, mars 1989.
- "Après la libération, un tournant politico-social révolutionnaire et démocratique s'est opéré dans le pays. La présence des troupes soviétiques et de la Commission de contrôle alliés était garante d'une dénazification conséquente. L'initiative spontanée a créé de nombreuses institutions du pouvoir populaire. Le régime de coalition qui, certes, devait sa cohésion à des facteurs extérieurs, s'est avéré viable. Mais la situation géopolitique de la Hongrie et les accords entre les grandes puissances qui délimitaient - ne fût-ce que tacitement - la sphère d'intérêt de chacune d'elles, ont considérablement renforcé en Hongrie le poids et l'influence politique du Parti communiste hongrois, lui assurant, au sein de la coalition, un rôle dépassant son influence réelle, ce qui lui ouvrait dès le début, la possibilité de s'emparer des positions-clés dans les organes de répression. La reconstruction de l'économie hongroise a pris de l'essor incontestablement sous l'impulsion d'un programme de politique économique cohérent et compétent. Durant l'année 1946, un système économique présentant les caractéristiques du capitalisme d'Etat s'est établi, malgré la prépondérance persistante de la petite propriété. Une stabilisation de la monnaie a été opérée, ne faisant appel qu'aux ressources propres du pays et l'Etat a partiellement mis la main sur les positions-clés de l'économie.
- Le tournant des années 1947-1948 et les années 1950
- La prétention à transformer selon une orientation ouvertement socialiste la formation dite de démocratie populaire a été mise à l'ordre du jour dans la seconde moitié de 1947, ayant pour point de départ et toile de fond la désagrégation de la coalition des grandes puissances

remontant à l'époque de la guerre. La coopération des grandes puissances a cédé la place à la guerre froide menaçant de conflit armé. Créé en 1947 le Bureau d'information déclarait, comme position uniformisée des partis communistes, la scission durable du monde en deux camps et l'inévitabilité de la guerre. Les frontières des pays socialistes ont été hermétiquement fermées, le "rideau de fer" baissé.

La direction du parti, ayant Rákosi à sa tête a salué ce tournant et a procédé à l'anéantissement des partis non seulement d'opposition, mais aussi de coalition et cela dans la plus large mesure et avec le maximum d'enthousiasme. La copie extrêmement servile du modèle soviétique comportait l'adoption de nombreuses institutions étrangères, sans tradition en Hongrie. Temps fort de la transformation opérée en Hongrie: en été 1948, communistes et sociaux-démocrates, c'est-à-dire les deux partis ouvriers, ont fusionné. Pratiquement ce fut le Parti communiste qui, absorbant le Parti social-démocrate, a créé le Parti de travailleurs hongrois (PTH). Plus tard, réduisant les militants et les organisations du parti au rôle d'exécutants et d'éducateurs agressifs dans leur milieu social, on a mis en place l'appareil, le pouvoir bureaucratique et incontrôlable des leaders omnipotents.

Le tournant opéré en 1948 a été, conformément à la logique du système, suivi presque immédiatement par le procès monté contre László Rajk, appelé à fournir des preuves directes pour démasquer Tito. Sa conception et son scénario ont été échafaudés par des spécialistes du service secret soviétique qui, à partir d'un certain moment, ont pris en charge même les interrogatoires. C'est le coup d'envoi d'une série de procès montés. En conformité avec cette mutation politique, dans l'économie on entreprend aussitôt de calquer le modèle économique qui a été mis en place en URSS essentiellement après 1928. La transplantation intégrale du modèle soviétique, des organisations politiques et du paysage institutionnel jusqu'à la politique économique et au système de planification à copier s'impose en contrainte idéologique, théorique et politique.

- 38 MAE Z-Hongrie-1944/1949 dossier 17, folios 283-285, télégramme n° 230 de M. Gauquié, du 9 avril 1949. C'est un pamphlet anti-américain qui mérite l'attention. "...Le blocus que les Américains sont en train d'organiser risque de compliquer les problèmes déjà difficiles. Le rebondissement de l'affaire Mindszenty à l'ONU va d'une façon qu'on trouve maintenant inopportune, amener l'attention sur la Hongrie. Mais surtout peut-être ce sont les notes américaines et britanniques qui plus que tout paraissent avoir fortifié ces inquiétudes. On s'est demandé à quoi Washington et Londres voulaient en venir. On sait le projet des Anglais et des Américains d'amener les Russes à se retirer des pays de l'Europe Centrale. Les intrigues politiques auxquelles il se sont livrés ont échoué, mais on se demande s'il ne vont pas avoir recours à des mesures d'intimidation plus directes. En même temps les dirigeants se rendent bien compte que cette attitude des Etats-Unis entretient le doute et l'espoir dans une population qui est si loin d'être gagnée dans sa majorité à l'ordre nouveau. Le peuple hongrois, après le brassage de ces dernières années s'éveille à la vie politique, apprend à s'informer et à discuter."..."sans doute les dirigeants communistes ont conservé énergie et moyens d'actions."

"Sur le plan extérieur il y a des raisons de penser que la pression anglo-saxonne aurait surtout pour résultat d'amener à un repliement la Russie et ses satellites sur eux-mêmes, un resserrement des relations des démocraties populaires entre elles et en ce qui concerne la Hongrie et sans doute aussi la Roumanie et la Bulgarie, avec une intégration plus complète dans la vie politique et économique dans la vie soviétique."

- 39 *Un épisode oublié de la guerre froide: le défi hungaro-yougoslave 1945-1955*, Paris, éditions l'Harmattan, 1988.

- 40 MAE, MAE Z-Hongrie-1944/1949 dossier 17, folios 289-291, dépêche n° 173 de M. Gauquié, du 17 avril 1949.

Antoine Meillet et la langue hongroise

La présentation de la langue hongroise par Antoine Meillet dans son ouvrage intitulé *Les langues dans l'Europe nouvelle* ¹ a fait l'objet d'un exposé lors d'un colloque consacré à Meillet et le texte de cet exposé a été publié dans les actes de colloque². On se contentera ici d'en résumer l'essentiel.

La position d'Antoine Meillet à l'égard du hongrois ne peut se comprendre que si l'on prend en considération la conjoncture européenne de l'époque et l'attitude de Meillet face à la fois au bouleversement politique sorti de la première guerre mondiale et au problème linguistique que posait alors la montée des "petites langues", devenues langues nationales des nouveaux Etats de l'Europe centrale et orientale.

La première édition du livre de Meillet date de 1918, c'est-à-dire de l'année même où la dislocation de l'Empire s'est précipitée. Dans la tourmente, l'ouvrage fit peu de bruit ; c'est la deuxième édition, publiée dix ans plus tard, qui provoqua les réactions indignées d'une élite hongroise dont Kosztolányi se fit le porte-parole. Pourtant tous les textes explosifs étaient déjà imprimés dans la première édition, dans une rédaction plus incisive encore ici ou là. Mais en 1928, dans une situation stabilisée sur la base d'un traité dont ils dénonçaient l'iniquité, les Hongrois allaient ressentir comme une humiliation supplémentaire l'attitude injustement méprisante d'un grand linguiste français à l'égard de leur langue.

Il fallait un certain courage pour écrire et publier en 1918 un tableau linguistique de l'Europe débouchant sur une prise de position à l'égard du problème que posait la diversité linguistique d'une Europe nouvelle babélisée par la promotion des langues des nouveaux états. L'objectivité était difficile dans une pareille matière ; c'est sans doute pourquoi Meillet tient à affirmer au début du livre qu'il "a cherché à ne rien mettre ici à quoi tout savant ne puisse et ne doive souscrire", parce que "la pensée scientifique doit demeurer à l'abri du trouble causé par les événements" (p.3). Kosztolányi, pourtant, n'a pas tort de considérer que Meillet n'est pas resté fidèle à la règle d'objectivité. Il a porté sur les langues européennes des jugements de type appréciatif très insolites sous la plume d'un homme de science, et il l'a fait aussi bien à propos d'une "grande langue" comme l'allemand qu'à propos des "petites langues". Ce qu'il dit de l'allemand est significatif :

L'allemand n'est pas une langue séduisante. La prononciation en est rude, martelée par un accent violent sur chaque mot. La grammaire en est encombrée d'archaïsmes inutiles... L'adjectif a des formes compliquées. Les phrases sont construites d'une manière raide, monotone. Le vocabulaire est tout particulier, tel que ni un Slave, ni un Roumain, ni même un Anglais ou un Scandinave ne peut

l'apprendre aisément. L'aspect d'ensemble manque de finesse, de légèreté, de souplesse, d'élégance.

(...)

Aux défauts qui sont ceux de la langue même se sont ajoutés ceux qui proviennent de l'usage qu'on en a fait. La pensée allemande se complait dans l'abstraction et la classification, en même temps que la nation est âprement réaliste...

A l'égard des langues des nouveaux petits états, le contraste est saisissant entre les compliments adressés aux unes et la sévérité du jugement qui en condamne ou rabaisse d'autres, au premier rang desquelles figure le hongrois, toujours dénommé magyar sous la plume de Meillet, qui le relègue ainsi dans un insurmontable exotisme. Les Croates possèdent "une des langues littéraires les plus séduisantes de l'Europe" (p.208), les Polonais "une vieille langue de civilisation et, chose capitale, la langue d'une ancienne aristocratie de type occidental" (p.220), les Roumains "une langue littéraire bien développée, et qui, appartenant au groupe roman, est de plein pied avec les grandes langues de l'Europe occidentale" (p.208), les Tchèques "se sont donné une langue de civilisation complète" (p.211), "actuellement pourvue de tous les moyens nécessaires" (p.37). Des Hongrois, en revanche, Meillet dit que leur langue "n'est pas une vieille langue de civilisation (p.208) et que s'ils "se sont donné une langue de civilisation... ont une littérature, des ouvrages scientifiques" (p.48), ce magyar "ne porte pas une civilisation originale" (p.209) et "sa littérature n'a pas de prestige" (p.208). Même dans le cas où une autre langue partage avec le hongrois un trait négatif, ce trait est présenté de façon fort différente : ni le tchèque ni le hongrois ne sont de vieilles langues de civilisation, mais du premier Meillet dit qu'il "a un passé" (p.208), tandis que du magyar il n'hésitait pas à écrire dans la première édition : "il n'a pas de passé"³ ! Etrange assertion de la part d'un linguiste, qui semble bien pousser les jugements négatifs au-delà des limites qui lui imposait l'objectivité scientifique.

La partialité dont fait preuve Meillet, cette sorte de hungarophobie à laquelle il s'abandonne, s'explique aisément par un sentiment d'hostilité largement répandu en France à cette époque à l'égard d'une Hongrie qui apparaissait comme une puissance complice de l'Autriche au sein de la monarchie austro-hongroise, une puissance d'oppression qui avait contribué à étouffer les autres nationalités vivant sur son territoire.

La classe dominante de la Hongrie était celle des Magyars ; mais elle ne constituait même pas la moitié de la population.

Car en Hongrie, la classe dominante imposait sa langue ; elle profitait de ce que les populations roumaines, slovaques et croates étaient presque uniquement rurales, n'avaient pas de villes importantes et ne disposaient presque d'aucun moyen pour développer leur parlars...(p.207)

Ainsi les nationalités non magyares de la Hongrie éprouvaient-elles comme un acte de tyrannie le parti pris des Magyars de leur imposer leur langue comme langue d'Etat (p.208).

Dans cette vision de l'histoire, l'amputation radicale imposée à la Hongrie par le traité de Trianon apparaît comme une juste revanche :

Le traité de Trianon a renversé la situation. L'Etat magyar a été amputé de toutes les provinces où la langue de la majorité est autre que la magyar...

La critique de la Hongrie se manifeste aussi dans l'appendice de statistiques établies par L. Tesnière qui a été introduit dans l'édition de 1928: "Les statistiques hongroises se font en général remarquer par leur absence totale d'objectivité" (p.299).

Deuxième point essentiel: la position de Meillet à l'égard de la diversité linguistique. La situation linguistique de l'Europe nouvelle née de la première guerre mondiale se caractérise, aux yeux de Meillet, par une "demi-anarchie" :

Si chaque nation obtient l'autonomie à laquelle elle prétend, si prévaut le principe que "les peuples ont le droit de disposer d'eux-mêmes", la connaissance de vingt langues diverses ne suffira pas pour suivre la civilisation de la seule Europe. Et l'on ne dit rien ici des peuples d'Asie qui ont acquis ou sont en passe d'acquérir la partie technique de la civilisation européenne, mais qui, naturellement, gardent leurs langues. (p.2)

La multiplication des langues nationales apparaît comme un aspect paradoxal de l'histoire contemporaine, où Meillet croit discerner une marche des peuples vers la démocratie universelle, facteur d'unification et non de diversification: "le monde tend à n'avoir qu'une civilisation; mais les langues de civilisation se multiplient" (p.2).

Or cette multiplication des langues de civilisation est "sans profit pour la culture universelle", car les petites langues de l'Europe tendent à véhiculer toutes la même "culture européenne" (p.51) "héritière de la civilisation gréco-romaine" (p.287), alors qu'"une langue ne vaut que si elle est l'organe d'une civilisation originale" (p.83).

Sans intérêt pour la culture, la diversité linguistique de l'Europe constitue en revanche une gêne sérieuse pour les relations internationales: obstacle à l'échange des idées dans les congrès internationaux, obstacle à la diffusion des connaissances scientifiques et techniques.

Tout porte à croire que le monde évoluera vers l'unification linguistique:

Les petites démocraties se complaisent aux petites langues nationales; comme les patois meurent aujourd'hui, ces petites langues mourront et la démocratie universelle qui s'institue trouvera ses moyens universels d'expression (p.288).

Il ne subsistera qu'un petit nombre de langue de civilisation, porteuses d'un passé prestigieux, d'une tradition originale ; celles là seules se maintiendront, car "Chacune est une force et une parure de l'humanité" (p.287).

Pour les besoins de la communication universelle, Meillet prône l'adoption d'une langue artificielle, qui aurait le double avantage de la facilité et de la neutralité; la voie a été ouverte par l'espéranto, qui a des défauts, mais qui a déjà suscité des efforts de perfectionnement intéressants.

Au total, Meillet fait confiance aux "citoyens du monde nouveau" qui "sauront, sans tyranniser aucune nation, et par le choix libre mais concordant des individus, plier la demi-anarchie linguistique d'aujourd'hui à la discipline qu'imposera la démocratie universelle de demain" (p.4).

On ne peut s'étonner que ces vues de Meillet, ajoutées à sa vision de l'histoire politique de l'Europe, l'aient conduit à des positions très négatives à l'égard du hongrois.

Comme il ressort des jugements déjà cités, Meillet admet que les Hongrois, qui ne possédaient pas une langue de civilisation ancienne, s'en sont donné une ; elle leur a permis de produire des ouvrages scientifiques et techniques, mais n'a donné qu'une littérature sans prestige, et la civilisation qu'elle véhicule ne présente aucune originalité. Ce jugement négatif est d'ailleurs étendu aux langues finno-ougriennes en général :

Le groupe finno-ougrien n'a fourni de véritables langues de civilisation - d'intérêt purement régional du reste -, le magyar, le finnois, et, en seconde ligne, l'este, qu'à l'extrême ouest de son domaine, là où il est entré en contact avec les langues indo-européennes qu'il a largement utilisées" (p.50).

Les langues finno-ougriennes d'Europe reflètent la culture européenne, tandis que les parlers turcs reflètent la culture de l'Islam (p.51).

Le caractère composite du hongrois est souligné par Meillet, qui caractérise son vocabulaire comme "en notable partie étranger parce qu'il a joint beaucoup d'emprunts slaves, germaniques, latins à ceux qu'il avait déjà faits au ture" (p.50).

Le magyar, aux yeux de Meillet, était voué à la disparition ; s'il s'est maintenu, c'est qu'il a été imposé comme langue d'Etat par la classe dominante de la Hongrie, c'est-à-dire par l'aristocratie magyare, qui ne représentait même pas la moitié de la population, aux autres nationalités du royaume au sein de la monarchie dualiste.

Le jour où la constitution oligarchique de la Hongrie aurait cédé au mouvement démocratique qui emporte le monde, la situation de la langue magyare aurait été emportée dans la ruine de la caste aristocratique qui l'imposait. Car le magyar n'était défendu que par la force politique de cette caste. Il ne porte pas une civilisation originale (p.204).

Si l'histoire a épargné le hongrois, qui a survécu comme l'une de ces langues inutiles des nouveaux états, on sent bien que pour Meillet le traité de Trianon a entraîné un juste retournement de la situation en amputant l'état magyar "de toutes les provinces où la langue de la majorité est autre que magyar. Et, comme il se trouvait des Magyars dans ces pays, il y a maintenant hors de Hongrie des minorités magyares, notables en Croatie et en Slovaquie, très nombreuses en Transylvanie. C'est le tour des Hongrois de résister à la roumanisation" (p.209).

Kosztolányi n'aura pas de peine à montrer combien ce jugement de Meillet est injuste, contraire sur bien des points à la vérité historique.

Ce qui est plus affligeant encore que cette interprétation évidemment très partielle de l'histoire, c'est de voir le grand linguiste qu'était Meillet faire sur la langue hongroise des observations qui ne sauraient relever d'une attitude scientifique. Il a déjà été indiqué que dans la première édition de son ouvrage Meillet disait du hongrois qu'il n'avait "pas de passé", formule qui a heureusement disparu dans le texte de la deuxième édition. Mais Meillet a maintenu en 1928 des propos qui ne sont pas ceux d'un linguiste et sont inspirés par une sorte de hargne à l'égard d'une langue non indo-européenne et aux structures étranges; une langue ignorée du monde entier.

Il n'appartient pas à la même famille linguistique que la plupart des langues parlées en Europe et surtout dans cette région de l'Europe; il a une structure compliquée, n'est facile à apprendre pour personne. Hors de la Hongrie, il est universellement inconnu. Sorti des frontières de la Hongrie, un sujet hongrois qui ne sait pas d'autre langue commune est hors d'état de se faire entendre, hors d'état même presque partout de trouver un interprète. Une publication scientifique en magyar, quelle qu'en soit la valeur, est destinée à demeurer ignorée; il faut qu'elle soit traduite ou résumée dans une grande langue étrangère (p.208).

En définitive, il est bien difficile de pardonner aux Hongrois leur volonté absurde de parler hongrois:

Un Hongrois qui ne sait que le magyar est hors d'état de se faire comprendre nulle part dans le monde; s'il veut sortir de son pays, il lui faut emmener un interprète avec lui. Un Européen, même bon polyglotte, qui passe par la Hongrie y est embarrassé parce que tout s'y fait en magyar (p.247).

NOTES

1 Meillet, Antoine (1918), *Les Langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, Payot, 343 p. et deux cartes. 2^e édition (1928) avec un appendice de Lucien Tesnière sur la *Statistique des langues de l'Europe*, Paris, Payot, 496 p. et une carte en couleur.

Les références données dans la présente étude à la suite des citations renvoient à la 2^e édition.

2 "Antoine Meillet et la linguistique de son temps", numéro spécial de la revue *Histoire, épistémologie, langage*, tome 10, fasc. II, 1988, 301-318.

3 P.209 de la 2^e édition, le texte dit seulement du hongrois: "Il ne porte pas une civilisation originale". Le texte de ce même chapitre XXV dans la première édition (p.235 et suiv.) disait: "Il est isolé en Europe; il n'a pas de passé; il ne porte pas une civilisation originale".

Kosztolányi et sa controverse avec Antoine Meillet

Jusqu'à nos jours c'est surtout Kosztolányi traducteur qui a retenu l'attention de la recherche scientifique (Ferenc Baráth, György Rónay et surtout György Rába).¹

D'autre part, on pourrait se demander quelle est l'opinion des Français sur notre écrivain hongrois, Désiré Kosztolányi, car ce qu'on a traduit de lui en français n'est pas bien connu. Dans le "fonds Kosztolányi", qui est conservé au département des manuscrits de l'Académie des Sciences de Hongrie, il reste des lettres, des articles écrits en français, qui n'ont pas encore été examinés. Ces documents peuvent s'intégrer à une image d'ensemble.

"Il a traduit énormément..." écrit Gyula Illyés, dans l'introduction *Des poètes Etrangers*.² Il est presque impossible d'énumérer les écrivains traduits par lui: de Villon à Paul Valéry, de Hugo à Baudelaire ou de Balzac jusqu'à Henri Barbusse, de Molière à E. Rostand. Ces traductions embrassent toute la littérature française dans la variété de ses genres. Kosztolányi aimait beaucoup voyager, il a visité plusieurs fois la France (p.ex. en 1925, Grenoble), et là où il n'a pas pu aller dans la réalité, il y est allé grâce au tapis magique de ses traductions. Dans le IV^e tome de l'anthologie de ses oeuvres (*Lángelmék*), réunies par Gyula Illyés, nous trouvons 6 essais sur de grands écrivains français (racine, Maupassant, Anatole France, etc.), mais il en a connu aussi plusieurs autres. "Le principe de ses essais: Chercher honnêtement à tirer profit de tout le monde."³ Et il aurait voulu communiquer avec les écrivains français contemporains. C'était un des meilleurs ambassadeurs de notre littérature à l'étranger, mais il a aussi introduit chez nous les écrivains étrangers. C'était un vrai Européen.

Après l'examen du fonds, il n'apparaît pas de relations amicales réciproques. Les lettres malheureusement ne sont pas nombreuses, mais les dates sont significatives. Les documents se situent entre 1930 et 1932. En 1930-31 commence sa polémique sur la langue avec Antoine Meillet ; 1931, c'est l'époque de sa correspondance avec G. Duhamel, et en 1931 Duhamel lui rendra visite à Budapest. En mai 1931 commence le dixième Congrès du PEN Club à Budapest et dans l'été 1932, Kosztolányi est fait chevalier de la Légion d'Honneur. Entre 1927 et 1935, on traduit de lui il nouvelles en français.⁴ Dans le même temps, il faut ajouter les noms d'écrivains français que nous citerons par la suite: p.ex. Georges Duhamel, Jules Romains, qui étaient membres de la même société d'auteurs et se sont rendus à Budapest ; Maxime Beaufort et François Gachot, les traducteurs français des oeuvres de D. Kosztolányi, qui vivaient et travaillaient en Hongrie presque pendant la même période ; et enfin Mauriac, qui est un des écrivains français les plus aimés et les plus connus chez nous en ce temps-là.

A cette époque, les relations franco-hongroises reprennent: ce qui provoque la publication de nouvelles revues hongroises en français chez nous et à Paris (Revue Franco-Hongroise; Paris 1928 ; Revue des Etudes Hongroises, Paris, 1928-1935 ; Gazette de Hongrie, Budapest 1932-1943). Que dit Kosztolányi au sujet du rapprochement franco-hongrois ? Citons quelques phrases d'une de ses lettres non publiées.

La littérature française a un rapport très ancien et très profond avec la nôtre. Paris a toujours été un aimant pour nous autres, hommes de lettres: nos théâtres ont monté les pièces françaises avec beaucoup de soin depuis celles de Molière jusqu'à celles de Voltaire et Mme R. Et cette sympathie de vue concernant les théâtres et la littérature n'a jamais cessée, même pendant la guerre.

Ce rapprochement s'accroît de jour en jour. Avant la guerre, la première langue qu'un hongrois apprenait, c'était l'allemand. Mais depuis la fin des hostilités, tout a bien changé ; et l'on peut dire actuellement que la langue française est parlée dans presque tous les milieux, depuis les hautes sphères jusqu'à la classe ouvrière. Nous n'avons pas un grand magasin où un ou deux employés ne connaissent pas le français. L'intérêt de la jeune génération se tourne uniquement vers le français. Moi-même je constate ce revirement avec un grand plaisir. Je suis d'avis que ceux qui apprennent le français deviennent par cette étude, non seulement plus affinés par précision et la servante inexorable de votre langue, mais par cela ils en deviennent plus consciencieux. La langue française apprend à nos écrivains de tenir toujours la mesure et de rester modestes: elle nous enseigne à faire sentir la profondeur en effleurant les surfaces lisses. Selon moi, la beauté de l'art d'écrire en français est de cacher modestement et de montrer qu'une partie de notre savoir. C'est la beauté excellentement modeste.

A partir de 1930 nous voyons se développer aussi les relations de Kosztolányi avec les hommes de lettres français. Cette année-là on le nomme président du PEN Club, et en février on publie son essai et ses poèmes: "Etre ou ne pas Etre" dans la revue Nyugat ; "Pour la vie - pour la mort" ; "Europe". Nous sommes donc les témoins d'une attitude poétique transformée par une activité collective: on peut dire que pour lui, il s'agit d'une mission.⁵

Quelle valeur accorder à un Hongrois aujourd'hui ? - Telle est la question qu'il pose lors de sa polémique pour la défense du hongrois dans une lettre ouverte à Antoine Meillet, publiée le 16 juillet 1930 dans la revue Nyugat. La revue Mondiale publie le même essai traduit en français par László Gara le 15 janvier 1931, à Paris.⁶ Défense d'une Langue Nationale, tel est le titre de sa lettre ouverte à Antoine Meillet, professeur de philologie comparée au Collège de France. Dans son ouvrage: "Les langues dans l'Europe nouvelle" (1^{ère} éd. 1918-2^e éd. 1928). Meillet estime que "la situation linguistique de l'Europe d'aujourd'hui est paradoxale". A son avis, il y a une surabondance de langues en Europe ; il y en a trop, et puisqu'il y en a trop, le savant philologue ne se fait pas scrupule d'en malmenier quelques-unes. Pas de grâce pour le magyar, qui s'obstine à vivre alors qu'il aurait du disparaître avec la caste oligarchique qui l'a imposé ; "il ne porte pas une civilisation originale", "sa littérature n'a pas de prestige". Nous connaissons bien cette polémique. Kosztolányi même le combat

avec un brio remarquable pour le droit de vivre de la langue hongroise. Une langue, dit avec Kosztolányi, est un phénomène vivant et non une création de logique abstraite ; elle dépend de facteurs psychologiques, elle s'est développée suivant les modes de pensées, les besoins d'expression d'une nation. Sera-t-elle condamnée parce qu'elle est parlée par un moins grand nombre d'individus que telle autre ? Et l'écrivain hongrois de s'étonner qu'un savant ait pour les langues tantôt faveur et tantôt répugnance, alors que chacune doit être pour lui objet de connaissance, offrent à l'étude un modèle original et intéressant.

Deux journalistes parisiens réagissent dans ce débat plein d'intérêt. L'un de ces articles signé d'André Thérive paraît le 14 février 1931, l'autre en avril 1931 dans la revue *Franco-Hongroise*.⁷ L'écrivain de la Revue *Franco-Hongroise* donne raison à Kosztolányi: "poète, romancier, critique, auteur de traductions excellentes, il a donné dans tous les domaines littéraires des preuves d'un incontestable talent, et parmi les écrivains hongrois jouit d'une réputation méritée". Pour nous, l'article de l'*Opinion*, en raison de son objectivité, est encore plus intéressant. André Thérive remercie la Revue *Mondiale* d'avoir publié le manifeste de Désiré Kosztolányi, le président du PEN-Club de Budapest, excellent critique et romancier. Le texte lui paraît clair, spirituel, modéré: aimablement ironique dans la passion, il est très instructif sur bien des sentiments aujourd'hui fort communs. Selon André Thérive, les arguments de Meillet ne paraissent pas convaincants ; il paraît évident, en particulier que le hongrois, a une littérature intéressante. Mais il conclut: "Ce qui compte seul, c'est qu'une langue isolée dans son particularisme semble promise à un sort bien pauvre dans le monde moderne, où fatalement la communication des hommes s'établit au moyen de deux ou trois grandes langues de civilisation. C'est un fait que les nations moyennes et petites ne peuvent se passer d'être presque bilingues aujourd'hui. La civilisation générale s'établira forcément au moyen de deux ou trois grands idiomes civilisés, parmi lesquels il importe que le français garde sa place."

Il semble que, dans cette polémique, Kosztolányi n'ait pas eu beaucoup de succès auprès du public français. Mais le 31 décembre 1932, il revient de nouveau sur ce thème dans une situation intéressante. Ce jour-là, 10 journalistes français, représentant les plus grands journaux français, ont visité Budapest.⁸ La Société Littéraire Franco-Hongroise et la Société la Fontaine ont organisé une soirée littéraire en leur honneur. C'est là que Désiré Kosztolányi fait une conférence en français des plus réussies: "De l'instrument de la littérature hongroise".⁹ L'instrument, c'est naturellement la langue. "Parler d'une littérature à un auditoire ne connaissant pas la langue de cette littérature est presque une impolitesse." C'est pourquoi il ne parle pas de la musique de notre littérature, mais de son instrument. L'instrument du poète est la langue en laquelle il s'exprime et dont il se sert. Selon une statistique française, la langue hongroise occupe la onzième place parmi les 120 langues parlées dans l'Europe d'aujourd'hui. Après avoir présenté l'histoire de notre langue, Kosztolányi parle aux auditeurs français du caractère expressif, sombre, suggestif, de la langue hongroise. Enfin il conclut: "Le caractère hongrois diffère donc beaucoup du

caractère français, mais il y a aussi entre nous maintes affinités. C'est pourquoi nous fûmes toujours attirés vers les Français. L'esprit latin ne fut jamais étranger en ces parages.

L'ancienne Autriche, avec laquelle nous vivions en communauté politique, déploya de tout temps une activité incroyable pour dérober la France à notre vue et la Hongrie à la vôtre. Pendant quatre siècles, elle éleva entre nous une muraille artificielle. Néanmoins, nos poètes et écrivains ont su franchir cette muraille et se précipiter vers Paris, leur seconde patrie, vers la France, - leur foyer intellectuel."¹⁰ Est-ce que les journalistes français ont compris la logique de la pensée de Kosztolányi ? Probablement pas. Peut-être n'avaient-ils même jamais rien lu de cette polémique avec Antoine Meillet. Mais la conférence de Désiré Kosztolányi eu, on s'en doute, un grand succès à Budapest.

Mais revenons à 1932: c'est une année très importante pour une autre raison aussi. C'est à Budapest que se tenait le congrès international des PEN Clubs. Dans le PEN Club Hongrois, il y a le "Comité des Trois", c'est-à-dire le conseil présidentiel (au lieu d'un seul président) ; avant le congrès, en effet les luttes intestines entre les "anciens" et les "modernes" s'étaient terminées par le compromis classique, c'est-à-dire l'union sacrée entre Ferenc Herczeg, Jenő Heltai, et le plus jeune, Désiré Kosztolányi.¹¹ Le fonds Kosztolányi nous apporte des surprises à propos de cet événement: les articles des journaux français de l'époque, c'est-à-dire de 1932.¹² L'un de ces articles a pour but de présenter le PEN Club Hongrois et Désiré Kosztolányi. C'est un pur poète. Amoureux de sa langue natale, personne ne connaît mieux que lui la musique des mots, et n'en jouit davantage. A une époque si peu favorable à la poésie, Kosztolányi garde une foi profonde dans sa vocation... Mais si Kosztolányi est un poète excellent, il n'est pas un moindre romancier. Son *Empereur Sanglant* est depuis longtemps traduit en anglais et en allemand et sa Chère Anne imprime sa marque dans l'histoire du roman hongrois. (Les Nouvelles Littéraires) Les participants au dixième congrès international des PEN-Club se sentent bien à Budapest. Il y a des discours, des banquets, des séances officielles, ils peuvent retrouver une des plus splendides capitales de l'Europe, "la ville des lilas et des acacias". Mais le congrès va s'ouvrir. Réussiront-ils à travailler utilement en vue d'une meilleure entente internationale, sans jamais faire de politique ? Deux cent cinquante hommes et femmes de lettres de tous les pays vont devoir résoudre ces problèmes en quatre jours aux cours de quatre séances. Le correspondant souligne: "On nous reçoit de façon magnifique. Le faste, la grâce, la gentillesse de l'hospitalité "magyar" nous ravissent". Ils rencontrent des écrivains hongrois (p.ex. Babits, Kosztolányi) courtois et galants, discourant sans difficulté en cinq ou six langues.¹³ Dans ces articles, ils s'agit surtout de Kosztolányi, car c'est grâce à lui que le congrès a été bien organisé. C'est un vrai succès pour Kosztolányi devant les français aussi, bien qu'il ne soit pas à ce moment le président officiel du PEN Club. Cela ne fait rien ! Au cours de l'été 1932 il reçoit le diplôme de Chevalier de la Légion d'Honneur, avec Sándor Eckhardt et Sándor Hevesi. A propos de cette distinction, il reçoit une lettre amicale d'Aurélien Sauvageot. Voici sa réponse (une lettre du fonds non publiée, pleine d'humour, pleine d'esprit):

Mon Cher Ami,

Je vous remercie infiniment de vos lignes très amicales. La distinction que je viens de recevoir de la République magnanime n'est pas pour moi si modeste que vous aviez l'amabilité de le dire. Elle est très haute et très grande venant d'un pays que j'ai toujours estimé comme ma patrie spirituelle.

Je regrette aussi de ne pouvoir vous rencontrer dans les rues de Budapest et ne pouvoir entendre votre voix. Mais je vous assure néanmoins que vous n'êtes pas absent. Je m'entretiens presque chaque jour avec votre dictionnaire, que je ne consulte pas mais que je lis du commencement jusqu'à la fin comme une lecture passionnante. Oh la douceur de la philologie ! Vous nous avez rendu un fier service. Grâce à vous, nos générations futures sauront déjà le français. Et si mon français n'est pas encore impeccable, imputez ça, Cher Ami, à vous-même: vous nous devez encore l'autre partie de ce chef d'oeuvre linguistique du (SIC) "Hongrois-Français", que nous attendons tout impatientement. Dans notre langue, "Sauvageot" n'est plus un nom propre: il est devenu un terme commun. On en parle déjà comme d'un objet, et on vous prononce toujours (c'est le signe de la grandeur), avec un "S" minuscule. Et c'est votre gloire hongroise. J'ai entendu l'autre jour un gosse disant: "passe-moi mon Sauvageot". Et j'en étais très fier.

Recevez, Cher Sauvageot, en même temps que cette confiance, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

Votre D.K.

Il est clair que cette distinction est pour Kosztolányi un encouragement pour l'avenir ! Mais l'été suivant, en 1933, il tombe très malade, il n'a plus beaucoup de temps devant lui.

Les documents examinés par nous jusqu'ici ont trait à la période 1930-1932. Ce que nous pouvons encore analyser de la période suivante a été publié après sa mort. Après sa mort, La Nouvelle Revue de Hongrie publie un article de Kosztolányi: "Notre langue - notre forteresse..."¹⁴ "Ma langue maternelle est le hongrois et je m'exprime en hongrois: ce fait est le plus grand événement, le plus grand et le plus incomparable de ma vie. Ce n'est pas quelque chose d'extérieur comme mon veston ou même comme mon corps. C'est infiniment plus important que la hauteur de ma taille ou bien ma force physique. Il est en moi, au fond de mon être, dans mon sang, dans mes centres nerveux, comme un secret métaphysique. Dans cette vie unique c'est le seul moyen qui me permettra de me manifester. J'y pense très souvent, chaque jour. Aussi souvent qu'à ma naissance, à ma vie et à ma mort."¹⁵ Ce qui est intéressant ici, c'est que Kosztolányi lui-même

avait traduit en français cet essai désignant sa langue maternelle comme le plus grand événement de sa vie. C'est un message: de son magyarisme et de son européanisme.

Des documents cités, se dégagent des enseignements sur les relations de Désiré Kosztolányi avec la France. Mais ces documents, nous permettent aussi de comprendre la profession de foi de son poème l'Europe.

KOSZTOLÁNYI

EUROPE ! C'est toi
C'est vers toi que va mon chant
Dans le trouble aveugle de notre siècle,
Et pendant que d'autres t'enterrent au son des toscins dans la nuit,
Je te salue avec un dithyrambe sonore
Je te dis bonjour.

O continent ancestral
Vieux, grélé, saint, auguste,
Educateur des âmes, filtrant les goûts et les odeurs,
Miraculeux au front large, lettré,
Vieille Europe.

Je lutte pour toi, même si tu es une marâtre,
A toi je heurte ma bouche, et je voudrais avoir des baisers qui t'ensorcèlent,
Et j'aimerais t'asservir par mes paroles pour que tu finisses par m'aimer.

Qui pourrait m'enlever d'ici,
Qui pourrait m'arracher à tes seins ?
N'ai je pas été ton fils fidèle et probe ?
Ne me suis-je pas assis des nuits durant
A la lumière de ma lampe, depuis mes jours de gosse
Pour apprendre ta leçon,
En écoutant, en admirant les paroles de cent langages,
Jusqu'à ce que chaque parole se soit glissée dans mon coeur ?
Depuis lors, on a compris mon bredouillement,
J'ai des centaines de parents, ou que j'aïlle,
En quelque lieu où je sois jeté, j'ai des milliers de frères.

Et-vous, bardes de peuples lointains,
Poètes, lutez, plaidez pour nous dans vos pays,
Plaider contre ceux qui sont contre nous
Plaidez pour nos mères

Et nous allons plaider chez nous pour vous,
 Pour que vos mères puissent vivre.
 Criez ensemble,
 Esprits courageux de l'Europe, poètes,
 Dites que c'est le fauve lâche qui se sache dans son gîte,
 Et que ce n'est que la taupe aveugle qui se creuse un tunnel.
 Chantez ensemble,
 Lumières, princes, princes des esprits,
 Dites que c'est l'âme qui est notre château-fort, que notre château-fort est un
 château de nuées,
 C'est cette forteresse-là que nous bâtissons jusqu'au ciel, par amour opiniâtre
 et dur
 Et avec des paroles éthérées.
 Recommencez à bâtir, poètes,
 Soldats de la forteresse éthique.

(Trad. A. Prudhommeaux et Z. Sárffy.)

NOTES

- 1 Ferenc Baráth, *Dezső Kosztolányi*. Zalaegerszeg, 1938, pp. 118-127; György Rába, *Szép hűtlenek*. Budapest, 1969, pp. 215-318; György Timár, "Egy Versfordító dilemmái", in *A műfordítás ma*, Budapest, 1981, pp. 347-378.
- 2 Dezső Kosztolányi, *Idegen Költők*. Budapest, 1942, pp. 7-8.
- 3 Dezső Kosztolányi, "Lángelmék", *Nyugat*, p. 5.
- 4 György Sáfán, *L'héritage littéraire de Désiré Kosztolányi*, MTAK 11. Budapest, 178. Ms 4619/91-106.
- 5 V. Ferenc Kiss, *Az érett Kosztolányi*, Budapest, 1979 pp. 505-529.
- 6 Les nouvelles de la revue *Nyugat*, février 1931; *op. cit.*, Sáfán, Ms 4619/94. Désiré Kosztolányi, *Défense d'une Langue Nationale*. Trad. László Gara 13 f. *La Revue Mondiale Paris*, 15 janvier 1931.
- 7 *Op. cit.*
- 8 La visite des journalistes français à Budapest, 31 décembre 1932, n-45, pp. 101-103.
- 9 *Op. cit.*, Désiré Kosztolányi, *L'instrument de la littérature hongroise*.
- 10 *Op. cit.*
- 11 Pen-Club Poets, Essayists, Novellists, fondés en 1921. Le Pen-Club Hongrois est fondé en 1926. Son premier président était Jenő Rákosi, le deuxième Désiré Kosztolányi, de 1930.
- 12 *Op. cit.*, Sáfán, Ms 4627/14. Les participants du dixième congrès international des Pen-Clubs à Budapest, par Tibor Koeves, *Les Nouvelles Littéraires*, p. 97; Le congrès des Pen-Clubs par Léon Kochnitzky, *Les Nouvelles Littéraires*. Ms 4627/13; Un article du journal *Le Temps*, lundi 18 avril 1932. Ms 4627/12.
- 13 Lettres, Sciences et Arts. Le congrès du P.E.N. Club. Gazette de Hongrie, le 21 mai 1932 n. 20.
- 14 *Op. cit.*, Sáfán, Ms 4619-105. Notre Langue-notre forteresse... traduit en français par Kosztolányi. Nouvelle revue de Hongrie
- 17 *Op. cit.*

La pensée économique hongroise et sa diffusion dans les universités françaises *

Dans cette contribution, on se propose d'étudier les facteurs à l'origine de l'intérêt manifesté en France à l'égard de la pensée économique hongroise depuis l'après-guerre jusqu'à nos jours.

On distinguera, dans un premier temps, l'environnement dans lequel la Hongrie, dans les années 50 et 60, a appliqué un modèle de développement calqué sur celui de l'URSS et qui, de ce fait n'a guère attiré l'attention des spécialistes (I).

Dans un second temps, la recherche d'une plus grande rationalité économique, à la suite de l'insurrection populaire de 1956¹, les mesures économiques retenues, la nature des recommandations formulées par les économistes et ultérieurement la décision du leadership hongrois de changer le cours des choses ont largement contribué à façonner un modèle divergeant du modèle centralisé (II), ce nouveau cours de la politique économique et l'émergence de la pensée économique hongroises ont attiré l'attention d'un nombre grandissant de spécialistes occidentaux, notamment en France, à tel point que les économistes hongrois, au cours des dernières années, ont été considérés, dans notre pays, comme les pionniers et en même temps comme les rénovateurs de l'économie dans les économies socialistes (III).

1. L'économie hongroise dans l'ensemble Est-européen

A première vue, rien ne prédisposait l'économie hongroise à en faire un modèle particulier retenant l'attention des observateurs occidentaux. Pour des raisons diverses,² comme les autres économies Est-européennes, lors de l'extension de la domination de l'URSS sur la région, les différents pays n'eurent guère la possibilité de refuser un "cadeau" qui leur était offert, selon l'expression de l'économiste F.Jánossy. En outre, l'application à la lettre du modèle expérimenté en URSS présentait aussi l'avantage d'avoir été testé auparavant et donc se révélait plus facile à mettre en oeuvre dans une économie dualiste et semi-développée qui était alors celle de la Hongrie³.

* Je remercie W. Andreff et I. Salgó pour leurs remarques sur une première version de ce texte. Je demeure seul responsable des jugements émis ainsi que des éventuelles erreurs.

Comme dans les autres économies socialistes, la pensée économique de l'époque était toute tournée vers l'application de solutions visant à engager l'économie socialiste dans la voie d'une croissance extensive⁴, contribuant à poser les "bases matérielles de l'accumulation socialiste", et à rattraper le plus rapidement possible le niveau de développement des pays capitalistes. Ce projet s'inscrivait dans un environnement particulier, celui de la guerre froide, donc peu propice aux contacts et aux échanges avec les économistes des pays capitalistes.

La pensée économique de l'époque, en Hongrie, était très dogmatique⁵ et ne recherchait plutôt que des solutions à des problèmes pratiques. Elle exprimait l'idée stalinienne de l'existence d'un monde physico-naturel dans lequel les problèmes à solutionner n'étaient que des problèmes techniques. Parallèlement la dimension idéologique de la pensée économique permettait d'évacuer la fonction critique de la réflexion économique en posant comme vérité universelle les lois de l'accumulation socialiste⁶.

A l'Ouest, l'intérêt académique manifesté à l'égard de l'économie politique du socialisme se portait naturellement vers l'URSS et sur la théorie économique du socialisme. Il faut bien considérer qu'à cette époque, l'information disponible en URSS même était très limitée. Par extension, en généralisant, la réflexion sur le fonctionnement de la planification en URSS pouvait facilement être appliquée aux autres économies socialistes, notamment à la Hongrie. Ceci explique donc le peu d'intérêt porté, au cours des années 50 et 60, aux expériences économiques qui se déroulaient dans cette région. Ce n'est que plus tardivement que les études sur ces pays se sont développées.

Il serait faux de croire, comme les faits vinrent le confirmer, que les économies socialistes Est-européennes ne furent que des simples clones du modèle soviétique, bien au contraire. Elles connurent des soubresauts violents résultant, entre autres, de l'application du modèle soviétique ainsi que du rythme soutenu de l'industrialisation (Pologne et Hongrie en 1956). Ces chocs furent le signal d'une inflexion significative des politiques économiques poursuivies dans ces pays, en Hongrie notamment⁷.

L'économie politique de la planification, à cette époque, était normative et praxéologique. Normative, dans ce sens que quelques principes à respecter (combinaison et proportionnalité des facteurs de production, système de prix, gestion administrative) devaient permettre d'atteindre les objectifs planifiés, praxéologique car toute orientée vers l'action. Dès lors, il ne restait peu de place à la fonction critique de l'économie politique. L.Szamuely rend bien compte du climat dans lequel s'est développée la première réflexion sur la gestion de l'économie socialiste⁸.

Toutefois, ce sont les difficultés mêmes rencontrées par les planificateurs et les dirigeants hongrois qui vont être l'occasion d'une réflexion économique à plusieurs niveaux devant conduire, plus d'une dizaine d'années après le choc de 1956, à l'adoption d'une réforme d'ensemble du mécanisme économique, connu sous le nom du Nouveau Mécanisme Economique (NME).

2. L'ouverture du modèle centralisé et la recherche de nouvelles normes de régulation

Deux phases doivent être ici distinguées. La première, a trait à la réflexion sur la nature des instruments à appliquer pour remédier aux dysfonctionnements de l'économie socialiste, la seconde concerne la réflexion économique proprement dite. Les deux auront une influence notable sur le cours ultérieur des choses.

Dans un premier temps, après 1956, le gouvernement hongrois s'est engagé dans une réforme de la planification. Elle a porté, en grande partie, sur les instruments tels que les prix (intégration de la notion de rareté relative) et le profit, la notion de rentabilité. Dans l'agriculture, les règles administratives de gestion ont été assouplies. Les quantités de produits livrables n'ont plus été déterminées à partir d'ordres mais sur la base de contrats, les prix agricoles ont été libérés; dans l'industrie, les entreprises ont pris en compte des indices qualitatifs moins nombreux en lieu et place des indices quantitatifs qui, en raison de leur complexité, n'étaient généralement pas respectés.

La réflexion économique s'est engagée tout d'abord sur le système de gestion administrative et plus particulièrement sur la nature des mécanismes à mettre en place pour lui substituer un mécanisme de régulation indirecte, reposant sur un plus grand degré de décentralisation. Le débat a porté, en premier lieu, sur la rationalisation des indicateurs d'efficacité, puis sur le rôle du capital et son utilisation rationnelle dans la planification ; on a également réfléchi sur le rôle des prix et leur fonction paramétrique au service de la planification macroéconomique. Le pionnier, dans ce domaine, a été György Péter, dont les travaux, dès 1953, ont abordé ces questions cruciales⁹. Il faut également signaler les propositions, iconoclastes pour l'époque, de l'économiste Tibor Liska, qui, le premier, et cela avec quelque trente années d'avance, recommandait de fixer les prix domestiques en se basant sur des prix mondiaux. On imagine le tollé que ces propositions entraînent¹⁰. On retrouve ces préoccupations, très théoriques, dans plusieurs types de travaux. Les travaux de János Kornai, tout d'abord, consacrés à l'étude des mécanismes de l'économie administrée¹¹ ont eu un retentissement considérable. Pour la première fois les dysfonctionnements de l'économie socialiste n'étaient plus imputables à des facteurs subjectifs (mauvaise interprétation d'ordres corrects par les échelons intermédiaires, sabotage de la part d'éléments hostiles, etc...), mais au système lui-même. Par nature, ce système avait tendance à épuiser et à gâcher les ressources disponibles en privilégiant des objectifs ambitieux, souvent irréalistes, sans lien direct avec les moyens disponibles. Il en découlait de nombreux goulets d'étranglement, l'apparition de déséquilibres permanents, etc. L'étude, conduite à travers une approche socio-économique décrivait le fonctionnement des ministères de branche, faisant ressortir la façon dont les décisions étaient prises aux différents échelons. L'auteur, quelque vingt années plus tard, publiera son oeuvre *L'économie de la pénurie* qui révolutionnera la façon d'analyser le fonctionnement des économies socialistes¹². Par la suite, les travaux de Kornai ont porté sur l'analyse des modèles mathématiques de planification. L'idée qui prédominait était tout d'abord

théorique mais avec des incidences pratiques. L'auteur propose un modèle formalisé de l'économie illustrant l'idée de décentralisation. Son modèle le plus connu, celui de planification à deux niveaux ¹³ tente d'établir une procédure d'élaboration des plans fondée sur un dialogue entre le Centre et les unités décentralisées. Le Centre émet ses préférences (soit les quantités de matériel, soit des ressources financières) et les unités décentralisées (les entreprises) maximisent sous contrainte. Ce modèle théorique a connu des tentatives d'application au cours des années soixante, bien sûr avec quelques difficultés¹⁴. Un autre économiste a contribué aussi à l'approfondissement de la réflexion économique. Il s'agit d'András Bródy¹⁵, qui a essayé, dans la lignée des travaux de l'économiste américain, prix Nobel d'économie, W.Leontief, d'appliquer l'analyse input-output à l'économie socialiste, en tentant de résoudre une question très complexe, celle de la détermination simultanée des prix et des quantités. Là aussi, on remarque la dimension théorique de la réflexion avec ses préoccupations pratiques.

Ce double mouvement va se précipiter, au cours des années soixante, avec la décision du Comité central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois (le nom du parti communiste) d'entamer une vaste discussion dans le but de réformer l'ensemble de l'économie hongroise et qui aboutira à la mise en place du Nouveau Mécanisme Economique, le 1^{er} janvier 1968.

La décision du pouvoir politique repose sur le constat suivant : les réformes introduites après 1956, à l'exception de l'agriculture, n'ont pas produit d'effets positifs. L'idée qui se fait jour est la suivante : les réformes partielles sont inefficaces, il est nécessaire de mettre en place une réforme d'ensemble qui affecte le mode de fonctionnement de l'économie. Cette réforme audacieuse cherche à dynamiser l'économie hongroise, en tentant de l'insérer dans la division internationale du travail, en stimulant ses branches les plus productives. Les moyens retenus sont : le rôle accru des prix, la liberté pour les entreprises d'organiser leurs relations avec leurs fournisseurs et leurs clients, le rôle accru du profit, l'utilisation d'instruments de guidage indirect (crédit, fiscalité), etc... Cette réforme n'a pas atteint les objectifs qu'elle s'était assignés, et, au cours des années soixante-dix et quatre-vingts, les autorités ont été conduites à procéder, à plusieurs reprises, à des "réformes dans la réforme" faisant de cette dernière un processus *sui-generis*.

Il ne s'agit pas ici de faire l'historique de cette réforme¹⁶, simplement il est intéressant de voir que le développement contrarié de cette réforme, imputable à des facteurs économiques et politiques divers¹⁷ a eu, à son tour, une influence à la fois sur le cours de la politique économique, à travers de nombreuses mesures de politique économique, de réformes institutionnelles, et sur celui de la réflexion économique, avec notamment l'étude des problèmes de la cohabitation du plan et du marché, le rôle de l'économie informelle, l'analyse des cycles de l'investissement, la question des droits de propriété dans le socialisme, sans parler de l'ouverture de l'économie et de l'influence des prix mondiaux sur l'économie domestique¹⁸. C'est dans ce contexte que J.Kornai publiera son ouvrage *l'Economie de la pénurie* dont le titre indique bien une des réalités de l'économie

hongroise, malgré les tentatives de décentralisation et de recherche d'une plus grande efficacité économique. D'autres auteurs, de la jeune génération, L.Antal, T.Bauer, L.Gábor, L.Halpern, J.Koltay, L.Salgó, A.Soós, entre autres, ont fourni des contributions remarquées à l'analyse de cette phase "ni-plan, ni-marché". A l'exception des deux premiers, ces économistes sont tous francophones et ont et sont toujours régulièrement invités à enseigner dans les universités françaises. Parmi les thèmes abordés, on peut citer : l'économie secondaire ou informelle, la fiscalité, les relations salariales, les cycles d'investissement, les blocages institutionnels, le rôle du commerce extérieur, etc. Tamás Bauer, dans ses travaux sur l'investissement¹⁹ dégage les cycles d'expansion et de récession de l'investissement en relation avec le phénomène de la pénurie. Les firmes sont poussées à accroître le volume de l'investissement, seul moyen pour leurs dirigeants de concrétiser leur contribution à l'augmentation de la richesse nationale. L'accroissement rapide du volume de l'investissement va entraîner des pénuries croissantes de ressources, les firmes vont alors se tourner vers l'extérieur, contribuant à l'augmentation du déficit de la balance commerciale, le centre, ensuite bloque les nouveaux projets d'investissement et pousse à l'achèvement des projets en cours, ce qui réduit la tension et permet le recommencement du cycle. L.Antal a insisté sur l'aspect institutionnel en présentant une typologie des modèles de planification et en insistant sur la contradiction existant entre la dimension politique (système vertical) et le degré de décentralisation souhaité par les réformateurs. Il montre aussi²⁰ comment on a assisté à une recentralisation rampante au cours des années 70. Les travaux de I.Gábor et P.Galassi, sur l'étendue et la fonction de l'économie secondaire sont eux aussi une contribution importante à la compréhension du fonctionnement de l'économie socialiste, notamment dans la phase de décentralisation.

3. Les études des économies socialistes en France et la place de la Hongrie.

Pour diverses raisons facilement compréhensibles, et qui ont été mentionnées au début de la section précédente, l'intérêt pour l'économie socialiste hongroise, au début de son existence, n'a pas suscité beaucoup d'attention. Ce qui allait devenir la soviétologie française, s'intéressait alors prioritairement à l'URSS qui avait l'avantage non seulement de la préséance, mais aussi de la durée et de la dimension. Les premiers chocs des années cinquante en Pologne et en Hongrie vont contribuer à porter plus d'intérêt à l'étude des pays frères. Au cours de cette période, ce sont plutôt les études de sciences politiques ou historiques qui prévalaient²¹. On trouve peu de références à la période antérieure et même postérieure à 1956, à l'exception de quelques travaux notables²². Au cours des années soixante, on commence à mentionner les travaux des théoriciens économistes hongrois, notamment dans les travaux de Ch.Bettelheim²³ consacrés aux problèmes de l'économie politique de la planification. Une des raisons de ce faible intérêt tient peut-être au décalage qui existait à l'époque entre les préoccupations des théoriciens français et celles de leurs partenaires au bord du

Danube. En France, les études de soviétologie étaient très idéologisées, privilégiant les catégories marxistes alors qu'en Hongrie, la pensée économique cherchait à s'échapper du paradigme marxiste et à se "laïciser", ce qu'elle est aujourd'hui parvenue à réaliser.

Il faudra attendre l'arrivée de la "nouvelle soviétologie" française au cours des années soixante dix pour voir s'étendre les centres d'intérêt en direction des études hongroises. Dresser la liste des travaux consacrés à l'analyse de l'économie hongroise ou à certains de ses aspects serait trop long. Toujours est-il que les chercheurs français ont intégré la dimension hongroise dans leurs travaux consacrés à l'économie socialiste²⁴. Les recherches conduites au sein du *Centre d'économie internationale des pays socialistes (CEIPS)* de l'université de Paris I dirigé par Marie Lavigne vont se traduire par la publication de plusieurs ouvrages intégrant des études sur l'économie hongroise²⁵ ; parallèlement, certains de ses membres vont entreprendre des missions de plus ou moins longue durée en Hongrie, sous les auspices de différents instituts dépendant de l'Académie hongroise des sciences. Il faut aussi mentionner la création, à l'Université de Grenoble II, de l'Unité de recherche grenobloise sur les économies et les normes du socialisme existant (URGENSE), sous la direction de Wladimir Andreff. Dès sa création, ce centre a constitué un pôle très dynamique et a vite acquis une réputation internationale, envoyant ses chercheurs en Hongrie et recevant, pour des séjours plus ou moins longs, des chercheurs appartenant aux différents instituts de recherche de l'Académie hongroise des sciences, ou bien en provenance d'autres institutions (plans, université, etc.). Il faut également noter, tant au CEIPS qu'à l'URGENSE, le nombre non négligeable de thèses de doctorat d'Etat ou de troisième cycle portant sur différents aspects de l'économie hongroise : modèles de planification et nouveau système de régulation, stratégie industrielle des firmes, structure industrielle de l'économie hongroise, relations économiques de la Hongrie avec la CEE, aspects comparatifs entre la France et la Hongrie dans le domaine de la politique salariale, etc. Ce nouveau courant d'échange vient après l'établissement de contacts épisodiques entre divers centres (Institut d'économie mondiale et l'université Dauphine), ou bien la tenue de colloques universitaires. Cependant, au cours de la seconde moitié des années soixante-dix et des années quatre-vingts, les relations vont s'intensifier. Outre les missions régulières de chercheurs français, citons, entre autres, la tenue du colloque franco-hongrois organisé conjointement par l'université Paris X-Nanterre et l'université Paris I qui s'est tenu en février 1978²⁶. Il accueillait, du côté hongrois des économistes prestigieux, notamment MM. Tamás Nagy, directeur de l'Institut d'économie, Béla Csikós-Nagy, Ministre chargé de l'Office des Prix et des Matériaux, József Bognár, directeur de l'Institut d'économie mondiale, Márton Tardos, alors rattaché à l'Institut pour les recherches sur la conjoncture et les marchés (KOPINT). Chacune de ces personnes ont joué un rôle décisif dans la conception et la mise en oeuvre de la réforme ; et certaines ont continué (Csikós-Nagy jusqu'en 1984) et continuent (Tardos) encore à jouer un rôle déterminant dans l'approfondissement de la réforme. M. Tardos, est le principal initiateur, avec R. Nyers, des réformes institutionnelles et notamment de

la "privatisation" des entreprises hongroises (en fait, le changement de statut d'entreprises d'Etat en sociétés anonymes, dont le contrôle est entre les mains d'autres entreprises). Dans la délégation hongroise, un jeune économiste allait jouer dans les années quatre-vingts un rôle non négligeable dans le développement des relations académiques franco-hongroises, Jenő Koltay. Quelques mois plus tard, en effet, il sera le premier économiste hongrois de la jeune génération à venir enseigner dans une université française (université de Paris X) pour quelques mois, des expériences similaires suivront à Lille, Nancy. Il a été précédé quelques années auparavant par d'autres chercheurs hongrois : András Nagy à Grenoble II, Egon Kemenes à l'université Paris-IX-Dauphine. Auparavant J. Kornai avait reçu le titre de docteur *Honoris causa* de l'université de Paris II en 1979. Il faut noter, au cours de la même période, le rôle actif joué par l'Institut hongrois, dirigé par deux personnes très dynamiques dans la diffusion de la pensée économique hongroise, MM. M. Klein et T. Nemes. De nombreux économistes sont venus présenter les différentes facettes des réformes hongroises dans les locaux désuets et attachants de la rue Talleyrand. Citons, entre autres, MM. Tamás Morva, Gerd Biró.

Le développement des relations entre les économistes de l'Institut d'économie et les économistes français allait connaître un nouvel élan au cours des années quatre-vingts. A travers plusieurs réseaux universitaires, les économistes hongrois francophones²⁷ ont ainsi la possibilité de venir enseigner dans les universités françaises (Lille I, Paris IX, Paris II, Lyon II, Rennes II) ou de faire des recherches dans des grands établissements (EHESS, laboratoires du CNRS) pour des périodes plus ou moins longues, sans compter les possibilités de missions de plus courtes durées, dans le cadre des accords signés entre l'Académie hongroise des sciences et le CNRS, ou bien encore, la participation à des colloques²⁸. Ces coopérations sont l'occasion de publications communes dans des ouvrages collectifs ou bien de publications individuelles d'auteurs hongrois dans des revues scientifiques (*Revue d'études comparatives Est-Ouest*, publiée par le CNRS) ou de vulgarisation (*Courier des Pays de l'Est*, publié par la Documentation française). Il faut mentionner, en retour, la publication d'articles d'auteurs français dans les revues économiques hongroises: *Acta Oeconomica*, *Ipargazdasági Szemle* (Revue d'économie industrielle), *Tervgazdasági Fórum*. Signalons l'existence d'un *programme international de coopération scientifique* franco-hongrois signé sous les auspices des deux institutions sus-mentionnées et qui se propose d'étudier les mutations technologiques, les nouvelles formes de régulation du marché du travail et la modernisation des entreprises. Ce programme ambitieux, signé pour quatre années (1986-1990) rassemble des économistes et des sociologues des deux pays appartenant à différentes équipes de recherche dans chacun des deux pays (vingt chercheurs dans chaque pays répartis dans plusieurs équipes de recherche). Il a déjà donné lieu à la tenue de plusieurs colloques, en France et en Hongrie et un rapport intermédiaire est paru dans la revue aixoise *Technologies, Idéologie, Pratiques* dans sa dernière livraison de l'année 1988.

Au-delà des réseaux et des relations personnelles qui sont à l'origine du développement de ces relations, il faut bien sûr considérer les facteurs qui

expliquent cet engouement pour la Hongrie qui est aujourd'hui le pays avec lequel les économistes français entretiennent les relations les plus nombreuses et les plus suivies avec leurs collègues magyars.

On peut avancer plusieurs raisons : les liens de coopération scientifique entre les deux pays avec la signature de nombreux accords ; mais ceci ne fait que refléter une disposition particulière des Hongrois à rechercher des contrats scientifiques avec leurs collègues occidentaux²⁹. Une raison en est, il me semble, une plus grande exigence scientifique. Pour les chercheurs français, la recherche hongroise est considérée aujourd'hui comme qualitativement supérieure à celle qui se fait dans les autres pays socialistes ; les centres d'intérêt (l'ajustement structurel, l'analyse des cycles, la structure des échanges, l'économie informelle et sa mesure, la détermination des salaires et la segmentation du marché du travail, la stratégie des entreprises, etc) rejoignent les préoccupations des chercheurs français ; il est intéressant, d'ailleurs, de constater que les soviétologues (hongarologues, devrait-on dire !) jouent de moins en moins le rôle d'intermédiaire pour faire connaître les travaux hongrois auprès des autres disciplines économiques. Il leur reste toutefois à analyser les évolutions économiques et politiques d'une économie que l'on peut considérer aujourd'hui comme une économie "quasi-non socialiste" selon l'expression d'un éminent sociologue budapestois impliqué dans le processus de transformations en cours. L'intérêt manifesté à l'endroit de la pensée économique hongroise n'implique pas nécessairement une adhésion aux thèses développées le long du Danube par les économistes hongrois, qui d'ailleurs entre eux, sont divisés par des points de vue et des analyses parfois très tranchés. On en veut pour preuve la polémique qui est née autour d'un article³⁰ rédigé, retour d'une mission en Hongrie, par l'économiste S.Latouche. Dans sa contribution, l'auteur s'interroge sur la signification de la démarche hongroise. L'argument de S.Latouche est qu'en abandonnant, à juste titre, une idéologie inopérante (le marxisme), les Hongrois enfourchent une autre idéologie (ou un autre paradigme), celle du libéralisme, qui a selon l'auteur largement échoué en Occident. D'où l'attitude sceptique de S. Latouche qui voit mal comment les Hongrois pourraient se servir avec succès d'instruments qui sont contestés en Occident. La thèse de Latouche a été contestée, même violemment, par des auteurs hongrois ; en France, elle a suscité une polémique avec un spécialiste de l'économie socialiste, W.Andreff³¹. Sans vouloir prendre le point de vue de Sirius, disons que les débats en cours en Hongrie, résultant en partie des difficultés économiques, et qui s'inscrivent dans le processus de démocratisation, ont largement dépassé les tenants et aboutissants de cette polémique.

CONCLUSION

L'accumulation des difficultés économiques, la qualité des chercheurs, la capacité d'écoute des dirigeants hongrois sont quelques unes des raisons qui expliquent pourquoi en Hongrie, la science économique a connu un tel développement et pourquoi l'économie hongroise, à travers ses diverses expériences, suit le chemin qu'elle suit aujourd'hui. Les chercheurs français ont su trouver des idées originales et accueillir des économistes de valeur qui leur ont permis de mieux apprécier les réalités de leur économie. La permanence et la qualité des échanges le confirment. Peut-être pourrait-on dire, à la vue des difficultés économiques qui subsistent, que cette greffe n'a pas eu d'effets encore perceptibles sur le plan de l'efficacité économique. Mais ce serait peut-être trop demander à une discipline qui, sous différents cieux, se montre souvent incapable d'agir durablement sur le cours des choses.

NOTES

- 1 Officiellement reconnue comme telle par M. Imre Pozsgay, membre du Bureau Politique du P.S.O.H. et ministre d'Etat.
- 2 Cf. I.T. Berend et G. Ránki, *The Hungarian Economy in the Twentieth Century*, New York, St. Martin's Press, 1985, et *Hungary. A Century of Economic Development*, New York, Harper & Row Publishers, Inc, 1974.
- 3 Cf. W.Brus, *Histoire économique de l'Europe de l'Est (1945-1985)*, Paris, La Découverte, 1986.
- 4 Cf. L.Szamuely, "La première vague du débat sur le mécanisme économique en Hongrie (1954-1957)" in, J.Kornai & X.Richet, *La voie hongroise. Analyses et expérimentations économiques*, Paris, Calmann-Levy, 1986. Le même auteur a publié récemment les textes les plus significatifs qui ont jalonné le débat économique au cours des 30 dernières années dans son pays : *A Magyar Közgazdasági Gondolat Fejlődése, 1954-1978. A szocialista Gazdaság Mechanizmusának Kutatása* (Développement de la pensée économique hongroise, 1954-1978. Recherche sur le mécanisme de l'économie socialiste), Budapest, Közgazdasági és Jogi Könyvkiadó, 1986.
- 6 On trouve ici une contradiction du marxisme soviétique. De critique, l'analyse marxiste, transférée dans l'environnement soviétique, est devenue normative.
- 7 Cf. W.Brus, op.cit., X.Richet, *Le modèle hongrois. Marché et plan en économie socialiste*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1985.
- 8 L.Szamuely, op.cit.
- 9 G.Péter, "A gazdaságosság jelentőségéről és szerepéről a népgazdaság tervezésében" (Le rôle et l'importance de l'efficacité dans la planification économique), *Közgazdasági Szemle*, 1(2), 1954, pp. 300-24. Auparavant la revue s'appelait *Magyar-Szovjet Közgazdasági Szemle*, c'est-à-dire Revue hungaro-soviétique d'économie !
- 10 Sur quelques unes des idées de T.Liska, cf. X.Richet, "Un friedmanien socialiste ?", *Esprit*, avril 1984, "Dynamique de l'entreprise et droits de propriété : vers un entrepreneurship socialiste", *Analyses de la SEDEIS*, janvier 1983.
- 11 J.Kornai, *Overcentralization in Economic Administration*, Oxford, Oxford University Press, 1959. L'ouvrage est paru en 1957 en Hongrie mais a été rédigé avant 1956.
- 12 J.Kornai, *A Hiány*, Budapest, Közgazdasági és Jogi Könyvkiadó, 1980, traduit en anglais sous le titre *Economics of Shortage*, Amsterdam, North-Holland, 1980 et en français, sous le titre *Socialisme et économie de la pénurie*, présentation de Marie Lavigne, Paris, Economica, 1984.

- 13 J.Kornai et Th.Lipták , "Two-Level Planning", *Econometrica*, 33, 1965 ; J.Kornai , *Mathematical Planning of Structural Decisions*, Amsterdam, North-Holland, 1975, X.Richet , "Planification macro-économique indicative et modélisation en Hongrie", *Economies et sociétés*, Cahiers de l'ISMEA, Série G, n° 41, 1985.
- 14 X.Richet , *Le modèle hongrois*, op.cit.
- 15 A.Bródy , *Proportions, Prices and Planning*, Amsterdam, North-Holland, 1970.
- 16 X.Richet, op.cit., également "Politiques d'ajustement et réformes institutionnelles en Hongrie, 1979-1985" in M.Lavigne et W.Andreff , *La réalité socialiste. Crise, Adaptation, Progrès*, Paris, Economica, 1985, P.Hare, H.Radice & N.Swain , *Hungary : A Decade of Economic Reform*, Londres, George Allen & Unwin, 1981, le n° spécial de la *Revue d'Etudes comparatives Est-Ouest*, vol. XVII, n° 2, 1986 : Réformes et politiques en Hongrie, 1980-1985, X.Richet , "Hongrie : cent fois sur le métier...", *Analyses de la SEDEIS*, n° 65, septembre 1988.
- 17 La presse soviétique, citée dans les journaux hongrois s'est récemment fait l'écho du rôle de l'URSS dans l'éviction des éléments réformateurs du Bureau Politique du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, M.Rezső Nyers, notamment, qui vient de retrouver des fonctions officielles, en tant que ministre d'Etat, membre du Bureau Politique, après un long séjour à l'Institut d'économie de l'Académie hongroise des sciences.
- 18 Ces questions sont abordées dans les différentes contributions rassemblées dans *J.Kornai & X.Richet*, op.cit.
- 19 T.Bauer , *Tervgazdaság, beruházás, ciklusok* (Planification, investissement, cycles), Budapest, Közgazdasági és Jogi Könyvtár, 1981, cf aussi "Les cycles d'investissement dans les économies planifiées" in *J.Kornai & X.Richet*, op. cit.
- 20 Cf. L.Antal : "Développements avec quelques digressions. Le mécanisme économique hongrois dans les années 70" in *J.Kornai & X.Richet*, op. cit.
- 21 Cf. par exemple *L'histoire des démocraties populaires* de F.Fejtő, Paris, Le Seuil, 2 tomes, 1979.
- 22 Cf. P.Kende, *Logique de l'économie centralisée. Un exemple : la Hongrie*, Paris, SEDES, 1964.
- 23 Ch. Bettelheim , *La transition vers l'économie socialiste*, Paris, Maspéro, 1970.
- 24 Cf. J.-Ch. Asselain , *Profit et plan en économie socialiste*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1981, M.Lavigne, *Les économies socialistes soviétiques et européennes*, Paris, Armand Colin, 1979, W.Andreff , "Redéploiement ou renouveau de l'économie hongroise. Point de vue d'un "outsider"" *Revue d'Etudes comparatives Est-Ouest*, n° 4, décembre 1981.
- 25 M.Lavigne (sous la direct. de) : *Economie politique de la planification en système socialiste*, Paris, Economica, 1978, M.Lavigne (sous la direct. de) , *Travail et monnaie en système socialiste*, Paris, Economica, 1981.
- 26 F. Renversez & M.Lavigne (ed.) , *Régulation et division internationale du travail. L'expérience hongroise*, Paris, Economica, 1979.
- 27 Il est intéressant de noter que l'existence de telles opportunités ont conduit certains économistes à apprendre rapidement notre langue !
- 28 Cf. B. Chavance (ed.) , *Régulation, cycles et crises dans les économies socialistes*, Paris, Editions de l'Ecole des hautes études en sciences sociales, 1987, cf. également les actes du colloque sur la politique économique hongroise dans les années quatre-vingts, in *Revue d'Etudes Comparatives Est-Ouest*, n° 4, 1986.
- 29 Au détriment, bien souvent, des contacts avec les chercheurs des autres pays socialistes.
- 30 S.Latouche , "Le désarroi des économistes hongrois", *Reflets et perspectives de la vie économique*, n° 6, décembre 1984. L'article est également paru dans une revue hongroise, *Tervgazdasági Fórum*, n° 1, 1986.
- 31 W.Andreff , "De quelques malentendus à propos de la réforme économique en Hongrie" in revue *CLES. Cahiers Lillois d'économie et de sociologie*, n° 12, 1988, UER de Sciences économiques et sociales, Université de Lille I qui reproduit plusieurs contributions à ce débat.

L'absurde et le grotesque chez Samuel Beckett et István Örkény

La littérature de l'absurde et du grotesque se prête même de nos jours aux interprétations les plus contradictoires. La confusion vient tout d'abord de l'utilisation abusive des deux termes *absurde* et *grotesque*. Par ailleurs, il est vrai que par définition ni l'absurde ni le grotesque ne se manifestent à l'état pur dans la littérature romanesque ou théâtrale.

C'est l'une des raisons pour lesquelles la critique classe sous l'étiquette "littérature de l'absurde" aussi bien les oeuvres de Camus, Sartre, Beckett, Ionesco, Adamov, Pinter, que celles de Kafka, Capek, Havel, Mrožek, Rożewicz ou d'Örkény, Szakonyi, Nádas etc.¹

Il est vrai que les études plus approfondies font une distinction entre ces auteurs, mais de nombreuses confusions restent à dissiper. Pour n'en citer qu'une, en relation directe avec mon sujet, voici ce qu'écrit Marie-Claude Hubert, dans son remarquable livre sur le théâtre des années cinquante : "Tandis que Brecht place l'aliénation au niveau social, Beckett, Ionesco et Adamov la situent au coeur du langage... Le théâtre américain, le théâtre brechtien, mettent en scène une aliénation psychologique ou politico-sociale. La modernité même du théâtre européen des années 1950-60, sa dimension philosophique, c'est de montrer la forme la plus profonde d'aliénation, celle de l'être au langage, celle qui constitue la structure même de la psyché".²

Bien qu'établissant une distinction très pertinente entre le théâtre de Brecht et celui de Beckett, l'auteur oublie que dans les années soixante - sous la double influence du théâtre absurde et du théâtre brechtien, une nouvelle sorte de littérature fait son apparition en Europe centrale et orientale, une littérature à laquelle la définition de Marie-Claude Hubert ne s'applique pas.

Compte tenu d'autres types de malentendus engendrés par la confusion entre genre littéraire, catégorie philosophique ou esthétique et style, il ne sera pas inutile de remonter aux racines des notions couvertes par les mots "absurde" et "grotesque", tout en essayant de relever les sources possibles de ces malentendus et de définir mon point de vue pour éviter au maximum les pièges que je viens de mentionner, et d'autres que j'essaierai de montrer par la suite.

ABSURDE vient du latin "absurdus", composé de "surdus" (sourd) et du préfixe "ab-" (qui détonne, qui est discordant). Son sens : "Qui est contraire aux lois de la raison ou du bon sens".³ Ses synonymes : illogique, contradictoire, impensable, incohérent, inconséquent, extravagant, stupide. Si je cite cette définition, c'est pour faire ressortir par la suite les similitudes et les différences entre les notions d'absurde et de grotesque, grotesque qui de son côté apparaît pour la première fois en 1532 sous la forme *crotesque*, de l'italien *grotesca*, dérivé de "grotta" (grotte). Sa première signification relève du domaine des beaux-arts. Je ne voudrais pas m'étendre plus longuement sur l'explication du terme

grotesque, signifiant "ornements fantastiques peints ou sculptés", ni sur ses valeurs métaphoriques si bien expliquées dans les *Essais* de Montaigne. Toutefois la définition que donnent les dictionnaires pour l'utilisation littéraire du grotesque n'est pas éloignée sur certains points de celle de l'absurde : "Le comique de caricature", dit le Robert, dictionnaire de la langue française, "poussé jusqu'au fantastique, à l'irréel..." L'exemple limite est la définition de la forme adverbiale du mot grotesque donnée par le même dictionnaire où l'on trouve ceci : "grotesquement" voir "absurdement".

Aussi bien que les dictionnaires, des études approfondies sur l'absurde et le grotesque font ressortir la difficulté à distinguer nettement les deux notions.

En Allemagne, les interprétations se sont longtemps rattachées au nom de Wolfgang Kayser qui considère le grotesque comme une structure où l'absurde a un rôle dominant. Théorie fortement controversée par Mikhaïl Bakhtine qui nie catégoriquement toute relation du grotesque avec l'aliénation, et qui met l'accent sur le côté ludique, populaire et collectif de la notion du grotesque. Sans entrer dans les détails de cette polémique, il convient de remarquer que les deux chercheurs ont travaillé sur des matériaux littéraires éloignés les uns des autres dans le temps et dans l'espace (un piège à éviter dans nos recherches).

La notion de l'absurde sera certainement répandue dans l'usage littéraire par Albert Camus. *Le Mythe de Sisyphe* restera l'une des oeuvres fondamentales de la littérature de l'absurde, dont il formule ainsi le concept : "Ce monde en lui-même n'est pas raisonnable, c'est tout ce qu'on peut en dire. Mais ce qui est absurde, c'est la confrontation de cet irrationnel et de ce désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme".⁴ Ce "désir éperdu de clarté" dont parle Camus et qui se manifeste dans ses oeuvres et celles de Sartre, va creuser un fossé entre la littérature de l'existentialisme et celle de l'absurde, celle-ci tendant à créer une unité entre ses postulats fondamentaux et la forme dans laquelle elle s'exprime.

Basée sur la philosophie existentialiste, la vision du monde des auteurs de l'absurde peut être définie par ces mots de Ionesco dans *Notes et Contre Notes*: "Est absurde ce qui n'a pas de but... Coupé de ses racines religieuses ou métaphysiques, l'homme est perdu, toute sa démarche devient insensée, inutile, étouffante".⁵

Beckett exprimera aussi cette absudité de la condition humaine. Quand on présente les pièces de Beckett en Pologne, en Tchécoslovaquie ou en Hongrie, l'opinion est aussi partagée qu'en occident et le succès aussi éclatant, mais pour des raisons différentes. Ce qu'on appelle "absurde de l'Europe de l'Est" ne voit pas le jour en même temps. Il fait son apparition d'abord presque simultanément en Pologne, en Tchécoslovaquie et en Yougoslavie, puis quelques années plus tard en Hongrie et en Roumanie. Mais la situation socio-économique est à peu près identique : c'est le renouveau social succédant à l'ère stalinienne. Au-delà des frontières et malgré des différences plus ou moins importantes, ces littératures ont en commun de présenter la transmission des traditions nationales, manipulées, une certaine manière d'assumer le passé historique, le sentiment de "petit pays", la nature du pouvoir, la critique de la terreur et de la violence etc. Et

ces derniers traits caractéristiques permettront de faire une distinction très nette entre le théâtre de Beckett, Ionesco et Adamov d'une part et de Mrožek, Roźewicz, Havel, Klima, Örkény, Szakonyi d'autre part. Car il est vrai que tous ces auteurs ont en commun de refléter les angoisses, les préoccupations d'un grand nombre de leurs contemporains, des similitudes peuvent même être démontrées à partir de leurs modèles (littérature et peinture surréalistes, peinture abstraite, philosophie existentialiste) et de leurs maîtres (Joyce, Kafka, etc.) communs jusqu'au langage de leurs pièces. Les différences n'en sont pas moins importantes que les ressemblances.

Chez les occidentaux, le fonds commun est ce sentiment d'anxiété métaphysique face à l'absurdité de la condition humaine, philosophie héritée directement des existentialistes, avec cette différence non négligeable que, tandis que Sartre et Camus expriment leur désarroi devant l'irrationnel de la condition humaine par un raisonnement logique, Beckett, Adamov ou Ionesco expriment la faillite, la désintégration du langage même.

Par contre, le théâtre des pays d'Europe centrale et orientale également dénommé absurde, au lieu d'afficher une philosophie de l'absurde face à l'existence, au lieu de montrer l'individu jeté dans le vide sans aucune issue possible, est pour sa part profondément enraciné dans l'histoire et il présente l'individu face à la société - souvent sous forme allégorique. Qu'elles soient des paraboles philosophiques pessimistes (Havel : *La fête en plein air*), des satires grotesques de la société (Mrozek : *Tango*) ou des tragi-comédies (Örkény: *La famille Tot*), toutes ces pièces sont une critique impitoyable de la société. Pour rester à István Örkény, *La famille Tot* démontre comment n'importe quelle dictature parvient à soumettre l'individu à une profonde humiliation. Chat est le miroir grotesque de la société hongroise des années soixante, à travers cet amour d'ailleurs très touchant de vieilles personnes et leurs rivalités. *Une grande famille* est une critique acerbe du mauvais fonctionnement d'un système socio-politique, tandis que *Pisti dans la mer de sang* exige même une certaine connaissance de l'histoire moderne de la Hongrie, des procès "truqués" de la révolte de 1956, des années de la consolidation difficile présentés dans cette pièce tragi-comique.

En France, en Angleterre, aux Etats-Unis, ou encore en Pologne et en Tchécoslovaquie, l'absurde et le grotesque ont une tradition. En Hongrie, les tentatives de Zsigmond Reményik, de Béla Balázs, de Milán Füst ou de Tibor Déry resteront isolées. C'est ainsi que le grotesque apparu dans les années 60-70 occupera une place privilégiée dans notre littérature.

Le théâtre du grotesque (c'est le terme qui convient ici) atteindra son apogée en Hongrie dans les années 70 avec les pièces de Károly Szakonyi, István Csurka, Tibor Gyurkovics et surtout avec celles d'István Örkény, avant de s'essouffler dans les années 80.

Dans la suite, je limiterai ma comparaison aux oeuvres théâtrales de Beckett et d'Örkény, deux cas exemplaires, en essayant de faire apparaître les difficultés et les malentendus qui surgissent lors de l'interprétation de deux oeuvres aussi différentes sous la même étiquette.

Sur le plan philosophique, idéologique, on ne peut se contenter de parler des différences entre l'univers de Beckett et d'Örkény. L'opposition dont il s'agit est tellement évidente que la classification des deux auteurs sous la même étiquette de l'absurde semble être pour le moins arbitraire.

L'angoisse, le désarroi métaphysique face à l'absurdité de la condition humaine exprimés par les philosophies existentialistes seront accompagnées chez Beckett d'une désintégration de l'être humain, de l'impossibilité de toute communication interpersonnelle, de la mise en question du langage même.

La notion de l'absurde n'est certes pas étrangère au monde d'Örkény, et il en parle à maintes reprises. Dans une lettre adressée au spectateur en guise de préface à *La Famille Tot*, il précise son opinion sur l'absurde : il cite le *Mythe de Sisyphe* de Camus, évoquant la punition la plus cruelle : un travail inutile et infructueux, et ajoute : "Moi aussi, je pense souvent à Sisyphe, surtout depuis la guerre que j'ai vécue. Je pense entre autres que le sort des Hongrois a toujours été riche en situations absurdes."⁶ Mais à l'encontre de Camus, Örkény en tire une autre conclusion : "L'existence n'est pas absurde, mais elle peut devenir absurde dans certaines situations, à certaines époques."⁷

Et il en donne cette définition : "Est absurde l'action que nous faisons sans espoir."⁸ Et il ajoute encore à propos de *La Famille Tot* : "Moi, je dis - et c'est le sujet de *La Famille Tot* - que la seule issue de l'homme est l'action. C'est pour cela que je laisse Tot tuer, bien que le meurtre qu'il commet soit déjà insensé, absurde, inutile. Tot devient un héros absurde."⁹

Quelle différence entre cette conception de l'absurde et celle de Beckett ! Quelle différence entre ces personnages grotesques et cette "galerie de crevés" pour reprendre les termes de Beckett ; galerie de cervés sortis tout droit de Bosch, de Breughel, êtres sans visage et sans identité, clowns, clochards, pitres châtiés, Vladimir et Estragon, Pozzo et Lucky, Murphy, Molloy, Malone, ces "M" interchangeables. Il suffit de renverser la lettre "M" pour obtenir le "W" initial de Watt qui résumera ce "cogito" cartésien déformé : "Je parle sans cesse, donc je suis peut-être."

Il est vrai que, chez Örkény aussi, on rencontre ce phénomène si répandu dans la littérature moderne qui consiste à donner le même nom à plusieurs personnages. Dans *Une grande famille*, tous les personnages s'appellent Bokor. Mais ce procédé n'a rien à voir avec la dénomination ludique, jouant aux calembours chez Beckett, ni avec les personnages interchangeables de Robbe-Grillet. Il est plus proche des noms identiques que Faulkner donne aux personnages d'une même famille. Chez Örkény aussi, être Bokor atteste une appartenance, une sorte d'attitude commune face à une situation donnée, de plus, étant tous cheminots, ils deviennent symboles, faisant partie d'un réseau hautement symbolique.

A la différence des personnages de Beckett, ceux d'Örkény essaient de sortir de leur situation absurde ou grotesque. Il est à remarquer que quand Örkény parle du grotesque, on est vraiment tenté de faire des rapprochements avec les définitions de l'absurde. En effet, dans une interview donnée en 1967, Örkény définit ainsi le grotesque : "Je pense que le grotesque est essentiellement la

réponse du XX^e siècle au XIX^e. Au XIX^e siècle, les premiers trains rapides ont été mis en marche, on a vaincu les maladies contagieuses, et on croyait que l'humanité savait tout et vivait sous le signe des mœurs qui la délivreraient du péché, de la guerre, de la stupidité, de l'abjection... Dans cette atmosphère optimiste, l'homme a pris confiance en lui, mais le XX^e siècle a brutalement démenti toutes ces espérances par les deux guerres mondiales, par les milliers de morts civils, par les camps de concentration, par les horreurs incroyables."¹⁰

Et à la question du journaliste : "Mais qu'est-ce qui est grotesque en tout cela?", Örkény répond : "L'incroyable, la contradiction." En effet, l'essentiel du grotesque est dans l'incroyable, dans la contradiction, dans l'inattendu, et pour reprendre encore les mots d'Örkény : "un équilibre entre le ridicule et le tragique".¹¹

Quand Örkény parle du grotesque, il l'utilise au moins dans trois sens : la philosophie, la manière de voir le monde, le style.

On a vu le premier sens qu'Örkény donne au grotesque. En ce qui concerne sa manière de voir le monde, il le conçoit comme un monde à l'envers. Chez lui, ce n'est pas l'homme qui tombe dans le puits, mais c'est le puits qui tombe sur l'homme. "Le grotesque", dit-il encore, "c'est la probabilité de l'improbable. Il suppose une éventualité absurde, et la soumet aux lois du monde réel. Il crée un monde souverain, où par exemple la gravitation est toujours valable, mais avec un signe contraire. L'objet laissé tomber ne tombe pas, mais il s'élève. Et ceci avec une régularité infaillible."¹²

Le principe du grotesque chez Örkény est effectivement la logique de l'improbable. Selon Bergson, la nature de l'improbable comique ne diffère pas de celle des rêves. Or, chez Örkény aussi, tout est probable. Dans l'une des pièces qui se rapproche le plus des pièces Beckettiennes, *Pisti*, tout comme Orlando chez Virginia Woolf, passe par des métamorphoses, il change même de sexe, et ressuscite après son exécution.

Le troisième sens du mot grotesque est pour Örkény le sens stylistique. "Mon style est grotesque", déclare-t-il. "Il y a là un peu de Ionesco en ce qui concerne l'absurde et la primauté de la pensée, un peu de Giraudoux du point de vue poétique, et un peu de Kafka par le tragique."¹³ Ici aussi, il faut le noter, Örkény mêle genre littéraire et style. Pour en rester au style, le mot-clé du style grotesque chez Örkény, c'est le lieu commun. "Le grotesque vient du lieu commun", dit-il. "À partir du moment où un lieu commun est en situation, il commence à vivre, il signifie quelque chose". Et Örkény s'explique : "La phrase comment ça va, ma chérie devient grotesque dans une situation où le mari trouve sa femme dans les bras d'un autre et veut se tuer."¹⁴

L'œuvre d'Örkény fourmille de tels exemples grotesques. Sur ce point, dans l'utilisation des lieux communs, des clichés, il y a d'étonnantes ressemblances avec les pièces de Beckett, Adamov ou Ionesco. On sait que Ionesco a écrit *La Cantatrice chauve* après avoir longtemps médité sur l'absurdité des clichés des manuels d'anglais.

Örkény lui-même utilise des clichés dès son premier ouvrage, et il attire notre attention sur le fait que *La famille Tot* n'est qu'une série de lieux communs.

Quand Tot abaisse son casque sur le front pour ne pas gêner le commandant, Mariska remarque : "Tu vois, mon Louis chéri, avec un peu de bonne volonté, on peut faire des miracles."¹⁵ Et quant Tot ne veut pas sortir des cabinets, elle dit : "Qu'est-ce que tu fais ? Tu n'as donc pas de cœur ? Il n'y a donc que ton plaisir qui compte pour toi ?"¹⁶ Ou encore un cliché qui serait banal si la personne à qui Tot s'adresse n'était pas un ancien avocat qui a quitté son métier pour pratiquer celui des vidangeur : "Puis-je vous demander le montant de vos honoraires, mon cher Maître ?".¹⁷

Sans multiplier les exemples relevés chez Örkény, citons-en à présent quelques-uns empruntés aux ouvrages de Beckett. Les clichés mis en valeur par la situation sont aussi fréquents dans ses romans que dans son théâtre. Par exemple, quand Hamm (aveugle) demande son chien (noir) : "Clov - tes chiens sont là. (Il donne le chien à Hamm qui l'assied sur ses genoux, le palpe, le caresse)

Hamm : Il est blanc, n'est-ce-pas ?

Clov : Presque".¹⁸

Ou cette série de lieux communs dans la pseudo-conservation de Vladimir et Estragon :

"Vladimir : Charmante soirée

Estragon : Inoubliable

Vladimir : Et ce n'est pas fini

Estragon : On dirait que non

Vladimir : Ça ne fait que commencer

Estragon : C'est terrible

Vladimir : On se croirait au spectacle

Estragon : Au cirque

Vladimir : Au music-hall

Estragon : Au cirque etc."¹⁹

Les dialogues rythmés par les répliques des interlocuteurs s'interrompent à chaque instant, car il ne se produit pas de véritable dialectique de pensée. Dans un monde sans aucun but, le dialogue devient un simple passe-temps. Il montre l'impossibilité de communiquer, la profonde solitude qui hante les personnages becketttiens. Cette solitude se reflète encore plus nettement dans leurs monologues intérieurs, où le souci primordial sera ce que Heidegger formule ainsi : "Qui serait capable de se taire au sujet du silence ?". Et pour sa part, Beckett dit dans son *Innommable* : "... je ne peux pas continuer, il faut continuer, je vais donc continuer, il faut dire des mots tant qu'il y en a, il faut les dire, jusqu'à ce qu'ils me trouvent, jusqu'à ce qu'ils me disent, étrange peine, étrange faute, il faut continuer, c'est peut-être déjà fait, ils m'ont peut-être déjà dit, ils m'ont peut-être porté jusqu'au seuil de mon histoire, devant la porte qui s'ouvre sur mon histoire, ça va être le silence, là où je suis, je ne sais pas, il faut continuer, je ne peux pas continuer, je vais continuer."²⁰

Aussi grotesques que soient les situations et les personnages eux-mêmes chez Örkény, les dialogues ne perdent pas de leur cohérence pour autant. Car bien que la communication entre les deux sœurs soit boîteuse dans la pièce intitulée *Chat*, bien que Madame Orbán et sa sœur Giza évoquent même leur passé commun sous une lumière différente et contradictoire, le lecteur (ou le spectateur) pourra reconstituer la vérité à travers les mensonges et les affabulations des deux vieilles dames. (Encore un côté très moderne de l'écriture d'Örkény, et il ne serait pas inutile de comparer l'utilisation de cette technique par Örkény et par d'autres modernes, d'examiner comment un Faulkner ou un Robbe-Grillet utilise ce procédé pour effacer l'histoire, et d'évaluer le rôle du lecteur dans le processus création-réception chez Örkény.)

Un dernier cas où la limite entre absurde et grotesque est des plus floues : c'est l'humour, qui est incontestablement l'un des éléments les plus importants de l'univers d'Örkény et de Beckett.

L'absurde et le grotesque ont en commun l'inattendu. On peut y ajouter l'humour. Cicéron n'a-t-il pas dit que rien n'est plus amusant que l'inattendu ? Et Pirandello, avec le "*Sentimento del contrario*" ajoute un élément à la théorie du grotesque que Victor Hugo développe dans la préface de *Cromwell*. Effectivement, outre l'inattendu c'est le contraste qui est à l'origine du grotesque, de l'absurde, aussi bien que l'humour.

Sans viser le moins du monde à l'exhaustivité, voici quelques sous-catégories où l'inattendu et l'effet de contraste servent de source à l'humour grotesque et absurde, difficilement dissociables :

a/ Contraste entre la situation et le ton :

Quand Tot et le vidangeur discutent du problème de pomper ou ne pas pomper le contenu des cabinets, le vidangeur dit : "Même l'eau du lac le plus pur, si vous l'agitez, il lui faut du temps pour se décanter, se rasseoir, pour retrouver sa cristalline limpidité."²¹

b/ Contraste entre ce qu'on dit et ce qu'on entend :

Tot dit : "Un commandant est un commandant, il n'a qu'à commander, il n'a pas à s'occuper du qu'en dira-t-on." Et le commandant entend ceci : "Un commandant est un macaque à amender, et il se met au cul le qu'en dira-t-on."²²

c/ Contraste entre ce que les personnages pensent et ce qu'ils disent :

Quand Tot est déjà sur le point d'avouer au commandant qu'il en a assez de faire du cartonage :

Commandant : Alors, on continue à cartonner ?

Tot : C'est à moi que vous dites ça ?

Commandant : A vous

Tot : Je peux dire la vérité ?

Commandant : Bien sûr ! Allez-y !

Tot : Eh bien, moi ... (un coup de coude énergique de Mariska le fait changer d'avis) Eh bien, moi, j'aimerais cartonner encore un peu."²³

On a déjà mentionné le contraste entre les situations et les lieux communs énoncés, les cas où le personnage sourd répond à la troisième question tout en donnant la réponse à la première etc.²⁴ Chez Beckett, il n'en est pas autrement.

L'humour jaillit à chaque phrase de ses personnages. Comme Beckett est un destructeur de l'histoire et du personnage romanesque, déjà au niveau de l'écriture se manifeste une sorte d'humour où s'opère l'autodestruction du récit. On lit dans *Innommable*: "Ici tout est clair. Non, tout n'est pas clair, mais il faut que le discours se fasse."²⁵

L'histoire est également présentée d'une façon ironique : "Cette histoire ne sert à rien, je suis en train presque d'y croire."²⁶ L'inattendu a un effet humoristique dans ses dialogues :

"Hamm : Quelle heure est-il ?

Clou : La même heure que d'habitude."²⁷

Mais où Beckett se plaît peut-être le plus, c'est dans le rôle de déformateur des proverbes, dictons, expressions figées. Ici aussi c'est le contraste, l'inattendu qui crée l'humour. "Mon royaume pour un boueux !" dit-il dans *Godot*.²⁸ "Si vieillesse savait," dit Clou dans *La Fin de partie*, après avoir enfoncé Nagg dans la poubelle.²⁹ "Je n'étais pas dans mon assiette. Elle est si profonde, mon assiette à soupe, et il est rare que je n'y sois pas."dit encore Molloy.³⁰

Le côté ludique de toute la littérature de l'absurde et du grotesque est incontestable, mais - comme ces quelques exemples le montrent - la différence entre le point de départ des deux écrivains laisse sa marque sur la nature de l'humour.

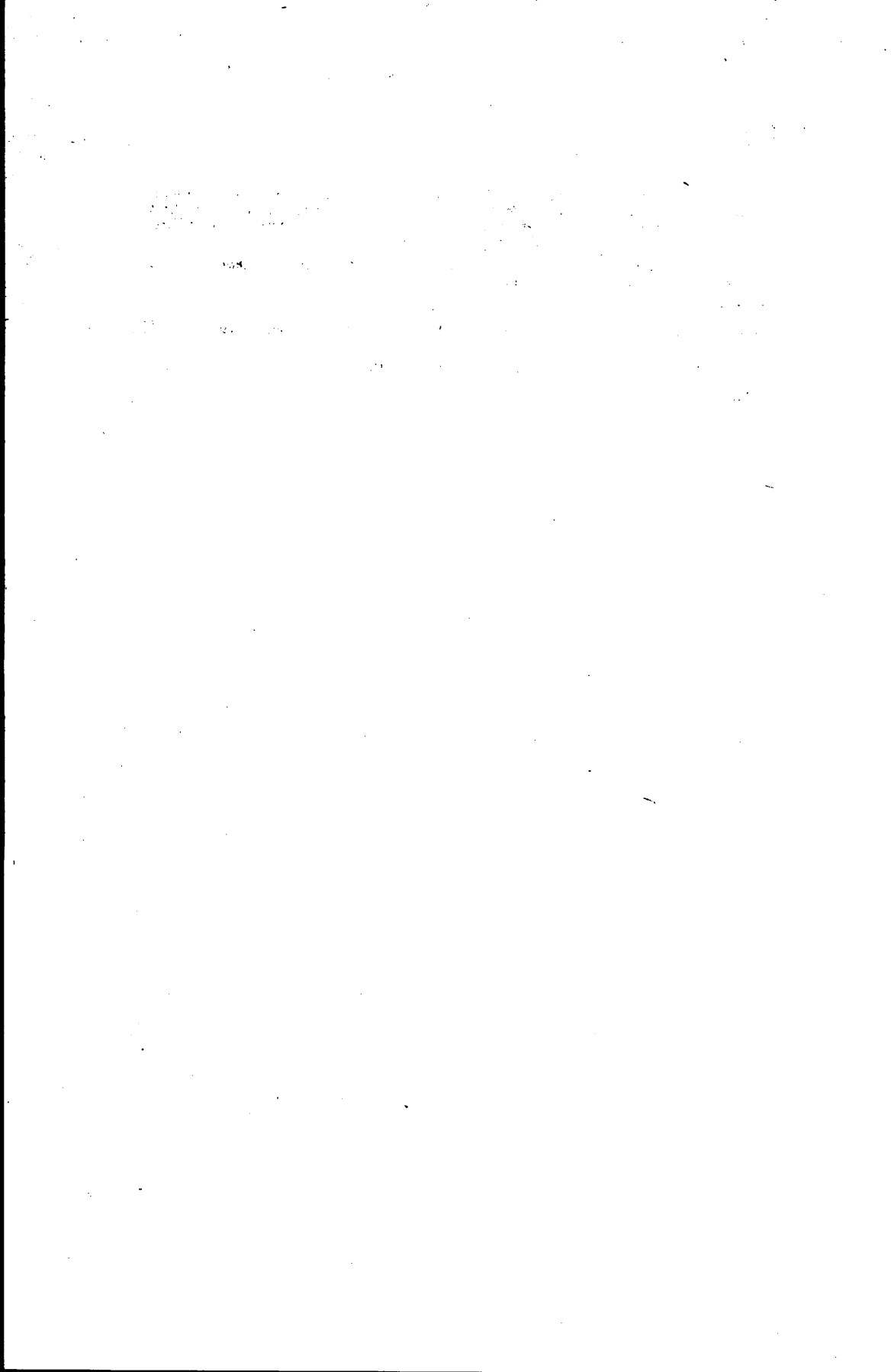
Entre les oeuvres de Beckett et d'Örkény, les différences sont au moins aussi importantes que les similitudes.³¹ Aussi peut-il être très déroutant de qualifier d'absurdes les oeuvres d'Örkény, d'autant plus que la notion d'absurde - comme nous l'avons vu plus haut - est étroitement liée dans la littérature à une angoisse métaphysique doublée d'un pessimisme foncier et de la désintégration de l'être humain et du langage même. Or, sur ce point, Örkény n'a rien à voir avec la notion de l'absurde. Même dans les moments les plus désespérés, ses personnages - tout comme lui-même - expriment leur volonté et surtout leur espoir de sortir de leur situation grotesque voire absurde.

Pour conclure, il me semble qu'une très nette distinction s'impose entre le *Théâtre de l'Absurde* et le *Théâtre du Grotesque* si l'on ne veut pas errer dans un dédale de confusions, en étudiant des dramaturgies aussi différentes que celles de Beckett et d'Örkény.

Il est vrai qu'aussi bien chez Beckett, Ionesco, Adamov, Pinter et Genet, d'une part, que chez Örkény, Havel, Mrožek, Páral ou Rózewicz, d'autre part, absurde et grotesque sont parfois indissociables. Pourtant, si l'on pense à la différence fondamentale entre la vision du monde de ces deux groupes de dramaturges, et si l'on considère que le *grotesque* du vingtième siècle comprend tout naturellement des éléments absurdes, et que le mot grotesque convient aussi bien à la manière dont ces dramaturges d'Europe centrale et orientale voient le monde qu'à leur style, il me semble tout naturel de qualifier les oeuvres de ces derniers de *Théâtre du Grotesque*.

NOTES

- 1 La consécration du terme "Théâtre de l'Absurde" est attribuée à Martin Esslin, auteur de deux ouvrages fondamentaux *Théâtre de l'Absurde*, Ed. Buchet-Chastel, Paris, 1971 et *Au delà de l'absurde* Ed. Buchet-Chastel, Paris, 1970. Ce dernier comprend un chapitre : Le théâtre de l'absurde dans les pays de l'Est qui ajoute à la confusion.
- 2 Marie-Claude Hubert, *Langage et corps dans le théâtre des années cinquante*. Ionesco-Beckett-Adamov, Librairie José Corti, 1987, p.183.
- 3 *Dictionnaire de la langue philosophique*, P.U.F. Paris, 1962.
- 4 Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, in *Essais*, Ed. Gallimard et Calmann-Lévy, Paris, 1965, p.113.
- 5 Eugène Ionesco, *Notes et Contre-notes*, Ed. Gallimard, 1962, p.232.
- 6 Örkény István. *Drámák I.* Budapest, Szépirodalmi Kiadó, 1982, p.1954.
- 7 *Ibid.*, p.197.
- 8 *Ibid.*
- 9 Örkény István. *Drámák I.*, p.197.
- 10 Örkény István. *Párbeszéd a groteszkről*. Szépirodalmi Könyvkiadó, Budapest. 1986, p.380.
- 11 *Ibid.*, p. 400.
- 12 *Ibid.*, p. 381.
- 13 *Ibid.*, pp. 211-212.
- 14 *Ibid.*, pp. 136-137.
- 15 István Örkény. *La famille Tot*, l'Ed. Gallimard. 1967, pp.29-30.
- 16 *Ibid.*, pp.103-104.
- 17 *Ibid.*, p.16.
- 18 Samuel Beckett, *Fin de partie*, in *Théâtre I.*, Ed. de Minuit, Paris, 1971, p.176.
- 19 Samuel Beckett, *En attendant Godot*, in *Théâtre I.*, Ed. de Minuit, Paris, 1971, p.50.
- 20 Samuel Beckett, *En attendant Godot*, in *Théâtre I.*, Ed. de Minuit, Paris, 1953, p.213.
- 21 *La famille Tot*, p.15.
- 22 *Ibid.*, p.49.
- 23 *Ibid.*, p.53-54.
- 24 Procédé cher au Nouveau Roman et devenu systématique dans *Inquisitoire* de Robert Pinget.
- 25 *Innommable*, p.12.
- 26 *Ibid.*, p.71.
- 27 *Fin de partie*, 146.
- 28 *En attendant Godot*, p.162.
- 29 *Fin de partie*, p.151.
- 30 Samuel Beckett, *Molloy*, Ed. de Minuit, Paris, 1954, p. 29.
- 31 Péter Nagy fait une juste distinction entre les œuvres de Beckett, d'Adamov ou de Ionesco et celles de certains auteurs hongrois dont István Örkény : "... que le ton soit tragique ou qu'il tende vers le comique par l'intermédiaire du grotesque, ces auteurs ne se contentent pas de lutter contre quelque chose, mais ils luttent en même temps, sans équivoque et avec résolution, dans l'intérêt de quelque chose. Qu'il le dise ou qu'il ne le dise pas, chacun d'entre eux entrevoit un monde plus humain et plus juste, l'idéal d'un monde plus digne de l'homme..." in *Vous et nous. Essai de la littérature hongroise dans un contexte européen*, Ed. Corvina, Budapest, 1980, p. 222.



Initiatives de l'Ecole de Paris - Interprétations hongroises

L'histoire de l'art dans l'Europe des années 1920 est beaucoup plus complexe qu'il ne paraît. C'est à peine au début des années 1960 qu'on abandonna l'idée d'une frontière infranchissable entre les tendances et l'influence de la peinture française et allemande. Mais les recherches comparatives suscitées par l'exposition commune des Fauves et du groupe Brücke ne furent pas suffisamment poursuivies en ce qui concerne les périodes ultérieures. Les années 1920 sont d'autant plus complexes, que dans la majeure partie de l'art européen, y compris dans la peinture française, on peut remarquer une influence mutuelle des métaphysiques italiens, des postexpressionnistes allemands /*Neue Sachlichkeit*/, du surréalisme de l'Ecole de Paris.

L'histoire de l'art, se bornant aux formules pures, s'abstint longtemps de prendre en considération réciproque, les interactions réelles, ce parti pris étant constamment confirmé par les faits de l'histoire mondiale, qui permettaient et exigeaient même de passer sous silence les nuances des développements régionaux.

Dans l'art hongrois comme en général en Europe Centrale, les ambitions d'un rattachement à l'art français ne furent d'abord, au XIX^e siècle, que les tendances individuelles ou des illusions de certains artistes qui cherchaient des sources d'information à Vienne, puis à Munich, puis au delà de Munich. En effet, cette dernière ville fut le centre principal de la diffusion des initiatives de l'art français, au moins jusqu'à l'impressionisme, qui est toujours resté une phase exclusivement liée à l'art français. Ensuite, dépassant le rôle élémentaire de Barbizon, c'est en gros que s'est affirmée la domination incontestable de l'art français. Et bien que ce processus n'ait pas été indépendant de l'influence des expressionnistes allemands, le rôle de Cézanne et des Cubistes a été déterminant pour l'hégémonie de l'Ecole de Paris.

Quoique l'art hongrois eût lui aussi, dans les grandes lignes suivi cette tendance, ses liens étaient plus forts dans les années 1920 avec Berlin qu'avec Paris. Rien que de normal, compte tenu d'une part du rôle international, culturel et politique de Berlin à cette époque, d'autre part du fait que l'émigration des artistes hongrois, forcés ou volontaires, trouvait plus facilement refuge à Vienne, capitale la plus proche, et en Allemagne, notamment à Berlin ou au Bauhaus, que dans des pays plus éloignés. Mais l'Ecole de Paris restait un pôle d'attraction. La tendance de ce qu'on appelle l'avant-garde hongroise à créer dès le début du siècle une certaine symbiose du cubisme français et de l'expressionnisme allemand est d'une importance primordiale dans l'histoire de l'art. Le même principe fut suivi et réalisé à la même époque dans l'activité de différents groupes indépendants en Bohême, en Pologne, en Russie, plus tard en Roumanie, ce qui

prouve l'existence d'une certaine région géographico-artistique dans cette partie de l'Europe.

La plupart des artistes hongrois émigrés regagnèrent leur pays dans la deuxième moitié des années 1920. Dès le début des années 1930, avant même 1933, les artistes et les mouvements les plus importants quittèrent Berlin et l'Allemagne. Et bien que l'Amérique en ait attiré beaucoup, la suprématie de l'Ecole de Paris devint indiscutable dans les pays de plus en plus isolés de l'Europe. Paris c'était le lieu de pèlerinage des artistes, le lieu d'épanouissement de la liberté et de la responsabilité individuelles, de l'esprit créateur. En ce sens, Paris représentait un ensemble de valeurs beaucoup plus large que l'influence concrète des initiatives de l'Ecole de Paris, et qui ne concernait pas seulement ceux qui étaient en contact direct avec l'art de Paris, c'est-à-dire qui avaient la possibilité d'y séjourner assez longtemps.

Il serait probablement exagéré de chercher dans l'oeuvre des artistes liés à l'Ecole de Paris des traits dits nationaux, un certain caractère hongrois. D'autant plus que dans les beaux-arts la recherche des traits régionaux ou nationaux n'a pas atteint la profondeur souhaitable, du moins sur le plan esthétique. Aussi tenterai-je d'évoquer les interprétations hongroises des initiatives de l'Ecole de Paris, du moins quelques-unes d'entre elles, compte tenu du fait que tous les artistes mentionnés / ou qu'on pourrait encore mentionner dans ce cadre étaient des individus solitaires, plus ou moins isolés, même si l'influence directe ou indirecte de leur oeuvre survit jusqu'à nos jours.

Aux yeux de l'histoire de l'art hongrois, Béla Czóbel /1883-1975/ est le type même du peintre lié d'une manière permanente à l'Ecole de Paris. En effet, arrivé à Paris en 1904, il participa au mouvement des Fauves, puis fut un des membres du groupe avant-gardiste des Huit, formé en 1909 à Budapest. Au cours des années de la Grande Guerre il vécut aux Pays-Bas, au début des années 1920 il exposa à Berlin et de 1925 jusqu'à sa mort il partagea son temps entre Paris et la Hongrie, notamment Szentendre. Waldemar Georges préface le catalogue de l'exposition qui eut lieu à la Galerie Zak, en hommage au peintre à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire, sous le titre : "Un grand peintre du silence". Je ne cite que des hommages qui suivent la préface. Georges Besson écrit entre autres : "Grâce à la somptuosité de son très savant langage pictural, le plus Parisien des Hongrois et le moins exhibitionniste des peintres s'est installé, depuis longtemps et avec autorité, parmi les représentants les plus originaux de l'Ecole de Paris, c'est-à-dire dans l'histoire de la peinture européenne de ce siècle". Et Jean Cassou : "Czóbel est arrivé à Paris en 1904, à temps pour participer au Fauvisme. Tout de suite, c'est donc un tempérament de coloriste qui se relève en lui. Et c'est, pourrait-on dire, le colorisme de toute l'école de Montparnasse qui éclate dans toute son oeuvre avec ses chatoiements singuliers, ses piments, ses délicatesses. Dans ces féeries, qui sont tout à fait caractéristiques de l'Ecole de Paris, sans doute faut-il discerner l'accent particulier de l'artiste, celui qu'il doit à ses origines, une savoureuse, peut-être mélancolique, en tout cas très fine et charmante sensibilité proprement hongroise..."

C'est dans ce sens que Czóbel adopte et transmet les traditions. Sans prétendre former un groupe, encore moins fonder une école, son oeuvre représente, surtout pour l'école dite de Szentendre, le goût des couleurs et la sensibilité parisienne.

István Farkas, né en 1887, héritier (puis propriétaire) d'une des plus grandes maisons d'édition hongroises, est mort en 1944 à Auschwitz. Il vécut à Paris de 1912 à 1919, puis de 1925 à 1932. Son premier maître-modèle fut László Mednyánszky, un grand solitaire qui trouvait l'inspiration dans les paysages du faubourg et leur faune populaire. Farkas lui aussi a toujours été solitaire: son colorisme marqué par le goût des Fauves, est empreint d'une tristesse permanente. Dans *Correspondances* (Paris, 1929), album pour lequel André Salmon composa des vers libres sur des détrempe de Farkas, transparaît une imagination plutôt expressionniste-surréaliste, qui pourrait être considérée comme l'intuition de sa vie constamment menacée jusqu'à la tragédie. L'apogée de son oeuvre se situe dans la première moitié des années 1930.

Le Fou de Syracuse: un paysage réel, une personne réelle, qui n'en sont pas moins un symbole de la solitude. Les chaises blanches de jardin se tordent comme des êtres vivants; un escalier blanc qui ne mène nulle part; des yeux sombres, aux orbites vides, prêtent aux visages apparemment passifs les traces du néant.

André Salmon écrit en 1929: "son imagination a été libérée par les poètes qui, quinze ans auparavant, se sont rassemblés dans l'atelier splendide et misérable de Picasso, à Montmartre... Chez ce Picasso avec qui Farkas n'a eu qu'un seul trait commun: son don luciférien de formuler le rêve par les moyens les plus totaux de la réalité".

Et c'est toujours Salmon qui écrit dans son livre de 1937 / *Etienne Farkas - Essais critiques* /: "Etienne Farkas, que la France s'honore d'avoir accueilli, est le grand peintre contemporain, installé idéalement au coeur de la modernité et au carrefour des siècles de perfection..." François Gachot, dans sa préface du catalogue de l'exposition Farkas en 1978 à la Galerie Nationale Hongroise à Budapest souligne entre autres "... cette puissance évocatrice qui est le privilège des authentiques voyants". Ce sont "des drames métamorphosés en formes et couleurs... comme s'ils portaient en eux et exprimaient pour nous l'immanente menace du destin tragique qui attendait leur créateur".

Le rattachement de Farkas à l'Ecole de Paris s'exprime dans son oeuvre par la recherche d'une harmonie humaine des formes et des couleurs, ainsi que par le passage à peine perceptible de l'harmonie à l'absurde, absurde qui n'est rien d'autre que la réalité historique. On ne peut en effet saisir le sens psychologique de cette oeuvre que sous l'éclairage des relations humaines de la Hongrie contemporaine, et si on y trouvait un présage quelconque, ce pourrait être l'attitude de l'artiste, le manque d'autodéfense, la souffrance menant au néant.

L'oeuvre de Farkas eut une certaine influence sur quelques artistes de son époque, mais, très peu connue jusqu'à la fin des années 1960, elle n'occupa que la place qui lui revenait dans les orientations de la période suivante la seconde guerre mondiale.

Ferenc Martyn suivit une carrière tout à fait différente. Né en 1899 à Kaposvár où son enfance se passa dans la maison de József Rippl Rónai, un représentant des Nabis, il vécut à Paris de 1926 à 1940. Dépassant la phase d'un constructivisme strict et précis, plein d'une imagination sensible, il fut surtout attiré par le groupe Abstraction Création. C'est dans cette ambiance internationale de l'Ecole de Paris qu'il perfectionna ses connaissances techniques, et c'est là qu'il parvint à la maturité de son art, dont l'élément essentiel est la recherche des relations de l'homme et de la nature. *Position* paraît non originale, mais si l'on tient compte de la technique de ses peintures abstraites, de l'emploi des couleurs pures, non mélangées, du caractère des motifs puisés dans la nature et plus tard aussi dans le folklore, tous traits qui demeurent jusqu'aux dernières peintures, on saisit bien les particularités de cette oeuvre, liée à l'esprit de progrès le plus général de son époque.

Revenant brusquement en Hongrie à la veille de la guerre, il ne put emporter les oeuvres de cette longue période parisienne. Ce n'est qu'à partir des années 1960-1970, grâce à des recherches récentes, que l'activité de cette période fut connue dans sa totalité, montrant une continuité extraordinaire de l'oeuvre entière, jusqu'à la fin des années 1980. Et, fait encore plus remarquable, le même esprit de continuité et de renouvellement se manifeste au-delà des peintures dans le cubisme lyrique de ses sculptures et dans l'approche minutieuse et fine de ses dessins, séries d'illustrations allant de Joyce à Cervantes, oeuvres des dernières décennies de sa longue vie.

La première série importante de dessins est *Les Monstres du Fascisme*, dix pièces de 1944, dont le thème et les problèmes se retrouvent également dans certaines peintures de 1944 et de 1945. Les apports du surréalisme contribuent à l'effet psychologique de cette série. On trouve des oeuvres analogues surtout chez les artistes liés directement ou indirectement à l'Ecole de Paris.

Ferenc Martyn, par son attitude et son oeuvre, exerça une influence marquante sur l'art hongrois après 1945. Appartenant à l'Ecole Européenne, fondée en 1946, puis à la Galerie des Points Cardinaux, il fut de ceux qui associaient les tendances de l'avant-garde au progrès social. La ville de Pécs, au sud du pays, où il habitait, devint à partir des années 1960 un des centres rénovateurs de l'art hongrois. C'est là, dans la maison où son oeuvre est à présent conservée, qu'il passa les dernières années de sa vie jusqu'en 1987.

J'ai déjà mentionné Szentendre, petite ville proche de la capitale, où Czóbel passait la moitié de son temps. On parle parfois de l'Ecole de Szentendre, ce qui n'est pas exact, puisque la plupart des artistes qui y vivaient ou y travaillaient ne formèrent jamais un groupe homogène aux méthodes et au style communs. Je n'examinerai que quelques unes des tendances des années d'avant-guerre, dont l'importance se prolongea au cours de l'époque ultérieure. Cette génération, par ses oeuvres très variées, représente une phase nouvelle de l'avant garde, inspirée par l'Ecole de Paris, sans liens directs avec les mouvements radicaux des années 1910 et 1920, plutôt liés aux initiatives de l'Europe Centrale.

Un des courants les plus caractéristiques était celui du constructivisme, représenté avant tout par Jenő Barcsay /1900-1988/. Pour lui l'ambiance de

Szentendre jouait le rôle d'une réalité préformée. La petite ville, située sur des collines, au bord du Danube, ayant conservé depuis des siècles ses places, ses ruelles, son style baroque paysan, inspira directement l'artiste, surtout après son second séjour à Paris, en 1929-1930. Parti pour Paris dans le but concret d'y étudier le Cubisme, Bacsay fut impressionné par Cézanne. De retour à Szentendre, il chercha les relations des formes et de l'espace, et parvint rapidement à une structure réduite à l'essentiel. Ses toiles, dessins et gravures, réalisés dans ce style concis, représentent dans les années 30 surtout des paysages, et par la suite, de petits détails de la ville et des maisons. La même lucidité, la même économie se manifestent dans ses grandes mosaïques figuratives réalisées à partir des années 1960, où il exprime sur une surface sans relief ni profondeur les relations des plans et des formes. Et en même temps par des abstractions successives il atteint une non-figurativité totale, dont on pourrait dire qu'elle est une nouvelle phase du suprématisme.

Cette oeuvre, symbiose de l'équilibre et de la tension, dominée par une manifestation individuelle du constructivisme, a joué encore un autre rôle dans l'art universel. Professeur à l'Ecole des Beaux-Arts à Budapest, de 1945 à sa retraite, Bacsay publia trois livres, plutôt des ouvrages d'enseignement artistique. Il s'agit de *L'Anatomie Artistique* /1953/, *Homme et Draperie* /1958/ et *Forme et Espace* /1966/. *L'Anatomie* est utilisée comme manuel dans beaucoup de pays d'Europe et des autres continents. Les dessins réalisés à la perfection témoignent également sa conception du métier de peintre.

Le sort tragique de Lajos Vajda /1909-1941/ ne lui permit qu'une dizaine d'années d'activité artistique. Il vécut à Paris au début des années 1930. Il s'inspira de l'avant-garde russe et surtout du film russe dans ses photomontages, y appliquant aussi les expériences du surréalisme pour exprimer ses idées sur l'absurdité sociale.

Rentrant de Paris, après un séjour de trois ans et demi, Vajda travailla surtout à Szentendre. Il continua d'oeuvrer dans la conception de ses photomontages, une concentration qu'il appelait "schème constructif surréaliste", et chercha un moyen adéquat pour montrer l'effet d'un objet dans une ambiance qui lui est étrangère. Vajda trouva ce moyen dans les fonds matériel et spirituel du folklore : "Nous voulons la même chose que Bartók et Kodály ont réalisée dans la musique. Je pense que dans la peinture il n'y pas eu de tendances semblables..."

En effet, ces recherches systématiques faites par Vajda et son ami peintre Dezső Korniss /1908-1984/, dont l'oeuvre se développera plus tard, exigeraient une analyse qui dépasse le cadre de cet article, d'autant plus que Szentendre, par un curieux mélange du folklore hongrois et d'une tradition locale de l'église orthodoxe serbe, a un caractère bien spécifique.

Ce que Vajda retint du surréalisme, c'est avant tout la nouvelle signification des objets dans leurs relations nouvelles. Les objets eux-mêmes sont fragments de l'entourage, des motifs bibliques ou quotidiens, présentés par le simultanisme associatif d'un esprit ordinateur. C'est de ce processus complexe que prennent naissance les couches de la signification, jamais ambivalentes. Cette conception resta en principe par la même après 1934, quand les métamorphoses des maisons

furent suivies par une série de portraits subtils, en même temps que se développait la période dite des icônes, y compris les autoportraits à l'icône, etc.

Au cours de ses dernières années, plongé dans la menace des tragédies universelles, Vajda se limita au crayon, au fusain, à l'encre de Chine. Une calvacade de lignes subtiles et minitieuses s'ordonne sur ses papiers avec la beauté d'une écriture. Des oiseaux monstrueux, des végétations dramatiques représentent cette transition unique du surréalisme à la non-figurativité.

Un autre peintre de Szentendre de la même génération, Imre Ámos /1907-1945/, victime du fascisme, fut lui aussi inspiré par le surréalisme, mais sa méthode, qu'il nommait expressionisme associatif, est apparentée surtout à celle de Chagall. "Les objets ont leur vie à eux - écrit-il -. L'un ou l'autre est entouré d'une atmosphère tout à fait spécifique, à laquelle s'associent certains de mes souvenirs. En ce moment c'est l'expression de ces images-souvenirs qui me préoccupe".

Les éléments visuels de ses toiles et de ses dessins dérivent tous de l'intimité quotidienne ou du monde des rêves de l'enfance. Ange, couteau; tronc d'arbre, miroir, coq, maison en flammes, cheval abattu, autoportraits etc, sont représentés dans un enchaînement lyrique et profondément triste. Mais l'ensemble devient dramatique, tragique après 1940, les symboles se polarisent entre le Bien et le Mal. Le journal, les poésies d'Ámos et surtout les dessins de son carnet de croquis de 1944 n'évoquent pas seulement la menace constante de la vie humaine, mais plutôt l'horreur inexprimable de l'être assujéti.

Imre Ámos et Lajos Vajda / ce dernier pouvant être considéré comme le personnage le plus original de l'avant-garde hongroise / furent à l'origine de l'Ecole Européenne et de son programme en 1946. En dépit de son nom, ce mouvement était lié à l'Ecole de Paris, conséquence logique de ce qui précède, c'est-à-dire des contacts profonds et très variés des peintres avec l'art de Paris dans les années 1930. Le renom international que connut la Guernica de Picasso en 1937 détermina dans un cercle plus large la nécessité de chercher de nouveaux moyens d'expression. Sans donner de détails sur des artistes comme Ernő Berda /1914-1961/, Béla Bán /1909-1972/, János Schnitzler /1908-1944/, membres du Groupe des Artistes Socialistes, dont quelques-uns avaient des contacts avec ceux qui travaillaient à Szentendre, on pourrait constater de façon générale que la majorité des expressions antifascistes de l'art hongrois ne fut pas indépendante de ces liens particuliers avec l'Ecole de Paris. Les traits caractéristiques concernent surtout l'attitude morale, les méthodes de l'expression, c'est dire qu'ils sont moins liés à la forme extérieure, au style individuel.

A Szentendre, où le premier musée consacré à un seul artiste fut celui de Czöbel, d'autres musées plus récents nous permettent de faire la connaissance de l'art de Barcsay, de Vajda, d'Ámos et des autres de leur génération, ainsi que de leurs successeurs. Les interprétations hongroises des initiatives de l'Ecole de Paris montrent bien, même à partir de cette sélection très incomplète, qu'une inspiration fructueuse suppose force créatrice et originalité esthétique chez l'inspirateur comme chez l'inspiré.

Kodály et la France

"En 1900 c'était une belle époque ... la vie de Paris était alors tout autre et bon pour donner une impression pour la vie. D'ailleurs tous les Hongrois, surtout peintres et littérateurs ont fait le pèlerinage de Paris comme les musulmans to (sic) Mecque...".

Cette phrase prononcée avec émotion par Zoltán Kodály, enregistrée en 1965, pourrait laisser croire que son attachement teinté d'admiration à la culture française aurait suscité des échanges nombreux entre lui et la France. Or, on s'aperçoit rapidement qu'il n'y a pour ainsi dire aucune publication à ce sujet ni en hongrois ni en français*, et quand on essaie de combler cette lacune, il est difficile de trouver matière à cette étude.

Pourtant dès l'âge de vingt-cinq ans, nous le trouvons à Paris où ses oeuvres sont jouées et appréciées même par une partie de l'avant-garde musicale française. Nous savons aussi que, de son côté, il gardera une empreinte profonde de ce séjour parisien et de la découverte de la musique française de l'époque. Ces débuts prometteurs n'ont pas été poursuivis de façon régulière, ni d'un côté ni de l'autre, pour des raisons multiples, entre autres historiques.

En effet, si on compare le nombre de séjours de Kodály en France - six fois en 84 ans - avec ceux d'autres pays, et si on tente de recenser depuis les années 20 ses oeuvres figurant au programme des concerts français, le résultat par rapport à l'Angleterre, la Suisse, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie et aux Etats-Unis paraît maigre.

En revanche, si on laisse de côté ce point de vue quantitatif pour se tourner vers sa relation intérieure, ses affinités avec la culture et la musique françaises, plus particulièrement avec celle de Debussy, on mesure toute l'importance de ce que la France lui a apporté d'influence, d'exemples et d'inspiration. Elle a joué le rôle d'un catalyseur pour son oeuvre et, en partie, pour sa carrière de pédagogue.

Ce travail sera illustré par des extraits sonores de deux interviews de Kodály que j'ai eu la chance d'enregistrer sur bande magnétique en 1965 à Paris. On trouvera en annexe la transcription littérale de ces extraits. Même sans sa voix, ils constituent un document inédit d'un grand intérêt reproduisant une conversation improvisée, donc en style parlé, avec tout ce que cela implique comme fautes ou

*

Jean Gergely, "Zoltán Kodály et l'opinion française", *Bulletin de l'Association des anciens élèves de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales*, juin 1984. Cet article évoque la biographie de Kodály pour pallier le manque d'intérêt des musiciens pour ce compositeur.

hésitations. Evidemment, les extraits des deux interviews ont été choisis en fonction de notre sujet, et nous avons pris comme fils conducteurs les trois activités principales de Kodály : celles du compositeur, du pédagogue et de l'ethnomusicologue.

Les affinités avec la culture française se traduisent chez Kodály tout d'abord par l'apprentissage de la langue française, qu'il possède parfaitement et qu'il aime au point de le pratiquer volontiers dans sa correspondance, surtout dans la période qui précède la deuxième guerre mondiale. Tout naturellement, la langue de l'interview est donc le français, malgré quelques difficultés dues à un passage brutal de l'anglais au français, puisqu'il rentrait d'un séjour de trois mois passé aux Etats-Unis.

Son apprentissage du français commence au lycée, se poursuit à l'université et au Collège Eötvös, institution créée sur le modèle de l'Ecole Normale Supérieure de Paris, où le français était obligatoire. Il a eu comme professeur entre autres Jérôme Tharaud devenu plus tard académicien.

C'est au Collège Eötvös qu'il fait la connaissance de Béla Balázs, le futur auteur du texte "le Château de Barbe-Bleue", écrit d'abord à l'intention de Kodály, avant d'être mis en musique par Béla Bartók. Balázs partage avec Kodály une bourse qu'il a obtenue en 1906 et passe avec lui quatre mois à l'Université de Berlin. A la suite de ces études, ils partent ensemble pour Paris en avril 1907. Ce premier séjour de Kodály est un événement décisif pour lui, comme en témoigne la phrase déjà citée : Paris l'a impressionné pour toute la vie. Ils découvrent ensemble la ville de jour comme de nuit ; Balázs rapporte dans son journal qu'ils ont même vu des chanteuses presque nues à la taverne "Panthéon". Les monuments, les musées, les toiles des impressionnistes dans les collections privées, toute cette vie culturelle constitue des souvenirs inoubliables. Son séjour est riche aussi en découvertes musicales : il suit les cours de composition de Charles Maria Widor au Conservatoire de Paris, et participe aux concours de solfège où il admire le niveau très élevé des participants. Les plus profondes impressions, c'est à la Bibliothèque Nationale qu'il les reçoit en lisant et relisant "la grande, belle partition de Pelléas" de Debussy. Cette oeuvre si déterminante dans son évolution, il a pu l'entendre interprétée par Mary Garden dans le rôle de Mélisande. C'est lui qui apporte les "premières notes" de cette oeuvre en Hongrie et la fait connaître à Bartók. Il s'étonne d'ailleurs que celui-ci, lors de son séjour à Paris pour le concours Rubinstein en 1905, soit "rentré sans avoir remarqué que Pelléas était déjà joué ici".

Afin de comprendre son enthousiasme pour la musique de Debussy, il n'est pas inutile de rappeler que la musique allemande, qui a atteint son apogée à la fin du 19ème siècle, a influencé toute la vie musicale hongroise. Pour les jeunes compositeurs comme Kodály, la musique de Debussy représente un autre monde musical en même temps qu'une nouvelle voie. L'esprit latin, l'impressionnisme, les couleurs, les harmonies nouvelles et l'utilisation des modes autres que le majeur et le mineur, l'emploi des échelles d'Extrême-Orient, souvent pentatoniques, constituent les éléments d'une nouvelle création musicale.

D'après Kodály, l'incompréhension de la musique de Debussy vient du fait qu'on juge sa mélodie exotique, et aussi de ce qu'il ne cherche pas des formes précises, mais plutôt une succession d'images. "Le Français se lie à la nature par la vue, même s'il écoute de la musique, il veut garder une part pour ses yeux", dit Kodály dans la nécrologie de Debussy parue dans la revue *Nyugat* en 1918, et il enchaîne : "Nous lui devons une culture de couleurs sonores... c'est comme l'impressionnisme dans la peinture". Il remarque que le plus grand mérite de Debussy est le renouvellement du récitatif, par un respect quasi scrupuleux de la langue et de la prosodie françaises. Quand Kodály dit que "personne n'a réussi comme lui à transformer la musique de la langue en musique tout court...", il se donne aussi un programme en fondant sa propre musique sur la prosodie de la langue hongroise.

L'influence de Debussy sur Kodály commence par se traduire dans une moindre mesure par une inspiration directe, comme par exemple dans "Méditation sur un thème de Debussy" écrite en 1907 sur le thème de son quatuor à cordes, ainsi que dans d'autres pièces pour piano de cette époque, ou encore dans "L'épithaphe" composée en 1918, année de la mort de Debussy, pièce qui rend sans doute hommage à ce compositeur si estimé. Ce qui est plus significatif, c'est que cette influence se prolonge ensuite dans la musique de Kodály par la transposition de ces nouveaux matériaux sonores dans la langue et la musique hongroises, par l'utilisation des échelles des mélodies populaires hongroises et par une recherche de couleurs sonores. A la question : "La musique française a-t-elle influencé votre oeuvre créatrice ?", il a répondu : "Certainement, quoique pas si beaucoup comme certains critiques l'ont dit... mais j'ai appris beaucoup en général ici".

Si nous voulons poursuivre l'examen des rapports entre Kodály et la France, cette fois du côté de l'accueil de ses compositions par les musiciens français, un événement de 1909 paraît très significatif. En effet, la Société indépendante de musique a organisé un concert dont le programme comporte les "9 Pièces pour piano" (inédites à l'époque) en première audition, jouées par Théodor Szántó, pianiste d'origine hongroise, ainsi que la création d'une pièce à quatre mains de Ravel jouée par deux enfants. D'après les souvenirs de Kodály, ses Pièces ont déclenché un débat houleux à la limite du scandale entre "Kodályistes" et "anti-Kodályistes". Il n'a pu me dire quel groupe l'avait emporté, car il n'était pas présent ; il a pris connaissance de l'événement par la revue *Comoedia*. Le même événement est rapporté plus loin, légèrement modifié : la pièce de Ravel aurait été "Ma Mère l'Oye", et leurs oeuvres auraient été considérées comme d'avant-garde. Son commentaire est intéressant : "Depuis lors j'ai tâché éviter autant que possible toute discussion, tout scandale". Pour donner sa devise esthétique, il cite un sonnet de Shakespeare sur la beauté : "Shakespeare a pensé à une personne vivante, moi, c'est la beauté que j'ai cherchée toujours".

La période qui s'étend jusqu'à la première guerre mondiale est très favorable pour les oeuvres de Kodály en France. En 1910, tandis que Bartók et Kodály préparent chacun leur premier concert composé uniquement de leurs oeuvres à Budapest, et que la critique hongroise assassine Kodály en lui reprochant entre

autres d'être influencé par l'école de Debussy, à Paris, la Sonate pour violoncelle et piano écrite en janvier, est déjà jouée- et avec succès- le 12 mars, lors d'un Festival hongrois. Le 3 mai cette Sonate obtient un franc succès à Paris, interprétée par Casella et Alexanian. Le 7 mars 1914, c'est Géza Zágón qui joue des Pièces pour piano, toujours à Paris. C'est l'année du deuxième séjour de Kodály, il arrive à Paris le 19 juin accompagné de sa femme et de Béla Bartók. En juillet ils partent pour la Suisse, et c'est à Lausanne qu'ils seront surpris par le début de la guerre.

Pendant la guerre, et entre les deux guerres, les rapports de Kodály avec la France se feront rares : il ne reviendra pas avant 1947, et de ses oeuvres les plus importantes créées entre les deux guerres peu seront données en France. A cette époque, Kodály s'exprime beaucoup par la plume, il rédige des articles d'une part en hongrois, pour défendre la cause de la nouvelle musique hongroise, d'autre part en français, publiés par la *Revue Musicale* : en 1921, alors que Bartók joue à Londres, à Paris et à Francfort les Pièces pour piano de Kodály, lui, il écrit un article sur Bartók et un autre sur la vie musicale à Budapest. En 1922, quatre articles paraissent dans la *Revue Musicale* à Paris, successivement sur les oeuvres de Bartók, sur Léo Weiner, sur l'opéra "La Tour de Voïvode" d'Ernest Dohnányi, et sur la vie musicale en Hongrie. En 1923, toujours dans la *Revue Musicale*, paraît un article intéressant notre sujet, sur la musique française en Hongrie. Kodály rappelle que déjà Berlioz a relaté dans ses Mémoires l'accueil enthousiaste de Pest ; Massenet et Delibes ont eu du succès en Hongrie ainsi que "Carmen" après son échec à Paris. Debussy et Ravel ont été bien accueillis par le public hongrois, on joue souvent Franck et Widor à l'orgue. Il conclut sur un ton plus amer : "la guerre arrêta cet élan et la situation politique actuelle (1923) est peu favorable à la propagation des oeuvres françaises".

En 1924, le critique de la revue française *Musical Courier* célèbre comme un "événement Kodály" le Festival de Salzbourg, où la "Sonate pour violoncelle seul" et la "Sérénade en trio" figurent au programme. "Háry János : suite d'orchestre" arrive de Berlin à Paris en 1929 sous la direction d'Oscar Fried. Cependant ce n'est qu'en 1939, seize ans après la création, que l'oeuvre fondamentale, le "Psalmus Hungaricus", sera enfin exécutée à Paris ; remarquons que dans d'autres villes d'Europe, cette oeuvre était au programme des concerts dès 1926. Cette représentation tardive fera dire à Kodály : "Les trois dernières étapes de la création de "Psalmus" sont Athènes, Debrecen, Paris ; ce triangle symbolise mes idées et le sens de ma vie. Le Hongrois doit être enraciné dans son sol tout en s'ouvrant à la civilisation antique d'Athènes et au monde moderne de Paris. Pour moi, la station la plus importante parmi les trois est Debrecen".

La deuxième guerre a coupé tout contact avec la France. Pendant ces années, c'est dans le cadre de l'Institut Hongrois de Paris que nous trouvons quelques oeuvres de Kodály au programme, d'après des renseignements transmis oralement : la "Sonate pour violoncelle seul" et le "2^{ème} Quatuor" en 1941, le même "Quatuor" et les "Danses de Galánta pour piano" en 1943, puis la "Sonate pour violoncelle et piano" en 1945 entre autres.

En 1947, c'est János Starker qui jouera la "Sonate pour violoncelle seul" à l'Ecole Normale Supérieure. Cette année est marquée par le retour de Kodály à Paris, accompagné de sa femme. Lors du Festival Kodály, il dirige lui-même ses oeuvres le 19 mars, puis le 22 mars c'est Géza Anda et la Quatuor Végh qui donneront un concert de musique de chambre. En même temps un article signé par Emile Haraszi paraît sur lui dans la *Revue Musicale*.

L'année suivante, sur l'invitation de l'UNESCO, il revient à Paris pour participer à une Commission de travail sur "Le rôle des arts dans l'éducation culturelle". C'est lors de sa communication qu'il lance sa boutade devenue célèbre: "il faut commencer l'éducation musicale neuf mois avant la naissance". Il insiste aussi sur le rôle social de l'éducation musicale auprès du grand public. Les responsables de l'UNESCO lui proposent un poste de conseiller pendant six mois à Paris, mais ses nombreuses fonctions et activités en Hongrie ne lui permettent de l'accepter.

Lors de la première tournée en Occident de l'Ensemble Populaire de l'Etat Hongrois en 1955, celui-ci obtient un tel succès avec le "Pas de deux de Kálló" de Kodály, que la filiale française de Pathé-Marconi l'édite en disque avec d'autres oeuvres vocales du compositeur.

L'année de son 80ème anniversaire, le 8 janvier 1962, la Radiodiffusion française programme "Háry János" et demande au compositeur de présenter son héros en français. On peut ainsi résumer son introduction : le baron de Crac, personnage de Collin d'Harleville, est une imitation du baron von Münchhausen, sorte de hâbleur qui s'attribue des aventures. Háry est différent selon Kodály, car si ses aventures sont invraisemblables, elles restent cependant possibles. Les événements historiques réels se mêlent dans cette oeuvre à l'imagination populaire. Le 8 décembre 1962 des vœux d'anniversaire arrivent du monde entier. La France s'exprime par la voix de Darius Milhaud : "Kodály représente dans notre monde musical une force saine et solide".

La première biographie due à un étranger paraît à Londres en 1964 : il s'agit de Percy M. Young : Zoltán Kodály, a Hungarian Musician. Dans la préface Kodály écrit : "J'ai consacré mes activités musicales et autres à ma patrie. C'est une joie inespérée que mon travail ait trouvé tant d'amis à l'étranger, surtout dans les pays anglophones". Le seul ouvrage en français est dû au Suisse, Jean-Pierre Amann : Zoltán Kodály, Lausanne, 1983.

Le 30 avril 1965, le jour même où Kodály reçoit le prix Herder à Vienne et assiste à la projection de la version filmée de "Háry János", à Paris, on joue pour la première fois, sous forme de concert "La Veillée des Fileuses Sicules". Cette oeuvre qui, un an après sa création à Budapest, en 1933, a été représentée à la Scala de Milan, puis sous forme de concert en Allemagne et en Angleterre, n'arrive en France que 33 ans après.

Au retour d'un séjour aux Etats-Unis, Kodály arrive le 22 septembre 1965 à Paris accompagné de sa seconde femme Sarolta et du couple Milhaud. C'est lors de ce passage que l'enregistrement présenté ici a été réalisé. Kodály est très content de retrouver Paris, son premier souhait est de voir la collection des impressionnistes.

L'année suivante, et moins d'un an avant sa disparition, nous avons eu la chance de l'accueillir le 8 avril 1966. Il est venu, invité par les Jeunesses Musicales de France (J.M.F.) pour participer à leur XXème congrès qui avait lieu à l'UNESCO. Dans sa communication écrite directement en français, il explique comment et pourquoi il s'intéresse depuis sa jeunesse à l'éducation et à la pédagogie musicales ; comment il a obtenu que la musique soit enseignée à l'école publique. A l'époque, une centaine d'écoles primaires hongroises dispensent une heure de leçon de musique par jour, ce qui permet à un jeune de 14 ans d'avoir des connaissances musicales suffisantes pour devenir au moins un bon public des concerts. Les concerts et l'enseignement de la musique pour les jeunes ont pour lui une importance primordiale : "Les concerts pour la jeunesse ont une longue tradition aux Etats-Unis et en Angleterre, mais la France aussi a contribué à la popularisation de la musique. La notation chiffrée, initiée par Rousseau, élaborée par Galin-Chevé (et pratiquée un certain temps chez nous) a pénétré jusqu'à la Chine". Puis à la question : Quand faut-il commencer l'étude de la musique ?" il a rectifié sa boutade déjà connue : "Neuf mois avant la naissance de la mère", car : "Une fois la musique introduite à la vie de chacun, le mot "mélomane" cédera la place à l'amour de la musique... je n'aime pas le mélomane bavard... je préfère un mélomane qui prend plaisir à la musique sans croire qu'il est obligé de la juger".

Kodály pédagogue a reçu dès 1907 ses premières impressions en France. Dans un article publié en hongrois dans la revue *Mérleg* (Bilan) en 1952, il dit : "A Paris j'ai vu, lors de concours de solfège, avec quelle facilité les difficultés pouvaient être vaincues". Il parle avec admiration des solfèges français dans notre interview : "Au Conservatoire, notre enseignement de solfège a été assez faible, mais s'est déjà beaucoup amélioré ; nous employons aussi les magnifiques collections de solfèges français". C'est d'ailleurs lui qui les fait acheter par la bibliothèque de l'Académie de musique en 1907, dès qu'il est nommé professeur de cette institution prestigieuse ; il utilise aussi les manuels français de dictées. Quand Elisabeth Szőnyi, auteur de *Quelques aspects de la méthode de Zoltán Kodály* (en français, édition Corvina, Budapest, 1976) préparait son premier séjour d'étude à Paris en 1947, Kodály lui a donné, en même temps que des lettres de recommandation, des conseils pour découvrir les excellents solfèges français. A ma question concernant la "méthode Kodály", il a répondu qu'il n'a jamais créé de méthode. Il s'est inspiré de plusieurs méthodes existantes, dont certaines très anciennes utilisées à l'étranger, en écrivant des exercices à base de folklore hongrois pour les enfants. Il a oeuvré avec vigueur en faveur d'un système d'éducation musicale, aussi bien sur le plan pédagogique que sur le plan administratif, introduisant une heure de musique dans l'emploi du temps de certaines écoles publiques primaires. Il a été assez satisfait des résultats obtenus par ce système : "C'est maintenant très répandu déjà, dernièrement il y avait un congrès à Budapest et beaucoup d'étrangers ont admiré nos résultats et ils tâchent de les imiter". Il mentionne un jeune professeur de musique français qui doit venir passer un an à Budapest pour étudier le système d'enseignement musical.

En effet, parmi les étrangers présents au congrès, figurait Jacques Chailley professeur de musicologie à la Sorbonne, et c'est lui qui a obtenu que Jacquotte Ribière-Raverlat, soit envoyée en Hongrie pour un an. Celle-ci est revenue très enthousiaste de son séjour, elle a publié un livre *L'éducation musicale en Hongrie* en 1967 chez Leduc, et a essayé de faire adapter "la méthode Kodály" en France dans les écoles publiques. Malheureusement, elle s'est heurtée à beaucoup de difficultés d'ordre pédagogique et d'ordre administratif. D'abord, il a fallu trouver des chansons populaires authentiques qui puissent être adaptées à la progression pédagogique de la méthode. Ensuite, la solmisation relative à base de Do mobile a heurté les musiciens français, car en France les syllabes de solmisation, contrairement à tous les autres pays sauf l'Italie, sont liées à une hauteur absolue. Le cadre rigide de l'éducation musicale dans les écoles publiques a fait à son tour obstacle à l'implantation de la méthode en France. Cependant, J. Ribière-Raverlat a organisé pendant des années des stages et des conférences auprès de nombreux enseignants de musique dont certains appliquent partiellement la méthode. Un Atelier Kodály s'est formé en 1974 à Niort, utilisant les chansons enfantines de la région dans le cadre d'un enseignement musical selon la "méthode Kodály". Ce centre est devenu Antenne pédagogique Kodály à vocation nationale.

Les résultats de l'éducation musicale implantée par Kodály en Hongrie ont incité pratiquement tous les Directeurs de la musique au Ministère de la Culture à effectuer des voyages d'étude à Budapest.

Le troisième volet des activités de Kodály, celui de l'ethnomusicologue, n'a guère de rapport avec la France. Nous savons qu'il a étudié à la Bibliothèque Nationale les recueils de chansons populaires françaises et qu'il était en contact avec les ethnomusicologues français.

En conclusion, on peut constater que la culture française, et plus particulièrement la musique, ont été déterminantes pour le jeune Kodály. Il est incontestable qu'au début du siècle il a joui de la considération de l'avant-garde musicale française. La coupure de ses échanges avec la France s'est produite à partir de la première guerre mondiale, pour des raisons à la fois politiques et esthétiques. Lors de notre interview, il a insisté sur le fait que les deux guerres ont été la cause de cette rupture : "Sans les deux guerres, les relations de la musique française et hongroise seraient développées beaucoup mieux".

Les raisons esthétiques, il faut les chercher dans le chemin qu'a choisi Kodály en tant que compositeur : celui d'une musique nationale nourrie du folklore hongrois. En outre, ses oeuvres importantes sont presque exclusivement vocales, donc liées à la langue. Toutes ces raisons expliquent l'accueil souvent tardif que la France a réservé à ses oeuvres.

D'ailleurs, même en France, sa musique est la plupart du temps interprétée par des musiciens hongrois ou d'origine hongroise. Il en va de même pour des disques publiés à l'étranger.

Cependant, ces derniers temps, on peut remarquer un regain d'intérêt pour la musique de Kodály de la part des jeunes musiciens français. Lors de l'exposition commémorant le centenaire de sa naissance à la Bibliothèque publique

d'information au Centre G.Pompidou, Pierre Strauch a interprété la "Sonate pour violoncelle seul". Les ensembles vocaux chantent de plus en plus des oeuvres chorales de Kodály, comme par exemple l'ensemble vocal "Contretemps" de Montrouge qui, après un séjour en Hongrie, s'est mis à chanter avec un enthousiasme étonnant- et en hongrois- des oeuvres difficiles de Kodály.

Et on ne peut rester insensible à ces quelques lignes au sujet d'un disque de musique chorale de Kodály sous la plume d'une jeune musicologue, Claire Delamarche, parues dans le *Monde de la musique*, fin 1986 : "A Saint Nicolas je demanderais bien tout Kodály. Kodály c'est la Hongrie universalisée, c'est la modernité profondément traditionnelle, c'est le populaire savant, c'est la violence lyrique, c'est la dualité géniale. Géniale comme cette musique chorale qui jongle avec les sonorités étonnantes de la langue hongroise et où la fraîcheur cache toujours quelques tourments...". - La découverte de Kodály en France, c'est peut-être pour demain ?

ANNEXE

Extraits des deux interviews enregistrés avec Zoltán Kodály en 1965 à Paris par Mária Nyéki.

MN : Maître, je vous remercie de m'avoir accordé cette interview ; ma première question : quelle langue voulez-vous parler ?

ZK : "Il faudrait parler en français naturellement, quoique j'aie peur de mêler un peu avec l'anglais, parce que les derniers trois mois je n'ai entendu rien que de l'anglais".

MN : Quand avez-vous appris le français ?

ZK : "J'ai commencé encore à la lycée, mais plus tard à l'Université, où étant membre du Collège Eötvös, qui est une institution sur le modèle de l'Ecole Normale Supérieure, où le français était obligatoire pour tous les membres et où nous avons eu des lecteurs et professeurs français comme par exemple Jérôme Tharaud qui est devenu plus tôt, plus tard académicien".

MN : Quand êtes-vous venu la première fois en France ?

ZK : " En 1900 c'était une belle époque, il suffit de dire pour caractériser que j'ai vu encore Mary Garden, in the rôle of Melisande. La vie de Paris était alors tout autre et bon pour donner une impression pour la vie. D'ailleurs tous les Hongrois, surtout peintres, littérateurs ont fait le pèlerinage de Paris comme les musulmans to Mecque. Moins les musiciens, mais nous, nous avons commencé à reprendre le chemin de Liszt, qui a vécu ici comme on sait".

"Ah, c'est presque 60 ans que je suis venu la première fois ici en 1906, j'ai vécu ici quelques mois, mais c'est une grande impression, c'était décisive pour toute la vie..."

MN : Avez-vous fait connaissance avec la musique française contemporaine ici ?

ZK : "Certainement, parce que auparavant on n'est pas connu rien de nous-mêmes ; ce qui est plus surprenant que Bartók était ici en 1905 pour le prix Rubinstein, qui d'ailleurs n'a pas venu, mais il est rentré sans avoir remarqué que Pelléas et Mélisande était déjà joué ici alors. C'était moi qui a apporté les premières notes d'ici en Hongrie. Mais aujourd'hui c'est tout changé, on connaît la musique française très bien en Hongrie".

MN : Votre oeuvre de compositeur est-elle influencée par la musique française ?

ZK : "Certainement, quoique pas si beaucoup comme certains critiques l'ont dit. J'ai passé beaucoup de matinées à la Bibliothèque nationale en relisant la grande, belle partition de Pelléas, et j'ai appris beaucoup en général ici".

MN : Certaines de vos compositions ont été jouées à Paris dès le début du siècle.

ZK : "Il y avait un concert de la Société des musiciens où on a joué, Théodor Szántó a joué, quelques pièces de piano de moi. Dans le même concert on a joué pour la première fois les pièces à quatre mains de Ravel pour deux enfants ; deux enfants ont joué, et après mes pièces il y avait un petit scandale, on a divisé le public en "Kodályistes" et "anti-Kodályistes".

MN : Les "Kodályistes" étaient-ils nombreux ?

ZK : "Je n'étais pas présent, je n'en sais rien, j'ai lu seulement, c'est dans la *Comoedia*".

MN : Lors d'un concert, le public a cru qu'on jouait une de vos pièces, or c'était une oeuvre de Ravel.

ZK : "C'était assez difficile de me confondre avec Ravel, quoique, il y avait un concert justement à la Société des Compositeurs Français où la "Ma Mère l'Oye" de Ravel a été jouée au même programme que quelques pièces de piano de moi, jouées par Théodor Szántó, qui a provoqué quelques discussions parmi le public, comme c'était en général à des auditions avant-garde. Evidemment on a compté mes pièces parmi l'avant-garde. Mais depuis lors j'ai tâché d'éviter, autant que possible, toute discussion, tout scandale, et la plus claire expression de mes

tendances en composition, j'ai trouvée exprimée dans un sonnet de Shakespeare. (lecture en anglais du sonnet par Madame Sarolta Kodály). Shakespeare a pensé à une personne vivante, moi, c'est la beauté que j'ai cherchée toujours".

MN : Parlons maintenant un peu de vos activités de pédagogue.

ZK : "La dernière fois, il y a à peu près quinze ans que j'étais ici, il y avait une conférence à l'UNESCO sur l'éducation musicale. Depuis lors c'est très fameux que j'ai répondu sur la question, quand il faut commencer l'éducation de l'enfant, j'ai dit alors que neuf mois avant sa naissance, mais j'ai corrigé plus tard ça, neuf mois avant la naissance de la mère".

MN : Que pensez-vous des méthodes de solfège françaises ?

ZK : "Au Conservatoire notre enseignement de solfège a été assez faible, mais s'est déjà beaucoup amélioré, nous employons aussi les magnifiques collections de solfèges français".

MN : Les résultats du système d'éducation musicale dans les écoles publiques, que vous avez mis en route depuis la deuxième guerre, sont mondialement connus.

ZK : "C'est maintenant très répandu déjà, dernièrement il y avait un congrès à Budapest et beaucoup d'étrangers ont admiré nos résultats et ils tâchent de les imiter. Je viens d'entendre qu'un jeune professeur français va venir en Hongrie pour un an pour étudier notre système".

MN : Que pensez-vous des relations musicales entre la France et la Hongrie ?

ZK : "Après la guerre survenant, nos relations sont, comment dire, finies pour beaucoup de temps, et même après la guerre, c'était très lentement que nous pouvions venir ici. Sans les deux guerres les relations de la musique française et hongroise seraient développées beaucoup mieux".

Árpád Horváth et le théâtre français

En mettant le nom d'Árpád Horváth en tête de ce compte-rendu, j'ai été saisi d'un doute : combien de gens y-a-t-il encore qui se souviennent de lui ? Je ne parle pas de la France où, évidemment, son nom est pratiquement inconnu ; mais en Hongrie ? Plus particulièrement dans les milieux théâtraux ? Le nom d'Árpád Horváth, qui était riche de sens dans les années quarante et cinquante, s'est effacé dans les décennies suivantes devant de noms sinon plus importants au moins plus vivants et agissants. Car Árpád Horváth a eu l'immense tort de n'avoir pas pu attendre le moment de la libération, pour sa participation à la Résistance, il a été torturé à mort ou fusillé - ceci n'a jamais pu être élucidé - par les nazis hongrois juste après son quarante-cinquième anniversaire. Ainsi l'homme de théâtre le plus doué des années vingt et trente de notre siècle a disparu ; et peu à peu il a aussi disparu du souvenir des gens du théâtre.

Il aurait mérité un sort plus clément, mais son sort n'a jamais été clément envers lui. Il naît juste à la veille du siècle en Transylvanie, dans une famille de hobereaux appauvris réfugiée dans l'administration. Sa jeunesse est marquée par la première guerre mondiale. Nous connaissons très peu son évolution pendant ces années de formation comme nous ne savons pas non plus comment il put éviter d'être enrôlé après le baccalauréat en 1917 ; mais il est certain qu'à ce moment-là, il monte de Kolozsvár à Budapest, s'inscrit à la Faculté et obtient la permission de fréquenter des cours du Collège Eötvös. C'est certainement ici qu'il commence à se familiariser avec la langue et la littérature françaises.

Sans se mêler aux deux révolutions de 1918 et 1919, il est néanmoins imbu des idées et des enthousiasmes de gauche, idées de progressivité, d'égalité sociale ; il veut fonder une nouvelle revue, il fréquente la famille de József Madzsár, foyer d'idées révolutionnaires - mais il abandonne bientôt ses ambitions purement littéraires et commence à se tourner vers le théâtre.

Il termine ses études universitaires lors de l'année scolaire 1922/1923, mais, dès 1921, il contribue avec une certaine régularité à la *Független szemle* d'Ambró Czákó, à la revue orientée le plus à gauche au début du régime contre-révolutionnaire. Ici son activité la plus systématique est celle du critique de théâtre ; le jeune critique manifeste déjà un grand courage moral et il a des vues théâtrales assez déterminées. Comme critique il est tout à fait hostile au naturalisme prévalant sur les scènes hongroises et partisan d'une nouvelle théâtralité, d'un travail scénique et d'un jeu délié des conventions de salon et de simple vraisemblance.

C'est sans doute ces écrits qui éveillent l'attention de Sándor Hevesi, le théoricien et praticien théâtral le plus important en Hongrie dans la première moitié de ce siècle - directeur du Théâtre National à l'époque - qui le prend à ses côtés vers la fin de 1922.

C'est ici que commence la carrière théâtrale d'Árpád Horváth. Il passe ses années d'apprentissage à côté de Sándor Hevesi; et ce sont des années difficiles artistiquement aussi bien que politiquement; la présence de Hevesi à la tête du théâtre National était un facteur irritant pour les mogouls de la contre-révolution. Sa nomination était "l'invention" de Klebelsberg, Ministre de la Culture, et elle était en conformité avec la tendance libérale et conservatrice du gouvernement d'István Bethlen. Mais les forces hostiles ne désarmaient pas et cherchaient à tout propos querelle à Hevesi. De la part de Hevesi le choix de Horváth comme aide principal peut être considéré comme astucieux: le jeune homme appartient pour ses origines à la vraie "gentry" et sa culture est déjà assez vaste. Mais Horváth lui-même n'a pas toujours facilité la tâche de son maître. Déjà en 1923 - donc tout au début de sa carrière théâtrale - il publie un article dans un journal hongrois transylvain contre le précédent directeur du Théâtre National - et, ce qui est vraiment grave, contre l'organe tout-puissant du régime en matière de théâtre, contre le Conseil de Théâtre. Hevesi a eu toutes les peines du monde à apaiser les remous: les membres du Conseil exigeaient la tête du jeune révolté.

Hevesi a pu le maintenir à ses côtés et l'a toujours considéré comme son meilleur disciple; il l'a bientôt emmené avec lui comme assistant au Conservatoire où lui-même était professeur, il a donné de plus en plus de travaux indépendants au régisseur sur les planches du Théâtre National. Il est un peu exagéré de l'affirmer, mais il semble quand même que Hevesi se réservait de préférence la mise en scène des classiques hongrois et des auteurs surtout anglo-saxons, tandis que Horváth a eu comme tâche la réalisation des oeuvres des auteurs hongrois modernes comme celle de tous les Français et des ressortissants de quelques autres nationalités. de toute façon, cette décennie que Horváth a pu passer en collaboration étroite avec Sándor Hevesi, s'est révélée le plus fructueux et le plus harmonieux moment de sa vie professionnelle.

Dans cette période - pleine de travaux - il faut surtout relever sa mise en scène du *Barbier de Séville* de Beaumarchais, en 1924, qui a eu un beau succès, et notamment celle de *l'Amour-médecin* de Molière, en 1926, dans un style "commedia dell'arte"; fait pratiquement inouï depuis longtemps sur les scènes hongroises. Nous avons là un échantillon pratique de ce que Horváth a regardé comme un contre-poids possible et vivifiant au naturalisme plat prévalant dans les représentations de l'époque. Nous ne savons pas s'il a été animé dans ses recherches par les tendances analogues de la scène française, mais comme ses essais sont contemporains de l'existence du Cartel des Quatre et de leurs innovations, il est à présumer que les innovations de Horváth ont été en partie animées par les rumeurs venant des bords de la Seine.

Horváth gagne - comme premier jeune régisseur - une bourse d'études à l'étranger en 1928, et il l'utilise en Allemagne. On ne sait rien de sa motivation, mais c'est probablement la renommée de Max Reinhardt qui l'a attiré; il a pu assister non seulement à plusieurs de ses représentations, mais aussi à des matinées de travail avec l'homme de théâtre allemand le plus fameux.

Après une année de travail fiévreux au Théâtre Hongrois de Kolozsvár, il est nommé metteur en scène principal ("főrendező") au Théâtre National en 1931 -

mais c'est à peu près la fin de sa décade de travail tranquille. Avec la saison suivante, Hevesi doit quitter son poste de directeur - conséquence de la nouvelle orientation à droite du gouvernement hongrois, dont le nouveau président du conseil est à ce moment Gyula Gömbös, de mauvaise mémoire. Les directeurs changent vite à la tête du théâtre et Horváth perd son sens de la sécurité; c'est à nouveau une époque de sa vie où sa production littéraire est relativement abondante, où il accumule projets sur projets - et plus son sentiment d'insécurité s'accroît, plus ses plans deviennent grandioses et grandiloquents. 1935 voit l'arrivée au pouvoir d'Antal Németh au Théâtre National; Horváth est définitivement congédié. Le geste était choquant mais naturel: Németh, cadet de Horváth de quelques années et sans attaches avec la troupe du National, ne pouvait pas assurer son autorité s'il maintenait Horváth au théâtre; d'autre part, les tendances de gauche ouvertement affichées de ce dernier ne correspondaient pas non plus avec la nouvelle ligne politique du gouvernement Gömbös, dont Németh était un protagoniste fervent.

Pour Horváth, c'est une décennie d'errance et d'échecs qui s'annonce. Il fera encore de belles mises en scène, mais n'aura plus de vrai foyer artistique; il se projette de plus en plus dans un avenir qu'il espère proche et radieux. Avec l'occupation allemande il entre dans une semi-illégalité, recherche et trouve des contacts avec le parti communiste qui le charge de préparer le projet de réorganisation du monde du théâtre d'après la libération. C'est son dernier projet: après la prise de pouvoir des "nyilas", un peloton le trouve dans sa cache et l'amène à la sinistre prison de Margit körút, d'où il ne sortira plus.

Comme nous y avons fait allusion plusieurs fois, un des traits caractéristiques du profil artistique de Horváth était sa prédilection pour le théâtre français. Déjà comme critique débutant, il avait, le plus souvent, de plus en plus de plaisir à porter des jugements sur des pièces françaises, en tant que metteur en scène, il a également excellé dans la réalisation de ces pièces, même quand elles étaient classiques. Ce n'était pas une tâche aisée: les classiques français - excepté Molière ont été et restent toujours un corps étranger pour le théâtre hongrois, nourri et grandi par et pour le romantisme, surtout le romantisme allemand. Hevesi a toléré ces tendances de son jeune disciple, mais ne les a pas trop encouragées: ses grands cycles de Shakespeare et des classiques hongrois ont accaparé entièrement son attention et ses forces; par ailleurs il ne pouvait pas attendre des Français autant de succès - ni à la caisse, ni à la presse - que des Anglais et des Allemands.

Au fond, l'influence précaire du théâtre français entre les deux guerres en Hongrie peut être mesurée par le fait qu'Árpád Horváth, pendant ses vingt années de régisseur, a travaillé sur une centaine de pièces, dont une quinzaine seulement étaient françaises, et cela a déjà suffi à faire de lui un spécialiste reconnu du théâtre français. Mais de ces quinze ouvrages, onze ont été composés pendant ses années passées au Théâtre National; jamais après il n'a pu produire autant, même quand il a lui-même été directeur de théâtre à Debrecen, entre 1936 et 1939.

Une cinquantaine de ses livrets de régisseur ont été heureusement préservés dans les archives des différents théâtres et dans leur majeure partie ils sont

conservés actuellement à la Bibliothèque Széchényi et à l'Institut du Théâtre de Budapest. Ces livrets - extrêmement élaborés qui permettent aisément de reconstruire la représentation d'autrefois - portent également témoignage de sa bonne connaissance de la langue française : il corrige souvent les phrases de la traduction pour mieux les approcher du sens de l'original et dans un cas particulier il essaie même de rendre la cadence française dans le texte hongrois. Ce cas particulier est celui de l'*Otage* de Paul Claudel, traduit par son ami des années estudiantines, Albert Gyergyai. La pièce - à laquelle ils ont travaillé ensemble dans l'année 1932 - n'a à ma connaissance jamais été représentée; mais les préparations, selon ce livret, ont été menées jusqu'à la fin. Rien n'y manque que le geste et la voix des acteurs. Ce travail et son échec doivent expliquer le fait que, la même année, Horváth a été promu officier des Palmes Académiques par le gouvernement français.

Malgré les livrets de régisseur et les éventuels échos journalistiques qui en portent témoignage, le travail du metteur en scène est aussi évanescent que le travail de l'acteur: il se révèle avec le lever du rideau et s'éteint avec les feux de la rampe. Heureusement, Árpád Horváth ne s'est pas uniquement confiné à la scène; il s'est senti à l'aise en face du papier blanc aussi. Parmi ses différents essais et autres écrits, trois ouvrages attirent particulièrement l'attention : ses deux essais sur Racine et l'ébauche de conférence sur Giraudoux.

Les essais sur Racine sont des phénomènes assez surprenants. Tous les deux datent de 1935, l'un paru dans la revue *Nyugat*, l'autre dans la revue *Budapesti Szemle*, presque simultanément. Comme nous le savons, *Nyugat* a été le bastion d'un libéralisme littéraire et politique de type occidental ces années-ci, tandis que la *Budapesti Szemle* est restée ce qu'elle a toujours été: le bastion du conservatisme du goût et des idées. Parmi les revues existantes, on ne pouvait pas trouver d'opposition plus complète et ces revues, du reste, en même temps avaient des qualités intellectuelles excellentes. Cette publication simultanée s'explique par des données biographiques: le *Nyugat* était certainement plus cher au cœur de Horváth. Il y publiait déjà sporadiquement, mais, après tant de scandales causés par son franc-parler dans ses propos écrits et oraux, il ne pouvait plus se permettre le luxe de publier uniquement, dans une revue considérée alors comme "à gauche" ; d'autant moins que son directeur du moment au Théâtre National était justement Géza Voinovich, à la fois secrétaire perpétuel de l'Académie Hongroise, et rédacteur en chef de la revue *Budapesti Szemle*.

Il n'est pas douteux que Horváth a projeté et mené à bien cette publication à double vocation: introduction et justification à la fois d'une mise en scène de Racine; mais ce projet ne put malheureusement jamais se réaliser, et nous n'avons aucun indice pour juger des raisons de son échec.

Son article dans le *Budapesti Szemle* - "Notes sur le théâtre racinien" - est le moins intéressant: l'auteur rend compte d'une renaissance d'intérêt pour Racine dans le public français et - s'inspirant surtout des livres récents de Maurois et de Giraudoux sur Racine - énumère les qualités du dramaturge, sa relation avec l'esthétique aristotélicienne, son jansénisme, pour démontrer sa grande force dans le dessin des caractères et le rôle de la fatalité dans le sort de ses héros. Cette

étude peut très bien être considérée comme le résultat de lectures: se sont vraiment des notes recueillies et organisées en préparation d'une mise en scène.

Le programme de cette mise en scène hypothétique est contenu dans l'essai publié dans *Nyugat* et intitulé: "Racine, le moderne". Horváth prouve dans cet écrit, avec grande fougue et une solide érudition, la modernité de Racine et sa valeur intrinsèque; il mène une polémique virulente contre la pratique théâtrale de son temps à qui toute élévation, toute sacralité manquent et sont étrangères. Il voit l'excellence de Racine ressortir justement du fait qu'on ne peut pas le jouer dans le style naturaliste: les personnages comme l'action n'existent pas sur la scène, si ce n'est symboliquement, dit-il. L'époque moderne cherche la tragédie sur la scène; le théâtre de Racine est l'essence même de la tragédie.

Préparation d'une mise en scène hypothétique, avons-nous dit. Sans nous dédire, arrêtons nous ici un moment: il y a des particularités étranges. Le plus étrange, c'est que dans les deux essais, Horváth parle de Racine en général, sans concentrer son attention sur une pièce ou sur quelques pièces; s'il avait vraiment envisagé de mettre en scène une pièce quelconque de Racine, il aurait tout naturellement concentré son attention sur celle-là. Mais non, au contraire: les titres des tragédies de Racine ne sont pas, ou guère mentionnés. L'opinion est ainsi contreversée: Horváth aurait bien voulu mettre Racine en scène, il aurait trouvé dans ses tragédies la possibilité de réaliser ses théories théâtrales les plus chères, mais à l'époque de la direction de Voinovich, cela n'a pas semblé réalisable, même pas pour lui, qui était toujours enclin à croire fortement à la possibilité imminente de ce qu'il désirait. Les essais sur Racine sont des soupirs d'artiste: s'il m'était permis de réaliser ce rêve! dit-il entre les lignes. Mais les conditions qui prévalaient alors ont empêché cette réalisation durant la vie brève de Horváth.

L'ébauche d'une conférence sur Giraudoux date d'une autre époque. Cinq ans seulement séparent les deux essais; mais dans cet intervalle, il n'y a pas seulement une époque: il y a deux mondes distincts. 1935: c'est la paix, même si c'est une paix menacée; c'est l'époque où Horváth est le metteur en scène prestigieux du théâtre le plus prestigieux du pays. 1940: ce n'est pas seulement la guerre, mais c'est pour Horváth la période d'instabilité, sans vrai foyer artistique, c'est la période où il se sent de plus en plus menacé, tracassé, où son malaise professionnel devient de plus en plus le moteur d'une activité politique.

Considérée sous cet angle, l'ébauche de conférence sur Giraudoux est hardie et timide à la fois. C'était juste après la mort de Giraudoux qu'il avait été amené à la tenir, à la mémoire de l'auteur, à la Société János Vajda, une société littéraire d'intellectuels de gauche. L'ébauche est timide en ce sens que Horváth ne sort pas du cadre, de l'oeuvre de Giraudoux et de l'art en général au cours de sa conférence; mais là il est téméraire. D'une part en récusant nettement de nouveau toute la pratique théâtrale de son temps en faveur d'un théâtre poétique dont il trouve la plus belle réalisation dans l'oeuvre de Giraudoux même. Et en la détaillant, il montre une grande sensibilité envers l'oeuvre qu'il considère comme des poèmes en prose écrits pour le scène; en vantant la collaboration légendaire entre Giraudoux et Jouvet, il exprime son rêve, jamais réalisé, de pouvoir

coopérer ainsi avec un poète hongrois de la scène. Trait d'ironie caractéristique de l'histoire : le poète, les poètes même de la scène ont été présents dans la vie intellectuelle hongroise, et qui sait, peut-être même à cette conférence: Milán Füst et la jeune Sándor Weöres. Mais Horváth ne pouvait s'en apercevoir.

Notre recherche a été plutôt exhaustive mais ce qui en reste n'est pas superflu. Quelques mises en scène remarquables à leur époque, quelques essais sur le théâtre français qui se distinguent de leur entourage et par leur érudition et par leur enthousiasme. Mais n'oublions pas qu'ils naissent, contre-courant de l'esprit de l'époque, gestes et documents d'une résistance intellectuelle contre l'emprise de plus en plus mortelle de l'influence allemande. Horváth était seulement un des multiples intellectuels hongrois qui a trouvé, entre les deux guerres et pendant la deuxième guerre mondiale, le "contre-poison contre le venin teutonique" dans l'esprit et l'art français. Un artiste parmi bien d'autres; mais lui, il a payé de sa vie ses convictions et ses prédilections, il mérite donc qu'on ne l'oublie pas à la veille du 90^e anniversaire de sa naissance, ni lui, ni non plus ses luttes, ses échecs, ses réussites.

Nagyvilág (1946-1948)*

Il est impossible de parler des relations culturelles franco-hongroises sans mentionner le nom d'Imre Cserépfalvi.¹

Au cours des années trente et quarante le nom de la Librairie Française dans Váci utca représente une bouffée d'oxygène, un havre de liberté où on peut assouvir une passion, la passion de la culture française. En tant qu'éditeur, Cserépfalvi est le symbole de l'esprit français, "l'éditeur européen" en Hongrie.

Il va de soi qu'en 1946, c'est lui qui lance un forum d'expression libre, *Nagyvilág*, la revue littéraire de l'Association franco-hongroise.² Le but de cette revue est de faire connaître aux lecteurs hongrois les événements littéraires et artistiques de la France, et de donner un panorama de la vie culturelle du monde.

La diversité des collaborateurs est remarquable.³

La formule des rubriques⁴ offre un menu varié. *Nagyvilág* fait connaître la culture des pays de l'Ouest⁵ et de l'Est⁶. Il y a aussi des numéros spéciaux.⁷ La revue est très bien accueillie par les lecteurs, mais en 1948 elle cesse d'exister à la fermeture du rideau de fer.

Ce colloque rassemble des Hongrois aux intérêts différents mais dont le point commun est leur passion pour l'esprit français, ainsi que des Français qui ont une certaine admiration et fascination pour la Hongrie. C'est pourquoi j'ai choisi de citer des fragments d'auteurs hongrois participant à la revue *Nagyvilág*, et qui ont toujours tourné les yeux vers Paris quand ils ont voulu rétablir l'ordre ou créer une nouvelle nation, des Hongrois qui aimaient à la fois les songes et le progrès, tels les pêcheurs sur les quais de la Seine et les révolutionnaires marchant au son de la Marseillaise.⁸

Le premier numéro de *Nagyvilág* célèbre la nouvelle vie culturelle hongroise et exprime l'espoir d'une Hongrie libre et cultivée. Zoltán Szabó y a contribué sur le thème : que peut offrir Paris aux malheureux Hongrois après la seconde guerre mondiale ?

Aujourd'hui, Paris nous enseigne toujours la même vertu : le respect de la mesure. Celui qui parcourt la ville en sachant regarder apprend sur les places, dans les livres, par la sage harmonie des expositions, les spectacles des théâtres, que la liberté ne consiste pas à franchir les limites de la nature humaine pour se précipiter avec enthousiasme dans le vide, mais au contraire, après avoir pris conscience de ces limites, de celles des domaines et champs d'action

* Nous remercions Erzsébet Tokaji Nagy (Berzsenyi Dániel Tanárképző) qui nous a fourni ses documents

*dont il nous est donné de disposer, à gagner du terrain à partir de ce cadre même. Le véritable lieu de la liberté n'est ni une immensité désertique ni un océan sans limites, c'est la place de la Concorde, la place des Vosges...*⁹

A Paris, les Hongrois apprennent la valeur du bon sens. Paris leur enseigne "combien un optimisme à tout prix, un pessimisme systématique sont irréalistes, il leur enseigne que malgré guerres et catastrophes, le monde est beau".¹⁰ Paris n'a pas brûlé, et c'est un cadeau exceptionnel de la Providence car l'Europe a toujours une capitale.

Après cette époque troublée, la France reste le symbole de la mesure, tandis que le défaut hongrois, l'exagération, provoque encore le danger du désordre et la mort de l'idéalisme.

En ce qui concerne Gyula Illyés, sa jeunesse a été Paris. C'est là qu'il est devenu homme, c'est là qu'il a formé ses idéaux. Il n'est jamais monté à la Tour Eiffel, mais de retour à Budapest il a compris que sans s'en rendre compte il avait vécu à cette hauteur, et que c'est à Paris qu'il était devenu hongrois.

En Hongrie, il s'est toujours senti exilé de Paris, exilé de sa jeunesse. Après la Deuxième Guerre Mondiale en revenant vers Paris, il avait de nouveau un billet de train et une carte de séjour pour sa jeunesse.¹¹

Lajos Kassák, comme Jean-Jacques Rousseau, est arrivé à pied à Paris. Il a flâné, il a découvert Paris. Les expositions des tableaux de Picasso, Braque, Matisse lui ont ouvert un nouvel horizon. Ces découvertes inoubliables l'ont rendu mélancolique, mécontent, insatisfait, car à Paris il a vu que l'art hongrois manquait d'originalité et qu'il y avait beaucoup à apprendre.

Après la Première Guerre Mondiale, il a rejoint les Surréalistes et a acquis la conviction que ce mouvement avait joué un rôle essentiel dans le développement des arts. Kassák a admiré le mélange d'esprit national et de liberté qui caractérise la création artistique française et il s'y est identifié.

Paris restera toujours son inspiration constante et après la guerre, quand il avait besoin d'une "transfusion intellectuelle", c'est de Paris qu'il voulait la recevoir.¹²

Géza Laczkó dit à propos de Paris, qu'il n'a pas choisi le Paris des Européens, mais a préféré celui des Parisiens. Paris lui a offert quatre cadeaux : l'harmonie du paysage, l'individualité des foules, la présence de la liberté, l'histoire éternelle. Paris l'a rendu tellement français qu'il est devenu passionnément hongrois.¹³

Jenő Heltai¹⁴ et Milán Füst¹⁵, eux, n'ont pas passé leur jeunesse à Paris. Leurs articles célèbrent la langue française. "Paris est la capitale de la France" fut la première phrase française que Heltai entendit de son professeur parisien. En prononçant le nom de Paris, le professeur a tout dit à son jeune élève hongrois. Milán Füst n'a jamais voulu visiter Paris car c'est la seule capitale du monde où on doit parler correctement la langue des habitants.

Pour Tibor Déry, la France représentait la pensée indépendante, la fraîcheur des contradictions et l'esprit sans paresse qui pose des questions et qui doute avant d'admettre.¹⁶

Le jeune poète György Somlyó représentant la nouvelle génération hongroise de cette époque a partagé l'enthousiasme de ses prédécesseurs pour Paris en y trouvant l'unification de la poésie et de la réalité.¹⁷

J'espère que ces fragments vous ont donné une idée de la vision que des artistes hongrois ont eu des relations franco-hongroises. Malheureusement, à cette époque, ce n'était qu'un beau rêve. Le tournant que la politique a imposé à la culture a bloqué tous les chemins vers l'Ouest. Le message que Péter Veres a adressé à *Nagyvilág* en 1947 reflète bien ce nouveau courant.

Apportez-nous le monde, mais pas le monde parisien ... Zola et Giono, deux essais, deux extrêmes; nul n'est dans le vrai. Chacun n'est qu'un programme sans réalisation. Zola, le naturalisme: "Regarde, le paysan, quelle misère !". Giono, le romantisme rustique: "Regarde, le paysan, c'est formidable." Mais où est la vie, où est le paysan ?

Les Russes, eux, le connaissent bien. Quand on ouvre un livre russe, disons à la page 333, après quelques phrases nous sentons déjà l'air russe, l'homme russe, le peuple russe. Peu importe que l'écrivain soit révolutionnaire ou conservateur, le slavo-chrétien Dostoïevski projette autant "le russe" que le bolchevik Gorki.

Quel est leur secret ? L'indépendance, l'originalité, la confiance en soi. Ose être toi-même ! Individu ou peuple, montre ton vrai visage !...

Nagyvilág ne nous apporte pas "la vie littéraire" mais la vraie littérature dans laquelle nous trouvons la vie et l'histoire des peuples.¹⁸

A notre époque, les relations franco-hongroises jouissent d'une renaissance et peut-être le rêve des Hongrois qui aimaient à la fois le progrès et les songes va-t-il se réaliser. En attendant il est toujours vrai que c'est à Paris que les Hongrois deviennent hongrois, mais est-ce à Budapest que les Français deviennent français ? La question reste sans réponse.

NOTES

1 Imre Cserépfalvi (1900-) diplômé de H.E.C., apprend le métier de libraire chez Hachette, puis il y obtient un poste au Département Étranger. En 1928 il rentre à Budapest où il ouvre la Librairie Française. Grâce aux vols réguliers d'Air France, des journaux français sont vendus sur les quais du Danube le jour de leur sortie, et à la Librairie Française même, les livres français sont mis en vente dès leur parution. Peu à peu la Librairie devient le lieu de rendez-vous des étudiants français, des artistes, des écrivains et des diplomates. Cserépfalvi fait de fréquents voyages à Paris, il a des contacts avec des éditeurs, (Flammarion, Hachette, Larousse, Seghers, etc.) et il fait la connaissance de Louis Aragon, André Gide, André Malraux, etc. En 1934 il fonde sa maison d'édition. Sa première publication littéraire, *La Condition Humaine* est suivie par *Les Cloches de Bâle*. Sous le régime pro-allemand il publie *Le Livre jaune* français. Il poursuit ses publications après la Deuxième Guerre Mondiale jusqu'en 1948, dernier Noël avant la nationalisation de son entreprise, où il publiera la première traduction hongroise de Gargantua et Pantagruel.

2 Rédacteur László Gereblyés, Secrétaire de l'Association Franco-Hongroise; éditeur Imre Cserépfalvi.

3. Tibor Barabás, Lajos Barta, László Bóka, György Bölöni, József Darvas, Tibor Déry, László Dienes, László Dobossy, György Faludy, József Fodor, Milán Füst, Gábor Goda, Albert Gyergyai, Endre Havas, László Hárs, Zoltán Hegedűs, Gyula Illyés, Ferenc Jankovich, Lajos Kassák, Géza Képes, Emil Kolozsvári-Nagy, György Kovács, Géza Laczkó, Sarolta Lányi, György Lukács, Endre Murányi-Kovács, István Nagypál, István Sötér, László Cs. Szabó, Zoltán Szabó, Jenő Tersánsky J., Andor Tiszay, Gábor Tolnai, Endre Vészi, Dezső Vozzári, Zoltán Zelk.
- 4 Ici. Ailleurs. Panorama Mondial. Livres. Art-Cinéma-Musique. Les Chemins de la Science. Publicité.
- 5 Espagne, 1947/3
France, Noël 1946, 1947/9, 1947/14
Grande-Bretagne, 1947/2
Grèce, 1948/2
USA, 1947/6
- 6 Bulgarie 1947/11
Pologne 1948/1
Roumanie 1947/5
URSS 1947/12
Yougoslavie 1947/1
- 7 Fête du Livre 1947/8
Poésie 1947/13
Pouchkine-URSS 1947/4
Premier Mai 1947/7
La Révolution (Relations Franco-Hongroises 1847/48) 1947/10
1848-1948
- 8 Zoltán Szabó: Carte postale (Première Assemblée de l'Association franco-hongroise, Budapest le 26 septembre 1945)
- 9 Zoltán Szabó, "Sértetlen Főváros" (*Nagyvilág*, 1946/1)
- 10 *Idem.*
- 11 Gyula Illyés, "Útban Párizs felé" (*Nagyvilág*, 1946/1)
- 12 Lajos Kassák, "Időszerű Vallomás" (*Nagyvilág*, 1947/1)
- 13 Géza Laczkó, "Párizs Ajándéka" (*Nagyvilág*, 1947/2)
- 14 Jenő Heltai, "Elindulás" (*Nagyvilág*, 1947/3)
- 15 Milán Füst, "Párizs, Párizs" (*Nagyvilág*, 1947/5)
- 16 Tibor Déry, "Igen és Nem" (*Nagyvilág*, 1947/3)
- 17 György Somlyó, "Költészet és Valóság" (*Nagyvilág*, 1947/6)
- 18 Péter Veres, "Üzenet a Nagyvilágnak, Valóságot, igazságot a szépség nyelvén" (*Nagyvilág*, 1947/14)

La correspondance entre les activistes hongrois et Tzara 1920-1932

Peu de mouvements littéraires et artistiques ont, depuis l'hellénisme et la renaissance, sauté aussi gaillardement, avec autant de détermination, par-dessus les frontières politiques, linguistiques et culturelles que les avant-gardes des trente premières années du siècle, les "ismes" allant du futurisme et de dada jusqu'au surréalisme. Leur attitude résolument internationale était l'un des facteurs essentiels, fondateurs de la modernité du 20^e siècle.

Traditionnellement, les intellectuels hongrois connaissaient et utilisaient l'allemand. Ils se trouvaient en liaison étroite avec Vienne et, plus tard, avec Berlin. Paris, cependant, a toujours été le point de mire privilégié des artistes les plus novateurs, les plus "européens". Sans remonter plus loin, il suffit de penser au poète Endre Ady, au tournant du siècle. Rien d'étonnant donc à constater le rôle primordial de "l'axe" Paris-Budapest dans le développement des avant-gardes hongroises avant, pendant et après la première guerre. Comme on le sait, ce mouvement s'est construit autour de Lajos Kassák et de ses trois revues consécutives, *Tett*, *Ma* et *Dokumentum*. Kassák lui-même, par sa parfaite connaissance de l'allemand (face à son français rudimentaire), par ses amitiés et son long séjour à Vienne, était plus proche des artistes germanophones et des avant-gardes berlinoises. Cependant, son voyage en France en 1908, en compagnie du génial vagabond Emil Szittya l'a profondément marqué. A l'époque de *Ma* viennois, puis à son retour à Budapest, dans *Dokumentum*, il a réservé une place prépondérante aux poètes, écrivains et artistes regroupés, dès l'après-guerre, à Paris, sous la bannière de dada puis du surréalisme. Esprit ouvert, refusant toujours l'étroitesse dogmatique de certaines chapelles, son intérêt, toujours en éveil -on en jugera par ses choix éditoriaux et par ses relations personnelles et épistolaires (directement ou par l'intermédiaire des "passeurs" et "coursiers" francophones de son groupe)- il maintenait des contacts étroits avec les groupes parisiens, sans esprit partisan: (Cocteau, par exemple, a trouvé sa place à côté de Tzara !)

Faut-il souligner que les trois poètes-écrivains hongrois considérés comme les plus grands au milieu du siècle : Attila József, Gyula Illyés et Tibor Déry, proches, dans les années vingt, du mouvement activiste de Kassák, au début de leur carrière ont séjourné tous trois longuement à Paris au moment de la plus grande effervescence des avant-gardes, et se sont liés plus ou moins étroitement avec le surréalisme (dont leur oeuvre est restée marquée pour toujours), faisant même des tentatives pour écrire directement en français, avant de suivre leur oeuvre et leur destin, l'un jusqu'à la folie et au suicide, les deux autres dans les méandres du populisme et du réalisme socialiste, avec, à côté (et contre) le Parti Communiste.

Kassák lui-même, avant sa redécouverte parisienne, d'ailleurs très partielle, dans les années cinquante, et la célébration de son centenaire au Centre Georges Pompidou, en 1987, était généralement ignoré en France. Il n'était pas inconnu, cependant, dans le cercle restreint de quelques artistes occupant une place centrale dans les mouvements littéraires et artistiques parisiens. Son premier texte traduit en français a paru (avec le titre conservé en allemand : Bildarchitektur) en 1923 dans la revue *Manomètre* du docteur lyonnais Emile Malespine. Il y était le voisin immédiat, justement, de Tristan Tzara.

Il n'est pas dans notre propos, ici, de couvrir l'ensemble des relations artistiques franco-hongroises entre les deux guerres. Elles étaient nombreuses et complexes comme en témoignent les nombreuses traductions hongroises (Déry fut même emprisonné, pour agitation communiste, quand il traduisit ... *Voyage en URSS* d'André Gide), ainsi que quelques traductions françaises, la présence d'éditeurs et d'agents de théâtre hongrois à Paris (Nagel, Fodor, Marton), les fréquents voyages dans les deux sens, l'installation d'artistes, surtout de peintres, Hongrois en France etc... Le rôle des revues dans l'accession des mouvements d'avant-garde au statut européen, voir mondial, n'est plus à démontrer.

Ici, nous nous contenterons de présenter quelques documents et témoignages, pour la plupart inédits, sur les rapports entre les avant-gardes françaises et hongroises. Du fait de la situation politique de la Hongrie, les facteurs mêmes qui ont entraîné la fin des avant-gardes vers 1929 - 1930 et leur long purgatoire à travers la guerre et l'époque stalinienne, jusqu'à leur lente et incomplète résurrection dans les années quatre-vingts ont empêché la mise au jour et l'évaluation des relations et échanges entre acteurs français et hongrois des mouvements.

Beaucoup de documents, d'archives, de correspondances ont été définitivement perdus. D'autres, constitués depuis la mort de leur propriétaire en fonds sous le contrôle d'organismes officiels, n'ont pas été encore recensés et dépouillés. A Paris même, l'accès à certains fonds (A. Breton) est limité ; d'autres (Aragon) ne sont pas encore indexés.

Nous présentons ici un ensemble de lettres écrites à Tristan Tzara. Les réponses de Tzara ne sont pas connues. D'autre part, le dépouillement de l'index du fonds Tzara n'a pas permis de découvrir d'autres correspondants hongrois.* Ces lettres, souvent des messages hâtifs, donnent un aperçu à vif, un instantané non seulement du contenu mais aussi du ton, des nuances, des rythmes, des relations et échanges au sein du vivier cosmopolite bouillonnant des mouvements parisiens.

* Le texte des quatre lettres très courtes de E. Szittyá, compagnon de voyage de Kassák avant la guerre, vivant à Paris en 1927, sera publié ultérieurement.

Il n'est pas étonnant que les activistes hongrois se soient d'abord adressés à Tristan Tzara, qu'ils croyaient encore à Zurich. Son *Manifeste Dada 1918*, la revue *Dada* qu'il dirigeait (et où se trouvait l'adresse pour le joindre) n'avaient-ils pas franchi les frontières intérieures de l'Europe, aussi bien vers la France que l'Allemagne ou l'Italie ? N'était-il pas, à ce titre, le plus avancé de toutes les avant-gardes, et le mieux placé pour représenter, le cas échéant, ce qui se passait dans le domaine hongrois ? Son savoir-faire tenait lieu de titres et de passeport. Originaire d'un petit pays balkanique, il avait su hausser le moindre de ses gestes à l'audience internationale. Directeur du *cirque Dada* : on était sûr qu'il donnerait le plus large écho à tout ce qui se détachait des cultures convenues de l'Europe centrale, sans tirer la couverture à lui, comme le faisait malencontreusement le futurisme de Marinetti, d'ailleurs trop nationaliste pour s'attirer les ferveurs des jeunesses européennes.

Même si Tzara avait déplacé son quartier général à Paris, ce qui, au demeurant, lui donnait une réputation encore plus internationale, le choix de Kassák ne pouvait être mieux placé. Non seulement, il gagnait à sa cause les peintres et les poètes les plus novateurs et les plus remuants qu'il publiait dans sa revue *Ma*, mais encore il était invité à collaborer à la revue lyonnaise et polyglotte d'Emile Malespine, *Manomètre* et, fait encore plus notable, Tzara parlait de lui, en termes laudatifs, jusque sur le continent américain, dans ses "Notes d'Europe" publiées par *Vanity fair* en septembre 1922.

En ce sens, il est permis d'affirmer que l'échange implicite de services sur quoi se fondait la correspondance des deux poètes a été conduit à son terme, de manière paritaire. Kassák et ses amis ne pouvaient pas deviner qu'au bout de deux ans Tzara s'effacerait de l'avant-scène, pour laisser place à un groupe plus décidé que lui à construire un mouvement organisé qui prendrait le nom de surréalisme. Mais la confiance qu'ils avaient placée en Tzara ne fut jamais déçue : outre son amitié serviable, ils y gagnèrent de connaître, en avant-première, un très grand poète, encore trop méconnu aujourd'hui, l'auteur de *L'homme approximatif*, la seule épopée de l'individu anonyme émergeant dans ces temps de détresse collective.

Dans les années vingt, après la guerre et pendant l'émigration du mouvement "activiste" hongrois, installé avec Kassák et sa revue *Ma* à Vienne, la communication s'est établie sur deux niveaux. Kassák lui-même (plus tard secondé par Tamás) a établi une correspondance, en français et en allemand, avec Tzara. D'autre part, Illyés, installé pour plusieurs années à Paris, maintenait des contacts personnels fréquents, mués en correspondance à son retour à Budapest où, pendant une courte période de quelques mois il s'est trouvé en collaboration étroite avec Kassák dans le comité de rédaction de la troisième revue des avant-gardes hongroises, *Dokumentum*.

La correspondance dont nous publions le texte ci-joint s'étale sur la période 1920-1930. (Nous n'avons pas retenu une lettre de Kassák à Tzara datée de 1957, faisant suite à leur rencontre l'année précédente). Elle contient d'abord des lettres de Kassák, écrites de Vienne, entre décembre 1920 et mars 1923, d'abord

en (mauvais) français, ensuite en allemand. (Ne connaissant à l'époque Tzara que par sa renommée, Kassák ignorait-il, en 1920, que Tzara parlait l'allemand ?)

Vers le milieu des années vingt, la correspondance avec Kassák s'arrête (ou s'est perdue). Par contre, Kassák utilise des "passeurs", des "commis-voyageurs", d'abord Tamás, apparemment chargé par Kassák de jouer les intermédiaires, puis Illyés. Ce dernier passe plusieurs années à Paris, où il maintient des contacts personnels étroits aussi bien avec Tzara qu'avec les surréalistes. A son retour à Budapest, il participe, avec Kassák, à la fondation de *Dokumentum* où il est sans doute chargé des relations avec les groupes français qu'il connaît bien. (On pourrait d'ailleurs être surpris de ne pas trouver une correspondance plus abondante).

Les lettres présentées ici parlent d'elles-mêmes. Elles montrent, avant tout, l'ambiance, le ton des rapports entre artistes rapprochés par les mêmes idées, le même désir de se réunir dans des mouvements internationaux. Le style est amical, respectueux mais direct. Ceux qui séjournent à Paris font partie de la "famille", se fréquentent sans cérémonie. Les Hongrois (comme tous les étrangers) sont accueillis à bras ouverts. On n'attend pas d'être invité - et ... le téléphone est peu employé.

Le sujet principal de toute cette correspondance est la collaboration dont on mesure l'importance dans les yeux de Kassák et sans doute aussi chez Tzara. L'important est, avant tout, d'échanger du matériel : livres, revues, oeuvres variées et nouvelles. Le but : éditer, traduire, diffuser, faire connaître. On remarque la générosité de Kassák, luttant souvent pour faire connaître d'autres auteurs que lui-même, son désir synthétique, "occuménique", de passer par-dessus ce qui sépare les courants concurrents, son aspiration puissante à l'internationalisme, son utopie d'un mouvement multilingue.

La hantise qui paraît en filigrane dans ces lettres : manquer le dernier bateau, ne pas être au courant, ignorer ce qui se passe. D'où l'importance de la communication, sous toutes les formes. (Notons à cet égard qu'en 1921 Kassák pouvait répondre, le 19 Juin, à une lettre envoyée de Paris à Vienne le 13 Juin. Aujourd'hui le courrier met, entre Paris et Budapest, facilement dix jours sinon vingt !).

Enfin, les problèmes financiers sont présents et pesants -on en parle le plus naturellement du monde, sans fard ni faux romantisme de bohème. Il serait intéressant de mieux connaître le fonctionnement financier de ces revues et mouvements. Tzara gagnait-il de l'argent grâce à Kassák ? Certes non ! On voit, dans ces lettres, plus l'espoir d'un gain improbable que le tintement d'espèces sonnantes et rébuchantes. Et on note l'espoir, un peu naïf, de la part de Kassák, de trouver gloire et richesse, grâce à un poème épique (il s'agit de *Le cheval meurt, les oiseaux s'envolent*, sur les traces de *La prose du Transsibérien*). Espoir déçu, du moins jusqu'à la fin des années cinquante!

Si les lettres de Kassák montrent surtout la vie quotidienne de ses revues, les dernières lettres d'Illyés présentent, d'une façon poignante, d'abord les espoirs des avant-gardes hongroises au moment du retour des émigrés à Budapest, puis le désespoir de la fin, de la dispersion.

Correspondance de Tristan Tzara avec Kassák, Tamás et Illyés

Sauf mention du contraire, la correspondance est en français. Nous avons choisi de reproduire le texte littéral, fautes et erreurs comprises, des lettres écrites en français, mais, en revanche, de donner une traduction littéraire des lettres allemandes. Ces dernières témoignent d'un style respectueux mais non obséquieux, portant sans exagération la marque, aujourd'hui vieillotte mais à l'époque naturelle, d'Europe Centrale. Kassák s'adresse à Tzara par "Sehr geehrter Herr", mot-à-mot "Très estimé Monsieur", mais tournure courante, quotidienne à l'époque. Chaque lettre est suivie par sa côte dans la collection de la Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet (correspondance de Tristan Tzara, TZR C....), l'indication de l'expéditeur et du destinataire et par la description de la pièce. La date présumée, si elle ne figure pas dans le texte, est indiquée entre [].

*

Abréviations utilisées:

L. aut. s.: lettre autographe signée
L. dact. s.: lettre dactylographiée signée
Env.: enveloppe
S.d.: sans date
S.l.n.d.: sans lieu ni date

*

Après la compilation de cette correspondance, nous avons retrouvé trois autres lettres de Kassák à Tzara, en allemand, deux datées de Vienne, le 29 Octobre 1922 et le 4 Août 1924, la troisième s.l.n.d, manifestement de la même année. Leur teneur est proche de celle des autres lettres de la même période.

*

Nous remercions la Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet et l'Artisjus (Société des Auteurs Hongrois) pour l'autorisation de consulter les archives Tzara et la correspondance de Kassák, Illyés et leurs amis. M. Raoul Schrott nous a aidé à déchiffrer les textes allemands.

Lettres de Louis Kassák à Tristan Tzara

Vienne 6 XII 1920

Messieurs !

Nous venons de vous envoyer notre dernier numéros et un "manifest".

Si vous étiez disposés de nous faire parvenir régulièrement vos éditions, nous pourrions tenir au courant votre mouvement sur nos colonnes. Faites-les envoyer et nous empresserons de continuer de vous adresser les notre. Excuser le mauvais français et agréer nos salutations.

Red "Ma"
Louis KASSÁK

TZR C 2.200

Carte postale, l. aut. s. Exp : Red-*Ma*, Louis Kassák, Wien XIII Amalien str. 27 I/11.A': Mouvement Dada, Zurich Seehof, Schifflande 28. Réexpédiée rue Emile Augier 14, Paris. 2 pp. 91 x 139

*

le 19 Juin 1921

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 12 Juin et les deux oeuvres incluses. En vous remerciant - je les ferai paraître dans ma revue et vous prie de continuer la liaison entre nous. Veuillez m'envoyer les manuscrits de vous et de vos amis (ici, je pense d'avant tout à M.F. Picabia). En outre de vos éditions et des livres, dont paraît jusqu'aujourd'hui ! Je pourrais souvenement faire paraître des vers.

Par poste d'aujourd'hui, je vous ai envoyé les dernières trois numéros de *Ma* et la première numéro de la série d'*Horizon*. Je voudrais publier dans cette série quelque chose de vos oeuvres. Vous me feriez du plaisir, si vous vouliez publier quelque chose de nos oeuvres. Prochainement, je vous enverrai quelques oeuvres en allemandes et en originale hongroise. Dont vous veuillez publier en française.

Je vous prie de m'envoyer aussi les éditions de "391" et "Z" par numéros d'échanges.

Ne pourriez-vous pas m'envoyer des oeuvres des jeunes artistes anglais ou américains ? Nous n'en ne pouvons pas atteindre ?

En attendant vos nouvelles, je vous salue cordialement.

Louis KASSÁK

TZR C 2.221. Papier à en-tête "*Ma*", Vienne, en-tête en allemand. L. aut. s. Enveloppe recommandée à T.F. 14, rue Émile Augier, réexpédiée à 12, rue Boulainvilliers, 16^e, Paris l'exp. L.K. (adresse comme ci-dessus). 1 p. 302 x 228 env.

Monsieur Tristan Tzara écrivain

Paris

Mouvement Dada

Cher Monsieur !

Nous revenons à notre dernière écriture et nous vous en prions : veuillez nous envoyer quelque chose de vous, comme nous l'a signalé M. Arp, qui aussi nous a envoyé des manuscrits pour l'antologie que nous allons d'édire. Les manifestes, etc, Dada, nous les recevons, mais ce ne sont pas pour l'antologie et nous vous serions les plus obligés, si vous nous envoyiez un ou deux de vos oeuvres théâtrales. Nous répétons : les manifestes, mensuelles, etc, ne nous suffisent pas et nous attendons vos drames, en vous présentant, au plaisir de vous lire, nos sincères considérations.

Tout à vous.

L. KASSÁK

TZR C 2.232. L. aut. s., s.l.n.d., sur papier à entête de "MA".de Vienne (en-tête en hongrois) 1p. 285 x 225(Cette lettre non datée pourrait être antérieure aux précédentes).

Vienne, le 16.12.1921

Cher Monsieur,

Je me suis beaucoup réjoui de votre dernière lettre, et je vous ai envoyé avec le courrier d'aujourd'hui plusieurs de mes livres, ainsi que 2 albums et 5 photos.

Il me ferait un très grand plaisir si, comme vous me l'avez écrit, vous pouviez les utiliser dans vos travaux ou dans vos publications. Je vous prie de faire savoir à Picabia que je publierais volontiers des dessins de lui dans le numéro spécial de

MA, mais pour cela il serait nécessaire qu'il m'envoie les clichés tout prêts ou leur prix, car je n'ai pas les moyens pour ça. Il est d'usage chez nous que les frais soient couverts par les dessins. Il paraîtra aussi maintenant un numéro d'Arp avec 5-6 clichés sur les mêmes bases. Un cliché de 12x17. coûte ici environ 18.000-20.000 Couronnes autrichiennes ou 36-50 Frs..

En dehors de cela, je veux vous informer que nous voulons aussi faire paraître une revue internationale avec des originaux et des traductions diverses en Hongrois ainsi que des textes en Allemand - Hongrois - Italien - Russe. La revue paraîtrait tous les trois mois dans une très belle présentation. Les collaborateurs seraient des tendances les plus extrêmes, comme personnages représentatifs (Tzara, Picabia, Arp, Schwitters, Evola, Rocenko, Malevic, Tatlin, Rivas, Huidobro, Huelsenbeck etc...).

Mais nous ne pourrions réaliser cette revue que si les artistes de chaque pays garantissaient de reprendre pour eux-mêmes 100-150 exemplaires et envoyaient d'avance le prix pour couvrir l'impression. Donc si vous étiez d'accord, vous devriez prendre en charge 100-150 exemplaires à 6 Frs. pièce et nous faire parvenir 900 Frs.

Je vous prie de bien réfléchir à cela, et en attendant une réponse détaillée à ma lettre,

je vous salue cordialement.

Ludwig Kassák

Je vous prie de me faire savoir si vous pouviez faire quelque chose avec l'album envoyé ?

En allemand

TZR C 2.223 L. aut. s. 2 pp. 287 x 220

*

Vienne, le 21 Juin 1922

Cher collègue,

J'ai reçu enfin les clichés demandés pour l'anthologie et je vous en remercie cordialement. J'ai reçu de même la revue avec la photographie de Man Ray, la photographie est extrêmement intéressante. Ne serait-il pas possible de recevoir d'une façon ou d'une autre un exemplaire de l'album, j'aimerais beaucoup d'en

disposer, mais je ne peux pas l'acheter. Je voudrais aussi recevoir des clichés de quelques unes des photographies, que je publierais dans MA. Pourriez-vous m'envoyer les derniers livres de Blaise Cendrars ou au moins certains parmi eux ? Ah oui, le "Coeur à gaz" est paru chez nous dans un cahier spécial : je vous envoie un spécimen avec le courrier d'aujourd'hui. Le livre a fait ici un grand éclat, mais ce n'est que preuve de santé.

Avec mes meilleures salutations.

Votre dévoué.

Ludwig Kassák.

En allemand.

TZR C 2.224. Carte postale, aut. s. 2 pp. 92 x 140. Exp. L.K. même adresse, à T.T. 12, rue de Boulainville, Paris. Réexpédiée 15, rue Delambre, Paris 14^e.

*

A Tristan Tzara, Reutte en Tirol, Hôtel Hirsch, le 25 août 1922

Cher collègue,

J'ai reçu votre télégramme, et je vous renvoie, à mon grand chagrin, tout de suite votre manuscrit et les autres choses. Je suis désolé de devoir le faire, car il m'est désagréable de ne pas arriver à un meilleur devis, et, en second lieu, nous n'avons pas encore eu le temps de traduire quelques uns des manuscrits. Nous avons rapidement parcouru le cahier où nous trouvons des choses très belles et intéressantes. En ce qui concerne l'imprimerie, à mon avis le devis n'était pas trop cher, aujourd'hui il serait pratiquement impossible de faire le livre moins cher ou au même prix.

J'ai expédié simultanément quelques exemplaires de "Coeur à gaz" magyarisé.

J'ai reçu l'argent d'Arp ainsi que les 10.000 Couronnes.

L'anthologie est en route.

Ecrivez-nous le plus souvent possible. Avec mes meilleures salutations à vous tous.

Ludwig Kassák.

En allemand.

TZR C 2.225. L. aut. s. 1 p. 250 x 203, env.

*

Vienne, le 10 Décembre 1922

Cher Monsieur !

J'ai bien reçu votre lettre et je vous en remercie. Je vous expédie avec le même courrier les 6 exemplaires du "Livre des Nouveaux Artistes". Le prix de 6 Frs est juste. Je vous prie de faire tout votre possible à cet égard.

Nous avons récemment reçu une lettre de Monsieur Munson dans laquelle il nous fait savoir que vous avez fait publier dans une des revues américaines un article qui entre autres s'occupe aussi de notre revue MA. Je vous ferai parvenir la revue 2x2.

Je voudrais vous aborder, Cher Monsieur, avec une nouvelle prière: nous sommes convenus avec Monsieur Gáspár, qui traduit mes textes en allemand, de vous demander si vous vouliez bien les transposer en français à partir de la traduction allemande. De même vos textes seraient traduits par le même Gáspár en hongrois. J'ai un poème épique un peu plus long, d'environ 500 lignes. On pourrait peut-être le transposer en français, ce qui m'apporterait en cas de succès un peu d'argent et aussi un succès moral. Je vous prie donc de vouloir bien répondre à cette question dans votre lettre suivante.

Nous attendons votre nouveau livre avec grand intérêt*. Je vous prie de nous faire savoir s'il se passait chez vous quelque chose qui devrait nous intéresser. Pourriez-vous aussi nous envoyer de nouvelles choses ? Si possible, je pense surtout à la possibilité de recevoir de nouveaux clichés de Monsieur Man Ray.

Avec mes meilleures salutations

Ludwig Kassák.

En allemand.

TZR C 2.227 L. aut. s. Papier en-tête de "*Ma*", Vienne, 1 p. 302 x 229, env.

* Kassák évoque sans doute la publication du recueil de Tzara, *De nos oiseaux*, achevé d'imprimer à Weimar le 15 Novembre 1922, mais qui ne sera mis en vente par les éditions Kra qu'en 1929.

Vienne, le 29 mars 1923

Cher Monsieur Tzara !

J'ai reçu tout à l'heure votre carte et je me réjouis d'avoir enfin de vos nouvelles. Je vous prie de me faire parvenir les 36 Frs par chèque, le plus rapidement possible. Cet argent arriverait vraiment à point. Je vous prie de nous envoyer votre livre dès sa parution, car nous voudrions en publier plusieurs pièces. Je suis très curieux de votre article dans "Vanity Fair", pourriez-vous me l'envoyer ? C'est une grande joie pour nous que vous témoigniez d'une telle sympathie pour notre travail. Je ressens donc douloureusement que les derniers temps vous vous absteniez de toute manifestation publique. On a si peu de temps dans la vie qu'elle devrait être au moins pleinement rempli de l'activité de notre jeunesse. Est-ce que l'article dans "Mécano" parle de moi ? Qui l'a rédigé ? Le 2x2 n'est paru qu'une fois, j'ai eu des difficultés avec l'éditeur et je ne continue plus. Je vous prie de m'écrire aussi souvent que possible.

Avec mes meilleures salutations.

Ludwig Kassák.

En allemand.

TZR C 2.228. Carte postale, aut. s. 2 pp 90 x 140.

Lettres de Aladár Tamás à Tristan Tzara

Cher Monsieur Tristan Tzara,

Restant encore qq temps à Paris, je devais chercher une occupation. Ainsi pendant la journée toujours voulant vous rencontrer (à cause de manuscrit de Kassák, etc), je vous prie de m'indiquer le jour et l'heure quand je vous trouve à la maison. Maintenant je suis libre de 6 heures soir ou les jours de fête.

Cordialement.

Aladár Tamás
2- rue Coypel (13^e)

TZR C 3.927. L. aut. s.[Paris le 18 Décembre 1924] 1 p. 269 x 208, env.

*

Budapest, le 15.IV.1925

Cher Monsieur Tzara,

En même temps je vous envoie le 1er n° de la revue "365" dont vous avez déjà entendu parler de M. Illyés.

J'espère que vous allez l'accueillir avec bienveillance et je ne manquerai pas de vous faire connaître devant le public hongrois.

Je vous salue cordialement.

Aladár Tamás

Budapest V
Zoltán u. 7/9, III.10.

TZR C 3.928 L. aut. s.l p. 269 x 208

Lettres de Gyula Illyés à Tristan Tzara

Mon cher Tzara,

Je désirerais vraiment vous parler. Il s'agit non seulement la représentation de Mouchoir de nuages, mais de l'édition (à Budapest). On me demande des renseignements plus précis de la représentation de Paris (des photos du décor) et même une préface écrite par vous ou par moi.

Je vous ai partout cherché, vainement.

Veuillez donc m'écrire, où puis-je vous voir et quand ? Je suis libre toute la journée jusqu'à 8 H et à partir de 10 H du soir.

Amicalement vôtre.

Jules Illyés

TZR C 2.124 [Paris, le 10 Décembre 1925] L.aut.s. écrite sur carte de visite: Illyés Gyula, 9, rue Budé, Paris 4^e, 2 pp. 52 x 89, env.

*

Mon cher Tzara,

J'aurais besoin -pour quelques jours- de cette revue américaine que je vous ai prêtée. Si cela ne vous dérange pas trop, veuillez la laisser chez votre concierge, dimanche je viendrai la chercher.

Bien cordialement vôtre

Jules Illyés

TZRC C 2130 Carte de visite: Illyés Gyula, Budapest, "Nyugat", V. Vilmos császár ut., 34 S.l.n.d.
Message autogr. s. Verso. 52 x 89.

*

Mon cher Tzara,

Je ne peux rester jusqu'à votre retour, vous dis donc adieu en vous remerciant une fois encore de votre amabilité. J'ai relu les épreuves que vous aviez la bonté de me donner, -permettez-moi que je vous en félicite de tout mon coeur.- Je vous serre la main et en nous souhaitant une prochaine rencontre je vous salue bien amicalement, vôtre.

Illyés Gyula

TZRC 2.131 Carte de visite: Illyés Gyula, 9, rue Budé, Paris 4^e Message autogr.s. S.l.n.d. Verso 70 x 118.

*

Mon cher Tzara,

Ci-joint la page de votre poème que j'avais en deux exemplaires. Elle appartient à la deuxième partie.

Ces jours-ci, j'ai reçu les nouvelles de Budapest concernant la représentation du Mouchoir de Nuages. On espère jouer vers la fin de Janvier. Mais pour l'édition en brochure il y a encore beaucoup de difficultés.

J'espère vous revoir bientôt.

Amicalement votre

G. Illyés

TZR C 2.125 [Paris, le 25 décembre 1925] L. aut. s., s.l.n.d., cachet de la poste sur env. grise.
Adressée à T.T., Poissy, 3, rue des Faux; 1 p. 278 x 215.

*

Mon cher Tzara,

Vous avez probablement lu dans "Les Nouvelles Littéraires" que nos amis de Budapest ont organisé une matinée de la Jeune poésie française où la récitation de vos poèmes a été le mieux applaudie.

Je voudrais vous en parler et en même temps vous demander d'autres choses à traduire.

Si vous avez le temps, fixez-moi un rendez-vous (n'importe quel jour, mais pas le soir) et je vous apporterai le programme de cette matinée.

Bien amicalement vôtre.

Jules Illyés.

(en marge gauche):

Pourriez-vous me donner le reste de l'Homme approximatif ? Si ça vous convient j'irais avec plaisir chez vous un matin ou un après-midi pour vous déranger le moins possible.

TZR C 2.139 L. aut. s. S.l.n.d. 1 p. 268 x 206

*

Mon cher Tzara,

Je vous écris de Budapest où Kassák me rejoindra sous peu pour réaliser enfin notre projet commun, la fondation d'une grande revue internationale d'avant-garde. Déjà, dans le premier numéro je compte publier une étude sur vous. Nous sommes convaincus que la première publication de la revue (dans le genre comme nous avons édité votre *Coeur à Gaz*) sera consacrée à la traduction de

votre *Homme Approximatif*. Pour ces deux raisons, je vous prie de m'envoyer le manuscrit promis avec d'autres poèmes si vous en avez depuis écrit. Le public d'ici est meilleur que n'importe où et nous avons même pensé à vous inviter ici pour faire des conférences comme vous en avez fait je crois en Espagne.

Qu'est-ce qu'il y a de neuf chez vous ? Votre revue dont vous m'avez parlé est-elle déjà parue ? Et les autres ? Les surréalistes, que font-ils, existent-ils toujours ? Je vous serais très reconnaissant si vous m'en parliez dans votre lettre que j'espère avoir bientôt.

J'attends donc vos vers et vous salue.

Amicalement vôtre,

Illyés Gyula

TZR C 2.132L. dactyl. s. [Budapest] sans date. Exp. Bp. VI Lehel u.26.III.1 p. 271 x 211

Curieusement Illyés omet, dans sa signature autographe, le y. Il fait visiblement allusion à la revue *Dokumentum* dont le premier numéro paraît en décembre 1926. Cela situerait cette lettre fin 1926, entre octobre et décembre, juste après le retour d'Illyés en Hongrie.

*

le 15.10.1929, Budapest

Cher Monsieur,

Je vous remercie de votre livre* que je viens de recevoir et que je lis avec beaucoup d'intérêt et admiration. D'autant plus parce que je connais bien ces poèmes ; il y a quelques ans vous aviez l'obligeance de me les prêter, vous en souvenez-vous ? C'était le seul exemplaire de la première édition que j'ai relié.

Depuis je ne fais plus la reliure, mais de la littérature. J'ai traduit deux fragments de votre *Homme approximatif* que j'aime beaucoup et que je tiens pour un véritable chef d'oeuvre et dont j'attends la parution avec impatience. L'avez-vous déjà achevé ? Vous devriez le faire éditer le plus tôt possible afin de montrer les profondeurs si admirablement révélatrices de votre poésie.

*

Tristan TZARA : *De nos oiseaux*, Kra, 1929 (voir note précédente).

Mon cher Monsieur, vous auriez dû vous apercevoir de l'estime sincère et profonde que je témoigne envers vous - je vous prie donc d'avoir la bonté de me faire part de tout ce que vous faites pour que je puisse lire tout ce que vous publiez. Ici, en Hongrie je vis dans un isolement inimaginable, - ayez pitié du pauvre exilé.

Je vous remercie une fois encore de votre amabilité et je vous salue fraternellement, votre.

Gyula Illyés

Budapest, le 15 Oct. 1929

VI- Lehel-u.26

TZR C 2.126. L. aut. s. 2 pp. 208 x 169, env. Adressé à M.T.T., Paris XVIII - 15, avenue Junot. Réexpédié à Hôtel Quintana, Collioure, Pyr. Or. Timbré en Hongrie.

*

Mon cher Tzara,

Votre lettre m'a fait un véritable plaisir. Je vous félicite de la décision que vous avez prise concernant l'édition de votre Homme approximatif. Je vous ai dit déjà mon opinion là-dessus au moment où j'en ai lu les premiers fragments. C'est quelque chose de très grand et très tragique, suite digne de ce que vous avez fait et prêché dans votre jeunesse. Je n'oserais pas de le commenter avec des épithètes artistiques, c'est un ouvrage qui est bien au-dessus de l'art pitoyable et pleurnichard de nos jours. D'après la nonchalance que vous montrez envers de ce poème je crois que vous ne voyez pas assez la valeur de ce que vous avez fait là. Ce que je vois dans les quelques feuilles de manuscrit que vous m'avez donné encore à Paris, c'est que vous y avez exprimé - peut-être inconsciemment et dans la tournure de la fantaisie - un désespoir sincère, un mépris de la vie actuelle que personne avant vous n'avait pas réussi à faire. Aussi vous comprendrez avec quelle impatience j'attends les suites de ces poèmes. Je vous prie de donner mon adresse à votre éditeur avec la prière de m'envoyer votre livre aussitôt la parution. Quant à moi - rien d'extraordinaire. Nous avons ici une revue, pareille à la N.R.F. qui s'appelle Nyugat et dont j'ai été collaborateur depuis mon retour en Hongrie. Mais ces affaires de poésie etc... m'ont tellement dégouté que j'ai décidé de ne plus y écrire. Je ne vois presque personne. Il n'y a pas de revue dite d'avant-garde. Kassák qui a été le rédacteur de MA écrit des romans à la manière de Gorki. Déry que vous avez connu fait des poèmes très intéressants, du niveau de Hölderlin, mais il ne les publie pas, faute d'éditeur. C'est tout. Nous sommes isolés et vous me pardonnerez, mon cher Tzara, si je m'adresse à vous et vous demande secours. Si vous connaissez quelque chose que vous trouvez intéressantes, dites-les moi, s'il y a des publications, faites-moi le plaisir que je puisse les connaître. Qui et que voyez-vous en ce moment qui mérite d'être lu ?

Vous, que lisez-vous et quels projets avez-vous ? Ces questions vous paraissent peut être un peu naïves, mais -je vous avoue- je vous ai toujours considéré comme un guide, un peu maître, le plus éveillé même dans votre torpeur.

Je vous envoie mes amitiés sincères.

Votre Illyés

Que font les surréalistes ? Si vous êtes bien avec eux, dites leur de m'envoyer quelque chose de leurs publications.

14.1.1930
Budapest
V- Nádor-u.9.

TZR C 2.127 L. aut. s. 4 pp. 210 x 170

*

Mon cher Tzara,

Permettez-moi de vous remercier de votre livre que je suis en train de lire et sur lequel j'ai l'intention d'écrire avec ceux de Breton et d'Eluard un compte-rendu, naturellement et malheureusement en hongrois. En tout cas je vous l'enverrai (d'ici en un mois) comme un témoin muet de ma sincère reconnaissance.

Je n'ai pas encore achevé la lecture de vos loups, mais déjà d'après ce que j'en ai lu je ne peux m'empêcher de vous exprimer mon ravissement envers votre force poétique. Vous devez vous rappeler combien votre Homme approximatif m'avait plu. En ces poésies je trouve la suite de votre évolution vers le sommet d'une expression poétique à la fois profonde et aigue. Permettez-moi, Cher Camarade, de vous en féliciter !

Je vous en remercie une fois encore et vous remercie également d'avoir dit à Breton et Eluard de m'envoyer leurs livres.

Recevez, Mon cher Tzara, mes sincères salutations de bon camarade et ami.

votre Gyula Illyés
Budapest, le 12 juillet 1932.
V. Nádor u.9.

TZR C 2.128 L. aut. s. 2 pp. 211 x 171. Enveloppe: T.T. 15 Av. Junot; réexpédiée: Hôtel de la Pointe Percée -Grand Bornand- Haute Savoie.

Attila József et la France

Que le grand poète hongrois du XX^e siècle qu'était Attila József ait eu des relations très étroites avec la culture française en général et la littérature française en particulier, cela n'étonnera personne. Ce fut également le cas pour deux autres poètes que l'on considère avec Attila József comme étant les plus grands de la poésie hongroise: on connaît l'admiration de Sándor Petőfi pour Béranger et d'Endre Ady pour ceux que les conservateurs de son époque appelaient les poètes français décadents: Baudelaire, et Verlaine. József fut traducteur de François Villon, d'Arthur Rimbaud, d'Emile Verhaeren et l'influence de Villon sur sa propre poésie est évidente; elle a été souvent démontrée. Quelques instants avant son suicide, il lisait à ses sœurs un poème de Victor Hugo qu'il devait traduire pour une anthologie. L'éditeur de cette anthologie, Imre Cserépfalvi, qui avait publié plusieurs de ses recueils, était un ami enthousiaste de la littérature française: c'est dans sa librairie, située au centre de la ville de Budapest que l'on pouvait acquérir les dernières livraisons des revues littéraires de France, dont la *N.R.F.*

Attila lui-même séjourna presque un an en France, de septembre 1926 en juillet 1927, d'abord à Paris, où il suivait des cours à la Sorbonne et publia, dans le premier numéro de *l'Esprit Nouveau* un de ses poèmes, et ensuite, pendant quatre semaines, à Cagnes-sur-Mer.

Son séjour en France ayant été minutieusement étudié et savamment commenté par notre collègue Miklós Szabócs, ancien professeur associé à la Sorbonne, je ne m'y étendrai pas davantage; et j'utiliserai le temps dont je dispose à parler de la réception de l'œuvre d'Attila József en France et des problèmes que soulève cette réception.

La diffusion de ses poèmes en France et en traduction française a commencé de bonne heure grâce à un concours de circonstances dont ses premiers traducteurs auraient peut-être préféré se passer. En septembre 1941, en pleine guerre mondiale, deux hommes de lettres hongrois émigrés rencontrent à Cassis-sur-Mer, près de Marseille, un poète et professeur français, réfugié des Ardennes, Marcel Lallemand. Le premier, Andor Németh, ami intime d'Attila travaillait à la biographie du poète qui devait paraître trois plus tard, chez le même Cserépfalvi, le second, Ladislás Gara, auteur de nombreuses traductions du hongrois, devait occuper plus tard une place éminente dans les relations culturelles franco-hongroises, en réalisant, en particulier, *l'Anthologie de la poésie hongroise* publiée en 1962 aux Editions du Seuil. Au cours de leurs conversations matinales, au café André, à quelques pas du port, les trois hommes en viennent rapidement à parler de littérature hongroise et, quelques jours plus tard, Gara et Németh soumettent à Lallemand la traduction littérale de certains poèmes d'Attila József, ceux qu'ils

jugent les plus beaux et les plus représentatifs: *Coeur pur, Sans espoir, Rosée, Maman, Dans cette banlieue énorme.*

Marcel Lallemand était ce qu'on appelle communément un "fin lettré". Professeur, ami et collaborateur de Roger Martin du Gard, il devait, après la guerre, réaliser une édition pour la jeunesse des *Thibault*. Il était doué d'un sens extraordinaire de la prosodie poétique, du vers régulier rimé et rythmé, qui, chez József, comme chez la plupart des grands poètes hongrois, joue un rôle primordial dans l'expressivité et la musicalité. En traduisant à son intention les poèmes d'Attila, Németh et Gara lui expliquent non seulement les circonstances de leur genèse - domaine dans lequel Németh possédait une compétence inégalée et inégalable, étant donnée l'intimité de ses relations avec le poète - mais aussi tous les effets sonores, enchanteurs, l'envoûtement que produisent ces poèmes grâce à leur effet incantatoire qui tient surtout à la phonie et à la prosodie. Si Lallemand n'a pas toujours réussi à créer des effets équivalents dans ses traductions, quelques-unes de ses trouvailles forcent l'admiration : dans *Rosée*, l'arbuste, selon son expression, rêve et danse au rythme de l'original :

*Trapu et seul, et gonfle
L'arbuste rêve et danse,
Un blanc papier y ronfle,
Bouffant, quelconque, et rance.*

*Le bleu du ciel grisonne,
La chair du vert est drue.
Vapeur des monts qui sonne
Avec ma chanson nue.*

*Or bien, j'oeuvrai, fidèle,
De bruits, prairie éprise :
O ciel, au poids rebelle...
Déjà la chambre est grise.*

*Mon âme est simple et lasse.
Qui sait ? peut-être bonne.
Je tremble et suis l'espace
Où l'astre, étreint, frissonne.*

La bonne nouvelle ne tarde pas à parvenir en Hongrie : dans le numéro du 15 juin 1942 du journal *Esti Kurír*, un journaliste, de passage à Cassis, rend compte de l'activité de cet atelier de traduction. Il y est question de la colonie d'artistes établis dans ce pittoresque village de pêcheurs, de la beauté du paysage, de la méthode de travail de Gara, qui, dans son obstination, n'hésite pas à lire quarante ou cinquante fois le même poème en hongrois devant Lallemand, pour que le traducteur puisse vraiment se pénétrer de la musique des vers. Profitons de l'occasion qui nous est offerte pour rendre hommage à Cassis et à son rôle dans la

littérature hongroise, car en dehors de la beauté du lieu, propre à favoriser la création littéraire, les autorités elles-mêmes, la mairie et la gendarmerie veillaient non sans accepter de sérieux risques, à la sécurité des artistes émigrés.

Sous le titre collectif *Attila József vu par ses contemporains* un recueil de trois gros volumes a été publié en 1987 à Budapest; il contient pratiquement tous les articles, critiques et témoignages consacrés à notre grand poète entre 1922 et 1945. Un article non signé paru le 3 mars 1944 dans *Kis Újság* de Budapest apprend à ses lecteurs que la radiodiffusion française a consacré sept émissions à Attila József et à ses poèmes, brillamment traduits en français. Il s'agit vraisemblablement des traductions de Marcel Lallemand. Elles avaient été communiquées à Marianne Monestier, responsable des émissions littéraires par son amie hongroise, Elisabeth Görög, qui entretenait d'étroits contacts avec Németh, Gara et la colonie des artistes réfugiés à Cassis.

Ayant quitté Cassis en 1943 pour s'engager dans les Forces Françaises de l'Intérieur, Ladislav Gara n'a pas cessé pour autant de travailler à la diffusion en France de la poésie d'Attila József. Nommé correspondant de l'Agence télégraphique hongroise à Paris, il réunit, dès 1954, une pléiade de poètes français et commence à travailler à son grand projet d'anthologie de la poésie hongroise depuis les débuts jusqu'à nos jours. Le premier fruit de ce travail collectif est un Hommage à Attila József par les poètes français, publié par Pierre Seghers. C'est enfin une présentation digne de ce grand poète ; on y trouve une quarantaine de poèmes, dont quelques-uns en plusieurs versions, traduits par vingt-six poètes dont Paul Eluard (nous apprenons dans l'avant-propos que "conquis par l'étrange beauté des poésies d'Attila, il entreprit la traduction d'un important recueil des oeuvres de ce poète, avec l'aide d'Erika Bächer, lorsque la mort le surprit") et une préface de Tristan Tzara qui avait connu notre poète lors de son séjour à Paris, préface dont voici quelques passages:

J'ai connu Attila avec son étoile au front, dans ce Paris où toutes les souffrances victorieuses, de Villon à Apollinaire, des Encyclopédistes à la Commune, s'inscrivent jusque dans les pavés des rues comme la vivante leçon de la force de l'amour alliée à la sensibilité de la révolte... Dans la longue suite des poètes assassinés, Attila prend place parmi les plus grands, ceux qui ont succombé dans la lutte inégale entre la poésie et la condition féroce d'un monde axé sur l'intérêt de quelques exploiters... Son altière mémoire se situe à la hauteur où Bartók, comme lui, a puisé à même le génie vital de sa nation, cette substance qui, à travers sa particularité, atteint à l'universel.

Parmi les poètes-traducteurs de ce recueil, deux, Eugène Guillevic et Jean Rousselot, devaient prolonger cette entreprise, le premier en préfaçant le recueil le plus complet des poèmes d'Attila en français, publiés en 1961 en coédition par les Editeurs français réunis et les Editions Corvina à Budapest, le second en consacrant une longue étude à sa vie et à son oeuvre, suivie de vingt cinq poèmes dans sa propre traduction. (Les nouveaux cahiers de jeunesse, 1958) L'étude de Rousselot, particulièrement émouvante, témoigne d'une profonde empathie: "une

des raisons les plus profondes de ma sympathie, écrit-il est qu'il fut comme moi un "enfant sans père" (le sien s'en va, le mien tombe à Verdun) que j'ai grandi comme lui dans la vapeur des lessives mercenaires, qu'avec lui j'ai ramassé mon pain, puis ma culture, dans la poubelle des riches... Les pauvres auront peut-être un jour tous les trésors des cieux. En attendant, ils triment, piétinent, s'usent, et nul ne leur fait quartier. Mais ils ont un énorme privilège: celui d'affronter vraiment les vraies réalités de ce monde, nudité contre nudité, regard contre regard". Dans cette étude, Jean Rousselot fait de nombreux parallèles entre la poésie de József et celle de certains poètes français: Eluard en ce qui concerne la poésie engagée, Jehan Rictus pour ce qui est de l'anarchisme anti-bourgeois, Rimbaud qui comme Attila a fait son apparition dans les lettres en adolescent bruyant, gouailleur et irrespectueux, et surtout Villon "en qui se réalise, au mieux, dans le creuset d'une langue poétique à la fois puissante et délicate, directe et savante, la synthèse d'une vocation lyrique exceptionnelle et d'une vocation populaire sans cesse rafraîchie au contact le plus direct, voire le plus cru, de l'humanité quotidienne".

Avec sa finesse habituelle et son émotion à peine contenue, Rousselot analyse longuement l'évolution d'Attila József qui, après sa période d'avant-garde retourne à la poésie populaire, "à ses couleurs simples, à ses formes frustes et à ses rugueuses tendresses..." Ce faisant, il est dans la tradition de la poésie hongroise du passé, où entrent à parts égales la satire et la douceur, la mélancolie et le sarcasme, le truculence et la révolte, l'étrangeté et le bon sens matois". Il ne passe point sous silence la dernière période de la vie du poète où, dit-il, Attila crie son désespoir avec une violence tempétueuse, grinçante, shakespearienne et va jusqu'à proférer des malédictions contre la femme coupable de ne l'avoir pas aimé; c'est sur le même ton qu'il s'adresse maintenant à cette mère forte qu'il a évoquée naguère avec tant de tendresse. "Complexe d'Oedipe ?" se demande Rousselot. Comment en douter ! répond-il. Attila était d'ailleurs féru des théories de Freud dont il salua le quatre-vingtième anniversaire par un poème...

Cet aspect de la poésie d'Attila József n'est pas complètement passé sous silence dans le recueil paru en 1961, en coédition aux Editeurs Français Réunis et à Corvina. Dans les Notices bio-bibliographiques du recueil, rédigées par Miklós Szabolcsi, une rapide allusion est faite à "un malaise sournois qui le mine. Un traitement psychanalytique est essayé sans grand résultat", lisons-nous. Mais c'est seulement en 1982 dans la revue *Le Coq Héron* qu'Eva Brabant traite, pour la première fois en français, des rapports du poète avec la psychanalyse. Ainsi le lecteur français apprend que le poète a fait trois psychanalyses, qu'il était tombé amoureux de sa deuxième psychanalyste, que son troisième psychanalyste émigra aux Etats-Unis et qu'il est revenu à plusieurs reprises sur le cas de notre poète. Des documents jusque-là inédits même en Hongrie (lettres du poète à ses psychanalystes, le *journal analytique*, etc.) indiquent le rôle essentiel que la psychanalyse a joué dans la vie d'Attila József. La revue *Action poétique* avait déjà publié quelques années auparavant la traduction française de son étude *Hegel, Marx, Freud*, une tentative visant à concilier marxisme et freudisme, mais cette seule publication est insuffisante pour rendre compte de l'intense activité

théorique d'Attila József, qui ne fut pas seulement un grand poète, mais aussi un penseur dont les ouvrages, quoique fragmentaires, sur l'esthétique, la philosophie ou l'économie politique susciteraient sans doute un grand intérêt, s'ils étaient traduits...

Mais ils ne le sont pas et nous arrivons ainsi à ce que nous avons appelé au début les problèmes de la réception. En dehors des trois publications: *l'Hommage des poètes français à Attila József*, *Attila József, sa vie, son oeuvre* par Jean Rousselot et les *Poèmes choisis* édités en 1961 en coédition par les Editeurs français réunis et Corvina, en dehors aussi de quelques poèmes qui figurent dans diverses anthologies, dont l'excellent *Mes poètes hongrois* de Guillevic et les quelques revues comme *Action Poétique* ou *Le Coq Héron*, le public francophone ne dispose de rien pour se faire une idée de l'envergure d'un des grands génies de notre siècle. Il convient certes de mentionner un livre édité en français par Corvina: *Attila József, sa vie et sa carrière poétique*, mais à peu près introuvable en France, tout d'ailleurs comme les publications que je viens d'énumérer.

Mais en admettant que le lecteur francophone dispose de toutes ces publications, très peu accessibles, pourra-t-il se faire une image complète, une idée juste du poète ? Certainement pas. Les recueils de poèmes ne contiennent qu'une faible partie de son oeuvre et leur représentativité peut être sérieusement mise en doute : dans le choix des poèmes, l'accent est mis sur le militantisme du poète, sur les poèmes combattants, militants, tandis que l'aspect le plus déchirant de sa poésie reste dans l'ombre. Ce parti pris guide naturellement ses commentateurs, qui, lorsqu'ils sont hongrois, sont à l'origine même de ce parti pris. Par ailleurs, il s'agit, la plupart du temps, d'adaptations, souvent très belles, mais aussi quelques peu éloignées d'une littéralité dont la connaissance serait indispensable pour toute analyse sérieuse de l'oeuvre. Il reste donc énormément à faire. Ajoutons que la totalité de l'oeuvre du poète commence seulement à être connue en Hongrie même. Des documents très importants viennent d'être découverts dans des conditions mal élucidées et qui remettent en question ses rapports avec la psychanalyse ou le parti communiste hongrois; la publication de ces documents, assortis de commentaires philologiques est en préparation et le volume portera un titre provocateur: *Attila József, cet inconnu*. Des chercheurs hongrois travaillent à rétablir la vérité sur le poète, et leurs efforts ne manqueront de se répercuter sur la réception du poète en France et dans les pays francophones.

Le rôle de la revue PERISZKÓP dans la diffusion de la culture française

La revue *Periszkóp*¹, née de l'enthousiasme d'un groupe d'écrivains et d'artistes transylvains, est le symbole d'une génération séduite par l'idée de l'internationalisme culturel, par la possibilité d'une confrontation créatrice des expériences nationales. Elle résume les aspirations de l'intelligentsia de langue hongroise du bassin danubien entre les deux guerres, désireuse de contribuer à la construction d'une Grande Europe.

Chaque numéro est à la hauteur des ambitions des rédacteurs² qui souhaitent faciliter la perception des valeurs occidentales dans le but de créer une culture moderne spécifique, au niveau des modèles choisis, surtout français et allemands.

C'est ainsi que *Periszkóp* - intéressé par la littérature, les arts plastiques, le théâtre, l'architecture, le film, la danse, la mode - accorde beaucoup d'importance à la poésie française du XX^e siècle, à l'art et à l'actualité parisienne.

Le peintre Lajos Tihanyi (1885-1933), demeurant à Paris, envoie systématiquement des informations et une riche documentation photographique. D'autres hommes de lettres et d'art publient des écrits sur la culture française et maintiennent, avec des traductions de très bonne qualité, l'intérêt pour la littérature.³

La revue réserve plusieurs pages à Apollinaire, Cendrars, Cocteau, Goll, Tzara⁴ et publie des reproductions d'après des oeuvres d'artistes français, en particulier de l'Ecole de Paris: Brancusi, Callot, Cézanne, Chagall, Cocteau, Degas, Delaunay, Derain, Ferat, Gauguin, Géricault, Gontcharova, Larionov, Laurencin, Millet, Pascin, Picasso, Pissarro, Renoir, Rodin, Rousseau, Valadon, Vlaminck et d'autres.⁵

Des photographies complètent et enrichissent, par leur inédit et leur variété, les illustrations. Les images prises dans l'univers du spectacle et de la bohème concrétisent l'ambiance des "années folles" et informent sur les événements artistiques: Bal masqué à Montparnasse, Fernand Léger, Kisling à la Rotonde, exposition à la Galerie Varin Raspail, Images de l'Exposition Internationale des Arts Décoratifs, la dernière photo de Henri Rousseau, l'inauguration du Jockey Club, le bal de la Horde à Montparnasse, la représentation parisienne du "Coeur à Gaz" de Tristan Tzara...

En général, *Periszkóp* est pourvu de textes et d'illustrations concernant la vie artistique et la culture françaises, mais le numéro du mois de mai (pour les illustrations) et le numéro double de juin-juillet (pour les textes) retiennent surtout l'attention.

Ces six numéros retracent les chroniques de plusieurs expositions et publient des articles et essais sur l'art. Parmi d'autres choses on remarque quelques

correspondances qui dans l'ensemble créent un panorama vivant des expositions de l'année 1925. L'image est d'autant plus authentique qu'elle est réalisée par des personnalités marquantes: l'écrivain Gyula Illyés, un poète de langue hongroise de Slovaquie - Ödön Mihályi, deux peintres: Wilmos Perlrott-Csaba de l'Ecole de Nagybánya et Béla Uitz, proche de Kassák et de l'Activisme, Gyula Halász - le futur Brassai. Tous sont passionnés, compétents et suivent attentivement l'évolution des arts, regardant d'un oeil critique la création contemporaine et justifiant avec fermeté leurs convictions. Par l'intermédiaire de leurs écrits, ils font revivre le XXXI^e Salon des Indépendants, les expositions de la rue de la Boétie et de la rue de Seine, celles de Chagall et de Foujita. Des impressions sur l'Exposition des Arts Décoratifs et des informations sur le Surréalisme complètent ces réflexions sur l'art de l'année 1925 qui mettent en valeur la richesse et le caractère international de l'art parisien.

Wilmos Perlrott-Csaba (1880-1955) signe la correspondance sur le Salon des Indépendants dans le 4^e numéro de la revue. Il montre un véritable attachement à cette manifestation qu'il suit et où il expose depuis 1904.

Après une courte présentation de l'histoire du Salon, Perlrott-Csaba observe que l'exposition reflète d'une manière assez fidèle l'actualité européenne. Toutes les nations exposent, toutes les tendances sont présentes. Même s'il découvre des "oeuvres tristes, sans force ou plaisantes", il considère que l'exposition suggère la pulsation de la vie, des volontés et des recherches nouvelles.

Une toile de Delaunay, qui n'est pas construite dans le style habituel de l'artiste mais d'une manière nouvelle, représentant une femme qui se peigne, retient l'attention de Perlrott-Csaba par sa construction "impitoyablement logique".

De Witte lui apparaît simple et monumental. Surtout dans ses "constructions architectoniques". Signac se répète, Seurat était meilleur; la grande peinture de Severini *La valse* est personnelle et attachante; Sucicune Ott est le plus intéressant parmi les épigones de Rousseau.

Perlrott-Csaba pense plein d'amertume qu'assez peu d'artistes français reconnus exposent et que les imitateurs sont de plus en plus nombreux. Utrillo, l'artiste à la mode, présente seulement deux peintures, pendant que ses imitateurs sont des dizaines. Foujita - "habile et attirant" - bien que sans profondeur, ne participe pas, mais son style a été adopté par plusieurs peintres. Dans la sculpture les influences de Maillol et de Rodin sont dominantes, plus évidentes que celle de Bourdelle, par exemple.

L'auteur conclut que, malgré ses lacunes, le salon fait preuve de beaucoup de qualités dont le goût n'est pas exclu.

Ödön Mihályi, (1899-1929) commence son article sur les expositions parisiennes (*Periszkóp* no. 2) par une description de l'atmosphère de la Rotonde où artistes de toutes nationalités - Français, Russes, Japonais, Hongrois, Norvégiens - et d'orientations les plus diverses - cubistes, surréalistes, primitifs, constructivistes attendent dans la perspective d'un achat ou d'une exposition, la personne influente qui va les apercevoir.

Pendant son tour des galeries, Ödön Mihályi remarque l'exposition Van Gogh chez Bernheim, la reconstitution de l'exposition de la *Section d'Or* de 1912 à la Galerie Vavin Raspail, la présence de Foujita sur les cimaises, l'exposition de l'américain Morgan Russel à la Galerie Henry et celle de Miss Guinnes - élève d'André Lhote - à la Galerie Visconti.

Mihályi insiste sur l'exposition Chagall ouverte à la Galerie Hodebert. Selon lui, le peintre Chagall a subi un échec, le succès étant réservé au Chagall dessinateur "A l'heure où à Paris s'affirme le Surréalisme - écrit-t-il, Chagall qui a devancé ce mouvement, apparaît comme "un vieux jeu".

Des oeuvres de Léger, Braque, Derain, Matisse, Vlaminck, Utrillo, Picasso sont exposées chez Léonce Rosenberg. Leur réunion n'est pas justifiée, constate Mihályi; chacun peint de bons tableaux, mais leurs styles sont différents et l'exposition manque d'unité.

L'auteur de l'article note aussi que le marchand d'art d'Utrillo remporte un grand succès, tandis que le peintre reste enfermé dans un asile. Une fois le nom d'Utrillo lancé sur le "marché", il a fallu seulement trois ans pour que ses oeuvres atteignent des prix très élevés. Le marchand qui avait acheté tous les tableaux de l'artiste pour un prix dérisoire, qui avait sensibilisé les critiques et payé les journalistes - en tire un gros profit.

L'exposition de Foujita et de Chagall - dont parle aussi Mihályi - constitue le sujet principal de la chronique de Béla Uitz (1887-1972) dans le *Periszkóp* no 3. Artiste important de l'Activisme hongrois, lié à l'Avant-garde russe, Uitz rejette la peinture de Foujita qu'il considère comme l'artiste de la bourgeoisie française. Avec Chagall les choses sont encore plus graves, plus compliquées, car ceux qui le connaissent s'aperçoivent que son art n'a pas du tout évolué. Comment est-il possible - se demande Uitz - que Chagall, artiste révolutionnaire jusqu'en 1917, n'ait plus trouvé sa place parmi les révolutionnaires et soit devenu "un martyr" en quête de sensationnel dans la vie mondaine parisienne. Contre Chagall, qui a trahi l'idéal de la révolution pour devenir "une curiosité" du milieu parisien, Uitz prend parti en affirmant que quelque chose de pire est inimaginable.

Dans son article sur l'Exposition Internationale des Arts Décoratifs "Le Grand Pan est mort ..." (*Periszkóp* no 5) Gyula Halász-Brassai fait l'éloge de la modernité, des énergies contemporaines. Il apprécie l'effort créateur commun des artistes et des ingénieurs pour définir le style des temps modernes; il est séduit par les machines, les voitures de course, les avions, la radio, le téléphone, par des constructions industrielles, par leur efficacité fonctionnelle. Il poursuit l'idéal futuriste et affirme que "la plus gracieuse étude d'appareil de Léonard de Vinci est un monstre laid et difforme face à "l'élégante simplicité de nos avions".

Dans sa recherche de la modernité et dans l'admiration excessive du fonctionnalisme, Halász critique l'exposition. Au fond, l'article constate la mort de l'art décoratif, la mort de l'art en général, et prédit la naissance d'un nouveau style de vie - simple et efficace, comme l'a entrevu Adolf Loos - un style inspiré par la civilisation technique et non par l'art. Les théories n'aident pas Halász à discerner la réalité de la fonction, car dans l'exposition les seuls exemples de la simplicité stylistique à laquelle il rêve sont: le pavillon de l'Esprit Nouveau conçu

par le Corbusier et le pavillon russe, réalisé par Melnikov, qu'il ne remarque même pas.

Comme *Periszkóp* en général, Halász manifeste un réel respect pour la tradition artistique, pour les anciennes créations, pour l'art décoratif français ancien. Dans cet esprit il méprise les oeuvres présentées à l'exposition des Arts Décoratifs, qu'il considère comme des formes sans contenu et sans vie, comme des extravagances à la merci d'une mode. "La fin des grands styles décoratifs français est arrivée- affirme-t-il. Le Grand pan est mort, ici, en Ile-de-France, où il est né ! (...) l'oeil moderne est fait pour des valeurs et des beautés nouvelles (...) Tout ce qui n'est pas fonctionnel n'est pas beau (...) Tout ce qui n'appartient pas intimement à la logique de la construction, qui ne se lie pas mathématiquement à des proportions sévères, tout ce qui est littéraire ou décoratif est laid".

Le surréalisme se manifeste par quelques textes littéraires dans *Periszkóp*, mais essentiellement par un article de Gyula Illyés (1902-1983) (*Periszkóp* no. 4) sur le mouvement, le premier compte rendu sur ce sujet en hongrois.

Illyés considère le Surréalisme comme prolongement du Symbolisme; il le situe dans le domaine de la subjectivité où le poème est le reflet de l'état d'âme du poète, "la lutte de l'esprit contre la matière".

Dans son article, Illyés insiste sur le rôle d'Apollinaire qui a inventé le mot "surréaliste" et également sur celui de Breton qui se situe à l'origine de la conception du *Manifeste* du surréalisme de 1924. Il fait de courts commentaires sur Aragon, Eluard, Freud, Goll, Soupault et Tzara et *Les Champs magnétiques* et la revue *La révolution Surréaliste* n'échappent pas à son intérêt.

La vision concise de Gyula Illyés, sur la naissance et les buts du Surréalisme, explicite, complète et enrichit l'image que *Periszkóp* donne sur l'art français de 1925.

NOTES

- 1 La fiche technique de la revue :

Lieu de parution: Arad/Roumanie -en langue hongroise. Les années de parution 1925 (no.1, mars; no.2, avril; no.3, mai; no.4, juin-juillet) et 1926 (no.5, janvier)

Total: 5 numéros.

Titre: *Periszkóp* (reste inchangé)

Sous-titre: *Le nouveau type du périodique mensuel/Revue de culture universelle*

Les adresses de la rédaction: Arad-Piata Catedralei no.5/Boulevard Regina Maria no.12

Les lieux d'impressions: Imprimerie Adolf Sonnenfeld-Oradea/Nagyvárad et Typographie Réthy Succesori/Arad

Tirage : 1 500-1 800 exemplaires / Format: 31 X 23 cm / Nombre de pages : environ 70 pour chaque numéro.

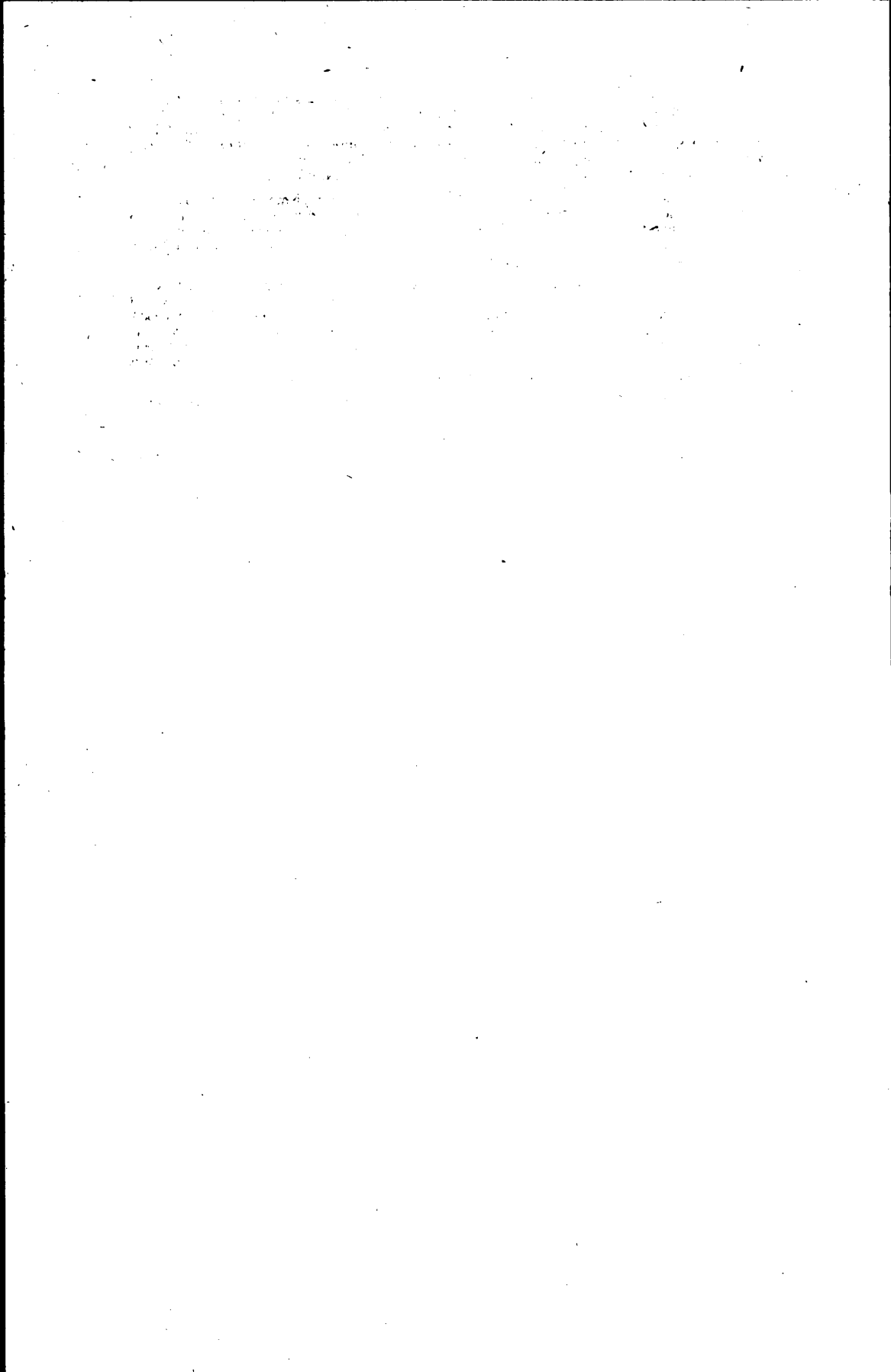
- 2 Le rédacteur en chef - celui qui est l'esprit et le coeur de la revue - György Szántó (1893-1961) est à la fois peintre (de tendance cubiste-expressionniste) et écrivain (de nuance expressionniste-surréaliste).

Les collaborateurs les plus proches sont les rédacteurs artistiques Géza Schiller et István Pál. Géza Schiller - originaire de Kassa (Slovaquie) et établi à Arad en 1924 - fait des tableaux de caractère cubiste et expose avec des peintres hongrois à Berlin. István Pál est promoteur des principes constructivistes. A côté d'eux, Nándor Kora Korber (1897-1953) apporte une contribution essentielle. L'un des plus grands illustrateurs de Transylvanie et du Banât, il est le seul artiste présent dans *Periszkop* avec des illustrations originales.

Afin de répondre aux deux principaux objectifs: l'internationalisme et la conquête de l'intelligentzia de langue hongroise, Szántó contacte plusieurs personnalités littéraires et artistiques qui habitent la Hongrie, la Transylvanie, la Slovaquie, la Slovénie, ainsi que des Hongrois qui se trouvent à Berlin, à Weimar ou à Paris. Leur rôle consiste à assurer de façon régulière l'actualité et la qualité de la publication.

Pour la Hongrie les responsables de la rédaction sont Árpád Szélpál (1897) et Antal Németh (1903-1968). Les liaisons avec la Yougoslavie sont assurées par Zoltán Csuka, et celles avec la Tchécoslovaquie par Zoltán Fábry (1897-1970) et Sándor Földes (1895-1968). La Transylvanie est présente principalement grâce à Miklós Móricz (1886-1966) - frère de l'écrivain Zsigmond Móricz, rédacteur du journal *Brassói Lapok* et Zsigmond Szántó (1881-1938) journaliste, père de György Szántó. D'Allemagne les correspondances arrivent le plus souvent du Bauhaus, mais aussi du groupe des artistes hongrois de Berlin.

- 3 Les traducteurs ne sont pas des inconnus; ils s'appellent Gyula Illyés, Paul Szegi, Aladár Tamás.
- 4 Au total sur 90 titres (réunissant 38 études, essais et articles sur l'art, 34 poèmes, 14 nouvelles et 2 pièces de théâtre), appartenant à 32 auteurs, 19 sont consacrés à la France. 15 auteurs hongrois et français signent 8 textes originaux et 11 traductions.
- 5 Parmi les 99 articles publiés dans la revue (avec un total de 170 oeuvres) 29 représentent (avec 44 reproductions) l'art français. On trouve 18 reproductions dans le troisième numéro et 11 reproductions dans le quatrième.
- 6 En français dans l'original.



L'image de la révolution française dans la Hongrie officielle du millénaire

Un des problèmes fondamentaux de la science historique hongroise, en particulier de la philosophie de l'histoire et de la science sociale est de nos jours la question de l'évolution de la Hongrie des XVIII^e-XIX^e siècles vers une société bourgeoise, ou, plus généralement et selon la terminologie des annalistes français, la stratégie de rattrapage des pays de la périphérie européenne. Il suffit de citer à ce propos les travaux de Fernand Braudel et de Pierre Chaunu, ou ceux des Hongrois Domokos Kosáry et Béla Köpeczi, qui concluent - en accord avec les philosophes modernes de la culture, notamment avec Toynbee - que la dernière phase de l'évolution de la civilisation européenne issue de l'héritage gréco-romain et judéo-chrétien est l'âge du capitalisme, qui marque d'une manière décisive tous les aspects du monde contemporain depuis les structures de production et les institutions jusqu'à la vie culturelle et intellectuelle. Les formations de type classique du système capitaliste sont les démocraties libérales, appelées aujourd'hui sociétés de consommation industriellement développées.

Après des époques relativement moins complexes, le tableau embrouillé que le XX^e siècle nous offre semble défier tout notre outillage intellectuel. Le trait le plus marquant en est constitué d'une part par le rythme extrêmement rapide du progrès scientifique / physique nucléaire, informatique, communications, astronomie, etc. /, et par la dimension planétaire des relations entre les différents pays, d'autre part, si l'on veut, par le pluralisme des formations sociales qui coopèrent et agissent réciproquement les unes sur les autres d'une manière productive, à condition, bien entendu, que ce processus se déroule sous le signe d'une coexistence et d'une coopération pacifiques.

Avant d'aborder notre sujet proprement dit, il convient de faire quelques considérations d'ordre méthodologique, en ce qui concerne notamment les aspects sous lesquels les rapports réciproques entre les éléments constitutifs des civilisations peuvent et doivent être examinés. Et nous voici arrivés au cœur même du thème de notre colloque consacré à l'étude des "Relations culturelles franco-hongroises depuis 1920". C'est que les conclusions apportées par l'analyse des relations culturelles mettent en lumière certaines connexions d'une valeur plus générale, tandis que l'examen du fonctionnement des mécanismes des civilisations et des cultures en contact les unes avec les autres exige des méthodes appropriées. Je remarque à ce propos que j'emploie le mot de "culture" dans un sens plus restreint que celui de "civilisation", et que j'entends par là les réalisations individuelles et collectives de la sphère intellectuelle et spirituelle, sans envisager les données, les objectifs et les pratiques sociaux généraux. Sur ces prémisses, il est nécessaire de faire quelques remarques brèves sur la théorie de la réception, la méthode progressive et régressive sartrienne, et la notion de la

médiation. La première implique que l'on doit prendre en compte à la fois les composantes intrinsèques de la civilisation / ou de la culture / émettrice étudiée - en possédant, bien entendu, les connaissances nécessaires et les spécificités, les besoins et les intérêts du milieu récepteur, lesquels, conformément à la dialectique des parties et du tout, exigent des mises au point précises au moyen de démarches appropriées. A cet égard, on doit utiliser d'une façon très nuancée la méthode de l'analyse historique / où le regard se dirige ou bien du passé vers le présent ou bien du présent vers le passé /, de même que celle de la médiation, qui établit des rapports directs et médiateurs socialement ou subjectivement déterminés entre les faits, les événements et les données du processus historique.

Comme disait Roland Barthes, il n'y a pas de lecture innocente; j'ajouterai pour ma part qu'il n'y a ni choix de sujet ni analyse ni jugement de valeur qui soient innocents ou neutres. J'ai déjà dit qu'à partir du XVIII^e siècle le principale organisateur dominant de l'évolution des relations franco-hongroises avait été l'attitude des Hongrois vis-à-vis de l'installation d'une société bourgeoise. Cela revient à dire - et ceci est valable aussi pour notre période - que depuis la Renaissance la civilisation, la culture françaises ont été reçues en Hongrie dans des conditions tout à fait inadéquates, d'autant que l'adoption des idéaux et de l'apport de la bourgeoisie a été constamment entravée d'abord par la résistance d'un système social de type féodal ou semi-féodal, puis, après 1945, par l'hostilité d'un régime politique prétendument socialiste. Je n'ai pas l'intention d'examiner ici les réalités de nos jours, bien que je sois convaincu que les conclusions méthodologiques pourront être appliquées aussi à l'étude des conditions actuelles de la réception.

L'objet de mon analyse est un livre très représentatif, amplement illustré, édité en cinq volumes / ou plutôt en cinq albums / vers le tournant du siècle sous le titre *La Grande Révolution française et Napoléon*. L'introduction est de Gyula Pekár ; les auteurs sont Andor Adorján, Pál Kéry, László Seress et Béla Zilahi Kiss ; l'ouvrage a été publié sous la direction de Samu Borovszky, membre de l'Académie des Sciences de Hongrie. Tous sont des représentants de marque de l'élite intellectuelle officielle de la Hongrie de la fin du siècle. Le premier volume s'intitule *Le siècle rococo et les artisans de la Révolution*; le deuxième, *la Révolution jusqu'à la décapitation de Louis XVI* ; le troisième, *La Terreur. L'âge de la guillotine*; le quatrième, *Napoléon Bonaparte* ; le cinquième, *L'empereur Napoléon*.

Si nous nous proposons de situer cet ouvrage dans le cadre d'un climat intellectuel donné, nous sommes nécessairement amenés à examiner dans l'optique de la philosophie de l'histoire les spécialités de la "périphérie" hongroise du XIX^e siècle. Tandis que la Révolution française, préparée sur tous les plans par le siècle des Lumières, avait créé les conditions économiques et politiques de l'avènement du capitalisme, les Hongrois n'avaient réussi, ni à cette époque, ni plus tard, à transformer par voie révolutionnaire le statu quo politique et social. Par conséquent, l'exemple français ne pouvait nourrir aucune tendance politique vigoureuse : son rayonnement se limitait essentiellement au domaine intellectuel, et subissait des déformations fâcheuses par suite de l'absence de conditions

sociales appropriées. Il devenait le credo du groupe peu nombreux des réformateurs idéalistes, le ferment d'un avenir lointain et vague apportant le bonheur et l'égalité, et le prix ardemment souhaité des efforts et des sacrifices.

Les esprits réformateurs de la société de l'ancien régime hongrois s'inspiraient de l'exemple anglais dans leur lutte contre la domination austro-prussienne, espérant que l'union spontanée des classes et des ordres dans un effort commun apporterait l'indépendance politique de la nation hongroise, ce qui aurait pour corollaire le relèvement matériel et économique du pays et la formation d'une société bourgeoise. Un peu plus tard, les radicaux de 1848 voyaient la solution dans un soulèvement national pour l'indépendance.

Bien que les cent dernières années aient été pour nous riches en enseignements, nous sommes loin de pouvoir décider avec conviction laquelle de ces deux voies eût été la bonne. Ce qui est certain, c'est que la voie dans laquelle la nation s'est engagée n'a pas conduit à l'avènement d'un régime libéral ni d'une société bourgeoise. Jusqu'à présent, la Hongrie n'a pas connu la démocratie libérale.

Or, si l'on envisage l'histoire hongroise des deux derniers siècles dans l'optique actuelle des sciences sociales, force nous est d'étudier les rapports entre la réalité hongroise et les formations politiques et sociales de l'Occident européen. Je me suis proposé d'exposer ici comment s'effectuait en Hongrie la réception des idéaux du libéralisme bourgeois dans les conditions idéologiques concrètes d'une époque relativement récente. Sans entrer dans les détails, je me bornerai ici à ébaucher en grandes lignes la situation donnée en remontant à la révolution et la guerre d'indépendance nationale de 1848-1849.

D'abord les visées sociales / bourgeoises / de la révolution de 1848 furent nécessairement reléguées au second plan par les impératifs de la guerre d'indépendance anti-autrichienne. En outre, les démocrates radicaux ne pouvaient ni s'appuyer sur des bases matérielles suffisamment solides ni recevoir l'adhésion de toutes les couches de la société hongroise. La voie choisie, celle de la guerre d'indépendance nationale, conduisait ainsi à un échec total.

Après la restauration du statu quo politique antérieur, les détenteurs traditionnels du pouvoir ne pouvaient cependant se priver de l'appui des couches possédantes et de la majorité de la population. Ainsi - et prenant aussi en compte l'évolution de la situation internationale - François Joseph se voyait-il contraint d'accepter un Compromis historique en 1867. En dernière analyse, les cinquante années de paix de la monarchie austro-hongroise née du Compromis de 1867 correspondaient, *mutatis mutandis*, à l'affermissement au XVIII^e du Tiers Etat en France, pour ce qui est notamment de la mise en place des conditions essentielles d'une transformation radicale / révolutionnaire / de la société, parallèlement à la persistance des structures féodales. Les progrès du capitalisme en Hongrie dans le domaine de l'agriculture, des finances, des transports et de l'industrie avaient fait mûrir au tournant du siècle cette génération de penseurs qui - fussent-ils loyaux au régime ou d'opposition - cherchaient à donner une vue synthétique de l'évolution économique et sociale et à en élaborer les assises théoriques. Pour nous référer de nouveau à l'histoire de la France, il s'agissait là d'un

encyclopédisme spécifiquement d'Europe centrale et orientale, qui s'appuyait sur une bourgeoisie lamentablement faible par rapport à l'intelligentsia idéaliste et moralisante issue de la petite et moyenne noblesse. A de rares exceptions près, les intellectuels et les hommes politiques hongrois les plus radicaux de l'époque en question venaient de l'aristocratie, de la petite et moyenne noblesse / la gentry / ou du fonctionnariat, depuis le poète János Vajda, les écrivains József Eötvös et Zsigmond Kemény jusqu'au poète Endre Ady et au comte Mihály Károlyi, président de la République hongroise de 1918.

Ce fut au milieu de cérémonies et de festivités grandioses que la Hongrie officielle et l'ensemble de la population commémoraient le millénaire de la fondation du pays. On se berçait de l'illusion de former une nation plus unie que jamais, dont la cohésion eût été forgée par la longue paix et la prospérité. Partant, il fallait définir le rôle et l'apport de la guerre d'indépendance hongroise de 1848 et de la Révolution française de 1789 dans le contexte de la Monarchie austro-hongroise. Les cendres de Kossuth venaient d'être rapatriées de Turin, tandis que parmi d'autres l'ouvrage en question avait rendu "digérable" pour la Maison des Habsbourg l'exécution de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Or cette réinterprétation de l'histoire devait néanmoins satisfaire à certaines conditions bien définies auxquelles les auteurs loyaux et dévoués ne manquaient pas de se plier. Il s'agit ici de conditions inéluctables d'une part, et de conditions tacites de l'autre. Les premières comprenaient l'acceptation explicite de l'ordre social avec les vestiges de la féodalité, des rapports de propriété et de l'idéologie dominante ; les secondes, le recours à l'application certaines méthodes - ou plutôt à des manipulations sophistiquées - pour présenter au public l'image de la Révolution française et du premier Empire.

Nous avons rassemblé un certain nombre de ces dernières pour les offrir à nos confrères français et hongrois dans le but non dissimulé de les convaincre que cette analyse concrète conçue sous le signe de la théorie de la réception appliquée à l'étude de l'interaction des civilisations contribuera à élucider certains aspects non seulement de l'époque historique en question, mais aussi de l'état présent des choses.

Commençons donc par l'introduction, sortie de la plume de Gyula Pekár, dont l'autorité était incontestée dans les milieux intellectuels officiels. Sa première phrase peut paraître une amorce très spirituelle, mais en connaissance de l'ensemble de l'ouvrage on y repère un premier exemple de ce gauchissement astucieux qui caractérise toute cette entreprise ambitieuse : "sur la nef de l'Histoire, nous semble-t-il, un personnage mystérieux tient le gouvernail : c'est le Hasard... c'est lui qui décide des directions nouvelles dans lesquelles la nef poursuit déjà son chemin conformément aux lois propres à la logique ordinaire." Mais de quoi s'agit-il en réalité ? La nuit de la Saint-Barthélemy, le protestant Henri de Bourbon se cache sous la robe à paniers de sa jeune épouse pour échapper au poignard des papistes. L'auteur " se demande au nom de l'humanité : quel sera le destin du monde si le roi de Navarre vient à être tué ?" Or, ajoute-t-il, "il n'y aurait eu sans lui ni "Grand Siècle", ni siècle rococo pervers et charmant, ni Grande Révolution, ni Napoléon / ou du moins tout cela se fût passé un peu

différemment /, c'est-à-dire toutes ces choses grandioses qui projettent leurs lumières et leurs ombres sur tout le cours du XIX^e siècle."

Essayons de pénétrer la signification de ces phrases. Quel est le sens de cette référence constante aux hasards de l'histoire ? Il apparaît qu'il ne s'agit de rien d'autre que d'un déterminisme transcendant, de l'ordre des choses créé par Dieu où les événements imprévus entraînent des bouleversements, soumettant à une épreuve très dure, voire tragique, les détenteurs laïques et ecclésiastiques du pouvoir octroyé par la divinité. Cette tendance d'évolution historique aboutissant à l'avènement de la bourgeoisie, c'est-à-dire à la conquête définitive, radicale et consciente du pouvoir par le Tiers Etat français ayant accompli des progrès spectaculaires dans les domaines scientifique, intellectuel et économique ne pouvait nullement offrir une perspective attrayante à cette formation quasi féodale qu'était la Monarchie austro-hongroise, où en plus toutes les manifestations de la vie publique devaient se dérouler sous un signe religieux. Or, on ne pouvait passer ces faits sous silence, et il fallait en tirer certaines conclusions inévitables. Je tâcherai d'en résumer les principales en me fondant sur l'introduction de Pekár aussi bien que sur l'ensemble de l'ouvrage.

Tout d'abord, Gyula Pekár minimise délibérément, voire ignore le rôle de la bourgeoisie dans la préparation effective de la Révolution, de même que la montée progressive de cette classe depuis la Renaissance ou même plus tôt, tant sur le plan économique qu'intellectuel. Aucun chapitre des cinq volumes, aucun développement digne de ce nom de tout le livre ne mentionne son rôle dans ce domaine. Les encyclopédistes sont par exemple identifiés à Voltaire et aux libres penseurs, ou à Rousseau dont la morale allait préparer la Terreur du fameux chef révolutionnaire Robespierre.

En même temps, les deux siècles du règne des Bourbons sont présentés comme l'oeuvre inégalée et inégalable de l'esprit humain, comme l'époque d'un gloire, d'une splendeur et d'un rayonnement exceptionnels. Le fait que la Révolution française a éclaté - cette Révolution préparant une ère nouvelle de l'histoire de la France que les auteurs se complaisent à peindre en des traits touchants et qui nous émeut presque autant que la disparition du régime nobiliaire ou les champs fleuris du rococo, cette accalmie avant le retour en force de l'orage -, donc ce grand bouleversement est aussi dû à l'oeuvre du hasard, notamment à la faiblesse de caractère et à l'immoralité de Louis XIV, surtout de Louis XV et de Louis XVI, aussi bien qu'au gaspillage insensé de la cour de Versailles.

Le glissement tendancieux que Pekár opère un peu plus tard témoigne également de l'incidence des options politiques austro-prussiennes des milieux récepteurs donnés : tandis que le monde entier aurait assisté à l'apothéose des races latines jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, celles-ci auraient alors cédé le rôle dirigeant aux races germaniques. Cela revient à dire qu'à l'encontre du matérialisme du capitalisme arrivé au pouvoir en France / codifié et devenu expansionniste sous Napoléon Ier /, le modèle nouveau est la civilisation allemande, où l'essor économique / et la variante prussienne des débuts du capitalisme / s'accompagnent du maintien du pouvoir des Junkers et de

conclusions philosophiques idéalistes dues au décalage entre les deux civilisations. Ces réalités sociales et intellectuelles se sont inévitablement propagées parmi la noblesse hongroise qui profitait du régime installé dès 1867. L'analyse de Pekár comporte à ce propos une autre contradiction, que les penseurs et réformateurs du format de Széchenyi ont d'ailleurs su éviter, c'est-à-dire que cette "germanophilie" nourrie par la participation de la noblesse à l'essor économique devait être étendue logiquement à l'Angleterre et même aux Etats-Unis, ce que les auteurs ont omis, bien entendu, de faire. L'inconséquence de leur démarche n'en est que plus flagrante.

Les chapitres consacrés à Napoléon abondent aussi en gauchissements très instructifs. La place éminente que lui assignent les auteurs dans la hiérarchie des personnages historiques s'explique non par son oeuvre de codification de l'ordre politique de la France bourgeoise, mais par sa personnalité anecdotique et "diabolique" qui, tout en étant celle d'un parvenu, a créé une nouvelle aristocratie capable de rivaliser avec la noblesse historique, et digne aussi de l'estime des magnats hongrois.

L'appréciation de l'essor intellectuel et culturel du XVIII^e siècle, aussi bien que les jugements portés sur la Révolution française elle-même n'exigent aucun commentaire /p.32/ : le XVIII^e siècle "n'a jamais été capable d'approcher de la grandeur créatrice du XVII^e siècle ni en littérature ni en métaphysique ; il n'a jamais pu rivaliser avec le XIX^e siècle en matière de philosophie ou dans les sciences sérieuses ; aussi du point de vue de l'histoire de la pensée appellerais-je volontiers siècle rococo, un siècle pamphlétaire qui ignore l'idéal altruiste de l'art pour l'art et du savoir pour soi et qui, mû par une curiosité toute pragmatique, s'accroche hâtivement et très superficiellement à toutes les branches de la science pour ramasser le matériel de guerre nécessaire pour partir à l'offensive, pour détruire complètement le passé et pour préparer le terrain avant l'arrivée du Grand Inconnu de l'Avenir". Autant de phrases, autant d'affirmations fausses et dictées par des préjugés. Seul Rousseau est digne de recevoir quelques éloges /selon les auteurs, "il est le plus grand"/, mais il est considéré en premier lieu comme le champion de l'irrationalisme et de l'empire des passions. "Les images et les visions qu'il a créées enivreront le peuple qui scandera son nom en marchant vers la Révolution", laquelle aurait donné, avec les destructions sanglantes perpétrées par les couches populaires inférieures, un exemple effarant pour toute l'Europe.

Or 1789 signifie la création d'une formation sociale radicalement nouvelle, et marque en dernière analyse la transformation révolutionnaire de l'ensemble de la civilisation française. Par conséquent, l'historiographie doit explorer tous les aspects constitutifs de celle-ci, ou du moins celle-ci doit-elle les intégrer dans son propre système. L'historien ne peut pas se borner par exemple à la peinture anecdotique des détails au lieu de passer en revue et d'interpréter les changements fondamentaux. Dans le cas présent, les auteurs du premier volume ne tentent même pas de retracer les progrès économiques, démographiques et scientifiques accomplis au cours du XVIII^e siècle, sans lesquels il n'y aurait eu ni bourgeoisie forte ni Révolution. Tout ce qu'ils disent au sujet de la déchéance des

moeurs et du gaspillage de l'aristocratie de Versailles est vrai, seulement il s'agit là de causes négatives et non positives de la Révolution. C'est-à-dire que parallèlement à l'essor de la bourgeoisie au dernier siècle de l'Ancien Régime, la part du revenu "national" appartenant à la noblesse fut affectée essentiellement à des investissements improductifs et à des dépenses de luxe. Par conséquent, la force vitale des deux premiers ordres fut assez diminuée pour qu'ils deviennent incapables de s'opposer à la montée révolutionnaire. Le fait que la bourgeoisie a conservé sa vigueur ressort clairement des événements de l'époque napoléonienne et en particulier de l'exportation de la Révolution. Bien entendu, les proportions "saines" n'ont pas été tout à fait maintenues : aussi la France a-t-elle toujours été devancée par la Grande-Bretagne qui avait de tout temps vu en elle, dès la Renaissance, une redoutable concurrente capitaliste. La citation suivante /p.310/ illustre bien l'interprétation erronée des auteurs : "Ce fut l'intolérance de Louis XIV qui sema la graine de la Révolution ... Les semailles somnolèrent sous la terre pendant plus d'un siècle. Leurs racines s'enfonçaient dans les couches profondes de la religion, et les épis poussaient déjà sur un sol politique. La semence mûrit du soleil radieux de la pensée, de la philosophie et de la science."

Les deux volumes traitant de la Révolution contiennent encore bon nombre de conclusions de cette sorte, dont nous nous contenterons de citer quelques-unes. On écrit par exemple qu'au temps de la Révolution, la bourgeoisie française "s'est avérée la plus forte dans le tourbillon sanglant des classes aux prises les unes avec les autres" ; en réalité, non seulement le Paris révolutionnaire était à la bourgeoisie, mais aussi la Révolution elle-même. C'est-à-dire qu'après son avènement, la nouvelle classe dirigeante dut mener une lutte sans merci contre l'aristocratie et la coalition antirévolutionnaire d'une part, et le "Quatrième Etat" de l'autre, en particulier contre le prolétariat parisien qui l'avait aidée à prendre le pouvoir. Les auteurs sympathisent explicitement avec les députés de la Gironde siégeant à la Convention ; ils les dépeignent sous un jour très favorable, approuvent leur position conséquente lors du procès du roi, et ajoutent - pour ainsi dire en passant - que certains d'entre eux, dont Condorcet et Monge, "malgré l'ivresse sanglante de la Révolution, prirent le temps de cultiver les sciences" /p.182/. Cet ordre bourgeois prometteur était menacé jusque dans ses fondements par "la Terreur, l'âge de la guillotine", c'est-à-dire par la dictature des Jacobins nourris de l'idéalisme rousseauiste et de l'exaspération des masses populaires. Thermidor eut lieu parce que, par leur intransigeance de moralistes, Robespierre et ses amis avaient fini par s'aliéner le peuple parisien gagné par le désespoir. L'accomplissement du destin de Robespierre et de ses compagnons aurait marqué le début de la phase la plus "positive" de la Révolution, "lorsque le rayonnement salutaire de la Révolution et ses apports grandioses commençaient à se faire sentir. On voyait disparaître les corporations, le régime seigneurial et les privilèges ; l'enseignement et la culture tendaient à s'adresser à de larges couches de la population, tandis que l'ensemble de la société prospérait : autant d'avantages incommensurables." La bourgeoisie thermidorienne aurait ainsi continué l'oeuvre de la Gironde, dans la mesure où après les excès jacobins, elle a

rétabli l'ordre désormais sanctionné comme "naturel" des choses. Cet ordre fut institué sur le plan légal par Napoléon, qui allait fournir des cadres institutionnels, un Code civil et - sous le signe de la gloire - des responsabilités d'expansion à cette bourgeoisie avide de s'enrichir. Voilà de quelle manière la Révolution de 1789, "cette grande erreur française" / opinion qui faisait écho d'un jugement répandu dans toute l'Europe après la Commune de 1871, cf. Vol. III, p.12/ fut "classée" par la Hongrie millénaire regardant avec complaisance les glorieux tableaux de ses dix siècles héroïques.

Avant de terminer, il convient encore de définir quelles étaient, du point de vue de la réception de la civilisation française, les principales tendances - à côté de celle que nous venons d'étudier - dans la vie intellectuelle et artistique hongroise du tournant du siècle, comment celles-ci se sont maintenues jusqu'en 1945, voire jusqu'à la fin des années 1980, et quelles sont les conclusions que nous pouvons en tirer pour le présent.

La tendance officielle que je viens d'illustrer avec le livre publié sous la direction de l'académicien Borovszky subsistait encore entre les deux guerres, grâce notamment à deux universitaires, Sándor Eckhardt et János Hankiss. Le dernier était le directeur de la chaire de français de l'université de Debrecen ; le premier, son homologue de Budapest, a publié, au début des années 1920, une histoire de la réception en Hongrie des idéaux des Lumières françaises, du point de vue du catholicisme érigé au rang de religion d'Etat.

Deux autres courants majeurs ont encore marqué notre siècle. Les partisans radicaux de la démocratie libérale se réclamaient de l'oeuvre d'Endre Ady, de l'historien Oszkár Jászi et de l'homme politique Mihály Károlyi ; leur dernier théoricien de marque aura été l'historien István Bibó, décédé en 1979. L'autre camp, de composition assez hétérogène, affirmait des idéaux nationaux, nobiliaires et paysans ; leur lignée s'étend de l'historien Gyula Szekfű à Sándor Karácsony, en passant par les écrivains Dezső Szabó et László Németh. Il faut y ajouter la brillante génération de poètes et d'écrivains regroupés autour de la revue *Nyugat* /Babits, Kosztolányi, etc./, dont l'oeuvre nous invite à étudier les aspects esthétiques et artistiques de la réception de la culture française.

En envisageant dans l'optique du présent l'évolution de la pensée politique et sociale en Hongrie, nous sommes amenés à conclure que la mise au point théorique est une condition indispensable de toute prise de position idéologique ou pratique. L'exemple que nous avons cité et ses implications nous révèlent que dans les conditions politiques et sociales données, les spécialistes de ce sujet peuvent faire dévier leur analyse pour plusieurs raisons : par manque d'informations, par calcul, par mauvaise foi, par idéalisme naïf, ou tout simplement en omettant de préciser certaines notions essentielles. Il faut, bien entendu, se débarrasser de ces tares.

Le rôle du livre scientifique dans les relations culturelles franco-hongroises

En 1981, l'Union des Editeurs et des Distributeurs de Livres Hongrois a publié une bibliographie sous le titre *Livres Français en Hongrie. 1945-1980*. Cette liste bibliographique comprend en fait des livres français traduits en hongrois dans la période mentionnée. Le but de cette publication, défini par son rédacteur, était de donner une vue d'ensemble sur la politique de publication et sur les centres d'intérêt de l'édition hongroise - en particulier dans le domaine de la littérature française. Ainsi cet ouvrage a-t-il enregistré les romans, les recueils de nouvelles et de récits, les anthologies et les morceaux choisis. Les ouvrages scientifiques, techniques et de vulgarisation traduits du français n'y figurent pas. Par contre, on y trouve des oeuvres de grands penseurs français - par exemple ceux de Blaise Pascal, Jean-Jacques Rousseau, Claude Lévi-Strauss etc. L'auteur et rédacteur de la bibliographie explique cette exception par l'importance de ces personnages, la qualité de leur style et leur influence considérable sur la production littéraire de leur temps. La liste bibliographique contient en outre des renseignements sur le tirage des livres publiés, ce qui a permis de faire des analyses statistiques sur l'ensemble des titres.

Cette bibliographie extrêmement instructive est introduite par un avant-propos de M.Béla Köpeczi, dont je voudrais citer les premiers passage :

Dès le moyen-âge la civilisation française a joué un rôle important dans la vie culturelle hongroise. Sa fonction a été maintenue et développée après 1945 dans des circonstances radicalement changées. Dans la Hongrie ancienne, la culture française a été considérée ou bien comme la nourriture des intellectuels, ou bien par ses produits de consommation comme un élément de la culture des masses. Cependant parmi les intellectuels figuraient de grands écrivains qui, non seulement par leurs connaissances et leurs expériences, mais aussi par la traduction des ouvrages français classiques ou contemporains, ont contribué à la diffusion des idées et des formes de la civilisation française. Dans le domaine de la création, la littérature française a servi d'exemple à l'innovation esthétique, pour la majorité des lecteurs elle constituait une source d'idées nouvelles en matière politique, de morale ou de philosophie. Ainsi, malgré le nombre limité de ceux qui ont appris le français et la littérature française a pu exercer une influence décisive dans l'orientation des arts et des mouvements d'idées.

Cette tradition progressiste de la littérature française dans la vie culturelle hongroise a certainement facilité sa diffusion après la libération. Le changement de la structure économique et sociale et une

nouvelle politique culturelle ont créé des conditions favorables surtout pour la "démocratisation" des grandes valeurs littéraires.

Ainsi dans un domaine du livre - c'est-à-dire de celui de l'édition littéraire - nous avons un tableau qui, bien qu'incomplet, nous montre la production - d'un quart de siècle extrêmement actif - des éditions et peut être considéré comme un bon point de départ pour toutes sortes d'analyses. Il convient de noter que ce tableau ne concerne que les traductions, dans le sens français - hongrois; pour l'autre sens, où les ouvrages - comme il est bien connu - sont moins nombreux, nous ne disposons pas d'un pareil aperçu.

La littérature n'est qu'un domaine des courants de pensée. Il en a toujours été ainsi, mais de nos jours on voit s'accroître l'importance des publications scientifiques qui transmettent les nouvelles connaissances et les méthodes scientifiques. Nous ne disposons malheureusement pas à leur sujet de références bibliographiques aussi précieuses que dans le domaine des lettres, aussi quiconque entreprend une analyse donnée doit-il faire l'effort de rassembler des données de fait.

Telle est ma tâche à présent, et je voudrais mettre à profit mon expérience au cours des cinq années pendant lesquelles j'ai dirigé la Maison d'Éditions de l'Académie Hongroise des Sciences. Certains d'entre vous savent bien que l'une de mes ambitions était que nos relations fissent un pas en avant dans une sphère d'activité que je définirai rapidement par : le livre scientifique français en Hongrie et le livre scientifique hongrois en France.

Que l'on me pardonne à l'avance tous les lieux communs qui vont suivre, mais il permettront de définir nettement les limites de mon exposé.

Je pense que nous sommes tous d'accord sur le fait que le mot écrit joue un rôle essentiel parmi les canaux multiples de la diffusion internationale des idées scientifiques. Nul doute que le consensus existe aussi pour dire que la diffusion bilatérale et multilatérale des idées et des méthodes progresse dans une énorme mesure quand un ouvrage scientifique peut être compris dans d'autres langues que sa langue d'origine. Je citerai un autre lieu commun : l'on ne peut comparer les positions d'un auteur hongrois et d'un auteur français en ce qui concerne l'arrière-fond linguistique.

Tous ces lieux communs je ne les ai pas mentionnés par hasard. Je crois qu'ils expliquent bien pourquoi j'accorderai une attention particulière dans mon bref exposé aux éditions d'ouvrages scientifiques traduits ; pour ce qui est des périodiques, je me contenterai d'effleurer le sujet. Naturellement je parlerai également des publications en français des auteurs français en Hongrie. Autrement dit, j'examinerai quelle est la position du livre scientifique hongrois en France.

Je souhaite que cette vue d'ensemble soit utile pour le présent et aussi pour l'avenir. La production des décennies écoulées constitue la base de mon analyse. Les périodes précédentes ne présentent pas d'intérêt. Trois sociétés d'édition hongroises méritent notre attention : Akadémiai Kiadó, Gondolat et Corvina, qui déploient une activité de publication de traductions dans nos deux langues. Mes sources sont les catalogues de ces éditions ainsi que les analyses des ouvrages

édités par la maison dont je suis le directeur. A mon avis ces documents sont représentatifs et suffisants pour décrire quelques aspects de la question.

Permettez-moi de commencer ce tour d'horizon sur ces échanges intellectuels par la position du livre français en Hongrie. Au cours des dernières décennies, quel fut l'accueil réservé par la Hongrie à la science française ou à la vulgarisation scientifique française ?

Dans ce domaine il nous faut prendre en compte l'activité de Gondolat et de Corvina, deux sociétés d'édition qui sont spécialisées dans ces activités. Le rôle d'Akadémiai Kiadó était jusqu'à présent marginal et ainsi négligeable. Je rappellerai toutefois que l'édition du Larousse hongrois marque un changement marquant dans notre politique d'édition. Il ne s'agit plus là du passé mais de l'avenir.

Si l'on étudie le catalogue cumulatif pour la période comprise entre 1957 et 1985 des Editions Gondolat qui publient exclusivement en langue hongroise, on s'aperçoit que les ouvrages traduits du français occupent la place la plus modeste, avec 136 titres, alors qu'on compte 278 livres traduits de l'anglais, 253 de l'allemand et 203 du russe. Parmi ces 136 titres on trouve des récits de voyage, des ouvrages littéraires et d'autres domaines tels que le cinéma, les arts etc. Ainsi, parmi les 136 titres, il y en a environ 100 qui sont liés à la science.

Si l'on prend en considération le fait que ce chiffre englobe aussi de nombreux classiques (Blanqui, Pascal, Saint-Simon, Saint-Just, Sartre) il se trouve encore plus réduit. A considérer ce tableau imposant, on voit dans quelle mesure il reflète le présent et le passé récent, et il nous faut constater à regret qu'il ne satisfait pas, et de loin, nos exigences. Il est significatif que l'oeuvre de Fernand Braudel *Civilisation matérielle, économie et capitalisme du XV^e au XVIII^e siècle* n'ait vu le jour qu'en 1985 et qu'il figure ainsi au catalogue.

Les activités de traduction des Editions Corvina s'exercent dans les deux sens. En ce qui concerne leurs productions, on se trouve confronté au même problème: la première place y est occupée par les livres d'art, ceux que l'on qualifie communément de "beaux livres", et dont on se demande dans quelle mesure ils sont porteurs de connaissances scientifiques réellement nouvelles. Nous ne voulons pas nier leur utilité mais observer que l'aiguille de la balance penche très nettement du côté de leur qualité de "beaux livres".

Au cours de la période citée, le nombre des ouvrages traduits en hongrois et considérés comme scientifiques n'atteint pas la dizaine. En revanche, les éditions de livres de caractère encyclopédique ont une importance incontestable.

Pendant la même période, dans la série des ouvrages traduits du français en hongrois, il n'y en a que sept qui appartiennent à la catégorie du livre scientifique. Certaines publications de la maison d'édition bien représentative d'un certain secteur n'existent plus, les anciennes éditions sont épuisées, il n'y a pas eu de réédition et il n'y a plus aujourd'hui d'éditions analogues.

Je voudrais ajouter à cela que je ne voulais pas me contenter de citer des faits. Les facteurs négatifs qui se cachent derrière la politique d'édition et qui influencent l'activité des éditions, je les comprends très bien, et je connais aussi leur importance. Aussi vous prierai-je de ne pas interpréter ce que je viens de dire

comme une critique, ce serait peu correct envers mes collègues éditeurs. La critique ne vient pas de moi, mais les faits eux-mêmes nous livrent le commentaire. Ce tableau négatif est dû à des faits qui sont bien connus.

Si l'on se réfère aux chiffres, la Maison d'Édition de l'Académie des Sciences figure à la première place dans l'édition en français d'ouvrages scientifiques hongrois. Revenons-en aux faits.

De 1950 à 1988 la Maison d'Édition a publié plus de 150 titres en langue française. Ce chiffre ne tient pas compte des dictionnaires bilingues, pas plus que des recueils dans lesquels la langue française joue un rôle important et quelquefois dominant.

Il me faut admettre que ces chiffres m'ont beaucoup étonné, surtout si on les compare avec les chiffres précédents. Ils montrent en effet que les ouvrages scientifiques hongrois sont bien mieux représentés en France qu'inversement.

Mais continuons notre analyse des chiffres.

Parmi ces chiffres, on remarque qu'il y a 35 ouvrages, c'est-à-dire grosso modo 30 % des ouvrages publiés en français, qui ont été coédités. Sur les 35 titres, 30 ont été édités en coédition avec les institutions scientifiques françaises ou avec les éditeurs en France. Les 5 titres restants étaient publiés en coédition avec des maisons d'édition hollandaises, italiennes, ouest-allemandes. Les autres titres, dont le chiffre dépasse la centaine, ont été publiés sur la propre initiative de notre Maison d'Édition.

La distribution des titres publiés en coédition avec les institutions françaises offre aussi certains aspects intéressants. Douze titres ont été publiés par l'ADEFO (il s'agit des volumes des Etudes Finno-Ougriennes) et 8 titres ont été publiés en coopération avec le CNRS. Les 10 autres titres sont parus en coédition, avec Masson, Gauthier-Villars, Dunod, Garnier et Horvath. Du point de vue des domaines représentés, la distribution de ces titres offre aussi un certain intérêt. On peut dire que ce sont les sciences humaines et sociales qui dominent, les sciences naturelles ne sont représentées que par 19 titres.

Au premier abord ce tableau général semble très positif. Notre jugement le concernant se modifie quand on l'analyse en procédant par comparaison.

Si on prend en considération la totalité des publications en langues étrangères de la Maison d'Édition de l'Académie hongroise des Sciences en choisissant parmi ces titres les chiffres des publications en coédition, on peut constater que les titres en français viennent bien loin derrière ceux des autres langues. Quand on pense que le nombre des publications en langues étrangères dépasse aujourd'hui les 1.500 et que celui des coéditions dépasse les 1.100, le chiffre 137 pour les titres français et celui de 35 pour les coéditions semblent être des indicateurs très modestes.

Il est un autre facteur à prendre en considération, c'est celui des sujets traités. N'oublions pas que nous n'avons aucune garantie du fait que derrière ces chiffres se cachent les ouvrages les plus aptes à activer la circulation des échanges scientifiques dans quelque domaine des sciences que ce soit.

Il ressort de tout ce que je viens de dire que les canaux de la communication spirituelle ne circulent pas dans les deux sens aussi bien qu'on pourrait le

souhaiter. Nous sommes loin de voir que la publication des livres hongrois et français puissent assurer la présence de l'esprit de nos ateliers scientifiques d'une manière réciproque.

Après avoir examiné ce tableau, après avoir analysé ces faits, nous pouvons nous faire une idée de l'avenir. Permettez-moi de vous en dire quelques mots.

Comme point de départ de cette analyse, je voudrais citer quelques faits très connus. Au cours des décennies passées, nous avons été témoins d'un développement énorme de l'activité scientifique au plan international. Les pays développés, comme les pays sous-développés qui ont bien compris la parole du temps, ont considérablement augmenté leurs soutiens aux recherches scientifiques, et ceci de manière croissante. Malheureusement le soutien accordé au développement de la publication d'ouvrages scientifiques était très disproportionné.

En d'autres termes, nous assistons, d'une part du côté des auteurs à une augmentation énorme du nombre des manuscrits, d'autre part du côté de la publication, on constate que les canaux de publication se rétrécissent de plus en plus. Dans le meilleur des cas on observait une stagnation. A l'origine de ce développement, il y a des faits bien connus : l'augmentation des frais de production, la diminution des moyens des bibliothèques, le fait que les chercheurs eux-mêmes ne constituent plus des acheteurs sur le marché du livre etc. Tout ceci a influencé partout d'une façon dramatique le pouvoir d'achat sur le marché du livre scientifique. La réponse des éditeurs est claire et nette. Ils ne se chargent que des ouvrages qui sont porteurs de profit ou bien des titres pour lesquels une subvention permet de compenser le déficit. Autrement dit, ils poursuivent leur activité de telle sorte qu'ils puissent afficher un visage serein. Si l'on parle de cette époque, il serait injuste de ne citer que les faits négatifs. Nous devons mentionner comme trait important et positif l'apparition des ordinateurs dans le domaine de la publication des ouvrages scientifiques, accompagnée par ailleurs de l'apparition de nouveaux problèmes. L'influence positive de ce phénomène se fera certainement sentir plus tard, au cours des années à venir, mais en ce moment ce sont encore les facteurs négatifs, dont je viens de parler, qui dominent.

Il est bien clair que tous ces facteurs ont une influence commune sur la coopération entre les éditeurs hongrois et français. Du côté hongrois, c'est surtout le poids des droits d'auteur en devises qui crée des difficultés, ainsi que le faible tirage qui correspond au marché du livre hongrois. Du côté français, il n'y a pas de problème de devises, mais la question de la rentabilité joue un rôle primordial. En même temps on peut observer de la part des éditeurs français une certaine réserve motivée d'une part par la nature du sujet, d'autre part par certains aspects linguistiques. Si l'on offre à un éditeur français un ouvrage d'un auteur bien connu, il pense tout de suite, et à juste titre, aux deux faits suivants: cet ouvrage scientifique est-il réellement bon ? Il est possible qu'il ait eu des succès à Budapest mais peut-on être sûr de son succès à Paris ? Comment cet ouvrage naîtra-t-il en français ? Qui le traduira et où le traduira-t-on ? Autrement dit à quoi ressemblera cet ouvrage en français ? Ces deux soucis qui sont étroitement liés peuvent constituer des obstacles très difficiles à surmonter.

Revenons aux chiffres cités plus haut au sujet des coéditions. Ces chiffres reflètent bien l'inquiétude des éditeurs français en ce qui concerne la coopération entre les deux pays. C'est peut être le fruit du hasard que parmi les titres publiés par Akadémiai Kiadó, au nombre de 1 073, en langues étrangères et en coédition avec des éditeurs occidentaux, il n'y en ait que 35 en langue française dont 7 seulement publiés en coédition avec des éditeurs professionnels français. Pour ma part, je pense que ce n'est pas un hasard. Il faut aussi ajouter que la plupart des titres restants, sur les 1 073, c'est-à-dire 965, ont été publiés avec des éditeurs anglais, hollandais, ouest-allemand, suisses etc., qui jouissent d'une grande réputation internationale. Ces chiffres sont instructifs à un autre point de vue. Les 35 titres étaient publiés par 7 maisons d'édition françaises et 20 d'entre eux étaient publiés par l'ADEFO et le CNRS. Comme c'est le cas pour la Maison d'Édition Akadémiai Kiadó, ce sont surtout les ateliers scientifiques d'ADEFO et du CNRS qui se soucient particulièrement des affaires de coopération entre la France et la Hongrie. Tout le monde pensera ici au mérite de Monsieur Jean Perrot et de Monsieur Béla Köpeczi. Ce sont donc les ateliers scientifiques s'appuyant sur leurs moyens économiques qui se chargent de la coédition et de la coopération.

Tout cela nous montre très clairement la voie à suivre à l'avenir. Il est certain que l'élargissement de la coopération entre les ateliers scientifiques et de leurs activités dans le domaine des publications pourrait nous assurer un forum permanent pour la présence des ouvrages scientifiques en France comme en Hongrie. Tout ceci, bien sûr, ne signifie pas que l'on ne doive pas chercher les moyens de la coopération entre les éditeurs professionnels. En dépit de tous les échecs, ces efforts doivent sans relâche être renouvelés à l'avenir. L'activité des ateliers n'est qu'une bonne formule qui doit faire partie des priorités.

Avant de passer à la conclusion de ma modeste contribution, permettez-moi d'aborder encore un problème, celui de la langue anglaise que l'on observe de nos jours dans tous les domaines de la vie quotidienne et aussi, bien sûr dans la vie scientifique. Plus précisément : comment le progrès de l'anglais peut-il influencer la nature de nos contacts. Ce problème est très complexe et mériterait même une conférence à part. Je me contenterai d'énumérer certains faits, en commençant par le côté hongrois. Dans notre activité de publication, nous sommes témoins d'une tendance de la langue anglaise à gagner du terrain d'une manière significative dans tous les domaines des sciences. A titre d'exemple, je citerai le domaine de la coédition. Durant les années soixante, la publication en Hongrie en langue anglaise était encore devancée par l'allemand. C'est à partir de 1967 que la situation a changé au profit de l'anglais, et aujourd'hui, bien sûr, la majorité des publications est en anglais. Entre 1950 et 1988, 466 titres ont paru en anglais, 373 en allemand, 102 en russe et seulement 35 en français. Pour les ouvrages publiés par la maison d'édition seule, sans coédition, les chiffres étaient les suivants: 763 titres en anglais, 369 en allemand, 109 en russe et 102 en français. On observe un grand changement d'attitude des éditeurs d'Allemagne Fédérale : dans le cas des coéditions ils préfèrent la publication en anglais et non en allemand. L'argument

est très simple : le tirage des ouvrages en anglais peut augmenter de 300 à 500 exemplaires et ainsi les ventes s'en trouvent accrues.

Le problème de ce changement est important en France également pour la vie scientifique, et le fait que le *Monde* ait publié en mars 1988 un article de Jean Malaurie intitulé *L'anglais doit-il remplacer le latin ?* prouve que c'est là un problème d'actualité. Cet article contenait beaucoup d'idées intéressantes. Mais les auditeurs comprendront aisément que je ne veuille pas aborder ici les détails. Je me sens du reste incompetent face à un problème de caractère émotionnel. Comme modeste observateur de cette tendance, je voudrais simplement le signaler, car nous y serons très souvent confrontés à l'avenir.

Nous sommes tous non seulement des amis mais aussi des producteurs d'écrits scientifiques. Nous voudrions que les ouvrages scientifiques aient une forme plus concise et plus efficace, correspondant aux exigences du temps. Ainsi les publications devraient-elles mieux contribuer à la diffusion des connaissances, des pensées et des méthodes dans nos pays. Il est bien compréhensible qu'à l'avenir, comme ce fut le cas jusqu'à présent, on attende leur contribution, soit par leurs idées, soit par leurs efforts.

En guise de conclusion, permettez-moi de vous faire ces quelques propositions. En Hongrie comme en France nous devrions être plus vifs, plus rapides dans l'information réciproque. Je pense que les sources de documentation qui existent déjà et l'aide de nos amis français pourraient constituer un bon point de départ dans cette coopération, qui serait utile aux ateliers scientifiques aussi bien qu'aux éditeurs. Je me demande s'il ne conviendrait pas de faire paraître un modeste bulletin d'information fondé sur la coopération qui existe déjà au sein des ateliers scientifiques fonctionnant parallèlement en France et en Hongrie.

Je pense qu'il faudrait élargir la coopération entre les ateliers scientifiques tout en s'inspirant d'exemples qui fonctionnent bien, et voir s'il existe une possibilité dans le domaine des publications, c'est-à-dire chercher de nouveaux centres d'activités.

En même temps, nous devrions poursuivre nos efforts pour renforcer les relations réciproques entre éditeurs professionnels, même si le nombre des projets proposés reste supérieur à celui des réalisations. Outre les activités traditionnelles, il faudrait aussi penser à la publication des ouvrages français en Hongrie et en français dans le cadre de la coédition. Cela signifiera un renforcement de la présence du livre français scientifique, la présence des résultats des recherches scientifiques non seulement en Hongrie mais en même temps en Europe de l'Est et en URSS.

Permettez-moi de finir mon exposé et mes propositions en formulant l'espoir que notre hôte, le Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises à la Sorbonne Nouvelle, tout en poursuivant ses fructueuses activités, sera un des moteurs de ce développement.

Histoire des relations culturelles franco-hongroises à partir des échanges écrits ou oraux inédits concernant l'Institut Français à Budapest

Introduction

Dans un ouvrage publié en 1960, l'Esprit français en Hongrie, M.István Sőtér, recteur de l'Université de Budapest dans les années soixante, concluait son étude sur les relations culturelles franco-hongroises en ces termes :

La Hongrie est restée fidèle aux pures et éternelles relations de l'esprit, même dans les moments où, dans le domaine politique, elle ne pouvait recevoir de la France que des blessures. Mais, l'esprit est plus fort que la politique et les pressions humaines : la richesse et l'ancienneté des relations culturelles entre la France et la Hongrie en sont une preuve plus convaincante que tout argument

L'homme qui écrivait ces lignes avait été, en 1935, boursier de l'Ecole Normale Supérieure, ainsi que le voulait la tradition des échanges entre le Collège Eötvös et la rue d'Ulm.

Déjà entre les deux guerres, une présence intellectuelle s'affirmait grâce aux lecteurs détachés auprès des sections françaises des universités de Budapest, de Szeged et de Pécs. Des hommes comme MM. Jean Mistler, Aurélien Sauvageot et Georges Deshusses (pour ne citer que les plus connus) exercèrent successivement une influence profonde sur l'élite des étudiants qui se destinaient aux professorat et à l'enseignement du français.

Des foyers d'Alliance Française, épars sur le territoire hongrois, rassemblaient les francophiles et assuraient une diffusion de la pensée et de la culture française. Il en était de prestigieux comme celui de Budapest fondé en février 1931 par M. Jean Carrère, chargé de cours à la faculté de Lettres et ainsi composé :

- Membres d'honneur:

M. Louis de Vienne, Ministre de France en Hongrie

M. Praznovsky, ancien ministre de Hongrie à Paris

M. Pekár, ancien ministre, Président de la Société littéraire franco-hongroise

M. Szily, secrétaire d'Etat au ministère hongrois de l'Instruction publique.

- Président:

M. Gombocz, professeur à l'Université, directeur du collège Eötvös, chevalier de la Légion d'Honneur.

- Secrétaire Général:

M. Carrère, chargé de cours à l'Université de Budapest.

- Membres du bureau:

M. Alexandre Eckhardt;
M. Aurélien Sauvageot;
M. François Gachot;
M. Mihály Babits;
M. Jenő Heltai;
M. Dezső Kosztolányi;
M. Béla Bartók.

Dans le même temps, les collèges des Prémontrés, des Bénédictins, des Piaristes et des Marianistes accueillaient les enfants de "bonnes familles" et leur imprimaient, comme en maints autres pays, une formation française dont on retrouve les traces aujourd'hui.

La seconde guerre mondiale, au lieu d'atténuer la présence française en Hongrie, a ravivé ses foyers. En effet, quelques 1 200 prisonniers de guerre français évadés du Reich et réfugiés en Hongrie pendant cette période, ont engendré des relations privilégiées entre ces Français et les Hongrois. Elles concernèrent alors aussi bien des échanges touchant à la haute culture qu'à la culture populaire, en partant des matches de boxe pour arriver aux cours de professeurs français exerçant au collège Eötvös en passant par des représentations théâtrales de pièces de Molière...

Au lendemain de la guerre, les transformations du paysage politique et culturel des deux pays, modifièrent l'organisation du réseau français en Hongrie. La nationalisation des missions religieuses par le nouveau régime hongrois et la création de l'Institut Français à Budapest en 1947 ont eu pour effet de faire de celui-ci, dans un mouvement de cohésion et de centralisation, la pierre angulaire de la présence française en Hongrie. Au Centre, on trouve le service culturel, scientifique et de coopération technique, service spécialisé au sein de l'Ambassade de France. Il fonctionne sous l'autorité de l'attaché culturel, relevant lui-même directement de l'Ambassadeur. (Par la suite c'est le conseiller culturel qui remplira ces fonctions.)

Le Cadre Politique:

Cette période est politiquement celle de l'accaparement progressif du pouvoir par le Parti Communiste. Jouissant en 1947 des appuis officiels les plus efficaces, l'Institut se voit, en 1948, privé petit à petit de sa liberté d'action. En 1949, il traverse les moments les plus critiques.

Ainsi se trouve brossé en trois phrases, par un des acteurs directs des événements de l'époque, le tableau de la situation.

En France, le cadre politique est celui de la IV^e République, née sous le signe éphémère du tripartisme, puisque son gouvernement associe, sous la présidence de Paul Ramadier, les socialistes, les communistes et les Républicains populaires jusqu'en mai 1947, qui voit la révocation des ministres communistes.

La nouvelle Hongrie, elle, est dirigée jusqu'aux élections du 15 mai 1949, par un gouvernement de coalition des partis du Front Populaire Hongrois, cependant

que le rapport de force, se modifie constamment en faveur du Parti Communiste grâce à la "tactique du salami" rendue possible par les forces soviétiques.

Au départ donc, une situation politique tout à fait favorable à l'établissement de rapports bilatéraux, rendue possible par des "appuis officiels les plus efficaces"; puis très rapidement l'évolution inversement proportionnelle du Parti Communiste français et hongrois dans les classes dirigeantes respectives des deux pays, assombrit les perspectives franco-hongroises. Dans le monde, les relations Est/Ouest se figent dans le moule de la guerre froide. A cet égard, la chronologie culturelle indique le mois de septembre 1947 (avec le rapport Jdanov lors de la conférence constitutive de Kominform), comme la date de l'acte de baptême de celle-ci.

Cependant, même si l'évolution politique propre de la Hongrie a légèrement retardé les répercussions du grand schisme, les événements internationaux (conférence de Moscou, renvoi des ministres communistes par Ramadier le 5 mai 1947) impriment leur marque sur la situation de l'Institut Français en Hongrie. Il est remarquable que les dates de renvoi des ministres communistes et de patronage accordé à l'Institut Français par l'Université de Paris soient identiques, ce qui explique aussi peut-être le défaut d'acte statutaire portant création de l'Institut Français. Une lettre plus tardive, datée du 2 mars 1965, témoigne de ces longs refoulements que l'histoire peut générer. L'auteur, André Beyer, à l'époque Directeur de l'Institut Français, s'adresse ainsi au Recteur de l'Université de Paris:

Votre lettre du 30 décembre 1964 m'est bien parvenue et elle a fait ici l'impression d'un coup de théâtre. J'ai été amené à faire toutes sortes de recherches de mon côté pour comprendre pour quelles raisons le patronage de l'Université de Paris était resté ou ignoré ou lettre morte, ici.

En 1947, les autorités hongroises semblent vouloir remplacer l'influence allemande et autrichienne par la présence culturelle française. A cet égard, un terrain favorable s'offre à l'implantation de l'Institut Français. En février de cette année, M. Warnier est nommé par le Ministère des Affaires Etrangères comme Attaché Culturel et Directeur de l'Institut Français. Commenant à fonctionner dès le mois d'avril 1947, celui-ci est inauguré le 1^{er} juin de cette année en présence de M. Gauquier ministre de France, de M. Warnier et de M. Bassola, Secrétaire d'Etat hongrois. Cependant, cette inauguration de fait ne confère pas à l'Institut l'existence de droit que l'Attaché Culturel est chargé de préparer.

Fonctionnement et activités de l'Institut Français

De 1947 à fin 1948

L'Institut collabore avec plusieurs organismes scientifiques hongrois (Académie des Sciences, Institut Teleki Pál d'Histoire Comparée) et participe à l'organisation de plusieurs congrès.

Il inaugure, en 1948, sa "collection franco-hongroise" en publiant le livre écrit par M. Bouteiller (lecteur à la Faculté des Lettres de Budapest et bibliothécaire à l'Institut Français): *La révolution française de 1848 vue par les Hongrois*.

Dès le début, la bibliothèque de l'Institut est conçue à l'intention du travail et de la recherche, par opposition à celle de l'Alliance, davantage orienté vers la diffusion récréative. Elle effectue la répartition des dons de livres et des abonnements gratuits. Elle reçoit et met à la disposition du public une centaine de revues françaises diverses et constitue ainsi un ensemble unique en Hongrie. Sa fréquentation est alors assurée par une très forte proportion d'intellectuels hongrois.

Les sciences ne sont pas en reste; aussi de nombreux médecins, ingénieurs et chercheurs viennent consulter les revues spécialisées.

Bien que rattachés à l'Institut, MM. Warnier, Turbet-Delof et Bouteiller enseignent à la faculté des Lettres de Budapest. M. Turbet-Delof renouant une vieille tradition, est lecteur au Collège Eötvös, l'équivalent en Hongrie de l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm.

Dans l'enseignement secondaire, une amicale des professeurs fonctionne sous l'égide de l'Institut Français. Elle se réunit périodiquement et publie un bulletin. En été 1947 et 1948, l'Institut Français organise, à l'intention de ces professeurs, des cours de perfectionnement avec beaucoup de succès.

Les activités s'inscrivant dans les programmations culturelles de l'Institut se limitent à des conférences, ainsi que des expositions et des concerts d'un format très modeste.

Si l'on tente de définir globalement cette première période, il en ressort plusieurs caractéristiques : le "milieu" environnant, en l'occurrence la Hongrie, accorde à l'Institut Français, une large marge de manoeuvre en direction des activités scientifiques. Le champ scientifique, universitaire et scolaire hongrois, couvert par l'Institut Français, articule son rapport au pays.

Cette stratégie révèle toute une conception : dépasser le rôle de simple enclave et isolat français pour chercher le contact et la collaboration avec les institutions hongroises de recherche.

Il est malaisé de définir les conditionnements de telle ou telle orientation pour cette période. Sont-ce les goûts et les relations du Directeur, sa capacité à mobiliser un public et des intervenants? Concernant la situation particulière de l'Institut Français tout juste né, fonctionnant dans des conditions d'existence rendues floues par le caractère du régime hongrois lui aussi à ses débuts et en pleine transformation, il semble que cet ancrage dans la vie scientifique reflète surtout un créneau possible plutôt qu'un choix tiré d'une multitude d'options offertes. Cette orientation est suivie avec brio, allant, on l'a vu précédemment, jusqu'à faire de l'Institut Français un lieu où se développent des programmes de recherche. Contacts et compétences propres sont ici productifs. Le temps a certainement fait défaut (rappelons que cette période est très brève: 1947 à fin 1948, sans compter l'inertie de démarrage au moment de la naissance de l'Institut Français pour que des jumelages officiels de toutes sortes s'établissent entre

centres de recherche hongrois et français, conditions d'amorce d'échanges bilatéraux.

Il est certain que cette orientation donne à l'Institut Français une image élitiste, visant un certain public. La limitation des activités d'animation culturelles (spectacles, expositions, etc.) tend à l'enfermer dans un ghetto universitaire.

Les moments critiques (fin 1948-1949)

Dans un de ses discours, Rákosi déclarait que l'année 1948 avait été le "grand tournant" de l'histoire du Parti Communiste et du pays. La qualification avancée par le Chef du Parti Communiste n'est pas erronée, cette année à inauguré l'instauration du stalinisme en Hongrie. Les répercussions sur l'Institut Français et les relations franco-hongroises sont directes. La Hongrie refuse les bourses du gouvernement français. L'amicale des professeurs est dissoute. Les conférenciers français se font plus rares et sont triés sur le volet. MM. Turbet-Delof et Bouteiller ne peuvent plus enseigner au Collège Eötvös et à la faculté des Lettres. Les cours de français ne sont plus dispensés que par cette dernière, pour un nombre d'étudiants ridiculement réduit (de 200 en première année en 1947, il passe à 4 ou 5 après 1950). Une atmosphère de suspicion pèse sur les rapports de l'Institut avec le public et ses habitués les plus fidèles. Pendant quelques temps, l'activité de l'Institut semble se réfugier en province : quelques expositions peuvent être organisées à Miskolc, Debrecen, Pécs et Szeged. En septembre 1949, les personnalités suivantes sont avisées qu'elles ne peuvent plus reprendre leurs cours :

- M. Warnier, Attaché Culturel et Directeur de l'Institut Français (Faculté des Lettres). Il doit abandonner ses fonctions de directeur et il quitte le pays en décembre.

- M. Turbet-Delof, Secrétaire Général de l'Institut Français (Faculté des Lettres et Collège Eötvös).

- M. Bouteiller, bibliothécaire de l'Institut Français (Faculté des Lettres et de Médecine).

- M. Gachot, Attaché de presse du Service Culturel (Ecole des Beaux-arts et Université d'Economie). Il est accusé de compromission dans l'affaire Rajk et est expulsé du pays.

Suit une liste d'enseignants :

- M. Bargès, professeur détaché (lycée de Gödöllő)

- M. le Calloch (lycée de Gödöllő)

- M. Penfrat (lycée Veres Pálné)

- M. Courtin (lycée Madách)

Seul, M. Grenet, lecteur à l'Université de Szeged, réussit, malgré la fermeture de la chaire de français, à se maintenir et même à être nommé chargé de cours par son université.

En novembre, l'Institut est contraint de quitter les locaux de la rue Wurm (devenue rue Szende Pál) sans ménagement, puisqu'il y a même eu constat d'effraction. Il s'installe en décembre dans la rue Károlyi (devenue rue Ferenczy

István). En janvier 1950, c'est M. Turbet-Delof qui succède à M. Warnier. Il prend la direction d'un établissement que l'on considère comme perdu (budget de liquidation, plan de licenciement du personnel). Cependant, sur son initiative, sont intégrés dans les locaux de l'Institut, les cours des écoles de la Légation qui entre temps avaient dû quitter les bâtiments prêtés par l'école des Frères Maristes que les autorités venaient de nationaliser. A partir de 1950 donc, l'Institut dispense un enseignement du français, sous forme de cours du soir avec environ 600 élèves. Le public de ceux-ci n'est pas universitaire: aucun étudiant ne peut fréquenter l'Institut sans autorisation écrite du Recteur qui ne l'accorde qu'au compte-gouttes pour une seule visite occasionnelle. La bibliothèque change également de main : c'est M.Bargès qui remplace M.Bouteiller, parti de Hongrie.

A partir de mai 1950, l'Institut Français en Hongrie reste le seul de son espèce, derrière ce que l'on appelle désormais "le rideau de fer", avec, semble-t-il, celui de Zagreb.

Il est à se demander pourquoi il n'a pas subi le sort des instituts français de Prague, Brno (Brünn), Bratislava, Varsovie, Cracovie, Bucarest, Sofia, etc, tous fermés à l'époque.

Il existe sans doute plusieurs raisons, dont la principale semble être la volonté des autorités hongroises de préserver, à titre de réciprocité, l'Institut Hongrois à Paris. On peut ensuite rajouter que, de fondation récente, l'Institut Français en Hongrie, exerçait moins de rayonnement culturel que celui de Roumanie, de Tchécoslovaquie ou de Pologne où une forte influence entretenue par l'histoire, laissait augurer de mauvais présages pour les autorités de ces pays. On a pu considérer que sa nocivité (dépravation bourgeoise, décadence capitaliste, impérialisme, etc.) s'exerçait dans des limites assez restreintes pour qu'on la tolérât. Pour la petite histoire, je ne résiste pas à la tentation de rajouter une des explications confiée par une personne qui travaillait alors à l'Institut Français : "Mme Rákosi faisait relever par sa corsetière des modèles de sous-vêtements dans les revues de mode parvenant à l'Institut".

1950-1953, le charme discret de l'Institut Français...

L'Institut renonce à toute activité spectaculaire, il s'attache à un travail discret. Ainsi, pour ce qui est de l'animation culturelle, se borne-t-il à diffuser des concerts enregistrés, des conférences d'histoire de l'art, quelques séances de cinéma, quelques expositions littéraires.... pour le principe. Le tout, devant un dernier carré de fidèles, qui s'y rendent en rasant les murs.

La bibliothèque devient le centre nerveux de l'Institut. Véritable service de documentation, elle confère à celui-ci un rôle très important, une sorte de vastas sèmi-clandestin ouvert sur l'occident et dont il semble que les plus hautes autorités hongroises - dans le privé - s'accordent à reconnaître l'utilité. Chercheurs, médecins, techniciens viennent se tenir au courant des progrès de la science et de la technique souvent escamotés par le monopole officiel la Lyssenko". Lorsque la documentation fait défaut, elle fait l'objet d'une demande particulière aux organismes français compétents. Paradoxalement, cette activité

de documentation scientifique et technique est très intense. Malgré la surveillance policière, les provocations, les interrogatoires du personnel, aucun incident grave concernant l'Institut Français n'est à noter.

Les années dialectiques: 1953-1961

L'expérience d'Imre Nagy, qui débute en été 1953, inaugure une ère de détente dont les effets se font rapidement sentir sur les activités de l'Institut. Des concerts de musique de chambre avec la collaboration des meilleurs musiciens hongrois sont organisés d'abord dans ses propres locaux, puis "hors les murs" dans de grandes salles de concerts, louées en ville. Le nombre de films prêtés aux différents organismes hongrois, témoigne de l'expansion de l'Institut Français. De 232 films prêtés en 1953, il passe à 1233 en 1956. Quant à la bibliothèque, le nombre de livres prêtés passe de 1380 en 1951 à 5529 en 1956, en connaissant une progression continue.

A la fin de 1954, M. Turbet-Delof vient agrémente la collection franco-hongroise, inaugurée en 1948, dans son second numéro, par la publication d'une traduction et d'un commentaire de *Jean le Preux*, poème épique de Petőfi.

Les activités pédagogiques ne sont pas en reste. Les cours du soir passent de 500 élèves en 1952 à 1200 en 1956 avec pour cette année la location de salles supplémentaires rendues nécessaire par cet afflux d'élèves.

Manifestement, l'Institut Français étend son influence dans tous les domaines. On s'adresse à lui pour les questions les plus diverses, touchant la culture française de près ou de loin. Il s'insère dans la vie intellectuelle hongroise, avec sa physionomie, ses méthodes, son style particulier. A partir du printemps 1956, il dispose d'une vitrine d'exposition dans une des rues les plus fréquentées de Budapest (librairie étrangère de la rue Váci).

Cependant, cette période se caractérise avant tout par des traits fondamentalement contradictoires, induits par le climat politique et ce, dès avant le limogeage de Nagy en avril 1955 et le retour de Rákosi au pouvoir. Mais le frein donné au mouvement de libéralisation culturelle ne parvient pas à rétablir la chape du silence. Sur sa lancée, l'Institut Français poursuit ses activités, accroît son rayonnement intellectuel. Il s'ensuit parallèlement des mesures de persécutions très dures, le touchant lui et son public. En septembre 1954, M. Barjak, professeur hongrois aux cours du soir de l'Institut Français, accusé d'espionnage, est arrêté et condamné à la prison à perpétuité. Il sera libéré par les insurgés en octobre 1956 et devra, pour échapper à la nouvelle captivité, fuir en occident. En avril 1955, c'est au tour de Mlle Németh, aide-bibliothécaire d'être arrêtée, sous le chef d'accusation d'espionnage pour le compte de la France. Elle ne sera relâchée qu'un an plus tard, acquittée par le tribunal "par défaut de délit". En décembre 1956, c'est la secrétaire de M. Turbet-Delof, Mlle Halko, qui est emprisonnée. Elle restera également un an en cellule. Des dossiers appartenant à l'Institut Français (répertoire des institutions et des personnalités culturelles hongroises) ainsi qu'à M. Turbet-Delof (ouvrage en préparation sur les réfugiés hongrois de l'entourage de Victor Hugo à Jersey et Guernesey) sont

saisis par la police qui ne les ont jamais restitués. Il semble, d'après plusieurs témoignages oraux, que pendant cette période, Turbet-Delof ait reçu des consignes très claires du Ministère français des Affaires Etrangères le sommant de ne s'occuper que d'affaires strictement et étroitement culturelles. Ses bonnes relations avec certains milieux de la jeunesse, lui auraient été reprochées à ce titre. Du reste, les mesures concernant son entourage sont suffisamment explicites pour qu'il ne lui prenne le goût de s'aventurer au delà de ces strictes limites.

En 1956, le XX^e congrès du PCUS engage une politique de dégel sur le plan international. La détente prend son effet vis à vis de l'Institut Français. La police se fait beaucoup plus discrète. Le printemps et l'été 1956 voient s'intensifier les contacts culturels franco-hongrois. La Hongrie invite les personnalités françaises non communistes, comme le physicien M. Canac, le gynécologue M. Fabre, le Directeur des Archives de France, M. Braibant. Au mois de juin, se déroule une "semaine du cinéma français". Acteurs et metteurs en scène multiplient leurs visites à l'Institut. Cependant, toutes les sources orales se recoupent, et les acteurs de l'époque sont formels. L'Institut Français fait preuve d'une double prudence:

- vis à vis des autorités hongroises qui ont déjà prouvé qu'elles n'hésitent pas, à l'occasion, à saisir des "dossiers compromettants".

- vis à vis du Ministère français des Affaires Etrangères qui exige la plus stricte neutralité politique.

D'ailleurs, les circonstances favorables, amorcées en 1953, sont stoppées net dès le 24 octobre 1956, et l'Institut Français doit fermer ses portes jusqu'au 7 janvier 1957. Il ne subit pas de dégâts matériels pendant les troubles révolutionnaires.

Au printemps 1957, il reprend son rythme antérieur. Certaines de ses activités, comme le cinéma, poursuivent leur mouvement ascensionnel. Turbet-Delof reprend ses cours à l'Université. Il y est, même invité à faire une conférence publique à l'occasion du centième anniversaire des *Fleurs du Mal*.

Cependant, l'Institut se développe au point de rencontrer des difficultés d'ordre matériel. Les acteurs de l'époque s'expriment sur ce problème : "le seul obstacle majeur - il n'était pas nouveau - résidait dans l'exigüité et la vétusté des locaux. La bibliothèque étouffait. La salle de réunion ne pouvait être utilisée par suite du peu de solidité des planches. Force était pourtant de l'utiliser pour les cours du soir. La salle de lecture se révélait depuis longtemps insuffisante, et menaçait elle-même de s'effondrer, etc. Cette situation risquait de tourner à la tragédie et réclamait un règlement urgent, qui ne paraissait pouvoir être obtenu qu'à l'échelle de conversations diplomatiques".

Apparemment c'est un signal d'alarme qui a dû être tiré à l'époque puisque les autorités compétentes franco-hongroises s'accordent pour mettre à disposition de l'Institut Français, en été 1961, le bâtiment de la rue Szegfű.

1961 à 1966, amorce d'une identité juridique

Le début des années soixante est à l'origine d'un long processus de reconnaissance juridique de l'Institut Français, non encore complètement achevé

de nos jours. Cette période coïncide avec la nouvelle ère de relative détente du régime qui, après la répression tragique des événements de 1956, symbolisée par l'exécution d'Imre Nagy en 1958, entend initier un consensus cuisiné à base de pragmatisme. C'est alors que se popularise la fameuse maxime: "tous ceux qui ne sont pas contre nous, sont avec nous".

Le nouveau cours a l'air de laisser timidement s'esquisser l'existence de droit de l'Institut Français. Ainsi, en octobre 1961, une commission mixte franco-hongroise élabore le premier "Protocole d'Echanges Culturels" et après hésitations, mentionne finalement l'Institut Français à son article 3:

Egalement désireuses de favoriser les relations entre leurs grandes universités, la Hongrie et la France sont convenues d'inviter trois professeurs d'enseignement supérieur de l'autre pays. Pendant leur séjour, qui pourra s'étendre à trois semaines, ces professeurs seront admis à faire des cours sur des sujets de leur spécialité (lettres, sciences, médecine et droit), et à prononcer des conférences, notamment dans les instituts hongrois à Paris et français à Budapest.

Bien que reconductible tous les deux ans, ce "Protocole d'Echanges Culturels" établi en 1961, fait l'objet en 1962, d'une reformulation de l'article 3 qui élargit légèrement les prérogatives de l'Institut.

Pendant leur séjour, qui pourra s'étendre sur trois semaines, ces professeurs seront admis à faire des cours sur des sujets de leur spécialité et à prononcer des conférences, notamment dans les instituts français à Budapest et hongrois à Paris afin de permettre aux étudiants et professeurs des deux universités d'accéder plus facilement à la culture de l'autre pays.

En 1964, le "Programme d'Echanges Culturels" reprend, dans l'article 3, le même énoncé auquel, sur une initiative hongroise, l'article 49 est ajouté et qui est ainsi formulé :

L'Institut Français de Budapest et l'Institut Hongrois de Paris contribueront à la mise en application de ce programme d'échanges.

L'année 1966 constitue un tournant dans les relations culturelles franco-hongroises. En effet, le 18 juillet de cette année, le gouvernement de la République Française et le gouvernement de la République Populaire de Hongrie signent un "Accord Culturel", qui se substitue au Protocole d'Echanges Culturels établi en 1961. Elargissement des dispositions prévues par le protocole, cadre plus vaste d'activités envisagées plutôt en termes qualitatifs que quantitatifs, il garantit un assouplissement des relations culturelles entre les deux pays et constitue un pas décisif dans la voie de leur normalisation. Cet accord renouvelable tous les trois ans devient le cadre de référence des relations culturelles bilatérales.

Il n'en reste pas moins que le potentiel de l'Institut Français est encore considérablement grevé par la méfiance des autorités hongroises qui continuent à freiner soit implicitement soit explicitement sa fréquentation (s'agissant par exemple des Hongrois travaillant dans le commerce extérieur). Une ancienne secrétaire déplore, a posteriori, cette situation dans les termes suivants :

On peut observer à ce propos (construction d'un nouvel institut rue Fő) qu'un projet d'une telle importance n'eût été vraiment justifié que si l'Institut Français avait joué librement et effectivement le rôle que lui assignait le texte des accords. Or, force est bien de constater que ni les étudiants des universités, ni les professeurs de français, n'étaient guère, pour user d'un euphémisme, encouragés à fréquenter cet établissement, où ils auraient cependant trouvé de multiples occasions de contact avec les divers aspects de la culture française.

1966 à 1976, en passant par mai 68...

Cette période voit l'Institut Français changer de stratégie de fonctionnement. D'organisme exclusivement destiné à l'intelligentsia hongroise, il s'engage, par l'élargissement de ses activités, dans une voie à vocation moins élitiste. La modification des conditions locales hongroises n'est pas pour peu dans cette évolution. En effet, la signature de l'Accord Culturel intergouvernemental avait marqué en 1966, les débuts d'une entreprise culturelle bilatérale, les plus volontaires. Même s'il convient de revitaliser les nouvelles modalités de coopération affichées par cet Accord Culturel, il est certain que cette date s'inscrit dans un climat de réconciliation. Si l'historiographie s'accorde en général pour dater la fin de la guerre froide à partir du XX^e congrès du PCUS, il suffit pour les relations franco-hongroises de s'en tenir à la réalité pour s'apercevoir combien les événements et les répercussions de la répression de 1956 ont déplacé cette date. Ainsi s'explique qu'il ait fallu attendre encore 10 ans pour qu'un accord définisse et cadre les nouvelles modalités de relations culturelles qui allassent au delà d'une simple tolérance de l'Institut Français. Dépassant la mesure antérieure où ce dernier servait aux autorités hongroises à étayer l'existence de l'Institut Hongrois de Paris au titre de la réciprocité, l'année 1966 est à l'origine d'un changement qualitatif notable des relations culturelles franco-hongroises, fondé sur un accroissement des échanges scientifiques entre les deux pays. Si, dans le contexte politique d'alors, l'influence intellectuelle occidentale demeure, dans une certaine mesure encore dangereuse pour l'orthodoxie idéologique, en revanche, les autorités hongroises sont soucieuses de développer les échanges scientifiques. L'accord passé entre l'Académie des Sciences de Hongrie et le Centre National de la Recherche Scientifique ainsi que la VI^e section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, sanctionné par l'article 14 du "Protocole d'Echanges Culturels" franco-hongrois, témoigne de ce désir d'intensification des échanges scientifiques entre les deux pays. C'est en s'inspirant de cette volonté commune que la création d'un Centre de Coopération Scientifique et Technique franco-hongrois, prévu par l'Accord de Coopération Scientifique et Technique est décidé.

Quant à l'Institut, il organise, à partir de 1956, des cours destinés aux ingénieurs, médecins et chercheurs scientifiques.

Des manifestations de grande envergure sont rendues possibles en vertu du principe de réciprocité qui règle certains échanges culturels. Déjà, dès le mois

d'octobre 1956, des manifestations "hors les murs" de l'Institut étaient organisées avec la projection des films d'Alain Robbe-Grillet, *l'Immortelle* et *l'Année dernière à Marienbad*, dans une grande salle de Budapest. En mai 1966, la troupe de la Comédie Française recueille les faveurs du public hongrois lorsqu'elle joue, au Théâtre National de Budapest, *l'Ecole des femmes*, *l'Ecole des maris*, et *le Jeu de l'amour et du hasard*. Le 28 mai, est inaugurée au Musée des Expositions de Budapest, l'exposition *Peintres Français Contemporains*, "contre-partie" de l'exposition: *L'Art de Hongrie du X^e au XX^e siècle*, organisée au Petit Palais. Dans le domaine musical, le succès remporté au printemps 1966 par MM. Charles Münch et Pierre Dervaux, venus diriger l'Orchestre National Hongrois et qui ont produit respectivement *"La Symphonie Fantastique"* et *"Jeanne au Bûcher"*, a été considérable.

L'Institut Français se développe de plus en plus en accroissant son volume d'activités présentées, jusqu'à illustrer la formule éculée selon laquelle la quantité se transforme en qualité. C'est vrai grâce au cinéma. En proposant à partir de 1968, près de 40 séances par an, l'Institut joue un rôle de compensation dans un secteur où les circuits hongrois n'ont qu'une faible activité, drainant ainsi un public nombreux et plus populaire qu'auparavant.

Les conférences, également, à partir de cette même date, se multiplient avec près de 16 par an. Le nombre de concerts reste stable et peu élevé, phénomène sans doute expliqué par la très forte densité et quantité de ceux programmés en Hongrie en vertu d'une tradition historique. Quelques expositions (près de 2 par an), montages diapos, lectures de pièces de théâtre ou de poésie et auditions de disques parfont le tableau de l'Institut de l'époque : une conférence sur Proust, un film de René Clair, un montage diapos sur les châteaux de la Loire, une lecture de Baudelaire, une audition de disques sur la chanson française de jadis et naguère... Cette image, vieilles dames au salon de thé, ne doit pas occulter la réelle transformation de l'Institut.

À côté du public pour qui sa fréquentation représente plus une démarche sociale que culturelle, se constitue petit à petit une clientèle plus variée, surtout lors de manifestations exceptionnelles.

1976 à 1986 sous le signe de la téléthèque

1976 est une date inaugurale pour l'action culturelle de l'Institut Français à Budapest, et plus largement pour celle de l'ensemble des postes à l'étranger. En effet, le 30 octobre de cette année, le premier recours à la téléthèque, début d'une longue et insatiable exploitation, est effectué à l'Institut Français de Budapest. Le principe : assurer une diffusion quotidienne de programmes de la télévision française dans leur abondance, leur variété et leur fraîcheur. Le lancement de ce programme qui allait connaître immédiatement ses beaux jours, se rattache au nom de Pascal Emmanuel Gallet, jeune attaché culturel à l'Institut Français pendant ces années-là.

"À mon arrivée à Budapest", nous confie-t-il, "j'avais été frappé par la distorsion entre l'image diffusée par l'Institut sur le terrain et la réalité culturelle

française : par l'absence quasi totale (sauf quelques vieux films 16, toujours les mêmes) de l'audiovisuel". Cette distorsion était amplifiée par le fait que depuis la fin de l'O.R.T.F., il n'y avait plus de liens conventionnels entre la France et la Hongrie sur le plan de la télévision. "On était en plein décalage". Il obtient de son ministère deux télévisions et un magnétoscope et se lance dans la première expérience du genre, faisant de l'Institut Français de Budapest, un centre pilote. Moins de deux ans plus tard, 40 postes étrangers sont désormais équipés ou en voie de l'être. Il est à se demander quelle est la spécificité de ce support qui a révolutionné l'action culturelle française.

Telle qu'elle est conçue à Budapest, la téléthèque de l'Institut s'assigne trois objectifs:

- d'abord assurer au public la satisfaction de voir presque en même temps que les Français, les diverses productions de la télévision française;
- ensuite entreprendre une promotion de ces programmes auprès de la télévision hongroise ;
- enfin développer une réflexion sur la culture audiovisuelle, par les recours aux archives, aux confrontations entre réalisations passées et présentes, aux débats sur les réalisations contemporaines française et hongroises, aux rencontres entre réalisateurs.

Dès les premiers mois, cette nouvelle activité attire un large public d'amateur mais aussi de professionnels hongrois curieux de cette véritable vitrine de la production audiovisuelle française. Selon les sources du *Monde* du 9-10 avril 1978, "entre novembre 1976 et mars 1977, quatre-vingts heures d'émission ont touché ainsi plus de quatre mille spectateurs tandis que la télévision hongroise a fait l'acquisition de quatre dramatiques et de deux émissions de variétés".

Selon le type d'émissions programmées, plusieurs formules sont proposées. Des diffusions grand public, renouvelant largement celui-ci pour la fréquentation de l'Institut en attirant des usagers nouveaux avec, par exemple, des émissions de variétés.

Dans un autre domaine, des séances restreintes réservées à des spécialistes sont organisées. Ainsi, par exemple, les réalisateurs, les acteurs et les techniciens de l'entreprise hongroise de cinéma MAFILM ont assisté en 1977, à une diffusion exceptionnelle de la dramatique de J.Delannoy et J.Anouilh, *le Jeune homme et le lion*.

Une utilisation pédagogique de certaines émissions est faite. Elles sont alors commentées par des professeurs pour l'ensemble des étudiants des cours supérieurs de l'Institut.

La télévision hongroise, quant à elle, outre l'achat d'émissions françaises par ce réseau, reconnaît désormais l'Institut comme partenaire puisque pour la première fois, il est invité à participer en 1977 au festival "MTV" à Kaposvár.

Des opérations ponctuelles et percutantes sont mises en place, comme les rencontres "Recherche et vidéo" qui se déroulent sur 10 jours en mars 1978. Organisées en collaboration entre l'Institut Français et le service audiovisuel du C.N.R.S., elles reçoivent la contribution de nombreuses institutions françaises, en

particulier le Centre Audiovisuel de l'Ecole Normale Supérieures de Saint-Cloud, le musée des Arts et Traditions Populaires, etc.

Du côté hongrois, l'Académie des Sciences leur accorde son patronage, et son secrétaire général, M. Béla Köpeczi, préface la plaquette publiée à cette occasion. Le *Monde* du 9-10 avril 1978, traduit en termes élogieux le succès de cette manifestation:

Pendant dix jours, et grâce au dynamisme du jeune attaché culturel, M. Pascal Gallet, fondateur de la téléthèque et coordinateur de ces rencontres, l'Institut Français n'a pas désempé. Les multiples contacts pris entre chercheurs français et hongrois se sont poursuivis dans les diverses institutions du pays (...). Une telle manifestation a sans doute fait plus pour les rapports culturels franco-hongrois que toutes les conférences traditionnellement en vigueur au Ministère des Affaires Etrangères(...).

Quant au succès des rapports culturels franco-hongrois par l'amélioration des prestations de l'Institut, il faut dire que l'introduction de la téléthèque dans les programmations culturelles a été beaucoup plus qu'un simple rajout. Dans l'esprit et la pratique du père fondateur, il ne devait pas s'agir d'une activité de plus, mais plutôt d'assurer une intégration de l'ensemble des activités culturelles de l'Institut. Ainsi, telle émission sur Chagall, commentée par André Malraux, succédait à une conférence sur l'écrivain, ou telle autre sur Olivier Messiaen était suivie d'une table ronde en hongrois, animée par MM. Attila Bozay, György Kurtág, László Vidovsky, anciens élèves du compositeur.

Mais l'Institut Français ne résiste pas toujours à l'écueil qui consiste à incarner son fonctionnement par une activité prépondérante, eût-elle des capacités d'intégration certaines. L'engouement des premières années pour la téléthèque fait peu à peu place au train-train quotidien. D'activités contrôlées et ciblées, les séances de téléthèque dérivent au fil des ans vers l'abreuvoir à image généré par ce flux coloré mais trop peu contrôlé et canalisé.

1986 à nos jours, sous le signe de la "high tech"

Il est malaisé à l'historien de se pencher sereinement sur l'histoire du temps présent. Le recul fait défaut pour l'observation synthétique du réel, la proximité de l'auteur avec les acteurs de cette histoire comporte tous les risques de troubler le champ d'étude. C'est donc par prudence que je me borne à tenter de dégager sommairement les quelques lignes de forces qui me paraissent remplir cette période.

La caractéristique essentielle et jusqu'alors inédite semble tirer son originalité du fait qu'actuellement, les responsables de l'Institut Français traitent directement avec les partenaires culturels hongrois. Je n'ai pas suffisamment d'éléments pour évaluer les causes de cette nouvelle donnée. Est-ce le volontarisme des nouveaux responsables de l'Institut ? Sont-ce les conditions hongroises qui, aujourd'hui substantiellement assouplies, permettent naturellement à un organisme étranger occidental de traiter directement avec ses

partenaires hongrois ? Y-a-t-il corrélation directe entre les deux phénomènes ? Toujours est-il que la situation en est là et qu'elle se traduit factuellement par une diversification considérable des produits culturels proposés par l'Institut Français.

Ceci d'ailleurs non moins pour les raisons évoquées, que par la nécessité d'une programmation qui doit aujourd'hui "faire" avec la concurrence hongroise. L'Institut Français n'est plus ce lieu exotique par essence, la "francité" de la maison ne se suffit plus à elle même pour attirer un public inconditionnel. La multiplication et la diversification de lieux culturels en Hongrie tend à banaliser l'espace offert par l'Institut. Des publics multiples se sont substitués au public francophile homogène d'autan. Il s'agit d'être compétitif, d'élaborer des programmes beaucoup plus sophistiqués, de faire de la relance, pour drainer ces publics hongrois. La téléthèque, fer de lance de l'animation culturelle de l'ère précédente, n'occupe plus un terrain vierge. L'antenne satellite de l'Institut qui permet de capter TV5 n'est rien de plus qu'un cablage parmi les quelques 200.000 installés dans les foyers hongrois.

Dans ce contexte, l'Institut Français développe une stratégie orientée vers la programmation de créations artistiques qui recouvrent à l'utilisation de technologies de pointe. Ceci, particulièrement pour ce qui concerne les arts plastiques et la musique. La salle d'exposition de l'Institut est ainsi devenue une véritable galerie, avec sa cohérence et son souci de rigueur. A travers elle, l'Institut s'ouvre largement aux créateurs hongrois puisqu'une programmation alternant productions autochtones et françaises est adoptée.

Des opérations ponctuelles qui "créent l'événement" sont organisées en coopération avec des partenaires français. Ainsi l'exposition "Dialogue ordinaire" d'octobre 1987, met en oeuvre la transmission directe entre créateurs parisiens et budapestois par images d'ordinateur. Fait suite, en octobre 1988, l'opération "médias d'artistes" montée au Mücsarnok. Dans un décor du troisième type, clips psychédéliques, vidéocréation, pubs, animation électronique côtoient la peinture d'intervention, la presse, le design graphique, le livre, le magazine, le catalogue, avec un montage qui évoque la relation nouvelle de la création artistique entre le texte/scénario et l'image dans la production graphique et vidéographique.

Autre ligne de force, le théâtre. En passant d'un rythme annuel de une ou deux représentations et ce, depuis des décennies, à huit pour l'année 1988, les responsables de l'Institut ont tenu leur pari de présenter une pièce par mois.

Le fait nouveau, par rapport à ces manifestations réside dans l'intérêt que la presse française leur accorde, multipliant ainsi la couverture médiatique déjà depuis longtemps assurée par la presse hongroise.

Pour conclure, je voudrais non pas condenser ce qui est déjà un résumé (avec donc ses limites) de 40 ans de relations culturelles franco-hongroises appréhendées à travers le prisme de l'Institut Français, mais tenter d'évaluer ce que pourrait être le fondement même de ces relations, d'après l'éclairage de leur histoire, et par là orienter une réflexion en direction d'une méthodologie de l'analyse des relations culturelles entre les nations. D'aucuns s'interrogent sur l'utilité d'une action des pouvoirs publics dans le domaine de la culture. Pourquoi

ne pas laisser aux écrivains, aux savants, aux artistes le soins de se rencontrer et d'échanger leurs idées, leurs réflexions, leurs créations, leurs travaux ?

On répondra que cet élan est indispensable. Aucune intervention administrative ne pourra s'y substituer. Mais ce mouvement risque de rester sporadique, soumis au gré des circonstances, faible là ou il devrait être fort, florissant là où il n'en n'est pas toujours besoin.

Si des couples soutien-tutelle, incitation-direction, orientation-offensive, l'on soustrait le terme normatif, il me semble que l'on peut toucher du doigt le rôle des pouvoirs publics en matière d'échanges culturels entre les nations. Rôle modeste si l'on veut, mais aussi multiforme et indispensable. Quant aux formes des relations culturelles, le cadre des instituts et des accords est un gage d'équilibre, on l'a vu pour l'Institut Français en Hongrie dans les moments critiques. L'action culturelle française a toujours occupé une place de choix dans l'espace culturel hongrois et d'aujourd'hui elle semble bénéficier d'un élan nouveau impulsé par le dialogue des cultures, ouvert en Hongrie même.

Les relations culturelles franco-hongroises et l'Institut Hongrois de Paris entre les deux guerres mondiales

Dès la fondation de l'Etat hongrois, un des facteurs les plus importants de la pensée politique et de la politique culturelle fut le désir de se rapprocher des pays de l'Occident chrétien et de connaître la culture de peuples européens plus développés. L'histoire hongroise n'a pour ainsi dire eu de siècle où nos souverains, les couches dirigeantes politiques et culturelles du pays, n'aient pas considéré ce rattachement à l'Europe comme un des moyens principaux et même indispensables du progrès du pays. L'importance des relations culturelles avec l'Europe de l'Ouest et par cette voie celle de l'accueil et de l'assimilation des grands courants intellectuels d'Europe devint encore plus évidente après 1919, lorsque après la chute de la Monarchie Austro-Hongroise, la Hongrie, redevint enfin un Etat indépendant au bout d'une longue période historique. "Même la vie culturelle des grandes nations - dit à ce propos le comte Kúnó Klebelsberg, grand ministre hongrois de la culture dans la décennie qui suivit la première guerre mondiale - se ressent du chauvinisme dominant à certaines époques ou de la surestimation des valeurs intellectuelles propres qui conduisirent à un isolement parmi des autres pays, mais pour un petit pays il est tout simplement catastrophique de se fermer aux grandes nations civilisées en croyant que dans cette situation isolée il peut produire quelque chose de national par excellence." Aussi le régime culturel de l'époque considérait-il comme une tâche de première importance d'obtenir que "la littérature, l'art et la science aient à leur disposition un nombre suffisant d'hommes de niveau européen".¹

Afin de réaliser ces visées de la politique culturelle, Klebelsberg mit au point un nouveau système d'attribution des bourses d'Etat pour l'étranger et reprit sous une forme plus développée l'idée des instituts hongrois à l'étranger, idée qui, en fait, remontait à l'époque d'avant la guerre. Son projet consistait pour l'essentiel à fonder dans les principaux centres culturels d'Europe des instituts hongrois /Collegium Hungaricum/ qui, tout en offrant un foyer et une possibilité de travailler aux étudiants boursiers et aux chercheurs bénéficiant de bourses universitaires, auraient rempli la double fonction de foyers universitaires et de centres de recherches. Un des principaux objectifs de ces instituts était de diffuser et de populariser les valeurs de la culture hongroise, en même temps qu'ils devaient aider à faire connaître en Hongrie la vie intellectuelle du pays d'accueil.²

Conformément aux relations culturelles et à l'orientation politique traditionnelles de la Hongrie, les premiers instituts hongrois furent fondés en 1924 à Vienne et à Berlin. A cette époque se constitua l'Institut d'Histoire Hongroise de Rome qui, ayant emménagé en 1927 dans un nouveau bâtiment, fut promu au rang d'institut, de Collegium Hungaricum. Enfin le Collegium

Hungaricum de Zurich, institut de dimensions beaucoup plus modestes, ouvrit ses portes en 1927.³

Comparées aux relations austro-hongroises, italo-hongroises et germano-hongroises, les relations culturelles entre la France et la Hongrie étaient très réduites dans les deux premiers tiers des années 20. La raison en était d'ordre politique. La France et la Petite Entente, son alliée dans l'Est de l'Europe, contrôlaient d'un oeil vigilant le nouvel ordre et les nouvelles frontières établis après la guerre. Or le principal but suivi par la politique étrangère hongroise était alors la révision, la modification des nouvelles frontières. La confrontation dans le domaine de la politique ne manqua pas d'influer sur les relations culturelles. Les chiffres sont là pour le prouver: sur les 1 200 à 1 500 jeunes gens qui allaient chaque année étudier à l'étranger, il n'y en eut avant le milieu des années 20 guère plus d'une ou deux douzaines qui choisirent Paris ou la France, alors qu'à la même époque 300 à 500 étudiants se trouvaient à Vienne et 500 à 600 à Berlin.⁴

A la fin de cette décennie l'opposition politique perdit de son acuité. La France reconnut qu'en face du danger potentiel que représentait l'Allemagne, non seulement la Petite Entente, mais aussi la Hongrie, pouvait jouer un certain rôle dans sa politique de sécurité. En même temps les dirigeants hongrois commencèrent à se rendre compte de ce que l'appui économique et politique offert par l'Allemagne pouvait éventuellement entraîner plus tard la perte de notre indépendance, et que, devenu un petit pays, la Hongrie devait entretenir dans son propre intérêt de multiples rapports avec l'étranger. A ce propos le comte István Bethlen, président du cabinet déclara en 1930 : "Devons-nous maintenir dans la culture une orientation exclusivement allemande ? Pendant quatre cents ans nous avons été orientés vers la culture allemande ; voilà que nous avons reconquis notre indépendance et que nous ne sommes plus attachés à personne. Dans l'intérêt de la nation nous cherchons et nous devons chercher des contacts avec toutes les grandes nations occidentales, faute de quoi nous exposons la nation au danger d'étouffer dans sa propre graisse ou de retomber dans une orientation unilatérale."⁵

Si les relations franco-hongroises devinrent plus chaleureuses et plus intenses, c'est entre autres grâce à la visite que Bethlen, fit à Paris en 1929, en tant que Président du cabinet, et au cours de laquelle l'engagea des pourparlers avec plusieurs dirigeants de la politique française. Bien que n'ayant pu s'étendre sur la question de la révision, les deux parties tombèrent d'accord pour déclarer qu'il était souhaitable de renforcer la coopération sur le plan économique et sur le plan culturel.⁶

La reprise des relations culturelles sera marquée dans les années suivantes par certains faits nouveaux. Le plus frappant en est la brusque augmentation du nombre des étudiants hongrois en France (1921/22: 2; 1922/23: 16; 1927/28: 43; 1930/31: 323).⁷ La même augmentation se reflète dans le nombre des bourses accordées par l'Etat (1925/26: 13; 1927/28: 43; 1929/30: 48). 25% des bourses étaient offerts par le gouvernement français, le reste était assuré par l'Etat hongrois ou différentes organisations hongroises. Le nombre des boursiers hongrois en France et à Paris dépassait de loin à cette époque celui des jeunes

gens étudiant en Angleterre, en Suisse ou aux Etats-Unis, et approchait celui des étudiants hongrois des universités de Berlin, de Rome et de Vienne.⁸

Mais il y avait d'autres signes de l'essor des relations culturelles des deux pays. Le 3 mars 1929, pour la première fois depuis la guerre, une exposition d'art français fut organisée à Budapest, exposition inaugurée par le gouverneur du pays, ce qui ne manqua pas de causer une vive surprise dans les milieux diplomatiques: "L'exposition récemment ouverte permet de contaster l'importance et la force du courant qui pousse aujourd'hui le public hongrois vers la France, dans presque tous les domaines ; et particulièrement dans celui de l'Art et de la littérature." C'est en ces termes que De Vienne, ministre de la France à Budapest commente l'importance politique de cet événement dans son rapport. Et il ajoute : "Ce courant, il importe de l'utiliser, de l'alimenter, de le développer."⁹ Dès le mois de décembre de cette même année, un hebdomadaire de langue française /*Gazette de Hongrie*/ est lancé à Budapest. L'initiative en émanait de la Hongrie, un de ses mécènes était la présidence du Conseil hongrois, l'autre - faisant suite à la proposition du ministre de France - le Quai d'Orsay.¹⁰ La *Gazette* était tirée à 2 ou 3 mille exemplaires. Invitée par l'Association des dramaturges et compositeurs hongrois, la Comédie Française fit en 1931 une tournée à Budapest - également pour la première fois depuis la guerre.¹¹ En janvier 1932 paraît à Budapest le premier numéro du périodique *Nouvelle Revue de Hongrie* qui se propose - tout comme le *New Hungarian Quarterly* lancé plus tard - de diffuser et de populariser la littérature et la culture hongroise à l'étranger et de faire connaître au public des autres pays la situation économique et politique de la Hongrie. Par ailleurs la revue publiait des écrits d'un grand nombre d'écrivains, de politiciens et de journalistes français. Malgré son tirage modeste -quelques centaines d'exemplaires-, le rôle et l'importance de la revue ne sauraient être assez soulignés. Les noms des auteurs hongrois - Gyula Illyés, Dezső Kosztolányi, Dezső Keresztury, Károly Kós, Elemér Jancsó, Lajos Vargyas, György Györfly etc. - tout comme ceux de ses directeurs, György Ottlik et József Balogh (rédacteur en chef) sont là pour en témoigner. Résumant en 1934 ses impressions des trois premières années, le ministre De Vienne recommande ce périodique à l'attention des organes culturels français: "Il s'agissait d'une revue rédigée en français, et en bon français ... qui réussissait en somme à observer l'objectivité dont elle s'était fait la règle et /qui/ était peut-être la meilleure des publications de ce genre éditées en Europe centrale et orientale."¹²

On perçoit une certaine animation dans les relations culturelles des deux pays en 1934-1935, à l'époque du rapprochement entre l'Italie et la France et de ce qu'on appelait le Pacte de Rome, lorsque pendant près d'une année Mussolini sembla orienter vers la France plutôt que vers l'Allemagne. Cette évolution, d'ailleurs transitoire, m'annonçait rien de bon dans la perspective de la révision souhaitée par la Hongrie, mais elle sembla favorable à ceux qui entendaient arrêter le *Drang nach Osten* menaçant l'indépendance du pays. C'est l'époque des débuts du tourisme organisé hongrois dont une des premières manifestations fut l'arrivée d'un groupe de 50 touristes à Paris, comprenant des personnalités

dirigeantes de la vie publique hongroise, et qui furent reçues par des magistrats(????) de la capitale française (été 1935).¹³ Chaque mois à peu près, un écrivain ou un politicien français vient faire une conférence dans une des villes universitaires de Hongrie. A l'occasion du 300^{ème} anniversaire de la fondation de l'Université de Budapest (le 7 décembre 1935), le titre de docteur honoris causa est remis à sept savants français et à trois représentants de la culture allemande et italienne.¹⁴ Le ministère de l'Education envisage de fonder, après le lycée de langue allemande et celui de langue italienne, un lycée de langue française. Et pour finir, on constate même une amorce d'entente dans la question de la révision, le point névralgique des relations franco-hongroises.¹⁵

L'acquis culturel le plus important du rapprochement qui avait commencé entre les deux pays à la fin des années 20 et allait durer jusqu'au milieu des années 30, fut la mise en oeuvre de la création d'un institut hongrois tel qu'il en existait à Vienne, à Berlin, à Rome et à Zurich - cette fois-ci à Paris. Les préparatifs étaient dirigés par Zoltán Magyary, chef du département universitaire du Ministère de la Culture et de l'Enseignement. Lors des pourparlers menés par Magyary en 1927-28 à Paris, on esquaissa deux possibilités. L'une prévoyait que la Hongrie se joindrait à la création de la Cité Universitaire en construction depuis 1923. Cette solution aurait été chaleureusement accueillie par le gouvernement français tout comme par André Honnorat, ministre de la Culture, le fondateur de la Cité. Ce qui entravait la construction d'une Maison Hongroise dans la Cité, c'était que selon les statuts en vigueur à l'époque, cette maison - à la différence des autres instituts hongrois - n'aurait pu être qu'un foyer d'étudiants sans fonctions de recherche ni d'enseignement. Un autre obstacle était que les Etats faisant construire des pavillons dans la Cité n'en recevaient que l'usufruit perpétuel, les pavillons restant propriété de l'université de Paris. La seconde possibilité aurait impliqué l'achat d'un immeuble approprié dans le Quartier Latin (hôtel ou immeuble locatif), dans lequel on aurait logé un Collegium Hungaricum assumant des tâches multiples à l'instar des instituts hongrois de Berlin, Vienne et Rome.¹⁶

Quoique Klebelsberg sympathisât plutôt avec cette dernière solution, il n'opta sur le moment pour aucune, et en attendant fonda en 1928 un Bureau Franco-Hongrois de Renseignements Universitaires. Le Bureau commença à travailler en automne 1928 dans deux locaux d'un petit hôtel (Hôtel du Cèdre) au Quartier Latin, rue Lapeyrouse. L'une des pièces servait de bureau à Lipót Müller (Molnos), à la fois directeur et unique employé du Bureau, tandis que l'autre abritait une petite bibliothèque et constituait à la fois l'antichambre, la salle d'étude et la salle de travail des boursiers hongrois. La principale tâche du Bureau était d'orienter et d'aider les étudiants hongrois qui arrivaient à Paris ou qui étaient déjà sur place, en particulier en ce qui concerne leurs études. A cette fin le jeune et ambitieux directeur du Bureau organisa dès l'année universitaire 1928/29 plusieurs cours spéciaux de français permettant aux boursiers hongrois de se perfectionner dans cette langue. En même temps il lança des cours de langue hongroise à l'intention des étudiants et des journalistes s'intéressant à la Hongrie et désireux de s'y rendre.¹⁷

Ce Bureau Franco-Hongrois de Renseignements Universitaires fut d'abord considéré (en général) comme une institution provisoire, comme le noyau du futur Collegium Hungaricum ou de la Future Maison Hongroise. En 1928/29 il semblait que cela corresponde à la réalité. En 1929 la Fondation Nationale de la Cité Universitaire dut se rendre à l'évidence qu'elle ne pourrait compter sur la participation tant soit peu importante des pays étrangers qu'à condition de céder le droit de propriété des maisons à tous ceux qui en fondaient une. Les maisons d'Argentine, d'Angleterre et d'Espagne furent construites au tournant des années 20 et 30 en vertu de cet accord. Outre les foyers d'étudiants, des instituts universitaires durent également fonctionner dans la Cité. (Le premier de ce genre, l'Institut Agronomique de la Sorbonne, ouvrit ses portes en 1929.) Ces changements favorables militaient en faveur de la fondation du futur Collegium Hungaricum dans la Cité et non au Quartier Latin. Lipót Müller et les personnes déléguées par Klebelsberg qui étudièrent au printemps 1929 les projets architecturaux et fonctionnels de la Cité étaient unanimes à le proposer. En été 1929 les premiers ministres des deux Etats Raymond Poincaré et Bethlen étaient également d'accord dans ce sens. La réalisation du projet ne se heurtait à aucun obstacle d'ordre financier. Bien que le ministère de la culture fût en butte aux critiques de l'opposition tant de droite que de gauche lui reprochant de prétendues "dépenses de luxe", Klebelsberg, appuyé par Bethlen, réussit à assurer les fonds matériels nécessaires. En automne 1929 l'Assemblée Nationale vota la somme d'un million deux cents mille Pengő pour la fondation d'un Institut Hongrois à Paris /équivalant à un peu plus de cinq millions de francs français à l'époque/.¹⁸

Si Klebelsberg s'était hâté et avait fait immédiatement acheter le terrain et mettre en chantier les travaux, l'Institut Hongrois se trouverait aujourd'hui probablement non pas la rue Bonaparte, mais à la Cité Universitaire, et offrirait un foyer et une salle de travail à environ 50 étudiants et chercheurs hongrois (c'était le chiffre prévu). Mais comme il n'en fit rien et remit les mesures concrètes à 1930, les choses prirent une autre tournure. La crise économique mondiale et ses répercussions en Hongrie bouleversèrent tout. Pour diminuer le déficit accumulé du budget, il y avait - comme toujours et partout - deux solutions: d'une part majorer les impôts et d'autre part annuler, tout au moins diminuer les prévisions budgétaires. Le cabinet de Bethlen recourut aux deux, et l'Institut Hongrois à Paris, entre autres, fut sacrifié. Le projet lui-même ne fut pas pour autant définitivement abandonné, mais la chute de Bethlen (1931), la mort de Klebelsberg (1932), et, en outre la dépression économique qui allait durer jusqu'au milieu des années 30, firent qu'on ne réussit jamais à trouver les fonds nécessaires à son exécution.

Dans la seconde moitié des années 30, lorsque, le budget se stabilisa à nouveau grâce à la conjoncture économique, et alors qu'il n'aurait pas été impossible d'assurer la somme en question, la situation internationale vint à changer et l'orientation de plus en plus nette du gouvernement hongrois vers l'Allemagne empêcha un nouvel examen de la question. Un Institut Hongrois à Paris d'une certaine importance semblait impossible à concilier avec la politique

étrangère de la Hongrie d'alors qui se rallia à l'axe Berlin-Rome (1936). L'idée même d'un accord culturel avec la France, tel qu'on en avait conclu en 1935 avec l'Italie et en 1936 avec l'Allemagne, ne fut même plus évoquée. Tous ceux qui estimaient néfaste l'orientation allemande unilatérale et continuaient à considérer comme important de maintenir de bons rapports avec la France, durent se contenter de la possibilité de cultiver les relations existantes et de sauvegarder, à la rigueur de développer très modestement, les institutions déjà créées. Une de ces institutions était précisément la Nouvelle Revue Hongroise, qui continua à paraître chaque mois en restant fidèle à son ancienne conception jusqu'au moment de l'occupation de la Hongrie par les Allemands en 1944, et une autre, le Bureau Franco-Hongrois de Renseignements Universitaires, qui, sans pouvoir se transformer en Institut Hongrois, en Collegium Hungaricum, n'en joua pas moins un rôle éminemment important dans le maintien des relations franco-hongroises avant 1939/1940.

Jusqu'en automne 1931 le Bureau résidait dans deux pièces au rez-de-chaussée de l'Hôtel du Cèdre, ensuite, jusqu'en 1934, au 5^{ème} étage d'un immeuble locatif de la rue Geoffroy-St. Hilaire. Loins de s'améliorer, les conditions dans lesquelles il devait travailler devinrent encore plus difficiles. Il continuait à ne posséder que deux pièces d'une surface de base de 40 m² seulement. En conséquence de la crise économique le budget de l'Institution fut également diminué. Tandis que dans les deux premières années le ministère avait mis 16.000 Pengő à la disposition de Müller, en 1931/32 il n'en reçut plus que 12.000. A titre de comparaison nous indiquons que le Collegium Hungaricum de Rome en touchait 163.000, celui de Vienne 110.000, enfin celui de Berlin 102.000.¹⁹

Une fois que la conjoncture économique eût permis de rétablir l'équilibre du budget d'Etat, la situation du Bureau connut une légère amélioration. En 1934 il put emménager dans un immeuble locatif au n° 13 de la Place du Panthéon où il disposait de 5 pièces d'une surface totale de 135 m². L'une d'elles fut aménagée en salle de conférence, une autre en bibliothèque, dans une troisième se trouvaient les journaux et périodiques, la quatrième était le bureau du directeur, la cinquième enfin arbitrait les archives. Avant le déménagement en 1933, l'institution avait reçu un nouveau nom. Elle s'appelait désormais officiellement Centre d'Etudes Hongroises en France.²⁰ Quelques années plus tard, peu avant le déclenchement de la guerre, on réussit à installer le Centre à un endroit plus encore avantageux. Sa dernière résidence avant 1945 se trouvait au n° 18 de la rue Pierre Curie où il disposait de neuf pièces.²¹

Après le changement de nom en 1933 et le déménagement en 1934, l'institution reçut également la possibilité de majorer son effectif. A côté de Lipót Müller, directeur et homme à tout faire, on engagea deux employés pour le bureau et la bibliothèque et admit comme vacataire l'historien Tibor Baráth, secrétaire adjoint de la Commission Internationale des Sciences Historiques, ainsi que des lecteurs hongrois en fonction, comme par exemple László Gáldi et László Pődör en 1934/35 et Denis Sinor en 1939/40.²²

Une des principales tâches du Bureau ou Centre était comme avant, l'aide offerte aux boursiers, tant par l'organisation de cours de français que par les services de la bibliothèque. En 1931 celle-là comptait 2.800 volumes hongrois et français et recevait régulièrement 30 périodiques et 5 quotidiens. En 1934 le nombre des livres s'élevait à 6.500, en 1944 à presque 15.000; celui des périodiques et quotidiens avait également légèrement augmenté (en 1934 il était respectivement de 100 et de 7). Au début les étudiants pouvaient librement utiliser la bibliothèque, ils possédaient une clef pour y entrer et tenaient eux-mêmes le registre des emprunts.²³ Ce système libre fut supprimé dès que le Bureau fut devenu Centre. Les étudiants n'avaient plus le droit d'emprunter des livres, et quoique l'effectif du personnel eût été augmenté, la bibliothèque n'était plus ouverte que l'après-midi de 14 h à 17 h. Il est vrai que désormais les nouvelles salles permettaient de travailler, non pas à 8 mais de 40 à 60 personnes à la fois, et avec un maximum de confort. Le directeur justifia ces changements par la négligence des étudiants, par les inexactitudes relevées dans le registre des prêts et par la disparition de quelques livres. Les étudiants, eux, étaient d'avis que l'institution avait versé dans la bureaucratisme. En dehors des étudiants hongrois, la bibliothèque était bien entendu utilisée aussi par des étudiants français qui suivaient des cours de hongrois, ainsi que par les représentants de la vie intellectuelle française qui s'intéressaient à l'histoire ou à la culture hongroise.²⁴

L'autre sphère d'activité importante du centre était représentée par l'aide qu'il était censé fournir à l'enseignement de la langue et de la littérature hongroises à l'université. Pendant et après la guerre on n'enseignait ni la langue ni la littérature hongroises à Paris. (Jusqu'en 1913 elles constituaient le sujet des cours qu'Ignác Kont faisait à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.) Comme premier signe de l'intérêt renaissant, János Hankiss fit pendant deux semestres en 1927 des cours d'introduction à l'étude de la littérature hongroise à la Sorbonne. Plus importante encore que les cours des professeurs hongrois délégués à la Sorbonne, fut la création en 1931 à l'Ecole Nationale des Langues Orientales (Vivantes), d'une chaire de langues finno-ougriennes dont le directeur, Aurélien Sauvageot avait passé près de dix ans à Budapest. (A partir de 1923 il avait été professeur de français au Collège Eötvös.) Il avait non seulement appris le hongrois à un niveau touchant à la perfection, mais avait aussi acquis une connaissance profonde de la culture et de la vie intellectuelle hongroises. Le professeur Sauvageot assurait des cycles de trois ans de cours de langue et de littérature hongroises, tandis que Müller et les lecteurs hongrois invités régulièrement dès le début des années 30 donnaient des cours de lecture expliquée et de conversation. Le nombre des étudiants régulièrement inscrits variait entre 15 et 25 par année d'étude et entre 3 et 10 par semestre. La majorité d'entre eux était d'origine française, mais chaque année il y eut parmi eux un ou deux Hongrois qui arrivaient de l'un ou l'autre des Etats successeurs (territoires hongrois avant 1918). Entre 1931 et 1958 les "Langues-Orientales" décernèrent 79 diplômes de hongrois dont 30 à 35 entre 1930 et 1945. En dehors de l'Ecole le hongrois était aussi enseigné au sein de la Société pour la Propagation des Langues Etrangères. Ces cours d'une durée de 3 ans mais ayant plutôt le caractère d'une université populaire et n'impliquant que 2

ou 3 heures de langue ou de littérature par semaine furent donnés d'abord par Müller puis par le lecteur hongrois en fonction.²⁵

A partir du début des années 1930, le Centre déploya aussi une assez grande activité dans le domaine de la publication. Le plus important organe dont il faut faire état était son propre périodique, la *Revue des Etudes Hongroises*. Lancée en 1923, la revue avait été au début le périodique trimestriel de l'Académie Hongroise des Sciences publiée en français. Les cinq premières années en parurent sous le titre *Revue des Etudes Hongroises et Finno-ougriennes* (1923-27), la sixième et la septième année (1928-1929) elle portait le titre de *Revue des Etudes Hongroises*. Sándor Eckhardt et Zoltán Baranyai, les directeurs des sept premières années de la revue considéraient comme leur principal devoir de diffuser dans ce périodique de langue française les résultats des recherches historiques, littéraires, linguistiques, ethnographique hongroises - compte tenu en particulier des relations linguistiques et culturelles entre les Hongrois et les peuples apparentés ou voisins.²⁶ Dans les années de la crise économique la publication de la revue devint impossible et la revue ne reprit qu'en 1933. Les directeurs des trois premières années de la nouvelle série (1933-1935) furent Lipót Müller et Géza Bárczi, ceux des années 1936-1937 Müller et János Hankiss. Les trois premières années portaient encore l'ancien titre, les deux dernières parurent déjà sous le titre *Etudes Hongroises*. Le changement de directeur signifiait aussi une modification de conception. L'histoire des rapports de la Hongrie et des peuples voisins et apparentés passa complètement à l'arrière-plan des points de vue de la rédaction, ce qui dominait désormais était l'étude des contacts historiques franco-hongrois et les influences réciproques des deux pays. L'équipe des collaborateurs se modifia en conséquence. Les auteurs de la nouvelle série, dont près de la moitié était d'origine française, sortaient des rangs des chercheurs qui s'intéressaient aux relations franco-hongroises. D'organe propageant les résultats des sciences humaines hongroises en français, le périodique devint ainsi une publication de langue française au champ d'intérêt particulier. Il était tiré à 700 à 1.000 exemplaires.²⁷

Les années 1936 et 1937 laissaient déjà prévoir les difficultés d'ordre financier auxquels la publication de la revue allait se heurter. En 1938, elles prirent une telle envergure que la revue cessa de paraître, et cela pendant cinq ans. Mais comme la suppression de l'appui financier coïncidait avec le renforcement de l'orientation allemande, on ne risque pas de tromper en supposant qu'à l'arrière-plan de l'invocation des difficultés matérielles il y eut en réalité des considérations politiques. D'autant plus que dès 1943, dans une situation budgétaire nettement plus grave, mais différente sur le plan de la politique étrangère, *Etudes Hongroises*, sous le nouveau titre de *Revue d'histoire comparée*, put de nouveau paraître sous une forme plus représentative et avec un plus grand nombre de pages.

A côté de la rédaction et de la publication de la revue des *Etudes Hongroises*, le centre a prêté son concours à l'édition de plusieurs publications individuelles intéressantes, comme, entre autres, les Contes et légendes de Hongrie, traduction française du recueil de Sándor Solymossy²⁸ ; *La découverte de la Hongrie* (livre du

professeur Sauvageot), qui présentait le pays non sans le critiquer à juste titre du point de vue politique, était en même temps pénétré d'une sympathie sincère et profonde à l'égard du peuple hongrois et de sa culture²⁹; ou encore les deux recueils littéraires mis au point par Müller et Hankiss: *Anthologie de la poésie hongroise* et *Anthologie de la prose hongroise*. Dans ces derniers, on trouve bien entendu aussi des écrivains "amateurs", tels que Margit Bethlen, Gyula Somogyvári, Cecile Tormay, le baron Gyula Wlasics et d'autres personnages "officiels" représentés par l'un ou l'autre de leurs "chefs-d'oeuvre". Mais la grande majorité des auteurs et des oeuvres, telle la génération du Nyugat et les chefs de la littérature populiste, puis Lajos Kassák, Attila József, Anna Lesznai et Ernő Szép, représentaient dignement la littérature hongroise et ne sauraient manquer dans aucune anthologie hongroise.³⁰

Pour terminer ce tour d'horizon des activités du Centre d'Etudes il y a lieu de mentionner encore les conférences, les commémorations et les expositions qu'il organisa. Les deux manifestations culturelles les plus représentatives, c'est-à-dire la soirée consacrée au poète László Mécs et la célébration du 200^{ème} anniversaire de la mort du Rákóczi eurent lieu - sans doute n'est-ce pas un hasard - en 1935, à l'époque de la détente franco-italienne (accord de Rome). Etant donné leur importance, elles furent organisées à la Sorbonne, à l'Institut Catholique et dans le château de Versailles. Mais le centre avait déjà organisé auparavant des réunions plus modestes et il allait continuer à le faire. Outre des artistes, des chercheurs et de jeunes boursiers hongrois, il invitait tour à tour tous les professeurs français qui s'intéressaient à certains problèmes de l'histoire ou de la civilisation hongroise. Sans prétendre les nommer tous, nous signalerons Henri Tronchon, professeur à l'Université de Strasbourg qui s'occupait de la chanson populaire hongroise, Louis Villat, professeur de l'Université de Toulouse qui s'intéressait à l'influence de la Révolution Française sur la Hongrie, Emil Tosi, enseignant à l'Université de Lille dont les recherches portaient sur les relations franco-hongroises au Moyen-Age, Emil Poupé, directeur du musée de Draguignan qui se penchait sur les liens rattachant Sándor Kisfaludy à la France, Robert Garric, professeur à l'Institut Catholique qui rendit compte de ses impressions de voyage en Hongrie, Mme Thérèse Marix qui évoqua les rapports de Liszt et de Balzac et, bien entendu, les frères Tharaud et le professeur Sauvageot qui comptaient parmi les collaborateurs quasi permanents du Centre.³¹

En résumant l'activité du Bureau, puis du Centre, pendant 15 ans, nous pouvons conclure que malgré les cadres modestes qui leur étaient assignés, elle fut extrêmement fructueuse tant pour la diffusion de la culture hongroise en France que pour la propagation des valeurs et événements de la vie intellectuelle française en Hongrie. Toute une génération de traducteurs s'est formée ici et des représentants de la vie scientifique hongroise tels que Béla Zolnai et Sándor Eckhardt, l'orientaliste Lajos Ligeti, le pédagogue Hildelbrand Vákonyi, l'historien-archiviste Alajos Degré - pour ne mentionner que les plus connus - reçurent ici des stimulus qui allaient se répercuter sur toute leur activité future.

Lipót Müller qui joua dans ce travail un rôle de première importance était venu à Paris comme jeune historien de la littérature. (A l'origine il s'était occupé

de l'influence de Béranger sur Petőfi.³²⁾ Mais il possédait des qualités qui lui permirent de devenir un véritable ambassadeur de la culture hongroise en France. Abstraction faite de l'été et de l'automne 1940, où il suivit le gouvernement français dans le Midi et confia la direction du Centre à Denis Sinor, jeune lecteur à l'Ecole des Langues Orientales Vivantes³³ -, il présida le Centre jusqu'en 1943. Il eut pour successeur István Lajti qui jusque là avait représenté la Hongrie à l'Institut International de Coopération Intellectuelle de Paris.³⁴

Nous ne connaissons pas l'activité du Centre d'Etude pendant la guerre, n'ayant trouvé aucun document à ce sujet dans les archives hongroises et françaises. Il est toutefois certain qu'après le déclenchement de la guerre et en particulier après l'occupation allemande, sa sphère d'activité se trouva réduite. En fait, la majorité des boursiers hongrois rentra en Hongrie en 1939-40, et le gouvernement hongrois n'en envoya pas d'autres. L'activité se poursuivit en tout cas encore après 1940 car lorsque le gouvernement de Vichy destitua Aurélien Sauvageot, directeur de la Chaire de hongrois et des langues finno-ougriennes de sa fonction, celui-ci alla s'installer avec ses étudiants au centre où il donna des cours jusqu'en 1943. "C'est grâce à l'Institut Hongrois que l'enseignement du hongrois n'a pas été interrompu alors que l'Etat de Vichy m'avait destitué. J'ai trouvé 18 rue Pierre-Curie un asile où j'ai pu continuer à enseigner et où j'ai pu également me soustraire à la persécution quand celle-ci se faisait trop pressante" - ainsi le professeur Sauvageot évoque-t-il cette période en 1958 à l'occasion du 25^{ème} anniversaire de la fondation de la Chaire de Hongrois et des Langues Finno-Ougriennes.³⁵ Une des preuves de la continuité de l'activité du Centre est qu'en 1943 lorsque, à la faveur d'un certain éloignement de l'Allemagne et d'un effort de se rapprocher des Alliés, l'Institut Teleki eut la possibilité d'éditer la *Revue d'histoire comparée*, le comité de rédaction invita, outre Sándor Eckhardt, Domokos Kosáry et Kálmán Benda, également Lipót Müller puis son successeur István Lajti.³⁶ Le dernier événement de l'histoire des relations culturelles franco-hongroises à l'époque entre les deux guerres et pendant la deuxième guerre aurait été un concert représentatif que la Radio Nationale Française de Paris se proposait de diffuser au printemps de 1944 avec un programme des oeuvres d'Erkel, Liszt, Hubay, Bartók et Kodály. Il avait été préparé conjointement par la Radio française et le Centre d'Etudes. L'occupation de la Hongrie par les Allemands en mars 1944 fut probablement cause de la suppression de ce concert. A-t-il eu lieu ou pas ? !

Si nos informations sont exactes, dès 1945-46 il y eut à nouveau des boursiers hongrois à Paris, et le Centre d'Etudes reprit ses activités. Mais c'est là le début d'une nouvelle époque avec de nouveaux protagonistes et de nouveaux problèmes dont l'étude dépasserait les cadres de ce compte rendu sommaire des relations culturelles franco-hongroises entre les deux guerres et de l'activité de l'Institut Hongrois de cette époque.

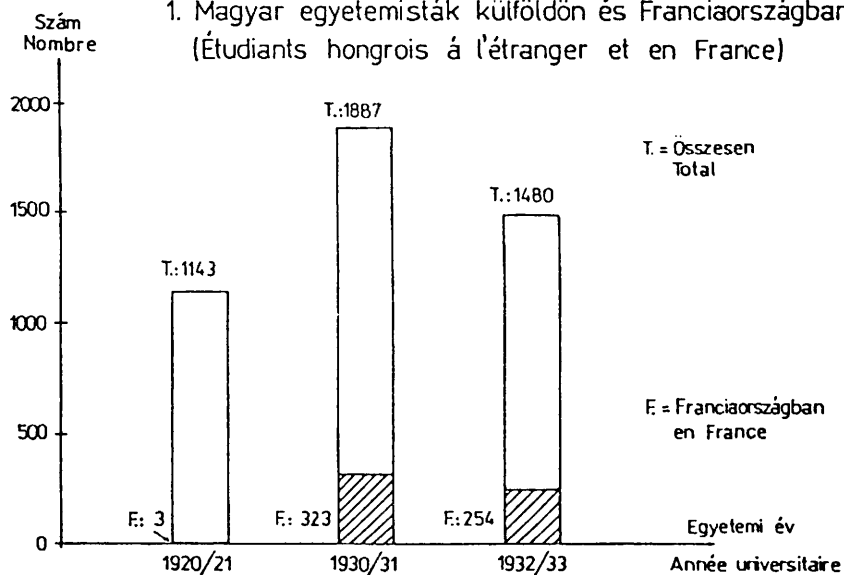
NOTES

- 1 *Recueil des Lois hongroises*, 1927. Réd. Gyula Térfy, Bp., 1928, pp. 171-172.
- 2 *Ibid.*, p. 174.
- 3 Iván Nagy, "A magyar diák külföldön egykor és most" /Les étudiants hongrois à l'étranger autrefois et maintenant/, in *A franciaországi magyarság /Les Hongrois en France/*, Bp., 1938, pp. 85-87.
- 4 *Ibid.*, p. 93-94, et Tibor Baráth, "Magyar diákmozgalmak Franciaországban" /Mouvements d'étudiants hongrois en France/, in *A franciaországi magyarság, op. cit.*, pp. 101-102. (cf. Annexe numéro 1).
- 5 *Gróf Bethlen István beszédei és írásai /Discours et écrits du comte István Bethlen/*, Bp., 1933, Vol. II, p. 293.
- 6 Archives Diplomatiques (Paris, Ministère de Affaires Etrangères), Europe, série Z. Hongrie, Vol. 5, f.206-209, et Vol. 54. f.124-127.
- 7 *Tibor Baráth, op. cit.*, p. 101.
- 8 Márta Schneider, *Magyar állami ösztöndíjasok külföldön 1920-1944 /Boursiers de l'Etat hongrois à l'étranger/*, Manuscrit. (cf. Annexe numéro 2 /Boursiers hongrois à l'étranger/).
- 9 Archives Diplomatiques (Paris), Europe, série Z. Hongrie, Vol. 90, Rapport de Vienne le 8 mars 1929.
- 10 *Ibid.*, Vol. 144, note du Ministère des Affaires étrangères, 6 mars 1930, et Rapport de Vienne, le 5 juillet 1930 et le 8 juillet 1930.
- 11 *Ibid.*, Vol. 144, Rapport de Vienne le 27 novembre 1930.
- 12 *Ibid.*, Vol. 147, Rapport de Vienne le 14 mai 1934.
- 13 *Ibid.*, Vol. 150, f. 91.
- 14 *Ibid.*, Vol. 144, Rapport de Maugras le 25 septembre 1935.
- 15 *Ibid.*, Vol. 144, Rapport de Maugras le 6 décembre 1935.
- 16 *Ibid.*, Vol. 90, Rapport de Rivière le 17 octobre 1927; et Archives Nationales Hongroises. K 636, 1932/36 - IV - 36-62/1932-21040/.
- 17 Archives Nationales Hongroises. K. 636. 1929-30-440/49/
- 18 *Ibid.*, 1932/36-IV-36-62./1932-21040/.
- 19 *Ibid.*, 1929-30-440/16/.
- 20 *Ibid.*, 1932-36-IV-62/20575/.
- 21 Nouvelles Archives Centrales de Hongrie. Documents du dép. de la préparation de la paix I/1-10B/3. p. 12.
- 22 Nouvelles Archives Hongroises. K. 636. 1932-36-IV-62/20575/.
- 23 *Ibid.*, 1929-30-440/49/.
- 24 *Ibid.*, 1932/36-IV-62/20575/.
- 25 Lipót Müller, "A magyar kultúra párizsi intézete /L'institut hongrois culturel à Paris/, in *Debreceni Szemle*, mai 1933, pp. 170-171, et *Vingt-cinq ans d'enseignement en France des langues finno-ougriennes*, édité par l'Institut Hongrois de Paris, Paris, 1958, pp.7-21.
- 26 *Revue des Etudes Hongroises*, VI-VII (1928-29).
- 27 *Revue des Etudes Hongroises*, XI-XIII (1933-35) et *Etudes Hongroises*, XIV-XV (1936-1937). Cf. Archives Nationales Hongroises. K. 636.1932-36-IV-62/19505/.
- 28 *Contes et légendes de Hongrie*, recueillis et annotés par Sándor Solymossy, avant-propos de Jérôme et Jean Tharaux. Paris, 1936, 493 p.
- 29 Aurélien Sauvageot, *Découverte de la Hongrie*, Paris, 1937, 244 p.
- 30 *Anthologie de la poésie hongroise*, par Jean Hankiss et Léopold Molnos-Müller, Paris, 1936, 240 p. et *Anthologie de la prose hongroise*, par Jean Hankiss et Léopold Molnos, Paris, 1938, 364 p.
- 31 Archives nationales Hongroises. K. 636. 1936/36-IV-62/ /20575/.

- 32 Lipót Müller/Molnos/, *Petőfi politikai költészete és Béranger* /La poésie politique de Petőfi
et Béranger/, Budapest, 55 p.
- 33 Information émanant de Denis Sinor.
- 34 *Revue d'histoire comparée*, et *Etudes hongroises*, XXI (1943), n° 1., p. 586.
- 35 *Vingt-cinq ans d'enseignement en France des langues finno-ougriennes*, *op. cit.*, p. 13.
- 36 Archives Nationales Hongroises. K. 639-16952-2-1943.

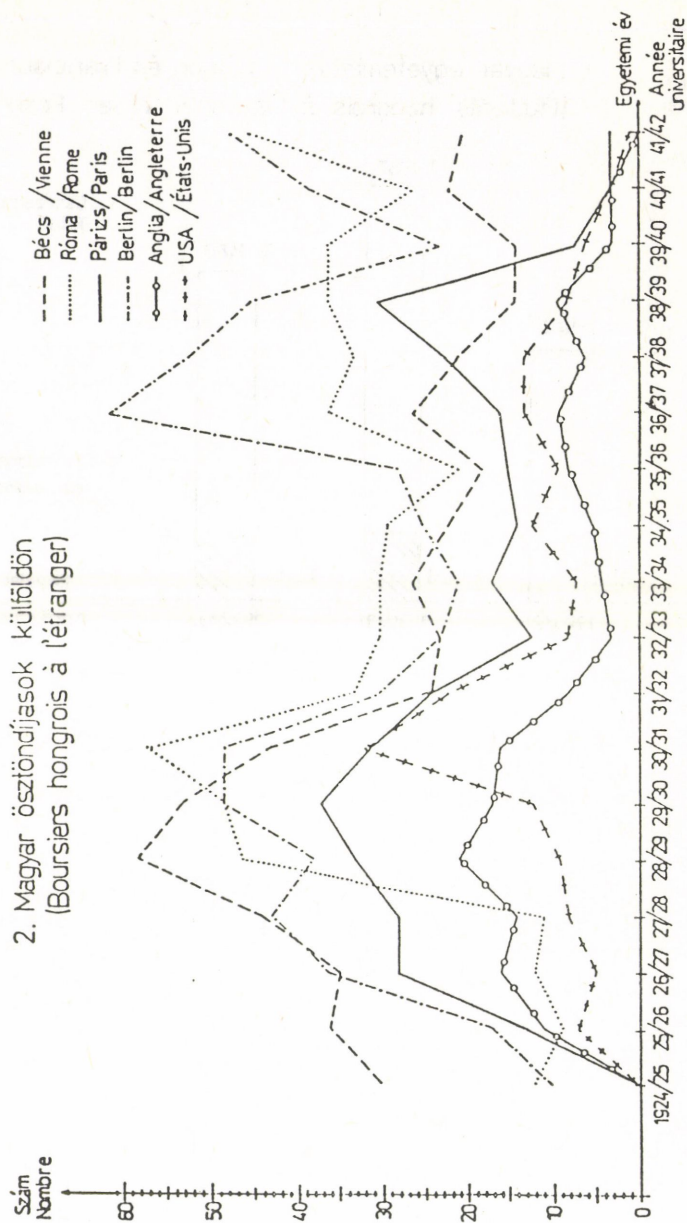
ANNEXE N^o 1

1. Magyar egyetemisták külföldön és Franciaországban (Étudiants hongrois à l'étranger et en France)



ANNEXE N° 2

2. Magyar ösztöndíjasok külföldön (Boursiers hongrois à l'étranger)



Pál Berényi

Les relations culturelles franco-hongroises après 1945 et l'Institut Hongrois de Paris

Il y a bon nombre d'années, dans une thèse de doctorat, j'ai développé un schéma théorique selon lequel, pour analyser et qualifier les relations entre les différentes cultures, on doit d'une part tenir compte du double caractère, national et universel, de toute culture, et d'autre part, faire attention aux conditions générales du moment. J'ai divisé ces dernières en quatre catégories : politico-idéologique, économique-matérielle, proprement culturelle, artistique ou esthétique, enfin, socio-psychologique. Politique et idéologique caractérisent sommairement l'état général du pays et du monde : autoritarisme ou démocratie, guerre "chaude" ou "froide", coexistence, détente ou coopération, voire interdépendance. Par aspect économique-matériel, j'entends principalement la capacité et l'aptitude de groupements sociaux ou des institutions à subvenir aux besoins culturels de la population. Le troisième aspect comprend avant tout le niveau culturel général et la qualité des oeuvres destinées à être échangées. Et enfin, la composante socio-psychologique joue son rôle dans l'existence ou l'absence de facteurs d'affinités et d'intérêt entre les cultures, cette composante étant assez fortement soumise à l'influence des médias des temps modernes.

Sans vouloir m'étendre ici sur tous ces aspects plutôt conceptuels, ni mettre en doute leur bien-fondé dans une analyse sur les relations culturelles franco-hongroises, je voudrais citer à mon appui l'académicien Béla Köpeczi qui, pour traiter ces problèmes, qu'il s'agisse de la diversité culturelle au sein d'une même nation ou de l'interaction des différentes cultures, est toujours parti de l'idée que "si nous voulons parler de culture, nous ne pouvons pas faire abstraction des circonstances économiques, sociales et politiques dans lesquelles elle se manifeste" *.

La plus controversée de toutes les conditions extérieures à la culture, au moins en ce qui concerne les relations internationales, est la politique culturelle consciente, à savoir l'interventionnisme étatique. Cela peut nous mener au coeur de notre sujet, puisque la Hongrie d'après 1945 tout comme la France actuelle non seulement attache une importance majeure à leur rayonnement culturel à

* *Le Monde*, 11 novembre 1983.

l'étranger, mais sont prêtes, à la différence d'un certain nombre d'autres pays, à le servir par tous les moyens mis à leur disposition, dont les moyens étatiques. "La politique culturelle - constate un Pascal Ory - que ce soit sous ses formes monarchique, libérale ou démocratique, continue à figurer, aux côtés de la Tour Eiffel et de la baguette de pain, parmi les attributs les plus spécifiques de l'identité nationale en France."

Qui dit identité, dit vouloir émettre, cela va de soi, et celui qui veut émettre, veut trouver une réception chez les autres. Pour encourager et faciliter ce processus, l'Etat a certainement à jouer son rôle, disposant mieux que quiconque des moyens pour le faire. Autrement dit, je suis convaincu que l'intervention des Etats dans les affaires culturelles, et par excellence internationales, n'est pas une mauvaise chose en elle-même, à condition que cette action, quand il s'agit de vraies valeurs culturelles représentant l'identité nationale, ne soit pas limitative, mais soit celle d'un mécène. Si on l'entend ainsi, la Politique avec un P majuscule ne sera point étrangère à la culture. Paul Valéry, certes, disait que toute politique tend à traiter les hommes comme des choses, qu'elle se représente les individus comme des unités arithmétiques; espérons néanmoins, que dans un monde démocratique et interdépendant, la culture ne tombera plus jamais et nulle part dans ce piège.

Pendant la dernière guerre, la Hongrie et la France ne se trouvaient pas en état de guerre l'une contre l'autre; cette situation favorisa le rétablissement relativement rapide de leurs relations dans les différents domaines. Relevons ici seulement quelques développements ayant un effet plus ou moins direct sur les relations culturelles: septembre 1945, la création à Budapest de l'Association Hongrie-France, avec à sa tête l'écrivain György Bölöni, puis, novembre 1946, la naissance de son homologue à Paris, l'Association France-Hongrie. Tandis que cette dernière n'a cessé d'exister depuis lors, contre vents et marées, Hongrie-France vient d'être recréée après 39 ans d'effacement. Dans les années 1946-1948, l'isolement culturel des années de guerre a évolué vers un véritable renouveau. L'orientation pro-germanique très forte des vingt années précédentes, appuyée de manière évidente par l'interventionnisme étatique, a cédé la place à une ouverture "tous azimuts". Une partie considérable de l'intelligentsia et de la jeunesse estudiantine hongroises ont une fois de plus dirigé leur "regards vigilants" vers la culture française, ses réalisations classiques et modernes. Le gouvernement hongrois, en 1947, à la place de Pal Auer démissionnaire, nomma ambassadeur de Hongrie à Paris le francophile Mihály Károlyi, ancien président de la République, qui avait lui-même passé de longues années d'émigration en France. Cela a été interprété à l'époque comme un geste significatif de la part de la Hongrie pour améliorer ses rapports avec la France. C'est précisément Károlyi qui dit dans un de ses discours à cette époque-là que les Hongrois, inondés pendant des siècles

par la culture germanique, préféraient la culture française parce qu'elle est plus à leur coeur, qu'ils peuvent s'adapter à elle plus facilement. La France, a-t-il ajouté, est appelée à assumer sa vocation culturelle en Europe.

Ces paroles ont été justifiées par les faits. Le lycée français de Gödöllő et l'Alliance Française ont rouvert leurs portes, et, à partir de 1946, on a introduit l'enseignement du français dans toutes les écoles générales où les conditions pouvaient en être assurées. Enseigner le français même aux enfants de 6 ans avait pour but de les faire aboutir à un baccalauréat bilingue. Je ne peux pas m'empêcher de noter ici qu'il a fallu attendre 1987 pour "réinventer" l'enseignement bilingue franco-hongrois et prévoir le bac correspondant.

Une sorte de francisation de la vie culturelle hongroise semblait refléter la volonté générale de rattraper le retard. En témoignent la publication de quelques anthologies de la poésie française moderne, la participation de György Lukács aux débats parisiens sur l'existentialisme, la visite là bas d'aussi éminents personnages que Paul Eluard, Louis Aragon, Pierre Emmanuel, Chauffier, Tapié, la venue en France de Illyés, de Kodály, de Sőtér, de Gyergyai et d'autres, d'autant d'ambassadeurs de la culture hongroise, également de grandes premières comme la présentation des toiles de Csontváry et de Derkovits. Ce ne sont là que quelques exemples marquants de l'intensification des échanges. En 1947, juste un peu avant la détérioration des relations, la France réussissait à inaugurer son Institut Français à Budapest.

Avec la formation des blocs politico-militaires à l'Est comme à l'Ouest, et en dépit de tous les efforts personnels de tant de remarquables figures de la culture, de chaque côté, les échanges culturels furent brutalement réduits, suivant la spirale négative de la politique internationale du moment. Hongrie-France, dissoute en 1949, ne fit pas exception à la suppression générale de toutes les associations existantes non endoctrinées. On réservera le même sort à Paris, au moins provisoirement, à l'Association Démocratique des Hongrois en France et à la *Revue Hongroise*. Des projets déjà plus ou moins élaborés comme l'accord culturel ou la création d'une chaire de hongrois à la Sorbonne, furent abandonnés, la coopération radiophonique annulée. Le cas du regretté François Gachot démontre qu'assurer la diffusion d'ouvrages littéraires français ou simplement des informations sur ce qui se passait en France, revenait à commettre un acte indésirable de propagande ennemie, voire un crime. Gachot, "le plus hongrois des Français", comme disait notre ami Boldizsár récemment disparu, s'est vu expulser du pays où il avait passé 25 ans, marié à une Hongroise. Heureusement, Aurélien Sauvageot, cet autre grand découvreur de la Hongrie, n'était plus là.

André Lazar - qui n'était pourtant pas comparable à Gachot ou à Sauvageot, sinon par son engouement pour la culture de l'autre pays paraissait bien trop sévère en écrivant de la période de la guerre froide qu'elle avait tué la passion des Hongrois pour la France.*

* *Qui-vive International*, 1986.

Ce qu'on a pu tuer, ce sont les institutions, ou le dispositif de ces rapports d'amour tout de même d'une longue tradition, de ces liens d'affinités et de complicités déjà si profondément enracinés dans les milieux intellectuels hongrois. Fermeture pour le Lycée français et même pour le Collège Eötvös, calqué lors de sa fondation sur l'illustre établissement de la rue d'Ulm, mais l'Alliance Française et l'Institut Français ont pu bénéficier de leur statut semi-officiel pour échapper au même traitement. Tout comme l'Institut Hongrois de Paris, ils ont été mis en veilleuse, obligés de renoncer à un grand nombre d'activités comme l'enseignement, l'information ou l'échange de boursiers.

La culture française n'en restait pas moins présente en Hongrie. Outre certaines productions cinématographiques de niveau artistique variable et triées sur le volet, il y avait une édition de la littérature classique française. Grâce aux efforts considérables dans le sens d'une démocratisation de la culture universelle, les oeuvres d'un Balzac ou d'un Stendhal par exemple sont devenues plus accessibles au grand public qu'elles ne l'étaient auparavant. Entre 1949 et 1956, le Père Goriot a atteint le tirage de 90.000 exemplaires, le Rouge et le Noir de plus de 200.000 exemplaires. Il a fallu tout de même attendre 1957-58 pour voir rééditer *Madame Bovary*, *Les Fleurs du Mal* ou pour pouvoir acquérir un exemplaire de *L'étranger*. Pratiquement c'était la même chose en France : on y pouvait trouver 1 Jókai, 2 Mikszáth, 3 Móricz, 1 Frigyes Karinthy et des poèmes choisis d'Attila József.

La "petite détente" politique de 1953-1956 a créé les conditions favorables pour une recrudescence de l'activité culturelle franco-hongroise, recrudescence amorcée dans le domaine du cinéma. Peu après la nomination du Carrousel de Zoltán Fábri au Festival de Cannes 1955, qui avait d'ailleurs remporté un beau succès, on a organisé une première semaine du cinéma français à Budapest avec 14 films particulièrement révélateurs pour nous autres, jeunes gens de l'époque. Le drame hongrois de 1956 a eu un effet contradictoire sur les relations culturelles. La Hongrie, cette fois "à la une", a suscité un grand intérêt et une sympathie qui se sont traduits également dans le domaine culturel ; cependant, sur le plan des autorités appelées à promouvoir les échanges, on a pu observer une réserve quasi totale. Un retardement artificiellement porté au développement des rapports entre les deux pays, était apparent : plus la Hongrie tentait de briser son isolement diplomatique à l'Ouest, plus la France et ses alliés s'y opposaient. Le tournant n'est venu qu'en 1961 avec la participation de la Hongrie à la Foire de Paris et la signature du premier, et d'ailleurs assez modeste, protocole d'échanges culturels et de coopération scientifique, suivi en 1962 de relations systématisées entre les radios et les télévisions.

La politique culturelle intérieure à la Hongrie, quant à elle, s'est vite débarrassée des entraves du passé. En 1957, on a réintroduit dans les écoles d'enseignement secondaire les langues vivantes autres que le russe, et le français est redevenu dans les statistiques la deuxième langue facultative à quasi égalité avec l'allemand et l'anglais. Je remarque que la situation a changé depuis, et le français n'était choisi, hélas, en 1988, que par 9.000 lycéens contre 40.000 pour l'anglais et 30.000 pour l'allemand. Le nombre des étudiants en français a pratiquement triplé à

Budapest après 1957, et on a créé les hautes études de français à Debrecen et à Szeged, dans le cadre des chaires d'études romanes. Toutes ces mesures et résultats ont abouti à un accroissement considérable du nombre des enseignants de français vers le milieu des années 1960.

En France, on peut relever d'une part, grâce notamment à l'envoi depuis la Hongrie de répétiteurs ou de lecteurs, un développement de l'enseignement de la langue hongroise aux "Langues O", à Strasbourg et à Lille, d'autre part, la publication de l'historique *Anthologie de la poésie hongroise* en 1962, due aux soins particulièrement infatigables de Ladislav Gara, et avec la collaboration de poètes parmi les plus grands comme Guillevic, Rousselot, Follain, Frénaud, Chaulot.

Le moment venu, à savoir la première visite officielle en Hongrie en 1966 au niveau ministériel, celle de M. Couve de Murville, on a peaufiné et signé l'accord culturel accompagné des accords consulaire et scientifique-technique. Une commission mixte a été créée pour surveiller leur application et élaborer des protocoles réguliers pour fixer les contingents de bourses et les modalités des échanges. Aux termes de ces accords, en pleine vigueur de nos jours, les autorités des deux pays s'emploient à diffuser la langue et la culture de l'autre pays, à favoriser les rencontres et les voyages d'études à l'intention des étudiants et des spécialistes des différentes disciplines. Des postes de lecteurs de langue ont été créés en France, d'autres ont vu leur personnel renforcé. En Hongrie, compte tenu tant de l'intérêt proportionnellement beaucoup plus grand pour le français que de la nécessité reconnue de former plus d'ingénieurs francophones pour pouvoir relancer la coopération scientifique et industrielle, on fait appel à des lecteurs enseignant le français comme leur langue maternelle non seulement dans les facultés des lettres, mais aussi dans les grandes universités techniques comme celles de Budapest et de Miskolc. La première formule / avec la perspective d'un diplôme de professeur de français / est choisie en 1988 par 400 étudiants, la dernière / aboutissant à un certificat d'aptitude de français aux différents degrés / par 1570 étudiants.

Pour relancer et coordonner les études hongroises en France, on a créé, au milieu des années 1980, le Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises. Ce Centre contribue grandement - en collaboration avec l'Institut Hongrois - à une meilleure connaissance de la Hongrie en France et il est en passe de devenir un haut lieu de la langue et de la civilisation hongroises.

La publication de la littérature hongroise traduite a pris son essor, mais rares sont les oeuvres à avoir rencontré un véritable succès, du moins un écho critique dans la presse, comme *l'Histoire de ma femme* de Füst / Gallimard, 1958 / et quelques petits romans de Magda Szabó, publiés aux Editions du Seuil dans les années 60. Les statistiques annuelles d'édition d'oeuvres littéraires dans les deux pays, auxquelles on aime tellement à recourir dans les compte-rendus officiels sur nos relations, donnent lieu tantôt à un optimisme, tantôt à un pessimisme extrêmes suivant la "production" de l'année. Ce genre de statistiques ne constitue pas, à mes yeux, un moyen convenable pour tirer des conclusions. La littérature n'est tout de même pas du blé ou de l'acier.

Cependant, les données englobant une période assez longue peuvent être considérées comme représentatives pour juger des tendances et des orientations des éditeurs. De 1960 à 1974, dans le seul domaine des belles-lettres Gallimard a édité 9 livres (3 Illyés, 1 László Németh, 3 Örkény, 1 Cseres, 1 Sánta), mais pas plus qu'un Pilinszky et un Esterházy depuis 15 ans ! Albin Michel a publié 6 livres (1 Kesz, 4 Déry, 1 Hernádi), mais rien depuis 1977 ! Au Seuil: 11 livres (4 Magda Szabó, 1 Ottlik, 1 Déry, 2 Miklós Mészöly, 1 Kardos, 1 Konrád, 1 anthologie), mais pas de littérature hongroise depuis quinze ans ! Chez Denoël: 1 Fejes, 1 Lengyel, le dernier en 1966 ! Chez Juillard: 1 anthologie, le dernier livre non littéraire en 1972 ! Enfin aux E.F.R.: 3 livres (2 Rejtő, 1 Illyés, 1 Bárány), jusqu'à 1976 !

Nous pouvons considérer comme alarmante la quasi-disparition de la littérature hongroise du programme d'édition de ces grandes maisons, mais nous devons enregistrer en même temps l'apparition de "nouvelles venues", demandant de plus en plus leur part sur le marché de la diffusion. Les P.O.F. par exemple, entrées en lice avec un choix de poèmes de Illyés en 1978, suivi de 5 autres titres depuis lors, mais aussi l'Harmattan, Souffles, Actes Sud, Alinéa, Bernard Coutaz, tous avec quelques titres, plutôt à diffusion prometteuse, ces quatre dernières années.

De 1960 à 1987 inclus on a traduit et publié en Hongrie 1887 titres à un tirage total de 67.555.200, dont plus de 1200 sont des livres de belles lettres. La disproportion par rapport à l'édition hongroise en France est évidemment telle qu'on ne peut parler d'"échanges", dans le sens propre du terme, dans le domaine littéraire. Les efforts des autorités culturelles françaises visant sinon à équilibrer la balance, du moins à encourager l'édition des oeuvres hongroises ne sont nullement à sous-estimer. On ne peut pas nier que depuis le voyage présidentiel en Hongrie en 1982, après lequel ont été débloquées les subventions nécessaires, on assiste à une certaine accélération du processus d'édition. De graves problèmes subsistent sur le plan socio-psychologique et artistique, littéraire. Il y a, certes, un rôle à jouer à propos de la production littéraire de la Hongrie elle-même, puisqu'il faudra voir augmenter le nombre d'ouvrages dignes d'être traduits. Mais il faudra aussi trouver une solution en France pour éveiller l'intérêt, faire connaître et diffuser de manière plus efficace la littérature hongroise.

Thierry de Beaucé, écrivain, secrétaire d'Etat français des relations culturelles internationales, a affirmé avec conviction qu'il était bien dans les intentions de la France de renforcer sa présence culturelle à l'étranger, comme partie intégrante de sa politique étrangère. "La France", écrit-il, n'est pas une puissance comme les autres. Elle a les moyens d'une défense autant que d'un rayonnement. Au long de son histoire, les deux ont justifié ses soins... La culture est devenue l'enjeu principal de la souveraineté".* Comme en écho à ces idées-là, je voudrais dire

* *Le Monde*, 26 août 1986.

avec Béla Köpeczi : "... En matière culturelle, il n'y a pas d'émetteurs d'une part et de récepteurs d'autre part. Chaque émetteur doit être en même temps récepteur et vice versa ... La culture implique la connaissance de toutes les cultures... Une telle conception exige un esprit nouveau dans la réalisation, un universalisme au point de vue des frontières de la culture ... Je crois qu'un tel universalisme ne contredit pas, bien au contraire, il favorise l'épanouissement de l'identité culturelle nationale qui se trouvera en présence d'autres cultures".*

Emission et réception - voilà deux faces de la même médaille qui sont réunies dans l'ambition de l'Institut Hongrois de Paris, maintenant sexagénaire. Permettez-moi de rendre hommage aujourd'hui à tous les anciens directeurs de cet établissement : à Lipót Molnos-Müller (1927-1943), István Lajti (1943-1946), István Lelkes (1946-1949), László Dobossy (1949-1950), Béla Koltai Kovács (1950-1956), János Gergely (1956-1959), László Gereblyés (1959-1961), László Báti (1961-1966), Edouard Bene (1966-1968), Tamás Lőrinc (1968-1973), László Dobossy encore (1973-1976), Márton Klein (1976-1980) et Zoltán Borha (1980-1986). Grâce à leur action, et à celle de leurs collaborateurs, aux efforts inlassables des nombreux amis français de la culture hongroise qui nous ont aidés et nous aident toujours, l'Institut Hongrois continue à essayer de devenir, conformément à sa mission, un véritable centre, foyer et base de la culture et des sciences hongroises en France, à servir la cause de la coopération et d'une meilleure connaissance mutuelles. Nous voulons que l'intérêt croissant actuellement en France pour la Hongrie ne soit pas à la merci de vagues de mode passagère, mais que la présence culturelle hongroise dans ce pays soit solide et continue. Ce qui ne manquera pas, en retour, d'influencer positivement le rayonnement encore plus brillant de la langue et de la civilisation françaises en Hongrie et contribuera certainement à enrichir notre héritage et notre trésor commun: la culture européenne.

Nous, l'Institut, ne sommes qu'un cadre à remplir. Je m'associe à l'opinion de László Németh qui a écrit un pamphlet quelque peu avant sa mort sous le titre *Sí j'étais ministre*, où il dit: "Dans notre société existe une illusion, source de déceptions ultérieures, que la création d'un cadre d'activité signifie la réalisation de l'objectif visé. Or, en fait, tout ce qu'on a créé ne représente rien de plus qu'un préalable. La réalisation, plus difficile et plus longue, cela vient après".

* Conférence à l'Académie Diplomatique Internationale de Paris, avril 1984.

Allocution de clôture

Mesdames et Messieurs, Chers Collègues.

Nous venons de passer trois jours particulièrement riches. Le colloque s'est avéré être non seulement intéressant, mais aussi me semble-t-il, plus important du point de vue scientifique que nous l'avions prévu. C'était donc une bonne idée de l'organiser et de passer en revue les différents aspects des relations culturelles franco-hongroises au XX^e siècle, à l'occasion du soixantième anniversaire de l'Institut Hongrois. Nous avons appris beaucoup de choses, surtout en ce qui concerne la littérature et les arts, un peu moins dans le domaine des sciences, au sens large du terme, exception faite de la linguistique et de l'économie. On a pu évidemment constater des manques et des faiblesses, mais sans l'organisation de ce colloque, on n'aurait jamais pu établir les lacunes réelles de la recherche et des relations elles-mêmes. Ce colloque peut donc être considéré comme le point de départ de recherches futures. Les communications sont nécessairement sorties du cadre strictement culturel, dès que les intervenants voulaient expliquer la raison d'être de tel ou tel phénomène: le facteur principal était d'ordre politique, sans que nous ayons eu le temps ni la possibilité d'étudier l'évolution politique des deux pays. Par politique, je n'entends pas seulement la politique culturelle, mais politique en général et ses différentes incidences, du point de vue du développement intrinsèque des relations culturelles. Du point de vue culturel, on a surtout mis en relief le facteur innovation, c'est-à-dire le désir d'écrivains et d'artistes hongrois de connaître les courants nouveaux et surtout l'avant-garde parisienne. Du côté français on a remarqué la curiosité suscitée par la musique hongroise du XX^e siècle, phénomène qui ne se limite pas à la France. Ces derniers temps on a aussi pu constater une sorte d'élargissement et de différenciation de l'intérêt que certains milieux français manifestent pour la Hongrie. Xavier Richet a parlé de l'influence de la pensée économique hongroise sur les sciences économiques en France. J'ajouterai, avec une certaine ironie, que cette pensée aurait bien dû apporter des solutions aux maux de l'économie hongroise.

Une discussion intéressante a eu lieu au sujet des attitudes socio-psychoculturelles, je veux dire des attitudes de l'émetteur et du récepteur. On a qualifié l'émetteur français de paternaliste et l'émetteur hongrois de quérulent; le récepteur français d'assez indifférent, le récepteur hongrois d'ouvert, et même d'enthousiaste en ce qui concerne ses relations avec la France et la culture française. Je crois que nous devons poursuivre ce débat, en tenant compte des divers facteurs qui expliquent ces attitudes et surtout de la qualité du contenu des messages. Il faudrait organiser sur ce thème une recherche structurée et ne pas se

contenter de quelques idées ou impressions justes, mais qui ne permettent pas de généralisations.

A propos de ces débats, je voudrais attirer l'attention sur le facteur changement, c'est-à-dire sur les caractéristiques, les analogies et les différences entre les périodes dans l'histoire des relations culturelles franco-hongroises depuis le début du siècle. Il s'agit d'appliquer l'approche historique, au sens propre du terme, et d'examiner non seulement les manifestations, mais aussi les causes des changements. Les communications ont prouvé qu'il y a beaucoup à faire, ne serait-ce que pour connaître les événements, les personnages, de même que les ouvrages et les activités. Un tel désir a été formulé par exemple à propos de l'avant-garde, et je dirai que la même nécessité se présente pour d'autres domaines ou directions. Cependant ce qui me préoccupe avant tout c'est de savoir comment arriver à des synthèses qui ne se contentent pas d'une simple juxtaposition de faits, de données ou de curiosités, mais qui permettent une interprétation pluridisciplinaire de l'évolution des relations. Une des conclusions que j'ai pu tirer de ce colloque, outre la nécessité de la recherche en général, c'est le besoin urgent d'établir une méthodologie des relations, et dans ce cas je ne parle pas seulement des relations culturelles. Ici même on a évoqué le livre de Jenő Szűcs sur les trois régions de l'Europe, qui constitue une tentative de comparaison et de synthèse. Il me semble que l'histoire de la culture est ce qui se prête le mieux à l'application d'une méthode complexe et comparative. Nous avons organisé il y a quelque temps, avec la participation d'un certain nombre d'historiens français, un colloque intitulé *"Objet et méthodes d'histoire de la culture"*. Je crois qu'il faudrait continuer dans cette direction et arriver à l'élaboration d'un projet ou d'une hypothèse de travail qui viserait l'examen de l'histoire des relations culturelles dans un contexte plus général, sur la base d'une méthode nouvelle. Concrètement, il faudrait faire deux choses: un recensement des thèmes à étudier pour combler les lacunes et un projet de synthèse de l'histoire des relations entre la France et la Hongrie au XX^e siècle. Je me bornerai pour le moment au XX^e siècle, parce que je considère qu'il faut entreprendre cette tâche en raison de son intérêt et de son importance bilatérale. Si nous réussissons à élaborer et à appliquer une méthode nouvelle pour l'histoire de nos relations bilatérales, nous pourrions donner un exemple de portée universelle ou internationale.

Je pense que le colloque s'est révélé riche non seulement de renseignements ponctuels, de discussions sur des questions théoriques et historiques, mais aussi de suggestions de caractère pratique, et c'est là, à mes yeux, un de ses aspects positifs. On a beaucoup parlé des difficultés auxquelles se heurtent la diffusion de la littérature hongroise en France, mais aussi de la nécessité de renforcer les rapports dans les autres domaines, entre autres dans l'architecture et l'urbanisme. On a moins discuté de la présence culturelle française en Hongrie. On a dit que tout le monde devait se réjouir de cette présence, mais la situation change, et je crois qu'il convient de l'examiner. Nous nous trouvons dans une période de transition. Joseph Herman a parlé de désétatisation, et, en effet, on peut dire que les liens directs entre institutions, organisations ou entreprises se développent, et

il faut abandonner l'idée d'une centralisation trop poussée. Ensuite, les relations personnelles s'étendent et se renforcent dans des domaines très différents. Les médias jouent depuis quelque temps un rôle primordial dans la diffusion des cultures, et même de la culture des petites nations, des minorités, ou de cultures véhiculées par des langues peu connues. Je crois que l'universalisation qui se fait dans ce secteur apporte aussi une réponse à la question: comment peut-on diffuser la culture de ces petites nations ? Les besoins en programmes des médias sont immenses, mais jusqu'à présent on n'a pas réussi à trouver le moyen d'organiser la coopération culturelle, et je dis bien culturelle dans ce domaine des médias. Dans tous ces changements, il y a un facteur que j'appellerai problématisation. Edgar Morin, dans une communication qu'il a faite dans le cadre du symposium international consacré à l'identité culturelle européenne, a considéré que ce qui est le plus caractéristique de la culture européenne, c'est la problématisation. A l'heure actuelle, je crois que la Hongrie est un lieu privilégié de problématisation. Le changement de climat apporte un changement d'intérêts culturels, donc l'élargissement du choix individuel, mais aussi une diffusion illimitée de la culture de consommation. Faut-il alors renoncer à une politique culturelle qui cherche à subventionner les différentes activités, de peur d'entraver la liberté du choix? Je crois que dans la situation nouvelle l'Etat a le devoir de subventionner la culture des grandes valeurs pour des raisons non seulement axiologiques, mais aussi démocratiques. Je crois que c'est un problème commun dont la solution, naturellement, ne regarde pas seulement la Hongrie.

Tous ces problèmes pratiques devraient être pris en compte pour la préparation de la commission mixte franco-hongroise qui fixera le plan de travail de l'accord culturel pour les trois années à venir. Peut-être ce colloque a-t-il contribué à une nouvelle approche des thèmes, et des formes de coordination et de coopération. De ce point de vue aussi, il revêt une importance appréciable.

Pour terminer, je reviens à François II Rákóczi, Prince de Transylvanie et chef des Confédérés de Hongrie, plus particulièrement à son séjour en France et aux discours qu'il a prononcés devant Louis XIV lors de la conclusion des divers traités qui mirent fin à la guerre de succession d'Espagne. Dans ces discours, il se plaint d'avoir été abandonné, mais il tend aussi à prouver qu'afin de maintenir l'équilibre en Europe, il est de l'intérêt de la France de garantir dans l'avenir l'indépendance de la Hongrie, ou tout au moins de la Transylvanie. Je ne pense pas qu'on puisse saisir là une analogie, mais dans la situation actuelle on peut invoquer également l'intérêt du continent. La France et la Hongrie peuvent avoir des liens privilégiés à cause précisément de la connaissance qu'elles ont l'une et l'autre des problèmes et des possibilités qui caractérisent les deux Europes.

Ce sera ma conclusion.

Résumés en hongrois

Köpeczi Béla

Francia kultúra és magyar kultúra a XX. században

A cikk azt vizsgálja, hogy mi vonzotta századunk magyar íróit, művészeit Franciaországhoz és mindenekelőtt az értelmiség Franciaországához.

Párizsban Ady Endre és radikális, forradalmi körének művészetében, gondolati fejlődésében betöltött szerepe közismert. De ne feledjük, hogy mások a katolikus megújulást, nacionalista érzelmeket vagy az irracionálist keresték a századelő francia földjén.

Bár 1920 után Franciaország a magyar közvélemény szemében egy igazságtalan történelmi döntés részese, Benedek Marcellnek, Gyergyai Albertnek, József Attilának, Illyés Gyulának és másoknak köszönhetően eljut Magyarországra a francia irodalom.

A franciák részéről sokáig közömbösség volt tapasztalható a magyar kultúra iránt. De a második világháború után és különösen az 1966-ban aláírt kétoldalú egyezmény nyomán szervezett formát ölt és kiszélesedik a két kultúra közötti együttműködés.

E téren fontos szerep jut az 1985-ben létrehozott párizsi Hungarológiai Központnak.

Szávai János

A franktirőrök kora (francia-magyar irodalmi kapcsolatok 1920 és 1940 között)

A franciára fordított és Franciaországban kiadott magyar művek első "szerencsés" korszaka 1849 utánra esik, amikor Petőfi, Jókai, Jósika Miklós, Eötvös József és mások művei láttak napvilágot francia fordításban.

Ezután hosszú szünetek szakítják meg a magyar könyvek francia nyelvű kiadásának kedvező korszakokat. A szerző a kiadások periodicitásának okait

kutatva elemzi azokat a sajátos történelmi helyzeteket, amelyek elősegítették a magyar irodalmi alkotások francia nyelvű kiadását, ugyanakkor nem feledkezve meg azokról a személyiségekről sem, akik gátolták illetve segítették a magyar irodalom franciaországi népszerűsítését.

Konkluziójában a cikk szerzője ismételten megállapítja, hogy a francia-magyar irodalmi kapcsolatok "egyirányúak", hogy néhány "franktirőr" rendkívüli erőfeszítése ellenére is csupán szerény a franciára lefordított magyar irodalmi művek száma.

Herman József

Eckhardt Sándor, a nyelvtanító

A francia-magyar kapcsolatok történetében kiemelkedő fejezetet képez Eckhardt Sándor életműve.

Születésének századik évfordulója kapcsán a cikk felidézi a mindenekelőtt irodalmár Eckhardt nyelvtanítói tevékenységét. Az 1929-ben megjelent és Gombocz Zoltánnak ajánlott *Új francia leíró nyelvtan* nem a szokványos kompiláció, hanem eredeti, sokszor ma is helytálló gondolatok, megfigyelések tárháza, gyakorlati, a nyelvtudomány akkori állapotát maximálisan tükröző egyetemi segédkönyv. Saussure-i munka több szempontból is: elvonatkoztat a történeti szemlélettől, és egyidejűleg figyelembe veszi a beszélt és írott nyelv közötti különbségeket.

Eckhardt nyelvtana "természetesen" soha nem jelent meg franciául, pedig valószínű, hogy korának legmodernebb nyelvtana volt. De Magyarországon sem kapott kellő figyelmet, mivel a francia nyelvet választotta tárgyul.

Süpek Ottó

Egy kiváltságos találkozási hely: az EötvösCollégium

A budapesti Eötvös Collégiumot a párizsi Ecole Normale Supérieure mintájára alapították 1895-ben, vagyis abban a történelmi pillanatban, amelyben a magyar polgári fejlődés ismét Franciaországhoz fordult szellemi segítségért a feudális elmaradottság felszámolását célzó küzdelmében.

Eötvös Loránd e küzdelem sikerének egyik legfontosabb zálogát jólképzett értelmiség megteremtésében látta; olyan értelmiségében, amely a gondolat és a

kritika szabadságán alapuló és az egyetemes értékek által vezérelt egyéni teljesítményt, demokratikus nemzeti tudatot, a szellem és a természet, a test és a lélek harmóniáját állítja tevékenysége központjába. S erre mutatott példát a párizsi Ecole Normale Supérieure.

Az Eötvös Collégiumban folyó munka bázisa a korszerű könyvtár és a gondos szemináriumi foglalkozás volt. 1950-ben ideológiai-politikai okokból megszüntették, de 1956 óta fokozatosan megújult.

Claude Schkolnyk-Glangeaud

Kulturális kapcsolatok a Franciaországban élő kommunista-szimpatizáns körökben

A két háború között a fasizmus elől menekülő, mélyen humanitárius beállítottságú közép-európai emigráció jelentős mértékben gazdagította Franciaország kulturális értékeit. Így számos magyar művész, akiket a művészetek fővárosa vonzott Franciaországba, érkezett Párizsba az európai avantgard új áramlataival. Festők, szürrealista írók, Bartók- és Kodály-tanítványok.

A baloldaliság révén együvé tartozó francia és magyar művészek és értelmiségiek cserélték ki nézeteiket közös munkájuk során. A háború egy időre félbeszakította ezt a tevékenységet, de a magyarok megtalálták a módját, hogy tollukat és ecsetjüket az Ellenállás szolgálatába állítsák.

A felszabadulás után a két ország még szorosabbra fűzte kulturális kapcsolatait.

Paul Gradwohl

1947/1949: két kommunista párt által megélt "fordulat"

A tanulmány szerzője az 1947-1949 közötti magyar politikai helyzet alapvető jellemzőjéből indul ki: a kommunista párt hatalomra jutásából és abból a tényből, hogy a párt nem tudja világosan meghatározni célkitűzéseit.

Elemzi a "fordulat" évének meghatározása körüli bizonytalanságokat, azok okait, a világpolitikai helyzetet a második világháborút követő években.

A továbbiakban a magyar politikai élet fejlődését vázolja fel, többek közt a Rajk-per francia aspektusait. A kommunista pártok közötti bonyolult kapcsolatok

bemutatása után a *Társadalmi szemle* francia vonatkozásairól is szól. A tanulmányt bőséges melléklet és jegyzetanyag egészíti ki.

Jean Perrot

Antoine Meillet és a magyar nyelv

Az a mód, ahogyan Meillet *Az új Európa nyelvei* című könyvében a magyart ábrázolja, felháborodást váltott ki Magyarországon a második kiadás idején. Kosztolányi a francia nyelvészhez intézett nyílt levélben ad ennek hangot. Meillet nagyon elfogult, egy tudós tollából igen meglepő állásfoglalása egyrészt a Franciaországban az első világháború idején Magyarországról kialakult rendkívül negatív képpel magyarázható. Ugyanakkor Meillet ellenezte új nemzeti nyelvek európai megerősödését; számára ez ellentétes volt az "egyetemes demokrácia" elkerülhetetlen fejlődésével, valamint a világszintű kommunikáció (nevezetesen a tudományos kommunikáció) szükségleteivel.

Sebe-Madácsy Piroska

Kosztolányi és vitája Antoine Meillet-vel

Kosztolányinak változatos és szoros kapcsolatai voltak Franciaországgal. Fordításai átölelik szinte az egész francia irodalmat Villontól Barbusse-ig. Ugyanakkor személyes barátság is fűzte nem egy francia íróhoz. 1931-ben vette fel a kapcsolatot Duhamellel, aki ugyanebben az évben meg is látogatta Budapesten. 1932-ben Kosztolányit a francia Becsületrenddel tüntették ki. Ettől az évtől kezdve több művét lefordították franciára. Így került kapcsolatba Beaufort-ral és François Gachot-val.

Ugyanerre a korszakra esik híressé vált polémiája Antoine Meillet-vel, aki *Az új Európa nyelvei* című művében (1918) erősen vitatható és elmarasztaló véleménnyel van a magyar nyelvről. Kosztolányi válaszát több vitacikk követi a sajtóban.

A tanulmány szerzője jórészt kiadatlan dokumentumok alapján vizsgálja Kosztolányi franciaországi kapcsolatait.

Xavier Richet

A magyar közgazdasági szemlélet és elterjedése a francia egyetemeken

A tanulmány a francia-magyar tudományos kapcsolatok fejlődésével foglalkozik a közgazdaságtudományok területén, a második világháborút követő időszakot vizsgálva. E kapcsolatokat nagymértékben meghatározta Magyarország ideológiai és gazdasági kötődése.

Az első időszakban a magyar közgazdaságtudományban kevés az eredeti gondolat, hűségesen követi a szovjet tanokat. A hatvanas években kezd formálódni, majd fejlődésnek indulni a magyar közgazdaságtudomány, amely hamarosan felkelti a francia kutatók érdeklődését.

A hetvenes-nyolcvanas években jelentős kapcsolatok létesültek, amelyek eredményeképpen számos, a magyarországi piaczgazdaság lehetőségeivel foglalkozó tanulmány látott napvilágot Franciaországban.

Magyar Miklós

Az abszurd és a groteszk Samuel Beckett és Örkény István műveiben

Az irodalomkritika általában egyaránt az abszurd irodalom címkéjével látja el Camus, Sartre, Beckett, Ionesco, Adamov és Havel, Mrozek, Roževicz, Örkény, Szakonyi vagy Nádas műveit. Ugyanakkor meglehetősen világos határt lehet vonni az egzisztencialista eredetű, filozófiai alapállású, mélyen pesszimista abszurd dráma és a Közép- és Kelet- Európában az ötvenes évek végén létrejött groteszk műfaja között. Ez utóbbi nem metafizikai, hanem társadalmi kérdésekre keres válaszokat, jóllehet felhasználja az abszurd dráma szinte teljes kelléktárát.

A tanulmány Beckett és Örkény példáján tesz kísérletet arra, hogy megfogalmazza az abszurd és a groteszk filozófiai, műfaji és esztétikai egybeeséseit és különbségeit.

Aradi Nóra

Az Ecole de Paris kezdeményezései - magyar interpretációk

A két világháború közötti magyar képzőművészet a huszas évek történetileg motivált bécsi, majd németországi (Berlin, illetve a Bauhaus) irányultsága után egyre inkább az Ecole de Paris felé orientálódott. E vonzódásban fellelhető annak a folytatása, ahogyan a század elején Cézanne vagy a Fauves-ok kezdeményezéseit értelmezte, de van benne egy expresszionisztikus töltet, és jelen van az Abstraction et Création csoport valamint a szürrealisták friss nyoma. Azok a festők, akiknek munkásságával az Ecole de Paris különféle magyar interpretációit jelzi a szerző, a következők: Czóbel Béla, Farkas István, Martyn Ferenc, Barcsay Jenő, a szentendreiak közül elsősorban Vajda Lajos és Ámos Imre, s a későbbi Európai Iskola képviselői közül Korniss Dezső és Bán Béla.

A sokféle párizsi kötődésben mindvégig hangsúlyosabb az etikai oldal, a magatartás, mintsem az egyéni stílári sajátosság.

Nyéki Mária

Kodály és Franciaország

Kodály kapcsolata Franciaországgal a többi európai országhoz és az Egyesült Államokhoz képest nem jelentős, viszont a francia kultúra és különösen Debussy zenéje mély benyomást tett egész életére.

A kapcsolatok feltárásához két, 1965-ben készült interjú hangfelvétele szolgált alapul. Itt többek közt a francia nyelvről, Párizsról, a Pelléas és Mélisande-ről, a századelő francia avantgard hangversenyeiről és Kodály műveinek fogadtatásáról esett szó. Ebben az időben Kodály művei Párizsban kedvezőbb kritikát kaptak, mint Pesten. 1920-tól viszont, politikai és esztétikai okok miatt, nagyzenekari művei is ritkán vagy néha több évtizedes késéssel kerülnek előadásra Franciaországban.

A második világháború után a pedagógus Kodály lett közismert két párizsi kongresszuson való részvétele nyomán.

Nagy Péter

Horváth Árpád és a francia színház

Születésének kilencvenedik évfordulója alkalmából emlékezik meg a szerző a két háború közötti időszak egyik legtehetségesebb színházi rendezőjéről.

Fennmaradt írásai és rendezőpéldányai segítségével igyekszik rekonstruálni Horváth és a francia színház kapcsolatát és színházi elméleteit. Megállapítja, hogy egyik első hirdetője és megvalósítója volt a színpadi naturalizmus elleni fordulatnak Magyarországon, s hogy ennek ihletőjét főként a korabeli francia színházban találta meg. Végül megállapítja, hogy mára Horváth neve elfeledetté vált még a színházi körökben is, pedig több okból is megérdemelné, hogy emlékezzenek rá.

Kate Galligan-Cserépfalvi

Nagyvilág(1946-1948)

A magyar-francia kulturális kapcsolatokról szólva elkerülhetetlenül beszélni kell Cserépfalvi Imréről. A harmincas-negyvenes években a budapesti Váci utcában lévő Francia Könyvesbolt a kultúra oázisa volt. Cserépfalvi az "európai kiadó" megtestesítője. Természetesnek tűnik, hogy ő kezdeményezte a Francia-Magyar Társaság irodalmi folyóiratának, a *Nagyvilág*nak megalapítását 1946-ban.

A folyóirat célja a franciaországi irodalmi, művészeti események megismertetése a magyar nagyközönséggel. A *Nagyvilág* ugyanakkor mind a nyugat-európai, mind a kelet-európai országok kultúráját bemutatta.

A cikk szól azokról a magyar írókról, költőkről is, akik Párizsban találtak önmagukra.

Georges Baal és Henri Behar

A magyar aktivisták és Tzara közötti levelezés (1920-1932)

1920 és 1930 között szoros kapcsolatok alakultak ki Tristan Tzara és a magyar avantgard mozgalom, az aktivisták között. A Kassák által kezdeményezett levelezés készítette elő Tzara és Illyés számos személyes találkozását. E kapcsolatok középpontjában az avantgard folyóiratokban való együttműködés és a francia-magyar avantgard mozgalom kölcsönös megismertetése állt.

Azok a levelek, amelyeket Kassák, Tamás és Illyés írtak Tzarának, jól rávilágítanak az avantgard mozgalmak közötti nemzetközi kapcsolatok természetére és tónusára, valamint az így szövődő baráti kapcsolatokra, ugyanakkor az anyagi nehézségeket sem hallgatják el.

Kassai György

József Attila és Franciaország

József Attila költeményeinek francia vonatkozásaival, Villon hatásával, párizsi tartózkodásával már sokat foglalkozott az irodalomtudomány, de műveinek franciaországi fogadtatásáról még nincsenek átfogó ismereteink. A franciára lefordított költemények és prózai írások nem mutatják József Attila igazi arcát; csupán a lagújabb magyarországi kutatások adnak teljes képet a költő valódi mivoltáról.

Ana Maria Covrig

A Periszkóp című folyóirat szerepe a francia kultúra terjesztésében

A *Periszkóp* a két világháború között, erdélyi írók és művészek által létrehozott folyóirat. A lap célkitűzése a nyugateurópai (főleg francia és német) kultúra megismertetése volt. A lapban az irodalom, képzőművészet, színház, építészet mellett a film, táncművészet és a divat is helyet kapott.

Különösen nagy szerep jutott a XX. századi francia költészet, művészet és a párizsi aktualitások bemutatásának. Apollinaire Cendrars, Cocteau, Tzara költészetén kívül szerepel Cézanne, Chagall, Degas, Gauguin méltatása is.

A költő Illyés Gyulától kezdve a festő Uitz Béláig az értelmiség legkiemelkedőbb egyéniségei ismertetik meg a magyar nagyközönséggel a korabeli Franciaország legjelentősebb művészeit és legkiemelkedőbb műalkotásait.

Nagy Géza

Az ezredforduló hivatalos Magyarországnak képe a Francia Forradalomról

A századforduló idején Magyarországon megjelent ötkötetes reprezentatív történelmi mű, *A Nagy Francia Forradalom és Napoléon* vizsgálata kapcsán a szerző a polgári liberalizmus eszméinek magyarországi recepcióját kívánja bemutatni.

Az elemzés a recepcióelméletet a civilizációk interakciójának vizsgálatára alkalmazva nemcsak a konkrét tartalmi időszak, de a jelenkor egyes tényeinek jobb megvilágításához is hozzájárul. A vizsgált könyv a nemesi dominanciájú Magyarország sajátos értelmezését adva, szinte ignorálja a polgárságnak a Francia Forradalom előkészítésében betöltött kulcsszerepét, és mintegy a véletlennel, a Bourbonok gyengeségével magyarázza annak kitörését.

Adott politikai, társadalmi viszonyok között egyes történetírók a befogadó közeg optikájának tetszően manipulálják a történelem ábrázolását.

Hazai György

A tudományos könyv szerepe a francia-magyar kulturális kapcsolatokban

A francia civilizáció évszázadok óta meghatározó szerepet játszik a magyar kulturális életben, forrása volt és marad számtalan esztétikai újításnak, politikai, etikai és filozófiai gondolatnak.

A haladó hagyományok nagymértékben elősegítették a francia irodalom, művészet és tudomány háború utáni magyarországi terjesztését. E téren kiemelkedően fontos a Gondolat és a Corvina Könyvkiadó tevékenysége, de szólni

kell az Akadémiai Kiadóról is, amely nemrégiben vállalkozott a Larousse kisenciklopédia magyarországi megjelentetésére.

Szintén az Akadémiai Kiadónak köszönhető, hogy 1950 és 1988 között mintegy százötven magyar tudományos könyv jelent meg francia nyelven, jóval több, mint amennyi francia szakkönyv látott napvilágot magyar nyelven ugyanebben az időszakban.

Ezek az eredmények korántsem kielégítőek. Mindent meg kell tenni annak érdekében, hogy bővüljön a tudományos ismeretek cseréje.

Georges Diener

A magyar-francia kulturális kapcsolatok története a budapesti Francia Intézetre vonatkozó kiadatlan szóbeli és írásbeli dokumentumok alapján

A háborút követően Franciaország és főleg Magyarország politikai és kulturális arculatának átalakulása megváltoztatta Franciaország magyarországi képviseletét. A francia (és más) egyházi intézmények államosítása valamint a budapesti Francia Intézet létrehozása következtében a francia jelenlétet Magyarországon elsősorban a Francia Intézet biztosította.

A Francia Intézetnek 1947-től napjainkig sikerült eredeti módon alakítania kapcsolatait magyar partnereivel. Ha kellett, egyedül is ki tudott állni a szabadság jogainak védelmében, s amikor csak tehetette, támogatta a francia és magyar kulturális párbeszéd elmélyítését.

Romsics Ignác

Francia-magyar kapcsolatok és a Párizsi Magyar Intézet a két világháború között

A francia-magyar politikai szembenállás miatt a Párizsi Magyar Intézet viszonylag későn, 1928-ban kezdte meg munkáját, a berlini, római és bécsi Collégium Hungaricumhoz viszonyítva, működési feltételei is szerények voltak.

Ennek ellenére, egészen 1944-ig igen eredményes tevékenységet fejtett ki mind a magyar kultúra franciaországi megismertetése, mind a francia szellemi élet értékeinek magyarországi közvetítése terén. Az Intézet fontosabb működési területei voltak: a magyar ösztöndíjasok segítése franciaországi tanulmányaikban

illetve kutatómunkájukban; részvétel a magyar nyelv, irodalom és "országismeret" párizsi oktatásában; a *Révue des Etudes Hongroises* és más kiadványok megjelentetése; előadások, megemlékezések és kiállítások rendezése.

A vonatkozó szakirodalom mellett a tanulmány hasznosította a Magyar Országos Levéltár és a párizsi Archives Diplomatiques e témával kapcsolatos anyagait is.

Berényi Pál

Francia-magyar kulturális kapcsolatok 1945 után és a Párizsi Magyar Intézet

1945 után mind Magyarország mind Franciaország, azon túlmenően, hogy kiemelt jelentőséget tulajdonít kultúrája külföldi terjesztésének, kész arra, hogy minden rendelkezésére álló eszközt, így az állami lehetőségeket is felhasználja e célból.

Az 1946-48-as periódusban igazi megújulás kezdődött Magyarország Franciaországhoz fűződő kapcsolataiban, véget vetvén az addig túlhangsúlyozott német orientációnak. A mindkét oldalon kifejtett egyéni erőfeszítések ellenére a nemzetközi politika alakulása megbénította ezt a folyamatot a "kis enyhülést" hozó 1953-56-os időszakig. Az igazi újrakezdés a hatvanas évek elején tapasztalható, amikor fellendül a nyelvoktatás és az irodalmi művek kiadása mindkét oldalon. E folyamatot 1966-ban a máig érvényes kulturális egyezmény fémjelzi. A Párizsi Magyar Intézet hivatásának megfelelően minden erejével arra törekszik, hogy a magyar kultúra igazi központja, a két kultúra közötti szilárd kapocs legyen.

CHRONIQUE

L'Institut Hongrois de Paris - 1989

Au début de cette année historique, 1989, qui aura complètement changé le visage de l'Europe, l'Institut Hongrois fêtait le 60^e anniversaire de sa création; le colloque dont les actes sont publiés dans ce cahier a été organisé à cette occasion. Les messages qu'ont adressés à l'Institut M. Roland Dumas, ministre d'Etat, ministre des Affaires Etrangères et M. Jack Lang, ministre de la Culture, de la Communication, des Grands Travaux et du Bicentenaire, soulignent le rôle éminent de cet établissement au service des relations franco-hongroises.

Le premier moment fort de l'année a été la conférence de François Fejtő, marquant les retrouvailles définitives de ce grand écrivain et historien avec son pays. "Je n'ai pas changé" a déclaré d'emblée Fejtő, heureux de voir la Hongrie s'engager sur la voie de la démocratie, avant d'attaquer la présentation de son *Requiem pour un empire défunt* (voir le compte rendu de Lajos Nyéki dans Cahiers d'Etudes Hongroises, 1/1989, pp.106-111).

L'année du Bicentenaire a été célébrée à l'Institut: le plus éminent des dix-huitiémistes hongrois, l'académicien Domokos Kosáry est venu parler de l'influence de la Révolution Française en Hongrie.

Evénement important de l'enseignement du hongrois en France: la parution du manuel *Le hongrois sans peine*.

L'Institut Hongrois s'est associé aux Editions Assimil pour la soirée de lancement de ce manuel, la première méthode de hongrois à l'usage des francophones qui s'adresse au grand public. L'excellent ouvrage de Georges Kassai et de Tamás Szende, comblant une lacune, est devenu d'ores et déjà un outil indispensable pour ceux, qui, de plus en plus nombreux, s'aventurent dans l'apprentissage du hongrois. (Les participants des cours de hongrois de l'Institut en sont les premiers témoins.)

Un autre ouvrage de base a été présenté quelques mois plus tard, *L'introduction à la littérature hongroise* de János Szávai, publié par les Editions Akadémiai Kiadó et Jean Maisonneuve, livre qui parcourt l'histoire des lettres hongroises depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, tout en tenant compte du point de vue du lecteur français et de l'existence de textes disponibles en traduction française.

L'arsenal des études hongroises en France n'a pas fini de s'enrichir en 1989: on a pu présenter au public de l'Institut *Vingt-cinq ans de cinéma hongrois* de la plume de Jean-Pierre Jeancolas (Editions du C.N.R.S. et Corvina). Ce livre nous mène aux Jeudi-Cinéma de l'Institut Hongrois qui continuent d'être un solide pilier de son activité. En 1989 ont été présents les plus grands. L'Institut a commencé la saison cinématographique par une rétrospective de István Szabó et, avec le concours du cinéma Accatone, a enchaîné, avec une intégrale imposante

des films de Miklós Jancsó. Ensuite ce fut le tour d'un réalisateur plus jeune, Péter Gothár; peu après son cycle à l'Institut, son superbe *Temps suspendu* a été diffusé sur la Sept. Le mois de novembre a apporté un succès formidable au cinéma hongrois (il en a bien besoin, près de plonger dans une crise profonde, crise financière, crise d'identité). Le prix du meilleur européen a été décerné à Géza Bereményi pour son *Eldorado*, le prix du meilleur documentaire européen à *Recsk - l'histoire du goulag hongrois* de Livia Gyarmathy et Géza Böszörményi. Le lendemain de la remise des prix, le public de l'Institut Hongrois a pu voir les films et rencontrer les réalisateurs. Et n'oublions pas l'important geste qu'a signifié le cycle cinématographique *Holocauste en Hongrie*, dédié à la mémoire des Juifs hongrois, victimes de la déportation.

Dans la salle de concert la musique hongroise contemporaine a été bien représentée par le groupe 180, le folklore hongrois par les groupes Hora et Vízöntő. Un instrument rare dans les concerts, le cymbalum, a été à l'honneur lors de la soirée de Gyöngyi Farkas. Une autre soirée a été consacrée au grand musicien d'origine hongroise, Joseph Cosma. L'éblouissant concert de la cantatrice Etelka Csavlek nous conduit en même temps vers les expositions, car cette artiste excelle également dans les arts plastiques: ses céramiques gracieuses ont été exposées en compagnie des tableaux de son frère, le peintre András Csavlek. Avant les Csavlek, Vera Molnár avait présenté ses oeuvres de graphique computerisé.

Au printemps de 1989, l'Institut Hongrois a accueilli deux grands événements: l'exposition de Rudolf Diener-Dénes, un remarquable postimpressionniste, à l'occasion du centenaire de sa naissance, et celle de Nicolas Schöffer, qui présentait ses derniers projets. Les "percussonors", les "fontaines hydrothermos", les "basculantes", etc. témoignent d'une force créatrice que l'âge et la maladie n'arrive pas à entamer. Quel moment émouvant quand le maître, qui, depuis un certain temps, n'apparaît plus en public, vient assister au vernissage: il tient à rendre hommage à son pays natal.

A ce rapide tour d'horizon il faudrait ajouter bien des événements marquants: débat sur les entreprises hongroises, conférence du ministre hongrois du Commerce, table ronde sur l'histoire de la révolution hongroise de 1918, rencontre des Instituts Culturels Etrangers de Paris, la quatrième Journée nationale des étudiants de hongrois, un défilé de mode(!), une Journée parisienne de la Radio hongroise avec émission en direct de l'Institut Hongrois, conférence sur Trianon et la diplomatie française, soirée littéraire de *Magyar Műhely* (revue littéraire d'avant-garde), l'accueil de dix écrivains et poètes hongrois dont Sándor Csoóri, Miklós Mészöly, Ágnes Nemes-Nagy à l'occasion de Belles Etrangères - Puis une autre soirée littéraire avec, entre autres, Sándor Csoóri et Árpád Göncz, qui sera quelques mois plus tard Président de la République de Hongrie...Mais non, cette soirée-là nous mène déjà en janvier 1990, elle fera partie de la chronique du numéro prochain...

Pál Pataki

COLLOQUE EUROPEEN D'OCTOBRE 1990

Le Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises de Paris a estimé qu'il était urgent de réunir les représentants des autres centres de hungarologie d'Europe pour jeter les bases d'une coopération scientifique européenne dans le domaine des études hongroises. Il organise à cette fin un colloque à Paris du 10 au 12 octobre 1990. Une vingtaine d'institutions étrangères y seront représentées y compris le centre de hungarologie existant actuellement en URSS.

Les objectifs du colloque sont les suivants:

- échange d'informations très précis sur les structures, les activités de recherche, d'enseignement et de publication, et les perspectives d'informatisation dans les divers lieux d'implantation de la hungarologie. Le colloque a été préparé par l'envoi aux centres concernés d'un questionnaire permettant d'homogénéiser les informations. Le traitement des réponses fait l'objet d'un document adressé au préalable à tous les participants.

- présentation des programmes de recherches dans les diverses sciences humaines (linguistique, littérature et arts, histoire, géographie, économie, sociologie ...).

- constitution d'un réseau européen de documentation dans la perspective d'un système d'échanges informatisé qui suppose avant tout la compatibilité des moyens informatiques.

- harmonisation dans la conception d'ensemble des études hungarologiques.

- mise en place d'une coopération dans le domaine des publications.

- élaboration de propositions pour organiser les échanges de chercheurs, d'enseignants, d'étudiants.

Tartalom

Köpeczi Béla : Francia kultúra és magyar kultúra a XX. században	1
Szávai János : A franktirőrök kora (francia- magyar irodalmi kapcsolatok 1920 és 1940 között)	7
Herman József : Eckhardt Sándor, a nyelvtanfró	15
Süpek Ottó : Egy kiváltságos találkozási hely: az Eötvös Collégium	21
Claude Schkolnyk-Glangeaud : Kulturális kapcsolatok a Franciaországban élő kommunista-szimpatizáns körökben	27
Paul Gradwohl : 1947/1949: két kommunista párt által megélt fordulat	35
Jean Perrot : Antoine Meillet és a magyar nyelv	57
Sebe-Mudácsy Piroksa : Kosztolányi és vitája Antoine Meillet-vel	63
Xavier Richet : A magyar közgazdasági szemlélet és elterjedése a francia egyetemeken	71
Magyar Miklós : Az abszurd és a groteszk Samuel Beckett és Örkény István műveiben	81
Arudi Nóra Az Ecole de Paris kezdeményezései - magyar interpretációk	91
Nyéki Mária : Kodály és Franciaország	97
Nagy Péter : Horváth Árpád és a francia színház	107
Kate Galligan-Cserépfalvi : Nagyvilág (1946-1948)	113
Georges Baal és Henri Béhar : A magyar aktivisták és Tzara közötti levelezés (1920-1932)	117

Kassai György : József Attila és Franciaország	135
Ana Maria Covrig : A <i>Periszkóp</i> című folyóirat szerepe a francia kultúra terjesztésében	141
Nagy Géza : Az ezredforduló hivatalos Magyarországának képe a Francia Forradalomról	147
Hazai György : A tudományos könyv szerepe a francia-magyar kulturális kapcsolatokban	155
Georges Diener : A magyar-francia kulturális kapcsolatok története a budapesti Francia Intézetre vonatkozó kiadatlan szóbeli és írásbeli dokumentumok alapján	163
Romsics Ignác : Francia-magyar kapcsolatok és a Párizsi Magyar Intézet a két világháború között	179
Berényi Pál : Francia-magyar kulturális kapcsolatok 1945 után és a Párizsi Magyar Intézet	191
Köpeczi Béla : Záróbeszéd	199
Magyar nyelvű összefoglalók	202
Krónika	213

Association pour le développement des études Finno-Ougriennes .
2 rue de Lille - 75007 Paris

Publications de L'A.D.E.F.O.

Remise accordée aux membres de l'Association ayant acquitté leur cotisation:
25 %. Réductions spéciales pour commandes groupées.

Libraire dépositaire: Klincksieck, 11, rue de Lille, 75007 Paris.

1. Revue *Etudes Finno-Ougriennes*

Revue fondée en 1964 et placée sous le patronnage d'éminents spécialistes de divers pays dans le domaine des études consacrées aux langues d'origine finno-ougrienne et aux peuples qui les parlent, les *Etudes Finno-Ougriennes* publient, avec la collaboration de nombreux savants étrangers, des travaux relatifs à la linguistique, à la littérature, à l'histoire, à l'ethnologie, à la musicologie, etc. On y trouve également une chronique où il est fait état des événements intéressant le monde finno-ougrien, ainsi que des comptes rendus d'ouvrages concernant le domaine.

Tome I à IX : 82 F le volume

Tome X et XI : 94 F

Tome XII, XIII, XIV, XV : 108 F

Tome XVI, XVII, XVIII, XIX : 98 F

Tome XX : 158 F

Tome XXI : 128 F

Tome XXII : sous presse

Il ne reste qu'un très petit nombre d'exemplaires des volumes I à VII. Le volume VIII, numéro spécial de *Mélanges offerts à Aurélien Sauvageot pour son 75ème anniversaire*, n'est disponible qu'en édition reliée, au prix normal de 120 F.

2. Collection *Bibliothèque Finno-Ougrienne*

1. Fanny de Sivers, *Les emprunts suédois en estonien littéraire* : 15 F.

2. Béla Bartók vivant. Souvenirs, études et témoignages recueillis par Jean Gergely : 80 F.

3. *Autour du Kalévala*, textes réunis par Georges Cerbelaud-Salagnac : 40 F.

4. *Le monde kalévaléen en France et en Finlande, avec un regard sur la tradition populaire et l'épopée bretonnes*. Actes de colloque réunis par Heikki Kirkinen et Jean Perrot : 120 F.

5. *Regards sur Kosztolányi* (Actes de colloque réunis par Bertrand Boiron) : 78 F.

6. *Un chant épique de la Prairie*. Autobiographie versifiée d'un poète populaire hongrois du Canada : 160 F.

7 Jean Gergely et Jean Vigué, *Conscience musicale ou conscience humaine ? Vie, oeuvre et héritage spirituel de Béla Bartók*, édition conjointe avec La Revue Musicale, Paris, et Akadémiai Kiadó, Budapest: 120 F.

3. Hors collection

Nonanteries. A Aurélien Sauvageot pour son 90ème anniversaire. (Bibliographie de l'oeuvre d'A.S. : ouvrages, traductions, articles, avec textes d'hommages) : 50 F.

GRAMMAIRE PRATIQUE DU HONGROIS D'AUJOURD'HUI

LAJOS NYÉKI : Grammaire pratique du hongrois d'aujourd'hui

« Le livre de L. Nyéki répond à une exigence qui, bien que liée au type le plus classique d'étude de la langue, n'a pourtant jamais été satisfaite. Il s'agit de fournir aux étudiants de hongrois qui ont besoin de parvenir à une très bonne maîtrise de la langue un ouvrage qui s'accorde à la fois avec les critères d'une approche scientifique des structures linguistiques et avec les visées d'un manuel dont on attend qu'il fournisse facilement une réponse à des questions de tous ordres sur la constitution et le fonctionnement des formes dans les phrases de la langue. Il n'existe actuellement aucun livre qui associe ces deux exigences ».

« Cet ouvrage doit être un instrument de travail précieux. Il est l'œuvre d'un enseignant qui a tiré beaucoup d'indications utiles de sa pratique, et d'un linguiste qui a raison de croire qu'on peut donner une formation de portée générale en décrivant les mécanismes d'une langue particulière ».

(Extraits de la préface du Professeur Jean PERROT)

LAJOS NYEKI

OPHRYS-POF

LE HONGROIS SANS PEINE

1 volume - 1 coffret de 4 cassettes

Deux excellents auteurs, MM. Georges KASSAI et Tamás SZENDE, et la célèbre maison d'édition ASSIMIL ont réussi, grâce à des textes vivants et actuels, à mettre à la portée de tous une langue réputée difficile.

Monsieur Jean PERROT, Directeur du Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises, a préfacé l'ouvrage.

Les enregistrements offrent un complément indispensable pour la compréhension orale et l'aisance du langage parlé.

LE HONGROIS SANS PEINE occupe dorénavant une place de choix parmi les 25 langues (*) déjà éditées par ASSIMIL.

(*) français - anglais - allemand - espagnol - italien - portugais - grec - néerlandais - serbo-croate - polonais - russe - hongrois - roumain - suédois - brésilien - hébreu - arabe - chinois - japonais - espéranto - latin - corse - breton - occitan - catalan.

**ASSIMIL - B.P. 25 - 13 rue Gay-Lussac
94431 Chennevières-sur-arne cedex
Tel. (1) 45 76 87 37 - Télex 264 337
Télécopie : (1) 45 94 06 55**

MALÉV

Compagnie aérienne hongroise

PONT QUI RELIE

Un vol quotidien le soir, et un deuxième vol le matin les lundi, mercredi et samedi, en exploitation conjointe avec Air France. Départ et arrivée: CDG 2 B.

Malév Air Tours organise week-ends, séjours, circuits, voyages incentives, programmes sur mesure. En cas de voyage en groupe de 10 ou 20 personnes, les prix pour le transport et pour le service terrestre sont très avantageux.

A deux heures de vol de Paris la Hongrie vous attend. Elle a su préserver son art, son folklore, ses traditions. Sa capitale, Budapest, est "la perle du Danube".

Contactez-nous

MALÉV

7, rue de la Paix, 75002 Paris.
tél: 42-61-57-90, télex: 220-458, téléfax: 42-61-47-28

MALÉV

Compagnie aérienne hongroise



